2.75

EN ALLEMAGNE

LA BAVIÈRE ET LA SAXE

OUVRAGES DE JULES HURET

Enquête sur l'Évolution littéraire (Fasquelle). . . . 1 vol.

Enquête sur la Question sociale en Europe (Préfaces de M. Jean JAURÈS et de M. Paul DESCHANEL) (Perrin). . . . . 1 vol.

Sarah Bernhardt (Préface de M. Edmond ROSTAND) (Juven) . . . . . 1 vol.

Loges et Coulisses (Fasquelle). . . . . 1 vol.

Les Grèves (Préface de M. MILLERAND) (Fasquelle). . 1 vol.

Tout yeux, tout oreilles (Préface de M. Octave MIRBEAU) (Fasquelle). . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : **De New-York à La Nouvelle-Orléans** (Fasquelle) . . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : **De San Francisco au Canada** (Fasquelle) . . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : **Rhin et Westphalie** (Fasquelle). . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : **De Hambourg aux Marches de Pologne** (Fasquelle) . . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : **Berlin** (Fasquelle). . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : **La Bavière et la Saxe** (Fasquelle). 1 vol.

EN PRÉPARATION :

EN ARGENTINE.

1843. — L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

JULES HURET

EN ALLEMAGNE

LA BAVIÈRE ET LA SAXE

MUNICH — LA BIÈRE ET LA SAUCISSE
LES ARTS — LE THÉATRE — LE GOUT MUSICAL
LES FOIRES
LA SAXE — DRESDE — LEIPZIG — LA FOURRURE
LA LIBRAIRIE — LE DÉMOCRATISME

QUINZIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1911
Tous droits réservés.

Il a été tiré de cet ouvrage

10 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright 1910 by Jules HURET & Eugène FASQUELLE.

EN ALLEMAGNE

LA BAVIÈRE ET LA SAXE[1]

LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DES BAVAROIS

Le flegme bavarois. — Les pompiers vont trop vite. — Bavarois de la plaine et Bavarois des montagnes. — Les femmes. — Dédain de la toilette. — Un discours en un mot. — Politesse et culture. — Sensualisme. — Humour. — Pas d'hospitalité. — Mœurs démocratiques. — Sentiment de la liberté. — Comparaison avec la raideur et le hiérarchisme prussien. — Le savant et sa bonne amie. — Le carnaval à Munich. — L'amour du plaisir et le plaisir de l'amour. — 33 p. 100 de naissances illégitimes.

On raconte qu'à Munich un jour la police voulut dresser procès-verbal pour excès de vitesse contre les pompiers qui couraient au feu...

Cette anecdote éclaire l'impression première si calmante, si reposante, que reçoit l'étranger en arrivant en Bavière, de la lenteur, du flegme insensible

1. Une partie des chapitres de cet ouvrage a paru dans le journal *Le Figaro*.

des habitants. On devrait la graver sur les murs de la gare.

Par la suite, cette impression peut se transformer en impatience et même en colère, aux heures où l'immobilité bavaroise se trouve en conflit avec votre besoin d'activité, ou qu'elle entrave la liberté de vos mouvements. Mais la crise passée, l'histoire de la police et des pompiers vous revient à l'esprit avec sa philosophie paresseuse, et vous vous expliquez que tant d'Américains quittent chaque année New-York et Chicago pour venir baigner leurs nerfs dans la lénifiante torpeur du pays de la bière.

Pour bien saisir le caractère de ce pays, il n'est pas mauvais d'arriver à Munich directement de Berlin. Le contraste vous saisit vivement. La Bavière m'est apparue comme un pays de transition entre la Prusse et l'Autriche. J'y ai trouvé une tendance à imiter les Autrichiens, leurs mœurs faciles, leur nonchalance et leurs goûts d'art qui sentent déjà le voisinage de l'Italie. On y est bien moins discipliné qu'à Berlin, et cependant moins frivole qu'à Vienne.

La Bavière est le pays des gros ventres et des vastes poitrines; au-dessus de ce relief s'épanouissent de larges têtes barbues, aux fortes moustaches. Le type du reître, au poil touffu, hirsute, désordonné, à la mine rubiconde, à l'expression réjouie, est assez celui des Bavarois. Ils marchent à pas comptés, s'arrêtent longuement pour causer, ne font guère de gestes, fument la pipe, à peu près délaissée en Prusse, et passent presque tout leur temps dans les brasseries. Comme j'y entrais moi-même assez souvent par curiosité à différentes heures de la journée, et que

toujours je les trouvais remplies de buveurs, je me demandais : « A quelle heure travaillent-ils donc? » Ils travaillent entre temps. Mais leur occupation principale c'est, évidemment, de boire, de manger des saucisses et de fumer.

Les Bavarois des montagnes sont grands, forts, gais, habiles à tous les arts; ils sculptent le bois, chantent, en s'accompagnant d'instruments de musique populaires, dansent, jouent la comédie, se déguisent, racontent des farces. Ceux-ci sont les habitants des pays d'élevage, aux altitudes tempérées, aux terres fertiles, qui regardent leurs bœufs s'engraisser et dorment. En semaine, ils boivent peu; mais le dimanche, régulièrement, ils se grisent. Les paysans des plaines cultivant la terre passent, à côté des montagnards, pour des dégénérés; leur race est devenue, en effet, plus petite, moins vivace. Dans les districts de montagne, on ne rencontre pas ou guère de mendiants, et il y a très peu de pauvres à la charge des communes.

On croise dans les rues des groupes de montagnards en courtes vestes grises et en culottes qui laissent les genoux nus, dégageant les mollets énormes; ils sont coiffés de petits feutres mous vert-mousse, ornés à l'arrière d'une touffe de poils de chamois ou d'une plume tournée en point d'interrogation et ont sur le dos une besace de toile verte retenue par des courroies comme les gibernes des militaires; les petits garçons portent aussi le costume tyrolien et des bonnets de feutre vert-pomme à cordelière et glands de laine surmontés d'une longue plume de faisan qui bat l'air à chacun de leurs pas; et les fillettes sont vêtues d'indienne rouge à fleurs

jaunes, coiffées des mêmes bonnets de feutre ou de petits chapeaux cloches de paille jaune à cordelière multicolore.

Il faut venir en Bavière pour savoir jusqu'à quel point l'Allemande pousse le dédain de la toilette. Les femmes, alourdies par la bière, — car elles fréquentent la brasserie autant que les hommes, — ont à trente ans la rotondité imposante des juives de Fez, et l'on ne devine aucune recherche pour cacher, par d'ingénieux artifices, ce bombage outré des formes.

Les gens du peuple sont de gras lazzaroni qui boivent de la bière. Ils ont horreur de tout travail, de tout mouvement rapide, de tout effort. Si vous êtes pressé, que votre vie dépende de leur agilité, il est sûr que vous mourrez. Je voudrais rendre le sourire de froide indifférence, de mépris pitoyable des cochers de Munich en recevant vos ordres de se dépêcher ou vos supplications! Le flegme bavarois ne connaît pas de rival. J'ai mille fois pesté contre la lenteur du service domestique en Prusse, des employés publics, des cochers et des chevaux, même des automobiles. Je ne connaissais pas la Bavière! Les moujiks russes sont de petits étourdis à côté de ces bœufs assoupis, et les Prussiens, de trépidants écervelés. Quand les cochers doivent tourner à l'angle d'une rue, ou qu'ils voient arriver de très loin une autre voiture, ou apparaître la possibilité d'un obstacle, si mince soit-il, vite, ils serrent leur frein. Les cyclistes descendent de leur machine dix fois pour

une. Est-ce de la prudence? Est-ce plutôt le désir de ne pas arriver trop vite?

L'esprit est aussi lent que le corps à se mettre en mouvement. Il y a quelques années, un professeur de Berlin vint à Munich faire une conférence sur les effets déplorables, au point de vue hygiénique, du sport de la bicyclette exagéré. Il développa longuement son thème et, pour finir, s'adressant au professeur X..., de Munich, hygiéniste et physiologiste célèbre, le pria d'exprimer son opinion sur ce sujet. Le professeur bavarois demeura silencieux durant deux ou trois minutes, assis dans son fauteuil; l'auditoire savant attendait avec curiosité l'avis qu'il allait formuler, personne ne bougeait, tous les regards se dirigeaient vers lui. Enfin, il se leva lentement, et dit, avec un large geste d'approbation :

— *Ia.*

Puis il se rassit. Son discours était fini.

En fait, à culture et à intelligence égales, le Bavarois est beaucoup moins apte que le Prussien au jeu des idées et des théories. On trouve naturellement des exceptions, mais on se rend compte quand même de la lenteur du travail des cervelles.

L'amusant de cette psychologie, c'est que le Bavarois la fait lui-même. Il admet fort bien tous ces défauts et il faut entendre comme il parle, par opposition, des qualités des Prussiens, en général, et du Berlinois, en particulier. Certes, si, pour celui-ci, le Bavarois est le *Grobe Bayer* (Bavarois grossier), l'autre lui répond par : *Sau-Preuss* (porc prussien). Nonobs-

tant, il reconnaît la supériorité intellectuelle du Prussien sur lui :

— Les Prussiens sont plus intelligents que nous, c'est vrai, mais nous sommes plus artistes qu'eux.

On entend souvent ici, en effet, dire : *Das ist ein gebildeter Mann!* (C'est un homme instruit), avec la nuance de respect qu'on a dans les villages français quand on parle de l'instituteur.

Le Bavarois a de l'humour, et de l'excellent. Il ne juge pas les choses d'un point de vue aussi grave et sérieux que le Prussien : nous sommes au pays du *Simplicissimus*, le plus célèbre journal illustré satirique d'Allemagne, dont j'aurai l'occasion de parler.

Il a de la fantaisie, ce qui fait que le protestantisme est en minorité. Le catholicisme, avec ses fêtes innombrables, son décor, lui plaît davantage.

Enfin, il aime à outrance le plaisir, il raffole des fêtes, et la religion flatte copieusement ce goût. En juin, on chôme huit jours, y compris les dimanches, grâce aux saints Pierre, Paul, Jean et Benno, patron de Munich. Les fêtes religieuses ne lui suffisant pas, il en invente d'autres, des anniversaires politiques, royaux, princiers, des commémorations, des inaugurations, etc., etc. L'Exposition ouvre, — fête. Un orchestre militaire viennois arrive, — fête!

Lourd et amoureux de plaisir, le Bavarois est aussi paresseux. Impossible, m'assure-t-on, de le faire travailler d'une façon sérieuse et suivie. Un Munichois me dit, à ce propos :

— Demandez à un ouvrier un travail utile, un

arrangement urgent dans votre appartement, il refuse souvent le travail ou le fait traîner indéfiniment. Mais si un groupe d'artistes vient le trouver et le charge d'exécuter rapidement une besogne pour une réjouissance quelconque, une fête, une farce surtout, alors notre homme comprend tout de suite, son esprit devient même inventif, il exécute la chose demandée avec promptitude et sans les exigences de prix qu'il a pour des clients ordinaires.

Je m'étonnai de ce jugement un peu trop absolu. Tout de même, on travaille en Bavière!

— Ceux qui travaillent vraiment, les hommes d'initiative, ne sont pas des Bavarois, me répondit-on. Sauf exception, les grands industriels, les hommes d'affaires en prospérité, viennent du Palatinat ou de la Prusse rhénane. Maffei, le grand métallurgiste, fabricant de locomotives, est d'origine italienne.

On accorde en général au Bavarois une certaine bonhomie qui contraste avec la rudesse des gens du Nord. J'en fus frappé dès mon arrivée à Munich. A mon grand étonnement, le premier cocher que je hélai me salua courtoisement; à la première porte où je sonnai, la bonne qui vint m'ouvrir eut un sourire gracieux de bienvenue et les formules qu'elle employa pour me répondre me surprirent par leur politesse. Quand il n'a pu s'habituer à la mine renfrognée et au ton brutal des Prussiens et des Prussiennes, un tel accueil enchante le voyageur sensible. Et je fis aussitôt la réflexion qu'en Bavière, ou tout au moins à Munich, les domestiques étaient plus polis que les

fonctionnaires de la Prusse du Nord. Cette impression ne se démentit pas durant tout mon séjour dans la capitale du Sud.

J'en eus une autre qui m'étonna autant que la première. Je m'étais figuré, sur la foi de voyageurs, que la Bavière est le pays de l'hospitalité simple. Et, non seulement ma propre expérience m'enseigna le contraire, mais je pus vérifier près des étrangers fixés à Munich, près des Allemands des autres États que j'y rencontrai et près des Munichois eux-mêmes, que le Bavarois n'est pas du tout hospitalier, que s'il est gros et lourd, fort mangeur et fort buveur, s'il a l'abord facile et cordial, sa bonhomie s'arrête à ces signes extérieurs. J'ai noté ce dicton : « Le Bavarois ne donne rien, il avale tout lui-même. »

— Non, le vieux Munichois n'est pas hospitalier [1], me dit un autochtone. Il ne l'est pas plus pour ses amis que pour les étrangers. Chacun vit pour soi et tout le monde vit hors de chez soi, c'est-à-dire à la brasserie. On n'a pas l'habitude de recevoir ses amis.

« C'est peut-être notre indolence qui se refuse à se mettre en peine. Car si, par hasard, nous recevons, la maison est sens dessus dessous, la femme qui vous ouvre la porte a le sang à la tête, et les cheveux en désordre ; vous percevez des bruits de verres cassés à la cuisine, et mille signes d'un grand désarroi. Or, le Bavarois aime sa tranquillité, l'homme n'a pas le goût de s'habiller, la femme se refuse à se donner du mal inutilement... Mais d'où cela vient-il ? D'une très ancienne pauvreté, peut-être ? Pas même, puisque le Bavarois qui a deux thalers en dépense trois.

1. Dans le Palatinat bavarois, les mœurs sont très différentes. On aime à recevoir et on reçoit largement.

— Pour lui ! fis-je. D'ailleurs, les Prussiens, qui furent pauvres aussi, dès qu'ils le peuvent, ouvrent généreusement leurs maisons à leurs amis et aux étrangers.

— Alors, conclut-il, il faut décidément mettre cela sur le compte de notre indolence.

En dépit de cette lourdeur et de cette indolence, les Bavarois sont extrêmement batailleurs et violents. Chaque dimanche, dans les faubourgs de villes, dans les villages, il se produit des bagarres où le sang coule. Tout le monde ici a dans la poche de derrière du pantalon un couteau ouvert, enfermé dans une gaine de cuir orné, qu'on appelle *knicker*. Quand les hommes sont excités, ce couteau, qu'on n'a même pas besoin d'ouvrir, sort et fonctionne. Ces mœurs sont surtout répandues dans la Basse-Bavière.

En Allemagne, les Bavarois sont connus, d'ailleurs, pour leur violence. On dit qu'ils sont lents à se décider, mais qu'une fois déchaînés, ils ne connaissent plus rien. En 1870, de Moltke, qui les connaissait, eut soin de les mettre en avant.

Si le Bavarois est lourd et mou, il a la réputation d'une grande franchise, d'une indiscutable loyauté. Il est, aussi, terriblement paillard et les mœurs de Munich s'accordent pour favoriser cet instinct qu'on s'étonne de voir si développé sous un climat aussi rude, chez des gens aussi flegmatiques.

Je rencontre un jeune docteur qui a fait la plus grande partie de ses études à Berlin, et qui tente de

m'expliquer quelques différences de caractère entre Prussiens de l'Est et du Nord et les Allemands du Sud :

— J'ai été surtout choqué à Berlin, me dit-il, de la raideur pédantesque qui règne dans les relations scientifiques elles-mêmes, où l'on a le droit de s'attendre à un peu plus de largeur de vues. La hiérarchie y est aussi étroitement respectée qu'à la caserne... En Bavière comme en France, le chef de clinique d'un maître, si illustre soit-il, est traité par lui avec une bienveillante familiarité, les internes peuvent ouvrir la bouche devant le chef de service, et sont écoutés avec politesse. A Berlin, les internes — tous docteurs, remarquez-le — doivent parler au professeur *à la troisième personne*, comme les domestiques ! Et si par hasard, ils s'oublient, on leur fait sentir par des regards blessés leur incorrection. Qu'un interne ne s'avise pas de donner son avis sur un malade, une opération, un diagnostic, s'il n'est pas de l'avis du professeur ! Il est foudroyé à l'instant par quelque réponse brève ou un silence plus insultant encore.

Ce servilisme va même plus loin. Il ne s'arrête pas au seuil de l'hôpital, il vous poursuit jusque dans les rapports mondains. Un professeur donne un dîner, il invite une dizaine de ses collègues, et, par la même occasion, ses assistants, des garçons de vingt-huit ou vingt-neuf ans, pourvus de tous leurs grades, à la veille de quitter leur maître. Après le dîner, au salon, les invités professeurs sont assis sur des chaises ou dans des fauteuils, et les assistants doivent se contenter de tabourets. Ils demeurent là, à l'écart, derrière le dos des professeurs, pendant deux heures. Personne ne leur adresse la parole, ni le maître, ni

la maîtresse de la maison, ni les invités... Que de telles mœurs puissent avoir lieu, cela prouve quatre choses : la haute idée que les pédants prussiens ont d'eux-mêmes, le mépris qu'ils ont pour les autres, leur manque de savoir-vivre, et le piètre sentiment de dignité de ceux qui les subissent.

Ces manières ne seraient pas admises en Bavière, ni dans aucun des États du Sud, dont les mœurs sont plus démocratiques. A Munich, par exemple, les enfants des riches vont à la même école communale que les enfants des pauvres, pendant quatre ans. Il n'existe pas, en effet, dans les collèges et lycées, de classes pour enfants âgés de moins de dix ans. On trouve bien, aux alentours de la ville, quelques écoles privées payantes, mais le nombre en va diminuant et la municipalité n'en autorise pas de nouvelles. On veut ainsi rapprocher les classes sociales au lieu de les séparer.

Depuis le régent de Bavière, qui, tous les jours, invite à sa table frugale quelques artistes de Munich, depuis le prince Ruprecht qui va faire sa partie de cartes au cercle Allotria, avec des peintres, des sculpteurs, ses amis, jusqu'aux bourgmestres qui vont prendre leur litre de bière à la *Hofbräuhaus*, à côté des ouvriers, cochers, balayeurs des rues, chacun est fier, ici, de sa simplicité.

Je crois donc que ce qu'on appelle la bonhomie bavaroise, signifie la simplicité des mœurs demeurée, en effet, antique, la familiarité du peuple, l'incessant coudoiement de presque toutes les classes de la société. En Prusse, à Berlin, un conducteur de tramway voit, en traversant le Tiergarten, un arbre magnifique que l'on coupait, et il croit pouvoir dire à un

voyageur debout à côté de lui sur la plate-forme :

— C'est dommage que l'on coupe cet arbre.

L'autre le regarde et lui dit froidement :

— Je ne désire pas tenir conversation avec vous.

— Ici, me disait le savoureux écrivain bavarois Ludwig Thoma, c'est tout le contraire. Un ancien soldat se trouve en tramway avec un général en uniforme. Il lui sourit et entame la conversation :

« — Vous êtes officier...

« — Oui, dit le général.

« — Et dans quelle arme servez-vous ?

« — Je suis général d'artillerie.

« — Ah ! Et où ?

« — Ici.

« — Ah ! Moi j'ai servi dans l'infanterie.

« — Ah ! Dans quel régiment ?... »

Etc., etc...

Ou bien un conducteur de tramway aidant à descendre, devant l'Université, un professeur renommé dans les sciences historiques, lui dit, en souriant :

— *Nicht zu fleissig, Herr Professor, nichtzu fleissig.* (Ce qui équivaut à : « Ne travaillez pas trop, monsieur le professeur ! » ou bien à : « Pas trop de zèle ! »

Ce démocratisme s'accompagne naturellement de liberté. Les mœurs bavaroises sont même très lâches. Tous les étudiants ont leur petite amie, et pourvu que leur vie ne soit pas scandaleuse, personne n'y trouve à redire. En France, cette tolérance nous paraît toute naturelle. A Berlin, il faut dissimuler avec grand soin ses relations féminines, si on en a, surtout n'en jamais parler. Il y a quelque temps, un jeune docteur bavarois, de trente et un ans, dont je pourrais dire le nom, spécialiste très distingué des maladies infan-

tiles, posait sa candidature à la direction d'un hôpital d'enfants à Charlottenburg. On fit une enquête sur lui à Munich, les attestations scientifiques étaient excellentes, il se trouvait tout à fait qualifié pour obtenir le poste. Il lui fut refusé cependant. Une note policière tomba sous les yeux de l'Impératrice — qui patronne l'œuvre — et celle-ci s'opposa, dit-on, à sa nomination pour cause d'immoralité. Le jeune savant avait un *Verhältniss !* Une liaison !

⁂

Cette liberté de mœurs devient, au moment du carnaval, une folle licence, dont, pour plusieurs raisons, je me garderai de médire, mais que je dois souligner.

Depuis le 6 janvier jusqu'au mercredi des cendres, la Bavière entière paraît en folie. C'est une ivresse, un délire continuels, impossibles à décrire en détail. A Munich, il y a des bals masqués presque tous les jours, les mercredis et samedis on danse jusqu'à trois heures du matin, puis, le bal fini, les couples et les groupes vont dans les brasseries manger des saucisses blanches jusqu'à quatre et cinq heures, puis on danse encore. Les ouvrières, les demoiselles de magasins pâlissent, les étudiants n'ouvrent plus leurs livres, ne mettent plus les pieds à l'Université, ils dépensent tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils n'ont pas. Les bonnes exigent de leurs maîtres le droit de sortir à huit heures du soir pour ne rentrer qu'à sept heures du matin, et il est tout à fait impossible de le leur refuser, on n'y songe même pas. Elles se font faire des costumes à paillettes, corsages décolletés et jupes courtes

avec lesquels elles descendent à la cuisine et qu'elles viennent faire admirer à toute la maison. Elles disent à leur patron d'un air ravi :

— N'est-ce pas qu'il me va bien ?

Et celui-ci s'extasie.

Il faut voir les tramways ces soirs-là, bondés jusqu'aux marches par la foule fiévreuse des filles masquées qui vont au plaisir. Tous les établissements publics restent ouverts jusqu'au jour. On danse dans les théâtres, dans des salles spéciales, dans les brasseries.

Il y a beaucoup de domestiques qui, ayant économisé pendant plusieurs mois leurs gages, quittent leurs places un mois avant le carnaval pour être plus libres et ne pas manquer un bal.

Pour payer les frais de cette ivresse, les gens du peuple mettent au Mont-de-Piété leurs doubles rideaux, leurs couvre-lits. La femme porte le matelas, de son côté le mari porte l'édredon, et tous deux se rencontrent au bal et dansent ensemble la valse de l'édredon et du matelas ! La veille des bals, on fait la queue au Mont-de-Piété. Il arrive un moment où il est si rempli qu'on ne veut plus recevoir ces gages encombrants et qu'on les refuse.

Le peuple n'est pas seul en proie à cette frénésie du carnaval, toute la ville la partage. Les jeunes filles de la bourgeoisie vont au bal masqué, dans des salles plus choisies. Et il n'y a pas à dire qu'on y débite des fadaises et des galanteries insignifiantes comme on fait en Prusse, à Berlin, par exemple. Ici les propos les plus hardis, les gestes les moins équivoques sont de mise. Le grand plaisir de ces danses, c'est le quadrille français, mélangé de chahut, qu'on ap-

pelle ici : *der Frasseh* (déformation du mot : *Français*) et qui finit par un tourbillon monstre et désordonné où les hommes font tourner les femmes comme des toupies folles, puis les lèvent en l'air, au bout de leurs bras, le plus haut possible, au milieu des cris, des hurlements et des rires.

Aux mois d'octobre et de novembre suivants, la population bavaroise augmente dans des proportions à faire rêver l'honorable M. Piot.

Le nombre des naissances illégitimes à Munich est de 33 0/0.

A Paris, capitale mondiale du dévergondage — dit-on ! — la proportion n'est que de 24 0/0.

Soyons modestes !

MUNICH

La ville. — Son attrait. — Analyse. — Le style des monuments — Leur diversité. — L'obsession des Bismarck et des de Moltke disparaît. — Les rues. — Peu de fleurs. — Le bonheur d'un peuple. — L'andouille et la saucisse. — Les hôtels. — Les concerts. — Les représentations wagnériennes à 4 heures après midi. — La musique pacifiante. — L'assaut des buffets.

— A Munich, me disait une Berlinoise, j'ai l'impression que je suis en pays étranger.

Et elle ajoutait :

— C'est une ville où l'on se promet de revenir et où l'on revient, sans désillusion.

C'était dire, sans le définir, le contraste de la capitale bavaroise avec les villes prussiennes, et aussi l'attrait indiscutable qu'elle exerce sur l'étranger. Je l'ai subi comme tout le monde et je sens que je reviendrai à Munich avec plaisir à la première occasion. D'où vient cette séduction ?

Si nous essayons de l'analyser, nous découvrons, après la première impression de lenteur et de nonchalance dont j'ai déjà parlé, que notre sensibilité y est plus à l'abri qu'en Prusse, l'autorité moins ri-

goureuse et moins brutale, que plus de politesse accueille l'étranger. Puis nous nous rendons compte que ces mœurs bienveillantes cadrent bien avec la recherche d'art partout visible, avec la multitude des monuments, des musées, des palais, l'abondance des récréations musicales, la ressource des promenades dans les jardins et les parcs, l'infinie variété des excursions dans les environs splendides, montagnes, lacs, sites royaux, châteaux historiques, hélas affreux.

Il faut bien que ce soit cela qui attire chaque année cette foule de touristes de tous pays, qui donnent en plein été à la capitale bavaroise l'aspect d'une ville d'eaux somptueuse.

Notre banalité en éveil commence par s'insurger contre cette transplantation d'architectures inadaptées que l'on rencontre à chaque carrefour et rond-point : obélisques, temples grecs, arcs de triomphe, propylées, hôtel de ville gothique, palais florentins, basiliques byzantines, églises baroques et chapelles rococo. On songe aux marbres du Parthénon patinés par le soleil, en voyant ces glyptothèques et ces pinacothèques qui semblent, les jours de pluie, lavées de suie, on se dit qu'à Florence le palais Pitti est autrement mis en valeur que sur la Maximilianplatz, qu'ici il apparaît ennuyeux et banal, on regrette qu'à la place du nouvel hôtel de ville, d'un gothique pourtant copieux mais un peu fouillis, Munich n'ait pas trouvé une formule plus moderne. Cependant, l'œil s'accoutume vite à cette diversité, le sens critique s'émousse, on oublie que Munich est une ville trop à « l'instar ». Par opposition avec l'ultramodernisme de cités comme Berlin, l'œil se réjouit de ce que les

rues, les avenues, les ronds-points et les places soient ici parfaitement distribués pour la belle ordonnance et la variété d'aspect de la ville. Et puisque, les jours de soleil, ces temples grecs redevenus tout blancs sur ces places bien dessinées, profilent l'harmonie de leurs lignes et leurs belles proportions sur le ciel bleu, pourquoi, si ces monuments sont copiés exactement dans leurs dimensions, dans leur forme originale, ne pas se laisser aller à les admirer comme on les admire en Attique? Il me semble que c'est se montrer bien difficile, et bouder contre son plaisir.

Cette concession une fois faite, on goûte mieux le charme du Munich moderne que le goût hellénisant de Louis Ier fit bâtir à côté de l'ancienne ville. De larges voies rectilignes comme la Maximilianstrasse, la Ludwigstrasse, longues de plus d'un kilomètre, bordées de monuments à façades plates avec larges ouvertures en plein cintre qui sont les Ministères, la Bibliothèque, l'Université, paraissent d'abord froides et d'une ennuyeuse sévérité. Elles plaisent ensuite par la justesse des proportions et la sobriété des lignes, une beauté se découvre dans cette régularité et cette rectitude qui reposent du tourment gothique et de la complication fatigante et puérile du baroque[1].

On se fait à l'Arc de triomphe un peu pesant et à la Feldherrnhalle (galerie des généraux) trop resserrée entre deux voies étroites, et l'on finit par apprécier pour eux-mêmes, sans dénigrante comparaison avec leurs modèles athéniens, les propylées qui

1. M. Jean Chantavoine a écrit sur Munich, son histoire, ses monuments, ses musées, un livre de tout premier ordre, aussi complet qu'on le peut désirer, et clair, sage, intelligent, auquel il faudra toujours se référer quand on parlera de la capitale de la Bavière.

bornent la Briennerstrasse et les deux temples grecs, la Glyptothèque et la « Sécession ». A côté de la ville de Louis Ier, celle de Maximilien II.

Munich n'est point faite seulement de pastiches. Ici est né ce renouveau architectural qui puise son inspiration dans les traditions de l'art allemand et surtout de l'art national bavarois. Il était de mode jadis de se faire construire des villas florentines et pompéiennes. On retourne volontiers aujourd'hui au style rustique et campagnard qui crée, dans les quartiers de résidence, des habitations riantes avec des toits de tuiles rouges, des fleurs et des verdures qui grimpent aux façades, et des jardins en bordure de rue.

L'obsession des statues de Bismarck, de Moltke, du Kaiser Wilhelm vous quitte, remplacée, il est vrai, par celle des Ludwig et des Luitpold, plus sympathiques avec leurs exclusives préoccupations d'art, et d'allures moins orgueilleuses.

Les flots verts de l'Isar, ses rives bordées d'arbres font à la ville une jolie parure vivante, et des parcs immenses, comme le Jardin anglais, offrent, au centre, une solitude vraiment champêtre. Des pelouses à l'herbe haute et touffue répandent l'été par les allées une salubre odeur de foin; un bras détourné du fleuve torrentueux coule entre des rangées de vieux arbres, tombe en cascade sur des rochers artificiels et s'épand plus loin en un lac où des barques se promènent.

Il y a beaucoup moins de fleurs ici qu'à Berlin, c'est dommage. On aimerait à retrouver dans ces

longues rues rectilignes la perspective verdoyante des quartiers populaires ou aristocratiques berlinois. Pour s'excuser, les Munichois font remarquer que la campagne est à un quart d'heure de la ville et que, pour dix pfennigs, bourgeois et ouvriers s'y rendent en tramway.

— Nous n'éprouvons pas, disent-ils, comme les Berlinois, privés des beaux spectacles de la nature, le besoin d'y suppléer par une rangée de pots de fleurs alignés à nos fenêtres.

Il réfléchit un instant, puis :

— Pourtant je vous concède que la physionomie de notre ville serait rehaussée par cette parure, et déjà, à l'exemple de Berlin, nous organisons avec succès des concours pour la décoration florale des maisons.

Ce n'est pas seulement l'accoutumance qui vous fait accepter le goût discutable qui présida à cette transplantation de l'antiquité grecque en Bavière. Par contraste avec l'empressement tyrannique du Prussien qui vous contraint presque à tout admirer sans restriction, on sait gré au Munichois de faire lui-même la critique de sa ville; son doute sympathique force l'étranger, par esprit de justice ou d'opposition, à se déclarer satisfait, et à l'être finalement.

D'ailleurs, l'aspect seul de la ville ne suffirait point à créer cet état d'esprit. Il faut en respirer l'atmosphère pour sentir tout ce qu'elle a de sympathique. Certains lieux et certains climats ont le pouvoir de créer en vous cet état d'optimisme où la vie apparaît

libre de tout souci, réduite aux frugales exigences du sage et belle parce que simple.

Au soleil d'Égypte il me semblait que j'eusse vite fait de me contenter, comme les fellahs, de pain de dourah et d'oignons frais et de remplacer tous les plaisirs compliqués par de libres chevauchées dans le désert. Ici, je me rendis compte qu'un *mass*, une saucisse et une pipe pouvaient faire le bonheur d'un homme. Il me suffisait, pour établir ma conviction, de voir la mine béate des buveurs de bière de la Hofbräuhaus et la simplicité de tous les gens attablés dans les jardins des brasseries. Munich, à cause sans doute de sa lenteur, a conservé à peu près intacte, dans les milieux populaires du moins, la rusticité des mœurs campagnardes. Elle s'est bien gardée de suivre le mouvement accéléré de la vie moderne. Le rythme de son activité n'est pas le même que celui de Berlin, de Hambourg, ni même du Dresde des faubourgs. Point d'industrie, point d'affaires, ni cheminées d'usines, ni Bourse de Commerce. Les femmes prennent le temps de s'arrêter aux boutiques, en faisant leur marché, pour déguster avant de dîner quelques saucisses blanches, les hommes musent aux étalages des marchands de victuailles, les yeux concupiscents, se montrant du doigt les beaux poissons fumés, les pâtés, et les andouilles truculentes, les gérants de restaurants font leur partie de cartes avec les clients pendant les heures de repas, et les commerçants, moins âpres qu'en Prusse, vous conseillent d'aller chez le voisin s'ils ont trop à se déranger pour vendre. On se croirait, sous ce rapport, dans la province méridionale française.

Le dimanche, la morne tristesse des dimanches

provinciaux pèse sur vous. On entend des tintements de cloches et la sonnerie des heures qui se répondent d'une église à l'autre. Dans les rues silencieuses et presque désertes, l'œil n'est distrait que par quelques groupes de montagnards en veste grise, culotte courte et feutre tyrolien. Quelques automobiles emplies de femmes aux voiles flottants et de touristes à lunettes traversent comme une flèche la Maximilianstrasse rectiligne. Des étrangers de passage s'amusent aux devantures des boutiques à regarder de vraies et de fausses antiquités, de mauvaises copies de grands maîtres, et aux vitrines des libraires des photographies et cartes postales où plastronnent les héros des Nibelungen, les dieux de la Walhalla et du Hof-Theater. Tous les Munichois amoureux de la campagne sont, à cette heure, sur les lacs, dans la montagne et la forêt, les étrangers dans les pinacothèques et les musées. En semaine, la rue n'est guère plus animée. Sauf la Kaufingerstrasse, la Bayerstrasse, la Sonnenstrasse, la Müllerstrasse, où la prostitution grouille jusqu'à une heure avancée de la nuit, toutes les autres sont désertes à dix heures. Tandis que Berlin s'illumine, rit et danse, Munich boit dans l'épaisse fumée des brasseries, ou dort.

A côté de cette population, qui a gardé la lourdeur de mœurs paysannes, vit dans les hôtels, pendant la saison, tout un monde cosmopolite qui crée une atmosphère d'élégance et de luxe. Munich s'est organisée pour le bien recevoir, lui procurer de belles émotions d'art, lui faciliter les excursions dans les sites merveilleux des montagnes environnantes.

Elle créa des hôtels confortables, ses *Kapellmeister* organisèrent des concerts et des représentations théâtrales, attirèrent dans la capitale bavaroise de riches étrangères, désireuses d'y faire leur éducation musicale. On veut entendre le Kapellmeister Mottl, on veut pouvoir se dire son élève si on a pu l'entretenir quelques minutes, et parler de l'entrain, de la finesse, de la chaleur de son merveilleux tempérament. Les artistes et les professeurs attirent une jeunesse studieuse ou dilettante qui se presse aux cours de l'Académie des beaux-arts, d'où l'on voit sortir des femmes botticellesques à bandeaux plats, robes-réforme droites, dissimulant les hanches et la taille, et coiffées de larges chapeaux.

Mais il y a aussi des étrangers de passage, ceux qui pendant un mois viennent faire dans la capitale artistique de l'Allemagne une cure d'esthéticisme. Ils remplissent les salles du *Residenz-Theater* et du *Prinzregenten-Theater* aux représentations de Mozart et de Wagner, et passent les heures que leur laisse le spectacle à visiter les collections d'art dont Munich fut dotée par le goût et la générosité persévérante de ses rois.

Cette année, les théâtres royaux ont donné une série de représentations de Mozart, et le cycle wagnérien.

Les jours de représentations wagnériennes, le quartier des hôtels offrait un spectacle d'une animation inaccoutumée. Comme le rideau se lève à quatre heures et que, d'ordinaire, le déjeuner a lieu à une heure ou à deux heures, ces jours-là on ne

s'attarde pas à table, et dès trois heures et demie c'est un défilé ininterrompu de fiacres, de landaus, de taxis, d'autos aristocratiques et d'omnibus d'hôtels où s'entassent, sous le soleil ardent, les dames en cheveux, en robes décolletées — de tous styles, de toutes modes, et de tous âges, — les hommes en habit ou en smoking. Beaucoup d'Américains et de Russes, des Allemands, des Roumains, des Hongrois, un certain nombre de Français. Pendant que j'étais là, la grande-duchesse Vladimir, des princes allemands, celui de Schaumbourg-Lippe, le grand-duc de Bade, la princesse de Saxe-Meiningen, sœur de l'empereur Guillaume, la figure complètement enduite d'une poudre de riz bleuâtre, et d'autres princes encore suivaient assidûment les représentations du cycle.

Pendant une demi-heure, on pouvait voir passer dans la Maximilianstrasse, la procession des wagnériens. — C'était une hâte sans brutalité, une fièvre aimable qui faisait plaisir à voir. Je ne pouvais m'empêcher de comparer, par antithèse, l'expression des figures que je voyais là, snobs mis à part, avec celle d'une foule américaine qui se rue à une partie de football ou à un championnat de boxe.

« Comme la vie serait facile et charmante, me disais-je, si les êtres pouvaient se maintenir toujours dans cet équilibre souriant, dans cette émotion désintéressée, qui créent autour d'eux de la bienveillance et de la sympathie... »

Mais deux heures après, à l'entr'acte, voilà qu'on se ruait vers le buffet, à l'assaut des viandes et du champagne Monopole, avec une brutalité choquante.

MUNICH

(SUITE)

LES MUSÉES

La vieille Pinacothèque. — Ses richesses. — Sa pauvreté en art français. — Un conservateur qui détruit. — Les visiteurs. — La nouvelle Pinacothèque, musée de deuxième ordre. — La galerie Schack, galerie de troisième ordre. — La Glyptothèque. — Le Musée national, collection précieuse. — Les « pieds de Musée ». — Le Rathaus et M. le Bourgmestre von Borscht. — Les contributions sont perçues à domicile. — Un déjeuner exquis. — La cave municipale et les vins français. — De quoi les Munichois sont fiers. — Les écoles. — Les bains populaires. — L'eau. — Le budget. — L'Hôtel de Ville. — L'autographe de l'Empereur.

Les Munichois tirent gloire surtout de leur vieille Pinacothèque, où toutes les Ecoles de peinture sont si heureusement représentées, à part l'École française qui n'a pas grand'chose digne d'elle. Son installation est parfaitement appropriée à la mise en valeur des chefs-d'œuvre. Cette vieille Pinacothèque est toute rayonnante d'annonciations, de nativités,

de mains jointes et d'ailes d'anges, de nobles têtes patriciennes et de Bacchus, toute fleurie de robes et de tuniques aux couleurs vives et pures. Un charme vous enveloppe comme d'une onde tiède dès qu'on met le pied dans les salles des vieux maîtres souabes, rhénans, bavarois, flamands, italiens. Le doux chant des couleurs harmonieuses mêlées à l'or des cadres, la noble sérénité des draperies, la multiplicité attendrissante de toutes ces inspirations, peut-être l'inconsciente suggestion de ces grands noms : Holbein, Memmling, Cranach, Dürer... Plus loin, Rembrandt, puis Breughel, puis Van Dyck, Rubens, puis Ghirlandajo, Botticelli, le Corrège, Raphaël, le Titien, Véronèse, Tiepolo, Vinci, dix autres, vous font frémir d'une émotion pacifiante.

On me dit que les artistes se plaignent amèrement, comme chez nous, du zèle sacrilège du conservateur qui brosse, lave, vernit les toiles du quinzième et du seizième siècles avec la même ardeur qu'une ménagère hollandaise frotte sa batterie de cuisine. Et, de fait, ils ont l'air peints et vernis d'hier ces panneaux et ces toiles qui datent de six cents ans !

Après s'être gorgé de chefs-d'œuvre, il faut regarder les visiteurs. Ce sont les mêmes partout : de vieilles Américaines, grosses dames à lunettes, ou maigres quakeresses à binocle d'or ou à face à main, au visage inexpressif, dont le regard est vide ; elles viennent en groupes, conduites par l'une d'elles qui s'est déclarée l'esthète et qui décide des numéros à admirer. Leurs yeux vont indifféremment d'une toile à l'autre ; mais tout à coup, sur l'avis de l'esthète, elles affectent pour quelques secondes un faux em-

pressement, un air de compétence assuré et laissent de nouveau errer leurs yeux mornes.

Ou bien ce sont des couples allemands de passage. La femme en chapeau galette, courte taille, affaissée, binocle à chaîne, suivant pas à pas son homme, grave, les sourcils froncés, devant les toiles célèbres; elle pose le dos de ses mains sur ses hanches, les doigts pendants, tandis que lui, les mains sur le ventre tenant son chapeau, a l'air absorbé en d'inscrutables pensées. Mais sa compagne, de temps en temps, lui indique à voix basse les tableaux qu'elle préfère. Après un moment, il les regarde sans rien répondre. Parfois, se voit un couple français, la femme parlant généralement haut, et paraissant beaucoup plus intéressée aux gens qui passent qu'aux toiles.

⁂

Je n'eus pas le même enthousiasme à visiter la Nouvelle Pinacothèque qui me parut être le refuge des acquisitions d'État. Il faut pourtant voir les portraits de Lenbach, quelques morceaux de Leibl, de Liebermann, de Defregger, de Keller, de von Stuck, de Habermann, de Benno Becker. J'en eus moins encore à regarder la collection qu'un comte Schack légua à l'empereur Guillaume II, ce qui suffit à la rendre célèbre. On y fait queue toute la journée, comme à la Pinacothèque. Et pourtant... A part quelques copies des maîtres italiens de la Renaissance faites par Lenbach dans sa jeunesse et quelques originaux du même peintre, cette galerie ne vaut pas la peine qu'on se dérange. On y voit un tableau de l'infâme Cornélius, quelques médiocres Bœcklin, un

affreux Piloty représentant Christophe Colomb regardant la terre américaine d'un air stupide, avec des reflets de lanterne sur sa face mélodramatique, et des Feuerbach pommadés et peignés comme des gravures de modes, des Schwind (qu'on a l'air de priser beaucoup ici), avec ses elfes, ses moines, ses rochers de carton, ses sirènes, imaginations bébêtes, allégories fades, Roméos et Fausts de boîtes à dragées, Gorgones et Loreley banales, et, autour de ces horreurs, des Américaines pâmées disant tout haut avec leur accent vulgaire leur infatigable et banale admiration. Vraiment il est incompréhensible que dans une ville comme Munich, la capitale de l'art en Allemagne, à deux pas des plus nobles originaux des plus grandes époques de l'art, on affiche avec ostentation ces méprisables copies du Tintoret, de Véronèse, du Titien, du Corrège, du Giorgione, de Vinci, de Raphaël, de Michel-Ange, de Murillo, de Vélasquez, signées par M. Wolf, M. Schwarner, M. Kraus, M. Liphart et M. Cassioli! N'est-ce pas prêter trop bénévolement le flanc aux détracteurs de Munich qui la représentent comme le refuge du faux hellénisme, du faux romain, du faux byzantin, du faux moyen âge, du faux gothique, de la fausse Renaissance et du faux modern-style! Ce fameux Musée Schack n'est, en somme, qu'un vieux grenier romantique où voisinent de médiocres peintres allemands parmi des déchets de bric-à-brac italien.

Il faut voir aussi la Glyptothèque et la reconstitution fameuse et controuvée du fronton du temple d'Egine qui donna lieu à tant de critiques et de controverses. La restauration et la mise en place des sta-

tues découvertes en Grèce et rapportées à Munich, avaient été confiées au sculpteur danois Thorwaldsen. On s'aperçut trop tard que la restauration n'était pas conforme à la réalité. Tels quels, cependant, les morceaux sont beaux et dignes qu'on s'y arrête.

L'une des collections les plus intéressantes de Munich est celle du Musée national bavarois. L'architecture extérieure du monument, de style Renaissance, n'est pas seule remarquable. Il y a encore la disposition intérieure, qui permet de suivre dans leurs évolutions toutes les phases de la civilisation bavaroise. Une science exacte, un goût méticuleux, un sens profond de l'harmonie présidèrent à l'arrangement de toutes les salles, dont l'architecture s'adapte merveilleusement aux objets exposés. Les boiseries, les plafonds, l'ameublement, les tapisseries et les étoffes ont été choisis de façon à faire corps avec eux, et à permettre une résurrection parfaite des époques ; et c'est vraiment l'atmosphère rêvée pour une exposition rétrospective.

Quand on a fait le tour de ces musées et de ces galeries, on ne peut s'empêcher de reconnaître, avec Mme von Stuck, que Munich est bien la ville des « pieds de musée ». Avoir des « pieds de musée ! » Je tiens l'expression de l'exquise femme du célèbre peintre munichois, qui précise sous cette forme originale la sensation de fatigue désagréable bien connue des voyageurs et qui n'a, en effet, aucun rapport avec la lassitude qui suit les promenades à grandes distances...

J'ai essayé de définir l'agrément de l'accueil de Munich à ses visiteurs; le flegme des gens, leur

bonhomie extérieure, le sens du démocratisme.

La réception que me fit le premier bourgmestre, Herr Geheimrat docteur von Borscht, fut d'une extrême amabilité. Il nous invita gracieusement à déjeuner dans les caves du *Rathaus* et auparavant nous offrit de visiter l'hôtel de ville. C'est un beau monument avec une très jolie cour intérieure. Dans quelques années, quand la poussière aura commencé son œuvre, rien ne le distinguera d'un de ces Rathaus gothiques qu'on vient voir de partout. Aujourd'hui les artistes munichois hurlent devant.

Nous traversons la bibliothèque de la mairie où s'étagent 30,000 bouquins de droit administratif, de lois, de règlements, de documents officiels. Le bourgmestre me fait remarquer que *Le Figaro* s'y trouve et qu'on le reçoit tous les jours.

— Il est très lu ici, me dit-il.

Nous nous arrêtons un instant à la Caisse municipale, un hall clair, éclairé par le haut; entre les deux rangées de bureaux un jet d'eau coule dans une vasque, et, dans le bassin inférieur, des poissons dorés nagent.

— C'est une consolation, fis-je en riant, de venir payer ses contributions dans un endroit aussi joli.

— Mais, s'étonne le bourgmestre, ne savez-vous pas que les contributions sont touchées à domicile par les agents de l'administration?

Le déjeuner eut lieu dans une sorte de petit réduit en demi-lune — dépendant du restaurant souterrain de l'hôtel de ville — juste assez grand pour contenir une table de huit couverts. Il n'y fait pas clair, naturellement, et l'électricité brûle toute la journée. C'est là que le bourgmestre reçoit les hôtes de la ville. Le

grand-duc de Mecklembourg y fit un déjeuner qui dura de longues heures, dix heures, si j'ose aventurer un chiffre pareil, et finit par s'endormir sous le portrait de saint Benno, patron de Munich, qui souriait avec bienveillance.

Le repas fut exquis, je m'empresse de le reconnaître, et copieux. Notre charmant amphitryon mit de la coquetterie à nous faire apprécier la cave municipale, qui est une des gloires de Munich. Il existe, en effet, une commission officielle des vins, vendus au restaurant du Rathaus, et c'est le second bourgmestre qui la préside. Il faut que tous les crus soient de premier ordre, et vous pouvez croire que la dégustation se fait sérieusement. Aussi les vins les plus rares du pays, et de France, nous furent servis, couronnés par quelques bouteilles de Heidsieck-Monopole, car on a beau faire, dans tous les pays du monde, il faut toujours finir les bons repas par le champagne de France!

Au cours du déjeuner, je pris soin d'amener la conversation sur le civisme local, et j'interrogeai l'intelligent bourgmestre et ses hôtes sur le caractère bavarois et sur l'administration de la ville.

— De quoi les Munichois sont-ils fiers? demandai-je.

— De quoi nous sommes fiers? répéta Herr Geheimrat docteur Ritter von Borscht. Je vais vous le dire en quelques mots. Je ne vous parlerai pas de nos musées qui sont l'œuvre de nos rois. Avant tout, nous sommes fiers de nos sentiments démocratiques. Nos écoles populaires sont aussi belles et aussi confortables que nos lycées. Toutes les dernières bâties ont dans leur sous-sol des ateliers pour le travail du bois

et du fer, dont les plus grands élèves primaires sont obligés de suivre les cours. Et vous savez déjà que les enfants des riches fréquentent jusqu'à dix ans les mêmes écoles que les enfants des pauvres.

« Des bains gratuits sont installés également dans chaque école où, hiver comme été, les enfants sont tenus de se baigner une fois par semaine, à moins que le médecin ne le défende ou que les parents ne s'y opposent. 90 0/0 des élèves profitent de cette facilité. Nous leur donnons gratuitement le linge et le savon.

— *Toutes* vos écoles communales ont des bains?

— Sauf les plus vieilles. C'est-à-dire que sur cinquante écoles, quarante en sont munies.

« Dans toutes les écoles de filles il y a une classe de cuisine, obligatoire trois heures par semaine. Les élèves des vieilles écoles où il ne s'en trouve pas vont suivre le cours dans un établissement voisin.

(J'ai visité ces établissements. Les cuisines sont d'une propreté admirable, décorées d'ornements verts, d'un goût simple et charmant. Des jardins, des cours entourent les classes ; une pelouse de 100 mètres de long sur 30 ou 40 mètres de large, exposée en plein midi, sert de lieu de récréation. Au milieu de l'une d'elles, on a planté, parmi des rochers artificiels, composés de différents marbres et pierres de la région, une sorte de petit jardin alpestre de quelques mètres, où poussent les plantes et les herbes de la plaine et de la montagne, pour que, dès l'enfance, les enfants bavarois apprennent à connaître le sol de leur pays et s'intéressent ainsi, à un double point de vue, aux excursions des dimanches et des vacances.)

— Nous sommes fiers, continua le bourgmestre,

de nos écoles professionnelles et de nos écoles d'art industriel. Je vous invite à les visiter.

« Nous sommes fiers de notre eau, la meilleure qui soit; nous l'avons amenée de 40 kilomètres et les travaux nous coûtèrent 31 millions de francs. Elle a, hiver comme été, une température de 10 degrés centigrades. Elle coûte 5 pfennigs le mètre cube, c'est-à-dire rien. Malgré l'activité des brasseries de Munich, il y a trois cents fois plus d'eau que de bière à la disposition des habitants qui en consomment en moyenne 250 litres par jour chacun, soit pour 1 centime et demi. Les Bavarois ont beau aimer à boire, ils ne peuvent pourtant pas boire pour plus de 1 pfennig par jour!

« Sur un budget de 72 millions[1] et avec une dette de 200 millions, il est prévu 500,000 francs pour le nettoyage des voies publiques (les habitants étant tenus de balayer les trottoirs et la moitié des rues que leurs maisons bordent) et 5 millions pour l'instruction publique, c'est-à-dire pour le nettoyage des cervelles. Et ce budget augmente sans cesse, forcément, puisque chaque année il se présente 1,200 élèves de plus dans nos écoles!

« Nous sommes fiers de notre nouvel hôtel de ville, qui a coûté 20 millions.

« Nous sommes fiers aussi du livre d'or de notre Rathaus... C'est là que l'empereur Guillaume II écrivit la fameuse phrase qui fit couler tant d'encre. »

Il fit apporter par un huissier un grand et luxueux

1. Le budget de dépenses de Munich était, en 1881, de 12 millions et demi de francs. Il a donc sextuplé.

En 1801, Munich ne comptait que 40,000 habitants. Sa population s'élève aujourd'hui à près de 560,000 habitants.

registre dont beaucoup de pages se couvraient de sentences et des signatures des grands de la terre. Et, au milieu d'une page, je lus la phrase fameuse : « *Suprema lex regis voluntas* », tracée d'une écriture ferme et orgueilleuse et dont la signature « WILHELM » s'entourait d'un lasso compliqué. C'était daté du 8 octobre 1891.

Je ne crois pas qu'aujourd'hui l'empereur Guillaume II emploierait la même formule.

MUNICH

(SUITE)

LA BIÈRE ET LA SAUCISSE

I

La vengeance d'un critique. — « Garçon, du *pale ale!* » — Intempérance générale. — La passion du Salvator. — « Encore un verre avant le dernier! » — Un peu de psychologie. — Différentes façons d'employer les forces de la jeunesse. — En Allemagne. — Chez les peuples latins. — Les brasseries de consommation. — La métropole de la saucisse. — La saucisse apéritive. — Le café Gröber. — Les différentes sortes de saucisses. — Guerre au faux-col. — La *Hofbräuhaus*.

Le critique italien du *Corriere della Sera*, de passage à Munich, était tellement furieux contre la cuisine bavaroise que partout où il allait il demandait du pale ale! Il avait senti qu'il ne pouvait mieux se venger, en effet, qu'en faisant cette spirituelle injure à la Ville-mère de la bière.

C'est que, pour le Munichois, boire de la bière — de Munich — est le terme des félicités terrestres. Cette jouissance laisse loin derrière elle la douceur des joies familiales, les plaisirs des théâtres, des concerts, des réunions amicales. La bière a façonné ses goûts, ses habitudes, ses plaisirs, et même ses besoins. La brasserie remplace le salon, le foyer, elle est le lieu de rencontre unique, le lien entre les différentes classes. Elle favorise le démocratisme, car pour boire avec toute sa saveur la bière qu'on aime il faut aller à la brasserie même, devant le tonneau fraîchement percé, et comme ce n'est que par litres entiers qu'on la sert, qu'il faut le temps matériel de l'avaler, les conversations se nouent, les idées s'échangent entre ouvriers, cochers, bourgeois, fonctionnaires d'Etat, devant le mass égalitaire. Comparez ces mœurs avec celles de l'Anglais morose qui, debout devant un bar, avale d'un trait le verre de gin ou de whisky et s'en va, ce qui n'est guère propice au développement de l'instinct de sociabilité.

A différentes époques de l'année, à l'Oktoberfest, en mars pour l'apparition de la bière Salvator, à la Saint-Sylvestre, au carnaval, ce sont des ripailles effrénées de viandes rôties, de cochons de lait, de saucisses, de charcuterie et de bière. Les appétits déchaînés se donnent libre carrière. L'intempérance universelle est la règle. « Les vieux Germains buvaient toujours encore un verre avant le dernier[1]. » C'est le dicton courant, reçu, appliqué. Pour se déclarer repus, il faut qu'un poids énorme pèse sur leurs jambes, qu'il

1. *Die alten Deutschen tranken immer noch einen Schoppen vor dem letzten.*

reste juste assez de force pour rentrer chez soi et se coucher :

— Je n'ai pas encore mon *Bettschwere*. Servez-moi un autre verre!

Il faut avoir vu cela pour comprendre une partie, la plus importante peut-être, de la psychologie allemande : je veux parler de l'emploi fait par la jeunesse de ses forces superflues, dilapidées chez les peuples latins dans l'amour physique précoce, et diluées, en Allemagne, dans l'ivresse de la bière. Durant les années qui suivront l'adolescence, et jusqu'à la fin, le Français conservera le goût et l'habitude de cette direction donnée à sa sève, de même que l'Allemand continuera à dépenser le surplus de son énergie vitale à digérer les viandes grasses des charcuteries et surtout à boire la lourde cervoise. Et ces deux habitudes créeront chez les nations du Nord et du Midi des mœurs si opposées, que la vie des peuples en sera profondément différenciée. Que ne pourrait-on pas expliquer avec ce point de départ!

Les brasseries bavaroises ne ressemblent pas à ce que nous appelons du même nom en France. On n'y peut pas se faire servir une tasse de café, ni une pâtisserie, ni un fruit; seulement de la viande, du pain et de la bière.

Chaque grande usine de bière[1] a dans la ville une « Keller » (cave), c'est-à-dire un établissement de

1. Les plus célèbres ont des noms connus, même en France : Pschorrbräu, Hofbräu, Augustinerbräu, Spatenbräu, Bürgerbräu, Lœwenbräu, Oberpollingerbräu.

vente au détail, généralement situé dans un faubourg, où l'on boit sa bière propre, et non d'autres. C'est une immense salle gothique, avec galeries et dépendances et un jardin ombragé pour l'été. Cette « Keller » est indépendante de vingt autres succursales établies dans le centre de la ville, dirigées par le personnel de la firme, aux frais et bénéfices de cette dernière.

Le type de la brasserie tend à se transformer, mais très lentement. On commence à voir, dans les grandes rues, des établissements ruisselants de lumière, clos de larges vitres, munis de tout le confort moderne, où la jeunesse et les étrangers à la ville vont se désaltérer. Autrefois, toute brasserie digne de ce nom était une taverne enfumée, au plafond bas. Il en existe encore beaucoup de ce genre à Munich. C'est là que continuent à vivre, en somme, les vieux Munichois, méprisant ce style nouveau et cette orgie d'électricité pas assez « *gemütlich* » à leur gré. Ne raconte-t-on pas que, dernièrement, des habitués d'un de ces refuges traditionnels s'insurgèrent contre le projet dévoilé par le patron d'installer un ventilateur dans la salle commune! Ils menacèrent de s'en aller... Non, non! Ils veulent de la fumée et le moins de lumière possible. Leur bonheur consisterait à vivre dans un tableau de Téniers, bien culotté, entre des murs où pendraient des saucisses, des vessies remplies de saindoux, et qu'éclaireraient deux chandelles. Dès qu'il y a des nappes blanches sur les tables, l'endroit n'est plus « gemütlich » et on n'a plus la « *Bierstimmung* », c'est-à-dire le sentiment de la bière, « l'accord » avec la bière. On trouve même des tavernes où ne pénètre pas la lumière du jour, où

l'on ne met pas d'horloge, de sorte que les buveurs peuvent ignorer l'heure qu'il est aussi longtemps que leur rêve n'est pas fini. Voilà le bonheur.

Les Munichois délaissent aussi les cafés proprement dits qui, d'ailleurs, ferment à sept heures du soir. C'est le genre du café viennois, où l'on sert du café, des glaces, des gâteaux et des liqueurs. A certains de ces cafés sont annexés des restaurants ordinaires où il est possible de manger. En général, la cuisine est assez médiocre, excepté dans quelques hôtels renommés pour leur cuisine française. Les brasseries ne cuisinent qu'à l'allemande. Les patrons des grandes brasseries n'ont pas de connaissances culinaires. Ils apprennent, avant tout, la façon de traiter la bière, et leur métier est celui de boucher. Ils achètent les viandes vivantes et tuent eux-mêmes. Ainsi leur bénéfice est double; ainsi s'expliquent aussi ces portions copieuses servies dans ces endroits, la viande débitée devant être consommée au plus vite.

J'ai dit que Munich est la métropole de la saucisse. Les Munichois mangent une saucisse comme nous croquons une pastille, sans plus d'embarras, d'appétit, ni de préparation : ça ne compte pas. On passe devant une rôtisserie, on entre, on s'assied, le garçon vous apporte une paire, deux paires de petites saucisses grillées, un litre de bière, vous avalez le tout en cinq minutes et vous laissez la place à d'autres. Ou bien, en plein air, une bonne bourgeoise s'arrête, achète deux saucisses brûlantes qu'on lui enveloppe dans un papier, et qu'elle mange en quelques secon-

des, sur place, ou en continuant son chemin. Malgré cette vogue générale, il n'y a pas de grande fabrique de saucisses à Munich. Pour trouver de ces établissements il faut aller en Thuringe. Ici, chaque charcutier les fabrique lui-même à l'aide de machines rapides et perfectionnées.

Il en est de diverses sortes. Les plus recherchées sont les saucisses blanches, les *Weisswurst*. Elles se mangent vers neuf ou dix heures du matin, pour mettre en appétit, entre les repas. Alors les tavernes sont pleines de petits bourgeois, de ménagères, d'étudiants qui avalent en hâte leur chapelet de saucisses bouillies.

Le « *Spöckmeyer* », petit restaurant de la Rosengasse; le « *Stadtfranciskaner* », en face de la poste; le café « *Gröber* », où, dès quatre heures du matin, se réunissent les maraîchères; le « *Dionys'l* », ouvert aussi dès l'aube, sont les endroits locaux les plus pittoresques où l'on peut assister à ces ripailles de saucisses dont l'aspect n'a pas changé depuis des siècles.

Le Bavarois assaisonne les saucisses matinales d'une moutarde spéciale, légèrement sucrée. A partir de onze heures on ne trouve plus de saucisses blanches dans les brasseries, car, faites de veau haché mélangé à de la crème, elles ne peuvent se conserver que quelques heures après leur préparation. Mais les amateurs ont pour accompagner leur bière, et moyennant douze ou quinze pfennigs, la *Bockwurst*, petite et longue, la *Leberwurst*, faite de foie haché et la *Blutwurst*, sorte de boudin au sang et puis la *Rohwurst*, qui est crue et fumée, la *Pressack*, amalgame de sang et de graisse, et la *Knackwurst*, faite de je ne sais quoi, — sans parler de la saucisse viennoise que l'on mange

avec une purée de pois ou du raifort haché, et de la saucisse de Francfort généralement accompagnée de choucroute. Rassurés sur l'élasticité et la solidité de leurs estomacs, tant de fois par jour mis à l'épreuve, les Munichois absorbent avec la même facilité d'énormes boulettes de viande hachée, qui longtemps furent le mets national bavarois : ce sont les *Kloesse*, faites de graisse et de viande de toute nature; les plus recherchées sont les *Kloesse* au foie et à la semoule.

Une institution assez curieuse est celle du « *Schenk-Kellner* », ou garçon de cabaret-verseur. Ce personnage, le plus important de la brasserie, met le tonneau en perce, tire la bière, remplit les verres à même le robinet. Le patron lui vend la boisson à la barrique, en lui laissant un bénéfice, à charge par lui de la débiter. Il a donc intérêt à ne pas remplir les verres, à les orner de « faux-cols » de mousse doctrinaires. Souvent il lui arriva d'abuser de ce droit coutumier. Un jour, une ligue se dressa contre cet abus, qui s'appela la ligue contre le *Schlechtes Einschenken*, contre le mauvais emplissage. A présent, par mesure légale, les verres ont tous une marque au-dessous de laquelle il est interdit au Schenk-Kellner de descendre.

Il faut voir ces verseurs aux heures de presse. Courbés devant les tonneaux, ils prennent à la fois cinq ou six brocs de grès que leur passent les servantes et les clients eux-mêmes, tournent le robinet d'une main, tandis que de l'autre, à l'aide d'un coupe-papier de bois, ils guillotinent le faux-col de mousse

qui déborde. Le front en sueur, la face congestionnée, l'air de mauvaise humeur, ils restent ainsi, pendant des heures, sans répit, à saisir les pots vides et à les remplir dans une hâte fébrile. A peine un tonneau est-il entamé qu'un nouveau tonneau est hissé par un aide sur un X de chêne voisin de l'autre.

Si l'on veut prendre contact avec les vrais buveurs de bière, il faut se rendre à la Hofbräuhaus (brasserie de la Cour) ou dans une de ces « Keller » qui ont conservé tous les caractères des vieilles brasseries munichoises. J'y suis allé plusieurs fois. Ce fut même ma première visite à Munich, le soir de mon arrivée. La Hofbräuhaus se trouve au centre de la ville, au Platzl, à deux pas de la Maximilianstrasse. On entre dans une sorte de cour plantée d'arbres, avec une fontaine au milieu, et où des tonneaux se dressent, sur lesquels de grands bocks de grès au couvercle d'étain sont posés. Autour de ces tonneaux, des hommes debout fument la pipe en devisant. De cette cour on pénètre de plain-pied dans la brasserie qui a l'air d'un cloître, avec ses arcades en ogives appuyées sur des piliers trapus et des murs peints de fresques pâles. De grosses servantes portent une sacoche de cuir à leur taille sans corset, que deux bras auraient peine à nouer; elles serrent contre leur poitrine puissante une douzaine de pots vides; elles roulent lentement et sans cesse sur leurs jambes courtes du tonneau aux tables, et des tables au tonneau, la jupe tendue sur le ventre montrant le bas des grosses jambes, leurs pieds traînant sur le sol jonché de mille

débris, papiers, pelures. Elles rient en passant près des clients qui les apostrophent, pincent leurs chairs débordantes, et leur bouche s'épanouit largement au-dessus de leur triple menton.

Une affreuse odeur de bière et de tabac emplit les salles. Le long de massives tables de chêne, assis sur des bancs grossiers, des centaines de buveurs, les uns à côté des autres, fument de longues pipes ou des cigares. Ce sont des gens du peuple, ouvriers, cochers, manœuvres, mêlés à des bourgeois, boutiquiers, employés, fonctionnaires de tous âges. Des femmes aussi, en quantité, les unes tête nue, les autres coiffées de tristes chapeaux.

La tenue générale est extrêmement négligée, souvent même débraillée. Aussi, l'aisance et le naturel sont-ils parfaits. Aucune raideur, aucune contrainte : gilets ouverts, chapeaux en arrière, barbes broussailleuses taillées en éventail, en bêche, en balai, et moustaches de pandours.

Les *mass* de grès s'alignent à l'infini; la plupart ont, enfilé sur le manche, un bout de papier qui sert aux buveurs à les reconnaître quand ils se sont absentés un instant.

Comme les servantes ne suffisent pas à répondre aux ordres, les gens ont pris l'habitude de se faire servir eux-mêmes. Ils défilent sans cesse, tenant à la main leur litre qu'ils portent au Schenk-Kellner. Ils arrivent là à dix, vingt, trente, et font la queue paisiblement, puis reviennent avec leur pot rempli qu'ils portent comme un ciboire. On parle haut, on rit, on s'interpelle. Des gens se rencontrent dans leurs allées et venues, et restent debout à causer de longs quarts d'heure, — ce que vous ne sauriez voir en Prusse,

pas plus que vous n'entendriez un pareil vacarme dans aucune brasserie du Nord.

J'ai écouté un jour quelques conversations d'habitués. Les uns s'entretenaient de leurs affaires, sans passion, comme de choses insignifiantes. D'autres parlaient de la valeur respective des différentes bières de Bavière. Un gros reître expliquait qu'à Augsburg on conserve la bière quatre et même six mois avant de la débiter, tandis qu'à Munich, très souvent, on la vend après cinq et six semaines, quelquefois après quatre semaines seulement. Les vrais connaisseurs, les *Bierkiesser* savent toujours dans quelle Bierhalle se vend la plus vieille bière, et changent d'endroit selon les indications que leur donnent leurs amis les garçons brasseurs de la ville avec lesquels ils ont soin d'entretenir des relations de confiance.

Un autre racontait en plaisantant que, pour savoir si la bière était bonne, son père en renversait la moitié d'un verre sur le banc de chêne, et s'asseyait dessus : si elle collait au pantalon, on pouvait la boire, elle était épaisse à souhait ! J'ai su depuis, que c'est là une plaisanterie traditionnelle bavaroise.

MUNICH

(SUITE)

LA BIÈRE ET LA SAUCISSE

II

Les Keller. — Tableaux de kermesses. — Marchandes de brezeln. — « Sauce, sauce, gare la sauce! » — Le pain est un luxe. — Rusticité du service. — Familiarité des servantes. — Le sans-façon des familles. — La Franziskaner-Keller. — L'assaut des saucisses. — La rôtisserie des poulets. — Une commère de vingt-deux ans qui pèse deux cent vingt livres! — Régalades économiques.

Toutes ces « Keller », qui, malgré leur nom, ne sont pas du tout des caves, sont situées dans les faubourgs et installées dans de vastes espaces plantés d'arbres en quinconce. Parfois elles ont l'aspect d'un jardin anglais, plein de recoins ombreux. Dans le fond du jardin s'élève le restaurant, délaissé en été, mais qui, l'hiver, regorge. Des tables rondes ou rectangulaires entourées de bancs ou de chaises sont dispersées au hasard. Pas de nappes multicolores

comme d'ordinaire dans les brasseries allemandes, mais une peinture verte qui donne plus de rusticité encore à ce décor campagnard. Si même vous arrivez le soir à l'heure des repas, la table où vous vous installez est presque toujours pleine de miettes de pain, de pelures de saucisses, de papiers graisseux et de flaques de bière. Mais il ne reste jamais rien à manger dans les plats, car les servantes ont l'habitude de demander au client s'il veut un vieux menu pour emporter ses reliefs. En vous voyant, une grosse femme, qui toute la journée traîne ses pieds las sur le gravier, se lève avec peine de la chaise où elle est affalée et, dandinante, s'approche pour prendre la commande.

L'été, de puissantes lampes électriques illuminent ces jardins; un orchestre militaire joue du Wagner, *Carmen* ou quelque valse en vogue. Autour des tables, des familles entières, beaucoup d'hommes, la plupart tête nue, quelques solitaires, mangent une portion de charcuterie enveloppée dans un papier jaune, de petits employés sans doute, qui, pour vingt pfennigs de saucisse et vingt pfennigs de bière, soupent en musique. Beaucoup de vestes grises et de chapeaux tyroliens, d'uniformes militaires, de tuniques vertes à galons rouges, de casquettes plates à lisérés écarlates. Deux jeunes curés, vêtus de leur longue lévite fermant jusqu'au col, coiffés de chapeaux de feutre mou noir à larges bords, portant lunettes d'or, font la conversation avec une marchande de *brezeln* qui, dans chaque main, brandit un long U de bois où s'enfile sa marchandise. D'autres grosses femmes à tablier blanc offrent des radis noirs aux buveurs de bière; d'autres encore vont et vien-

nent d'un pas lourd et sans hâte, les mains pleines de *mass* vides qu'elles vont rincer — pour la forme — dans un bassin d'eau courante et qu'elles remplissent aussitôt de bière; ou bien, chargées de victuailles, elles se livrent passage à grand'peine au travers des allées, criant : *Sosse, sosse!* (sauce, sauce, gare la sauce!) pour écarter ceux qui les gênent.

Dans presque tous les jardins de ces Keller une place est réservée aux enfants avec balançoire, bascules, trapèze et barres fixes. Les parents viennent parfois se mêler à leurs jeux.

Ce n'est pas ici qu'il faut se montrer difficile pour le service. Point de nappes, je l'ai dit; si vous devez manger, on met devant vous, mais seulement sur votre demande expresse, une épaisse assiette de faïence blanche, une minuscule fourchette à manche de bois noir, un couteau assorti et une serviette en papier de soie. La plupart des gens mangent à même le plat de faience ovale, dont ils absorbent *toujours*, sauf les os, tout le contenu. Les servantes développent à vos yeux un menu à double feuille grand comme un in-folio et historié comme un missel. On ne donne pas de pain, il faut le demander; c'est un luxe. La servante le tient dans un torchon noué à la taille, formant besace. Si vous lui en réclamez, elle sort de son sac une tartine de pain noir et vous l'offre de ses grosses mains rouges, sans plus de façon. Il faut spécifier si vous désirez du pain blanc. Oh! comme ces gens font fi de tout raffinement! Voulez-vous relever par un peu de moutarde le fumet du jambon qu'on vous sert? On vous présente sur une assiette plate un liquide jaunâtre, qui s'étale comme un sinapisme.

Nous sommes en pleine « Gemütlichkeit ». Les servantes familières s'appuient presque sur vous en vous présentant le menu, toujours disposées à rire, à causer, à vous entretenir de leurs petites affaires. Les buveurs attablés n'ont aucune gêne à sortir leur souper de leur poche. En voici deux qui s'installent près de moi. Au bout de quelques instants trois femmes arrivent, habillées comme de bonnes bourgeoises allemandes, d'une élégance vulgaire. Lentement, la plus âgée sort d'un petit sac trois verres et un paquet de charcuterie qu'elle dispose sur la table, tandis que l'un des hommes commande un mass. Car on ne sert pas moins d'un litre à la fois, mais les familles économes peuvent se le partager. L'homme remplit les verres, prend dans la poche de son pardessus trois petits pains, tire un couteau de son gousset et, sans se presser, les trois femmes se mettent à manger, prenant avec leurs doigts les ronds de saucisse et les morceaux de jambon. Les hommes ont sorti chacun un cigare et fument, prononçant une parole de temps en temps, sans gestes, sans éclats de voix, sans rires.

Les restaurants de ces Keller sont des salles grandes et hautes comme des nefs de cathédrale, avec estrade pour l'orchestre et des tables et des bancs rangés symétriquement. C'est ici que l'on se réfugie aux jours de pluie l'été et que l'on s'enfume au chaud l'hiver.

J'allai un dimanche pluvieux d'été à la Franziskaner-Keller. La grande cour plantée en quinconce

était déserte, mais des bruits d'orchestre et des airs de danse arrivaient d'un bâtiment voisin. J'y entrai. C'était une vaste salle rectangulaire au plafond soutenu par des colonnes que cachaient presque d'épais nuages de fumée. Des familles d'ouvriers de dix et quinze personnes, vieilles femmes à cheveux blancs, adultes en chapeau haut de forme, enfants de trois ou quatre ans, qui dormaient devant leurs jouets, étaient assises autour des tables rondes. Pêle-mêle, les chapeaux des femmes et des hommes, les parapluies et les ombrelles, des paquets et des petits sacs s'élevaient en pyramide au milieu des tables. Des *mass*, des plats où se figeaient des restes de sauce et des couverts graisseux entouraient le tas des vêtements et des chapeaux.

On fêtait ce jour-là le soixantième anniversaire de la fondation du syndicat des maçons et tailleurs de pierre. Des garçons de vingt à trente ans, correctement habillés, dansaient au fond de la salle avec des servantes et des ouvrières en robes blanches. Au delà, sur une estrade, l'orchestre jouait des airs de valse. La danse finie, les couples revenaient aux tables, buvaient et recommençaient à tourner. Parfois, la danse s'arrêtait et alors on entendait des chœurs à trois voix, des lieder populaires graves comme des cantiques.

Tout près de la grande salle, dans une série de petites chambres séparées par des cloisons, des groupes jouaient aux cartes, fumaient la pipe et buvaient de la bière ; un petit drapeau indiquait les tables d'habitués où eux seuls ont le droit de s'asseoir ; sur d'autres des papiers étaient fichés pour retenir des places. Comme je sortais, je vis, dans la cour dé-

serte, un homme en redingote, chapeau mou gris, le *mass* en main qui, gravement, se dirigeait vers le *Schenkbier*. Puis, il revint s'attabler seul, son pot de grès d'une main, une assiette de victuailles de l'autre. Je m'informai : c'était un professeur de l'Université qui prenait son souper sans plus de façon.

En ce moment a lieu l'Exposition de Munich, œuvre remarquable, dont je parlerai en détail. J'y vais le soir, dîner, pour ne pas m'enfermer dans les salles d'hôtels et respirer un peu d'air frais. A l'Exposition, il y a les restaurants fermés et les brasseries en plein air. C'est dans ces dernières que je vais me promener pour me mettre en appétit, et voici ce que je vois. En grosses lettres noires sur fond blanc, le nom de la bière du jour s'inscrit. Car, par équité, chaque grande brasserie a son jour de vente : *Aujourd'hui, Augustinerbräu !* Autour d'un orchestre militaire, sous les arbres, des tables se dressent sans nappe. Plusieurs milliers de personnes sont assises devant de grands verres. D'autres font la queue devant un guichet où se tire la bière. Bourgeois en redingote, ouvriers, vont décrocher eux-mêmes un *mass* sur une étagère où des centaines sont exposés, vont le laver à une fontaine qui coule dans un bassin proche, et où déjà d'autres verres nagent ou plongent. Quand ils l'ont fait remplir, ils l'emportent gravement, à travers les tables jusqu'à une place libre, et se mettent aussitôt en devoir de l'entamer. Puis, ils vont à la conquête du manger, à l'assaut de la saucisse. Il en est pour la saucisse de même que pour la bière : on

annonce en grosses lettres : « Aujourd'hui, saucisse de porc ! » Sous une petite construction provisoire, un foyer ardent est allumé, recouvert d'un gril long de deux mètres. Des grappes de saucisses pendent aux clous. Par centaines, longues et minces, on les couche sur ce gril où elles rissolent, pleurent leur graisse, se dorent et se carbonisent par place. Il ne faut pas plus d'une minute ou deux pour les rôtir, à condition de les retourner sans cesse, ce à quoi s'emploient, avec des gestes précautionneux, le marchand et sa femme, dont la face est congestionnée. Il faut se dépêcher, car la queue des affamés s'allonge. Ils arrivent avec une assiette ou avec un papier et commandent : une paire, deux paires, trois paires. Les servantes piquent les saucisses sur le gril, les servent en y ajoutant un peu de choucroute. Eux payent leurs trois sous et s'en vont. Et c'est constamment la même hâte devant les fourneaux. Des lavatories sont installés derrière ces grils, à côté des bassins où coule l'eau pure des montagnes qui sert à laver les pots à bière. Là non plus le défilé ne s'arrête un instant.

Plus loin, c'est la rôtisserie des poulets. Le long d'une large rôtissoire verticale, haute d'un mètre, s'étagent quatre ou cinq rangées de poulets qui tournent devant un feu d'enfer. Les cuisiniers, gantés d'épais gants de feutre, arrosent sans cesse avec une grande burette les viandes qui se dorent.

Il y a aussi un pavillon spécial pour le raifort qui excite à boire. Une femme est constamment occupée à faire manœuvrer une machine à peler les gros radis et à les découper en tire-bouchons de lamelles rondes, qui ne font pourtant qu'un seul morceau. D'autres pavillons sont réservés aux marchands de *brezeln* et

de *Bierstangen*, pâtes sèches et salées qui donnent soif aussi.

Au milieu des tables, des servantes corpulentes, quelquefois jolies, circulent placides et souriantes. Elles sont vêtues de jupes blanches, d'un tablier blanc, d'un corsage de toile bleu de roi, recouvert d'un fichu Marie-Antoinette qui laisse nu une partie du cou ; un bonnet de tulle blanc les coiffe. Certaines ont un poids remarquable. En voici une, âgée de vingt-deux ans, aux joues rebondies, aux chairs saillantes, qui pèse deux cent vingt livres. J'ai rapporté son portrait. C'est une rude commère !

Les gens réunis en corbeille autour des tables, penchés sur leur mangeaille, forment des chapelets de larges dos immobiles, comme ceux de moines en prière. Ils s'empiffrent de poitrine d'oie et de saucisse. D'autres, déjà repus, renversés sur leurs chaises, étalent leurs trognes épaisses, aux mentons luisants ou aux barbes constellées de débris, épanouies au-dessus des larges panses. Hommes et femmes ont passé leur serviette autour du cou. Partout des plats vides, des assiettes remplies d'os et de peaux. Près d'eux, des gens plus pauvres mangent dans une assiette de papier leurs saucisses brûlantes ou la charcuterie qu'ils ont apportée dans leur poche, par économie, avec leur raifort. Quand il n'y a plus de place sur les tables, les bocks sont posés à terre sur le gravier. Un bruit domine celui des orchestres militaires et des conversations, c'est celui du choc des verres et des faïences. Un geste opprime le regard, c'est celui du bras levé, de la tête renversée sous le pot de grès. Et l'odeur qui éteint toutes les autres, vient du fade mélange de la bière et du porc.

A part les costumes, vous pourriez vous croire dans une kermesse de Jordäens ou de Téniers, ou même, sous ces arbres, dans la forêt hercynienne au temps où les compagnons de Siegfried vidaient les cornes d'hydromel. Les Germains qui rôtissaient des bœufs entiers et des sangliers devant les feux géants n'avaient pas plus d'appétit que ces musculeux carnivores acharnés à leurs régalades économiques.

MUNICH

(SUITE)

LA BIÈRE

Les brasseries de fabrication. — Visite de la Brasserie Pschorr. — Les caves et les cuves. — Théories sur la conservation de la bière. — Pour 40 millions de barils ! — Un bon sujet de thèse pour un étudiant. — L'esthétique de la bière. — Les sports nuisent au développement de sa consommation.

La production de la bière, dans tout l'Empire allemand, se monte annuellement à 70 millions d'hectolitres, soit sept milliards de litres, soit une consommation de 112 litres par habitant, y compris les femmes et les enfants. En la comptant à trente centimes le litre en moyenne, cela fait 2 milliards 100 millions de francs de bière avalée annuellement par les Allemands.

La consommation de la bière à Munich même est bien supérieure à cette moyenne de 112 litres évaluée pour tout l'Empire. La fabrication de toutes les brasseries de Munich s'élève à plus de 3 millions deux

cent mille hectolitres[1]; on en exporte, sur cette quantité, environ 1 million et demi d'hectolitres[2], ce qui nous donne, pour 552,000 habitants, une consommation moyenne de 280 litres par an. Cette moyenne était de 303 litres par tête en 1906. Il y a donc décroissance dans la consommation de la bière au siège même de la production[3].

J'ai naturellement voulu savoir comment se fabrique cette bière fameuse, voir les laboratoires d'où elle sort.

Le hasard m'ayant mis en rapport avec M. Joseph Pschorr, c'est sa brasserie que j'ai visitée. Elle n'est pas la plus grande de Munich, puisqu'il m'a appris lui-même que la *Löwenbrauerei* produit le double de la sienne. Mais l'organisation est pareille.

M. Joseph Pschorr, l'un des trois frères propriétaires de la célèbre brasserie, est un homme de haute taille, sanguin, actif et souriant, dont la tête ronde, aux traits réguliers, à la courte barbe frisée en pointe, est posée sur de larges épaules. Dans le bureau où l'on me fait entrer, je compte une centaine de vases à boire, cruches, cruchons, chopes, pots, canettes, vidrecomes, et bocks de grès, ornés de couleurs différentes, et de toutes formes, de toutes dimensions, et des cornes cerclées de métal orfévré, échantillons de toutes les verreries et faïenceries d'Allemagne.

1. Exactement 3,232,069 hectolitres.
2. Exactement 1,667,235 hectolitres.
3. La production avait été croissante depuis 1875. Cette année-là, on fabriquait à Munich 1 million 672,364 hectolitres. Aujourd'hui, la production a triplé. Mais l'exportation s'est multipliée par 25. (Elle était en 1883 de 50,000 hectolitres seulement.)

Nous sommes en plein été, il fait très chaud dehors, et je n'ai pas de pardessus. Mais M. Pschorr s'oppose à ce que je me mette en route à travers ses caves gelées sans un vêtement protecteur, et m'oblige à revêtir son manteau.

— Vous en avez pour deux ou trois heures au moins, si vous vous dépêchez, me dit-il, et je ne veux pas que vous preniez une fluxion de poitrine.

Il me met entre les mains d'un de ses principaux employés, et nous voilà partis.

Du dehors, le long de la Bayerstrasse, à l'extrémité de la ville, près du Theresien-Wiese, et à proximité de la gare centrale de Munich, j'avais vu une façade de plusieurs étages, longue d'une centaine de mètres, surmontée de hautes cheminées fumantes, mais je ne supposais pas une telle profondeur à l'immeuble. Nous sommes au milieu d'une véritable cité.

On fabrique ici trois cent mille hectolitres par an, 120,000 litres par jour.

Comparée à celle des brasseries françaises, cette production paraît énorme, mais à côté d'une brasserie comme celle d'Anheuser Busch, que j'ai visitée à Saint-Louis (États-Unis), elle est bien modeste. Anheuser Busch produit, en effet, plus de 500,000 lit. par jour.

Nous parcourûmes les salles immenses de la fabrique et les caves infinies.

Ce qui m'étonne le plus dans cette visite, c'est de ne voir nulle part une goutte de bière. Il y a longtemps, j'ai visité des brasseries en France; quand j'étais jeune je jouais à cache-cache autour de bassins de bière brûlante au risque d'y tomber et d'y

cuire au moindre faux pas. Où sont ces grandes cuves remplies d'eau et de malt? Ici, on me montre l'extérieur de bassins où refroidissent à la fois 20,000 litres de bière, et qu'on vide six fois par jour.

La bière s'écoule verticalement sur la surface extérieure de cinquante tuyaux de cuivre horizontaux où circule de l'eau froide; quand elle s'est bien refroidie ainsi au contact du métal glacé, elle va dans des cuves où elle reste à fermenter une semaine; puis elle subit une fermentation plus légère de trois mois, et alors on peut la boire, même avant.

Il y a trois cents cuves de fermentation, d'une contenance chacune de 4,500 litres... Tous ces chiffres tourbillonnent dans ma tête comme des statistiques écrites, mais ne représentent rien à mes sens.

Je suis mon idée : où voir de mes yeux au moins un verre de ces millions d'hectolitres qui vont passer dans les gosiers des Munichois pendant ces chaudes journées d'août. Impossible. Invisible et présente, la bière fuit ma curiosité. Je la sens de tout mon nez, je la respire, mais son passage des bassins dans les cuves, des cuves dans les tuyaux, des tuyaux dans les barils reste pour moi une mystérieuse chimie.

Dans les caves règne un froid de un degré sous zéro. Des foudres s'y alignent à l'infini. En voici de 10,000 litres qui coûtent 5,000 francs à construire. Il y en a 3,000 semblables. Ils représentent donc un capital de 15 millions. Pour de simples barriques, c'est une jolie somme! Mais ceci n'est rien. Les caves d'entrepôt, où le froid me force de passer vite, contiennent encore 2,500 autres grands foudres, plus environ 60,000 petits barils de consommation, d'une contenance de quinze à mille litres, et dont la totalité

représente une fortune de trente à quarante millions de francs !

— Qu'est-ce que vous pouvez bien faire de tout cela ? La bière ne s'améliore pas, comme le vin, avec les années !

— Non, mais encore faut-il la conserver plusieurs mois. Et nous avons ici, en moyenne, dans ces caves, de quatre-vingt mille à cent mille hectolitres en réserve, soit 10 millions de litres.

On vient d'inaugurer, au lieu de ces barils de chêne, qu'il faut couvrir intérieurement d'une couche de poix destinée à conserver le bois et en même temps à l'isoler de la bière pour empêcher celle-ci d'en prendre le goût, des tonneaux de fer émaillé, d'une contenance de 30,000 litres. On en prépare d'autres d'une contenance de 50,000 litres.

L'atelier de soutirage est intéressant à voir. Au moyen d'appareils admirablement perfectionnés, un seul ouvrier peut en une heure soutirer soixante-dix hectolitres de bière et mettre en même temps dans les barils l'air comprimé nécessaire pour assurer la pression qui donne à la boisson sa mousse et son agréable pétillement.

Près de cet atelier se trouve un quai d'embarquement qui met la brasserie en communication directe avec la gare centrale de Munich. L'usine possède pour son seul service cent wagons réfrigérants sur lesquels il y en a vingt-cinq à quarante remplis chaque jour et dirigés vers les succursales de la Pschorrbräu. Celles-ci sont au nombre de quarante-six, brasseries et restaurants éparpillés dans toutes les grandes villes d'Allemagne, appartenant à la maison mère et gérées en son nom. Et il en existe encore

cent soixante autres qui ne lui appartiennent pas en propre mais qui sont louées par la firme pour y débiter sa bière à l'exclusion des autres.

J'ai parcouru aussi les écuries où je comptai quarante superbes chevaux et quarante bœufs qu'on emploie au transport de la bière à l'intérieur de la ville. Les chevaux les plus forts traînent les voitures à barils, les plus vifs servent à la livraison des bouteilles. Quant aux bœufs lents, ils transportent l'orge et les lourds matériaux.

Près de là se trouvent les ateliers de menuiserie, de serrurerie, de tonnellerie, des forges, etc.

Un écrivain allemand se demandait dernièrement, dans *Die Woche*, la célèbre gazette illustrée : « Pourquoi le Berlinois boit-il de la bière de Munich ? Et pourquoi le Munichois ne boit-il pas de la bière de Berlin ? » Voilà, ajoutait-il, un bon sujet de thèse pour un étudiant membre d'un « Korps ».

En effet, la bière de Munich n'est pas la seule bière bue en Allemagne. Il en est d'autres — à part la Pilsen — qui jouissent d'une célébrité locale méritée et indéracinable. Pour les vrais Berlinois, par exemple, la *Berliner Weisse*, la blonde berlinoise n'a pas d'égale sur tout le territoire de l'Empire. Elle se sert dans d'énormes coupes de verre ventrues ; elle est recherchée, surtout l'été, pour sa saveur très aigre, même acide, et rafraîchissante. Hors de Berlin, vous ne la trouvez plus. A Potsdam même, qui n'est qu'un faubourg éloigné de Berlin, elle n'a pas pénétré. Elle y est remplacée par une bière plus douce,

quoique aigrelette aussi, que l'on sert dans la *Potsdamer Stange*, très haute chope étroite. A Leipzig, la bière locale s'appelle *Gose* et elle est renfermée dans des bouteilles à long col étroit comme les bouteilles de chianti. On la verse de là dans des chopes de verre pareilles à celles de Potsdam. Partout, dans le Spreewald, à Lübbenau, et à Brunswick, où se boit encore la *Mumme*, lourde et noire, exactement semblable, paraît-il, à celle qu'on buvait au moyen âge, de même qu'à Lichtenhain, en Thuringe, où la bière, acide et au goût de fumée, ne se boit que dans des cruches de bouleau, pour dissimuler son trouble, partout les naturels du pays sont fiers de leur boisson locale, comme pourrait l'être le propriétaire du Château-Yquem ou du Château-Laffitte.

J'avais la chance de me trouver devant l'un des plus grands brasseurs de Munich, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de brasseurs, je voulus me faire une petite érudition sur la qualité de la bière bavaroise. La bière Pschorr a ses fanatiques, comme les autres, mais je sais que les amateurs qui fréquentent les brasseries concurrentes la trouvent un peu sucrée.

— Quelle différence, dis-je à M. Joseph Pschorr, y a-t-il entre votre bière et celle de vos concurrents, l'Augustinerbräu, la Spatenbräu et les autres? Les procédés de fabrication sont connus de tout le monde, vous ne possédez pas de secret mystérieux? Vous avez les mêmes ouvriers, la même eau, la même orge et le même houblon. Il me semble, à moi, que toutes les bières de Munich se ressemblent...

— Oh! monsieur, quelle hérésie! proteste-t-il. Si vous habitiez Munich six mois, vous ne parleriez plus ainsi! Je ne dis pas de mal de mes concurrents qui

font d'excellente bière, dont je bois souvent. Je vous dirai même qu'il m'arrive de déguster le matin les bières rivales pour en suivre les changements en bien ou en mal, pour essayer de les imiter dans le premier cas, pour faire mieux dans le second. Car les bières sont aussi différentes que les crus de Bordeaux et de Bourgogne. Je ne suis pas sûr du tout que si je transportais mon usine à trois kilomètres d'ici, je pourrais produire exactement la même bière que celle que je brasse aujourd'hui, tout en employant les mêmes produits, la même eau, la même levure et les mêmes ouvriers. Le goût de la bière est aussi mystérieux que le goût des fromages. Pourquoi des habitants de votre Normandie ou de votre Auvergne transportés en Allemagne n'ont-ils jamais pu obtenir les camemberts, les roqueforts qu'ils fabriquaient si facilement dans leur pays?

« Aussi, en Bavière, chacun a sa bière favorite et vous auriez beau user de tous les artifices possibles, vous ne feriez pas passer un pot de Löwenbräu pour un pot d'Augustinerbräu ou de Pschorrbräu, à un Munichois digne de ce nom.

— Dans un établissement de bière au détail, combien peut-on débiter de bière, en un jour, en moyenne?

— Dix mille litres. Pendant la fête d'octobre et la fête des tireurs, on arrive, dans une seule de nos brasseries, à consommer vingt mille litres dans une journée.

Une autre question m'intéressait. Combien un vrai Bavarois, un solide Munichois, entraîné depuis l'enfance, peut-il bien avaler de bière par jour?

— On exagère beaucoup, me dit M. Joseph Pschorr, il n'y a pas de Gascons qu'en France! Quand un Munichois, un de ceux dont vous parlez, mangeant du raifort, des concombres et des *brezeln* pour stimuler sa soif, a bu huit ou neuf litres dans sa journée, c'est tout le bout du monde.

— Ah! fis-je, tout de même?

— Pas plus, insista M. Pschorr avec un grand naturel. Et je dois dire que les étrangers de passage, quand ils s'y mettent, boivent plus que les Munichois. Neuf litres, continua-t-il. Pensez au temps qu'il faut rien que pour les faire passer du pot dans le gosier, du gosier dans l'estomac, de l'estomac... à la liberté! On ne peut pas tout avaler d'un coup. C'est une véritable occupation. Il faut n'avoir rien à faire.

— On m'avait dit que les garçons brasseurs, les livreurs surtout, avaient une capacité remarquable.

— Je vous le répète, il faut du temps! Leur travail ne leur laisse pas le loisir suffisant. Cette légende, qui a une partie de vérité, vient de la coutume que nous avions autrefois de payer le salaire de nos ouvriers en nature, en bière. Alors, en effet, tous ceux qui travaillaient dans les brasseries, leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, vivaient surtout de bière. Aujourd'hui, ces mœurs ont changé. Nous payons les salaires en argent. La ménagère s'en empare, et l'ouvrier doit, comme les autres, payer son litre de sa poche. De ce fait, la consommation de la bière a diminué à Munich. C'est un sacrifice que nous ne regrettons pas. La santé publique en profite. Nos bières sont bonnes, saines et nourrissantes, faites d'orge et de houblon et non de riz comme en Amérique (le riz est interdit par la loi en Bavière), mais

l'excès de bière ne vaut rien pour le foie et le cœur; il amène ce qu'on appelle le *Münchener Bierherz*, c'est-à-dire une sorte d'engraissement du cœur dont on meurt. Il nous faut chercher des débouchés nouveaux. Nous avons plus de peine, mais nous préférons que nos ouvriers se portent bien.

Bonne et saine parole de désintéressement, me disais-je, qu'on est heureux de trouver dans la bouche d'un patron archimillionnaire.

Mais M. Pschorr ajouta :

— S'ils se portent bien, ils travaillent mieux et plus...

Ce que me disait M. Pschorr sur la diminution relative de la consommation de la bière en Bavière, j'ai pu le vérifier par ailleurs. Mais un médecin m'en donne une autre raison :

— Oui, on boit moitié moins qu'il y a vingt ans, me dit-il. Les sports, le sky, le football, le cheval, le tennis, l'alpinisme, ont diminué la fureur de boire. Les étudiants eux-mêmes se grisent moins. L'alpinisme surtout, qu'on a réussi à développer chez la jeunesse des écoles, a eu ce bon résultat.

MUNICH

(SUITE)

L'ART ET LES ARTISTES

Le génie musical allemand. — L'absence de génie plastique. — Pas de vocations vraies, ou peu. — Les fabricants de tableaux de Düsseldorf et le commerce de la fonte. — Expositions de peinture à Berlin. — L'imitation des peintres français. — Darmstadt. — Un grand-duc intelligent. — Mécénisme éclairé. — Pourquoi les Bavarois sont-ils plus artistes que les autres habitants de l'Allemagne? — Hypothèses. — Les Allemands voient laid et voient noir. — Influence de la peinture française combinée avec un renouveau idéaliste. — Condition matérielle et sociale des artistes munichois. — Leur influence. — Les maisons particulières des artistes. — La villa Lenbach, la villa von Stuck, la villa Benno Becker.

C'est une banalité de dire aujourd'hui que l'Allemagne n'est pas un pays d'art. Il faudrait plutôt expliquer pourquoi. Et on se heurte là à des difficultés historiques et ethniques que la science arrivera peut-être un jour à surmonter. En attendant, personne n'a le droit d'affirmer que le génie alle-

mand soit incompatible avec l'art, puisque l'Allemagne est le premier pays musical du monde, qu'en littérature elle a produit Gœthe, et que la Bavière a donné le jour à Holbein, à Cranach et à Albert Dürer. On répondra que Holbein a passé sa jeunesse à Bâle, que Dürer alla en Italie, et que, d'ailleurs, il ne suffit pas de quelques noms exceptionnels pour affirmer l'aptitude artistique d'un peuple, qu'il faut la multiplicité, l'abondance et même l'exubérance des vocations.

Un fait domine l'histoire germanique : c'est que, au temps de Luther, la musique était déjà un art très développé en Allemagne et que, depuis le seizième siècle, il n'y a pas eu ce qu'on peut appeler une grande école d'art plastique allemand. On serait donc en droit de dire que l'Allemagne n'a pas produit, malgré le nombre considérable de ceux qui aujourd'hui étendent de la couleur sur de la toile, de peinture allemande proprement dite.

Les Allemands sincères, — je ne parle pas des pangermanistes, — qui mettent leur orgueil à constater les progrès énormes accomplis dans leur pays depuis cinquante ans, reconnaissent que la pauvreté de leur sol, les guerres nombreuses qui ruinèrent le pays — la guerre de Trente ans surtout — sont les causes principales du long arrêt que subirent chez eux les arts de la civilisation. Chez une nation longtemps pauvre et qui, à peine sortie de la misère depuis un demi-siècle, s'est ruée à la fortune avec l'ardeur et le courage que l'on sait, il reste peu de place pour les loisirs féconds.

Pourquoi les Flamands, — qui, en somme, sont de race voisine et parente, — ont-ils produit cette

admirable pléïade d'artistes? C'est qu'à l'époque où l'art flamand brilla de tant de gloire, le commerce avait déjà enrichi les Flandres. Bruges remplaçait Venise dans le commerce du monde. Les cuivres familiaux resplendissaient depuis des siècles dans les cuisines quand Téniers, Breughel, Gérard Dow peignirent leurs tableaux, car l'art flamand, c'est cela, c'est la casserole rayonnante, le bonnet blanc, les étains à l'éclat doux, les armoires bien cirées, les boudins et les chandelles et les commères aux chairs bombées. Rembrandt et Rubens, dont les œuvres sortent de ce cadre étroit, sont des phénomènes exceptionnels, et un grand homme, où qu'il soit, crève toujours la théorie des milieux.

Les Allemands, eux, pauvres, en proie aux luttes historiques qui préparaient leur unité, n'avaient pas les loisirs de grâce et de beauté qui firent les Ecoles de Florence et de Venise, ni la quiétude abondante des riches cités flamandes. Et ceci, qui expliquerait leur retard, ne prouve pas leur incapacité foncière.

Aujourd'hui l'industrie, le commerce, la science, l'armée absorbent les intelligences et les activités. Un Américain qui veut gagner des millions ne peut en même temps faire de l'art, même s'il compose des tableaux, comme ce singulier président du « Canadian Pacific », M. Van Orne, que je rencontrai à Montréal, qui se levait la nuit et travaillait à la lumière électrique pour peindre sur la toile des effets de signaux dans les gares.

Le véritable artiste est celui qui est incapable de faire autre chose que son art. Peut-on dire qu'il y ait beaucoup de peintres allemands d'aujourd'hui qui se trouvent dans ce cas? Je n'oserais l'affirmer. Il

semble qu'en Allemagne on devienne peintre comme on devient banquier, commerçant, hommes d'affaires, et qu'il ne se fasse guère une sélection de personnalités éminemment douées et poussées vers l'art par un irrésistible instinct. On dirait que c'est le hasard qui décide les vocations. Il est difficile de ne pas le penser en voyant les expositions. Je connais un peintre allemand, de talent d'ailleurs, qui, devant moi, regrettait de n'avoir pas fait de politique. Pour lui, le talent, c'est la difficulté vaincue. Il apporte dans son art la même patience appliquée, la même énergie à surmonter les difficultés qu'il eût mises à démêler une question politique complexe. Voilà un grave défaut incompatible avec une véritable aptitude artistique. Les qualités d'adaptation de l'Allemand, son manque d'originalité, son application studieuse le rendent apte à tout. Il fait donc de la peinture commerciale, comme il arrive chez nous, à certaines générations de littérateurs et d'hommes de théâtre de notre temps, de servir au public exactement le dosage habile qu'il réclame d'émotion, de hardiesse ou de sottise.

Quoi qu'il en soit, Munich est incontestablement la capitale de l'art en Allemagne. Düsseldorf, centre industriel westphalien, doit abdiquer toute prétention artistique. Les quelques fabricants de tableaux qui y restent, à part deux ou trois exceptions, feraient bien mieux de se lancer courageusement, une fois pour toutes, dans la vente des aciers commerciaux.

Berlin a de beaux musées; on y multiplie les expositions, et l'on se paie même le luxe, à l'exemple de

Munich, d'une sécession révolutionnaire. De bons peintres s'y sont fait un nom célèbre. Liebermann, Leistikow, Menzel, Leibl, d'autres encore; mais Munich les revendique, au moins ce dernier qui fut dans la capitale de la Bavière le compagnon de Courbet. J'ai souvent visité les expositions de peinture berlinoise avec le souci d'y découvrir une caractéristique, une trace de tempérament personnel. J'y ai constaté une grande abondance de sujets guerriers, de tableaux de 1813, de 1870, de bustes de généraux, de l'Empereur, de couronnements, d'inaugurations, de portraits quelconques, des hommes en général raides et sévères, aux yeux bleus, les femmes toutes angéliques et souriantes, inexpressives et banales, chromos aux couleurs ternes. Mais surtout j'y ai vu de tout : des tableaux de genre, à la Worms et à la Frappa, des réalismes selon Manet et Roll, et des Bonnat et des Friant, et des n'importe quoi. A la Sécession, c'était l'outrance folle de couleurs qui faisait déjà fureur à Paris et à Bruxelles il y a vingt-cinq ans. La moyenne de ces manifestations artistiques, qu'elles viennent des pontifes hardis ou des réactionnaires d'avant-garde, ne dépasse pas l'effort d'élèves appliqués et remplis de bonne volonté. Malgré ses artistes remarquables, Berlin aura beau faire, pendant longtemps encore, aussi longtemps peut-être que le roi de Prusse se permettra de faire prévaloir sa propre esthétique aux dépens des libres artistes, l'art n'y paraîtra qu'en invité de passage.

Darmstadt, sous l'influence du grand-duc de Hesse, mécène éclairé, essaye aussi de lutter pour la préémi-

nence artistique, et fait des efforts ingénieux et tenaces pour se créer une personnalité dans le domaine de l'art.

Partant de ce point de vue intelligent que toute époque doit avoir son style propre, le grand-duc de Hesse attira dans sa capitale sept artistes indépendants, peintres, sculpteurs, architectes, de Vienne, de Berlin, de Paris même, à qui il dit :

— Venez vous installer ici, voici des terrains où vous pouvez construire et meubler vos maisons à votre guise. Pendant cinq ans vous ne paierez aucun loyer. Vous toucherez en plus 5,000 francs de pension. Vous n'aurez d'autres obligations que de travailler selon vos goûts, en toute liberté. Des gens vous commanderont des villas, des sculptures, des décorations, tâchez que Darmstadt devienne la plus jolie ville d'Allemagne!

L'architecte viennois Olbrich fit le plan de ces maisons, réunies dans un endroit tranquille qu'on appelle Alexanderweg. Chacune a un caractère particulier. Aucune n'est copiée servilement sur rien de connu. Façades bleues, jaunes, rouges, toits vernissés multicolores, mélange de tous les styles de tous les pays, rappelant surtout le genre des villas suisses et scandinaves; un musée eut une façade de palais hindou. Bientôt le quartier des résidences, Mathilden-Höhe, Tinten-Viertel, se peupla de demeures plus gaies les unes que les autres.

Tout y était original et inédit, les candélabres, les marteaux de porte; les escaliers extérieurs, divisés par paliers, avaient des marches de bois grossier ou de briques bleues. Je me souviens avoir vu tout cela un jour de soleil, et mon œil en a conservé une vision

de gaîté charmante. Je sais bien que dans les cercles artistiques officiels on traite ces tentatives d'extravagances contraires à l'art véritable. J'ai beau faire, je ne puis arriver à partager cet avis.

Le pauvre Olbrich est mort il y a quelque temps. Je le revois jeune, alerte et souriant. Il me reçut au seuil de sa maison à laquelle on arrivait par un escalier de bois brut; les murs blancs, la véranda au toit peint en bleu paysan, le marteau de fer forgé, des céramiques blanches et indigo, prévenaient agréablement. Il était fier de sa salle à manger toute en bois clair. Sur le parquet, un tapis violet à bordure vert foncé; des étains ornaient son buffet, d'une forme inexplicable mais gracieuse. Dans une vasque de marbre, intérieurement éclairée à l'électricité, avec une mosaïque dorée, verte et bleue, chantait un petit jet d'eau. Les vases, les flambeaux d'étain, les objets du service de table, couteaux, fourchettes, cuillers, se distinguaient par des formes inédites et souvent heureuses. Le sucrier d'argent mat avait des incrustations d'améthyste.

Les murs de son salon étaient tendus de feutre bleu foncé, les boiseries verdâtres, la cheminée de marbre gris s'ornait intérieurement de carreaux de céramique bleus et bruns. Les meubles couverts de cuir héliotrope ne rappelaient aucune forme connue; des portières de soie grise avec applications de broderies jaunes et bleues et d'étoffes à paillettes paraissaient d'un Chinois fou. Dans les escaliers de briques bleu de roi et de verre de bouteille, le jour arrivait par des rosaces de vitrail.

Il me raconta brièvement son histoire : élève révolutionnaire au lycée, prix d'honneur à l'Académie de

Vienne, boursier en Italie et en Tunisie, il rencontre à Rome nos prix de Rome, et s'étonne de voir de jeunes Français si réactionnaires :

— Ce ne sont pas des artistes modernes, me dit-il. Ils restent empêtrés dans le passé.

Darmstadt est trop petite pour ambitionner de détrôner Munich, mais le foyer d'art qui y brûle pourra grandir. Il ne reste plus au grand-duc de Hesse qu'à faire jouer de la musique nouvelle et de la musique ancienne, à fonder une Académie libre, et à découvrir de nouveaux Gœthe et de nouveaux Schiller.

Quoi qu'il arrive dans l'avenir, Munich n'en demeure pas moins aujourd'hui, je le répète, le centre indiscutable des arts plastiques allemands. Ce qui la différencie de ses rivales, c'est qu'elle est une ville dont le principal souci, avec le farniente et la dégustation de la bière, est de se dévouer à l'art.

Mais d'abord pourquoi les Bavarois se distinguent-ils, sous ce rapport, du reste des Allemands? Très soucieux d'art, c'est un fait, ils se reconnaissent eux-mêmes en retard sur les États du Nord pour les choses de l'intelligence pure. Les uns disent : « Nos populations sont catholiques, leur religion leur offre plus de fantaisie, ouvre à l'imagination plus de rêve et de beauté, le culte lui-même a des traditions d'apparat et d'esthétique. Le protestant, au contraire, davantage l'homme du fait, est un réaliste... Sa religion est sévère et critique... » Il resterait à savoir si c'est la religion de Luther qui a rendu le Prussien réaliste, ou si c'est parce qu'il était réaliste qu'il a adopté et conservé la religion de Luther.

Plus simplement, les souverains bavarois, artistes de goût, ayant réussi à amener à Munich les plus beaux trésors artistiques de l'Allemagne, et ayant fait de leur capitale une cité architecturale unique, une tradition et un entraînement ne sont-ils pas nés de cet effort persistant? Depuis lors, les étrangers s'habituèrent à visiter Munich, les commerçants y trouvèrent leur compte, les artistes aussi. Et les Munichois n'ont-ils pas jugé plus simple de se spécialiser dans le commerce du tourisme et de l'éducation artistique, au lieu de demander à l'industrie, si difficile en cette région, — par l'absence de la houille, — des ressources aléatoires exigeant d'ailleurs de grands efforts et une activité inaccoutumée?

Ou bien encore, ces tendances et ces goûts d'art en Bavière et en Souabe ne seraient-ils pas dus au voisinage de l'Italie? Les relations fréquentes entre les grands marchands nurembergeois et la république de Venise qui utilisait la Bavière comme route commerciale, n'influèrent-elles pas sur les dispositions natives? Une bande d'Allemagne se serait ainsi formée qui rejoignit les Flandres, séparée du reste du pays, de la Prusse, du Brandebourg, pauvres, par l'isolement de la misère.

Peut-être aussi trouvera-t-on l'explication cherchée dans le mélange de toutes ces hypothèses.

Pourtant il ne faut pas croire, — une fois ces dispositions et ces goûts constatés, — que l'on vit à Munich au milieu d'artistes de génie et qu'on écrase à chaque pas les pieds d'un Rembrandt ou d'un Velasquez.

Non. Il n'y a pas ici, ni nulle part en Allemagne, de grands artistes de la taille de nos plus grands. J'ai en vain cherché un Puvis de Chavannes, un Claude Monet, un Besnard, un Carrière, un Renoir, un Degas, ou un Dalou, ou un Rodin. Tout ce qu'on nous montre, on peut le dire sans faux orgueil, est bien au-dessous de ces maîtres. Et je pourrais en citer encore cinquante, cent, parmi les nôtres, qui n'ont pas de rivaux dans tout l'Empire allemand.

Quand on s'est bien cassé la tête à ruminer en tous sens, le plus loyalement possible, les impressions ressenties dans vingt visites à des expositions de peinture allemande, on en revient toujours à cette conclusion :

« Les Allemands voient laid et voient noir. »

Ceci est une impression générale. Dans le détail, vous trouverez des exemples qui paraissent la contrarier. Ainsi, presque tous leurs portraits de jeunes filles sont banalement angéliques, et, dans les Sécessions, c'est-à-dire dans les Salons révolutionnaires, la couleur hurle tout comme ailleurs. Mais vous savez fort bien que là aussi ils imitent. Et, si devant un certain nombre d'artistes allemands, vous sentez se déployer une personnalité vraie, ce qui la caractérise en première ligne, c'est l'amour du composite et la passion de l'énorme, négation du sens de l'harmonie et des proportions. Ils n'ont pas du tout ce besoin d'équilibre, cet instinct pondérateur que nous appelons finalement le goût, l'art d'élaguer, de mesurer, de polir et de raffiner, que nous avons érigé en art suprême. On pourrait, d'ailleurs, discuter cette prétention, reçue partout à présent comme une loi indiscutable, loi qui met en dehors

de l'art toute la poésie espagnole, inégale et exubérante, sans compter la Bible, les plus belles créations du génie scandinave et du génie germanique, à commencer par Gœthe, sans compter Shakspeare, Rabelais, Hugo, et, d'ailleurs, tous les grands hommes.

Ceci dit, rendons justice aux bons artistes de Munich et de Berlin, aux Liebermann, aux Leibl, aux Leistikow, aux von Stuck, aux Habermann, aux Becker, aux Kühl, et à d'autres encore dont le nom pour l'instant fuit ma plume.

Munich, m'a-t-on dit, est la ville des individualistes. Vous connaissez ce mot de Frédéric le Grand : « Dans mon pays, tout le monde peut devenir un saint, chacun à sa façon. » Ce mot caractérise parfaitement les artistes munichois.

Mais s'ils entendent demeurer libres les uns vis-à-vis des autres, ils se défendent moins contre l'influence française.

Cette influence de la peinture française crève donc les yeux dans les expositions de peinture, à la Galerie de verre comme à la Sécession. Mais tandis que d'un côté on en est encore à des effets anciens et faciles de lumière, projections de lampe, rayonnements de bougie, lumignons crevant des fenêtres de chaumière dans la nuit noire, à la Cazin, ou au réalisme sans voile à la Manet, à la laideur poussée jusqu'à la caricature, aux monuments gothiques noyés dans de la poussière violette, à la Claude Monet, de l'autre vous voyez des femmes nues dans des vergers, des paysages synthétiques, des imaginations de monstres, de ser-

pents aux yeux en chaudron, selon l'esthétique de Bœcklin et de von Stuck.

Après cinquante ans d'efforts vers la clarté, la simplicité, la lumière, on voit de nouveau surgir de-ci, de-là ce goût du surnaturel, du compliqué, du vague, que les optimistes appellent l'idéalisme allemand. Après avoir fait des meules violettes comme Monet, ils nous font réapparaître les gnomes, les naïades, les dieux, les monstres et les symboles hiéroglyphiques, obéissant ainsi à leur besoin d'abstraction et de métaphysique. Il faut émouvoir et faire penser l'Allemand pour se le conquérir; que ce soit à l'aide de moyens plus ou moins banals et plus ou moins brutaux, il n'importe. Ils pensent qu'un titre abstrait sous un tableau fera oublier que la peinture n'est pas très bonne.

— Laissez-nous, dit Henri Heine, laissez-nous sous les épouvantails de la folie, des rêves fiévreux, du monde des esprits. Les spectres ne vivent que de l'autre côté du Rhin... Quand je vins en France, mes spectres m'accompagnèrent jusqu'à la frontière française; là ils prirent à regret congé de moi. Le drapeau tricolore met en fuite les spectres de tout genre.

Ainsi, à travers le fouillis d'imitations diverses, rétrogrades, snobiques, banales, révolutionnaires, la vraie tendance se révèle donc contre le réalisme excessif de ces dernières années. Le plus célèbre des rénovateurs munichois, M. von Stuck, qui commença par des études réalistes de paysages, ne fait plus aujourd'hui que des *Péchés capitaux*, des *Guerres*, des *Printemps*, des *Pans* mythologiques. Il retourne à l'inspiration de la Renaissance, en passant par Bœcklin et par Gustave Moreau, et cherche des cou-

leurs profondes. De même M. von Uhde, peintre de talent, qui fut l'un des fondateurs du Salon du Champ-de-Mars, et qui, en 1895, peignait des prédications sur le lac de Sternberg, avec des paysans en costume moderne, paraît décidé à abandonner, lui aussi, le réalisme.

Et, à leur exemple, on voit une foule de jeunes imitateurs produire des *Mauvaises consciences*, des *Paradis perdus* et autres compositions symboliques prétentieuses qui sont des devinettes et des rébus, d'ailleurs banals.

La situation matérielle et sociale des artistes de Munich est bien différente de celle des artistes français. La vie y est beaucoup moins chère qu'à Paris ou même qu'à Berlin. L'atelier, les modèles coûtent aussi moitié moins que dans la capitale prussienne. Les modèles abondent : pour 3 fr. 75 on retient un modèle une journée entière. A l'Académie des Beaux-Arts, qui renferme quatre cents élèves, à l'École des Arts décoratifs qui en contient autant, cent hommes et femmes posent tous les jours et aussi dans les académies privées. Il y a ici quatre mille artistes, parmi lesquels huit cents élèves américains, slaves, serbes, croates, slovaques, etc., qui iraient aussi bien à Paris si on faisait quelque chose pour les y attirer.

Je demande de quoi peut bien vivre cette armée d'artistes dans une petite ville comme Munich? Certains collaborent aux journaux illustrés, le *Simplicissimus*, les *Fliegende Blætter*, la *Jugend*, d'autres font de l'art industriel.

— D'autres vivent des mécènes, je suppose, de la Cour, de l'Etat, des municipalités bavaroises?

— Peu, me répond-on. Les grands brasseurs n'achètent guère de peinture, au contraire de ce qui se passe en Westphalie et dans la province Rhénane, par exemple, où les grands usiniers se croient obligés d'acheter les pauvres peintures de l'école mourante de Düsseldorf. Au budget de l'État bavarois figure un crédit annuel de 125,000 francs pour achat d'œuvres d'art. Le régent en achète pour 25,000 francs sur sa cassette privée, — ce qui est maigre si l'on songe à la munificence des derniers souverains bavarois. La ville de Munich, elle, n'achète rien, se contentant d'encourager l'art par de bonnes paroles, et se servant des artistes gratuitement en toute occasion.

Contrairement à ce qui se passe à Dresde où les artistes gagnent péniblement leur vie, les artistes tiennent à Munich le haut du pavé, sont reçus partout, très considérés, font de riches mariages et vivent en bourgeois. Le prince régent reçoit tous les jours à sa table deux ou trois peintres parmi les huit ou dix personnes qu'il traite à la Cour. En Prusse on anoblit les banquiers israélites, en Bavière on anoblit les artistes. Lenbach s'appelait von Lenbach. Les peintres von Stuck, von Keller sont également des nobles de date récente.

Le prince Ruprecht et le prince régent lui-même vont sans façon au cercle artistique *Allotria*, pour se rencontrer avec des peintres, des sculpteurs, des architectes.

Quant au peuple, son plus grand plaisir, quand il n'est pas à la brasserie, c'est de visiter le musée. Le dimanche on fait queue, littéralement, à la porte de

la Pinacothèque et du Musée national. Il faut attendre une demi-heure pour entrer, si l'on a son parapluie ou sa canne à déposer au vestiaire.

Tous ces faits constituent une atmosphère d'art qu'on ne trouve nulle autre part en Allemagne. A aucun prix les artistes ne consentiraient à quitter Munich pour Berlin. Beaucoup d'entre eux gagnent une fortune tous les ans. Celui qui se fait payer le plus cher s'appelle Kaulbach, neveu du vieux Kaulbach. Il a peint toute la famille Rockefeller, le vieux John D., le fils, la fille, le gendre et les frères. Le peintre leur demande un prix exorbitant. Au lieu de 10,000 marks qu'il prend en général pour un portrait, ce qui est déjà joli pour un artiste de deuxième ordre, il a obtenu de Rockefeller 50,000 francs par portrait. Après cela il peut se reposer.

M. von Stuck arrive aussi à de beaux prix pour ses tableaux. Lenbach gagnait plus de 500,000 francs par an.

— Il y a vingt ans, me disait un peintre, nous avions le plus profond mépris pour les artistes qui se vendaient. Ah! le bon temps! Le plein air, l'impressionnisme florissaient. C'était l'époque où paraissait *L'Œuvre* de Zola, dont Cézanne est le héros. Nous dévorions les feuilletons de Zola, et nous les discutions passionnément. Manet, le grand Manet, était un dieu pour nous! Quand l'un de nos amis revenait de Paris, aux mois de mai et de juin, qu'il avait vu les Salons, nous le recevions avec enthousiasme. Nous l'entourions en l'accablant de questions : « Un tel, qu'a-t-il exposé? Comment est-ce? Et celui-ci, et celui-là?... » Le catalogue en main, il fallait que, jusqu'à une heure avancée de la nuit, il nous racontât tout,

tout!... Cette fièvre a passé... Je ne vois plus autour de moi vivre la passion pour l'art qui nous agitait alors... N'est-ce pas la même chose chez vous? Chaque génération ne peut donner des artistes de grande valeur. Parmi les derniers venus vous n'avez pas d'hommes de la taille de Manet, de Monet, de Cazin, de Besnard. Ne vous semble-t-il pas que notre époque n'est pas favorable à l'art? Les uns sont accaparés par les préoccupations sociales, les autres ne pensent qu'à faire des affaires et à gagner de l'argent.

— De tout temps on a dit cela, répondis-je avec philosophie. Et toujours de nouvelles jeunesses ignorantes et passionnées sont venues démentir ce pessimisme qui nous vient de l'âge... L'histoire de votre Sécession n'est, d'ailleurs, pas si vieille.

L'artiste sourit, sa figure s'illumina et il dit allégrement :

— C'est vrai! Ce fut charmant. Les « pompiers » nous embêtaient, l'art officiel avait la prétention d'étouffer toute velléité de vie personnelle et d'originalité. Nous décidâmes à quelques-uns de nous séparer des pontifes. Il y a seize ans de cela! Ce ne fut pas long. Quand la Sécession fut fondée, le ministre de Bavière nous dit : « Nous n'achèterons pas un seul des tableaux de votre exposition. Nous n'irons même pas les voir. Nous vous ignorerons complètement. Les journaux écrivaient : « Ce sont des fous. Deux Salons ne peuvent pas vivre côte à côte à Munich, c'est impossible. » En trois mois nous bâtîmes un immeuble qui coûta 600,000 francs qu'on nous prêta. L'exposition, d'ailleurs superbe, fut un grand succès. Le prince régent vint la visiter. Le prix des entrées et les 10 0/0 que nous payent les

artistes sur les tableaux qu'on leur achète ont suffi pour qu'en dix ans tout fût remboursé aux prêteurs. Aujourd'hui nous sommes riches de 125,000 francs et propriétaires d'un important matériel.

— Le ministre vous boude toujours ?

— Devant le succès, il fut obligé de venir l'année même à notre exposition. Nous sommes traités exactement sur le même pied que l'ancienne société, et l'État met à notre disposition, pour notre Salon, le palais qui fait face à la Glyptothèque. C'est une victoire révolutionnaire.

Les peintres munichois pénétrés des souvenirs de l'art grec et de la Renaissance s'inspirent des souvenirs de ces époques et les font revivre dans leurs demeures. Leur goût épuré par de longs séjours en Grèce et en Italie a créé, à côté des beuveries populaires, des sanctuaires d'art, et je ne sais rien de plus typique que le contraste entre ces deux aspects de la vie munichoise. Munich en tire une de ses originalités, et j'y vois aussi la marque de l'importance que prend l'art dans les milieux artistiques bavarois. Les artistes qui en ont le moyen se font bâtir des hôtels particuliers sur leurs propres plans, et les meublent, dans le style qu'ils ont adopté, des chefs-d'œuvre de l'art ancien. On visite la maison de Lenbach, de von Stuck, de Benno Becker, comme on visite de petits musées. Les propriétaires se prêtent à cette importunité de la meilleure grâce du monde.

L'hôtel de Lenbach est une vraie merveille de décoration et d'ameublement. Avec sa loggia à trois

arcs au premier étage et sa terrasse en demi-lune surplombant le rez-de-chaussée, il a l'air d'une villa florentine. Dans un coin de la cour d'entrée où chante un jet d'eau, Lenbach — on n'est pas parfait! — avait placé de fausses ruines, pierres et mousses encadrées de lierre, vieux chapiteaux tombés, d'un romantisme truqué, un peu choquant. Mais ce qu'on voit dedans fait oublier ce qu'on a vu dehors.

La veuve de l'illustre peintre, femme charmante et distinguée, laisse le public pénétrer dans l'atelier et les dépendances. Elle a maintenu l'atelier dans l'état où il se trouvait à la mort du maître, et on peut, sur les nombreux chevalets, admirer une ou deux douzaines de portraits originaux et de répliques de portraits célèbres : Bismarck, Guillaume Ier, Moltke, Mommsen, Virchow, Helmholz, lady Curzon, Duse, Mrs Whitney, Louise de Saxe, duchesse de Bavière, la princesse Clémentine de Cobourg, et de splendides inconnues. Des tableaux du Titien, de Rubens, de Lawrence, de Reynolds, de Gainsborough, de Teniers, d'Hobbema, de Terburgh, de Van der Goes, de Ruysdael, des primitifs allemands, des tapisseries superbes, gothiques et Renaissance, plafonds, parquets, dessus de porte sculptés, fauteuils vaticanesques, tentures, vieux meubles italiens, tapis de Perse, chinoiseries, cuivres, bronzes et marbres grecs, — tout est fait d'authentiques reliques des siècles passés. La salle des fêtes est un chef-d'œuvre d'harmonie, de richesse et d'arrangement : c'est là que le grand peintre a voulu mourir, au milieu des bibelots qu'il aimait et qui furent, avec la peinture et l'amour, toute sa vie.

Non loin de celle de Lenbach, la maison du profes-

seur von Stuck est aussi très curieuse. Du dehors, avec son portique à colonnes que surmonte une terrasse, sa pergola, ses statues antiques et sa louve du Capitole qui rompent la netteté de ligne de la façade, elle s'impose aux regards du passant par ses proportions harmonieuses et la sobriété élégante de sa décoration.

Dès l'abord, on dirait que l'architecte — von Stuck lui-même — s'est ingénié à reconstituer la demeure d'un patricien grec ou romain. Des bas-reliefs incrustés dans les murs et des bustes de marbre et de bronze dans des niches font tout l'ornement du vestibule dallé de blanc et noir. Le reste de l'hôtel est composite, mais d'un goût ingénieux et amusant dans sa recherche. Vous entrez dans le salon de réception meublé à l'antique, ne faisant qu'un avec une pièce en rotonde qui est le salon de musique. Là, sur des colonnettes légères, des statues sont posées; mais l'œil est tout de suite attiré vers une grande Pallas Athénée casquée et armée d'une lance qui se détache sur un fond de mosaïque. La lumière arrive du jardin par une large baie en hémicycle, tamisée par un ample rideau de soie rouge, et vient jouer dans les dorures des niches coloriées où reposent des marbres, ainsi que sur le parquet marqueté de losanges verts et noirs que ne cache aucun tapis. Des meubles grêles, chaise longue, fauteuils, banquettes, recouverts d'un damas rouge à fleurs blanches, rangés au long des murs creusés de niches aux pierres vivaces et lambrissés de marbres rouges et noirs, laissent le milieu du salon libre. Au plafond sont peints les signes du zodiaque noir et or.

On se représente très bien dans ce décor d'une sobriété un peu sévère, sans concession au goût du confort moderne, des hommes drapés à l'antique et des femmes en péplum, les pieds nus ornés de bandelettes, allongeant leur corps gracile sur des banquettes légères. Mais les invitées de M. von Stuck ont-elles toujours la ligne pure des Tanagras?

On passe de là dans un autre salon plus petit et plus intime orné d'un merveilleux tapis, meublé de fauteuils et canapés Empire couverts de damas jaune; puis dans le cabinet de travail. Une soixantaine de porcelaines chinoises encadrées de bois finement sculptés lambrissent les murs jusqu'à mi-hauteur; des tapisseries anciennes et des tableaux en recouvrent le reste. Ici, les confortables fauteuils de cuir vert, d'autres en velours de même ton ont supplanté les exèdres, les escabeaux d'ivoire et les chaises curules. C'est la pièce où l'on se tient, voisine de la salle à manger, et reliée directement à l'atelier du peintre. De très grands gobelins décorent le fond de cette salle; sur des chevalets, des toiles inachevées, des répliques de tableaux achetés par les musées, des compositions symboliques, *L'Enfer*, *Le Péché*, une « Salomé », une tête effrayante de Méduse, plusieurs études pour un « Printemps » et, ici et là, des bronzes, amazones, bustes, têtes classiques.

Une terrasse couverte aux murs peints d'ocre rouge avec un buste de Zeus et des bas-reliefs de plâtre artistement patinés, flanque la villa et donne sur le jardin. A l'abri d'une pergola où grimpent des clématites violettes, les bustes de Démosthène, Périclès, Sénèque, Alexandre le Grand, sont placés sur des socles entourés de verdure. Jusqu'en cette retraite

l'antique vous poursuit, sollicitant l'imagination aux évocations du passé.

On peut se dire qu'on n'aimerait pas habiter une telle demeure, qu'elle est inadaptée aux mœurs modernes et au climat de cette contrée; on peut se répéter que la jolie terrasse de la façade, au lieu de recevoir des orangers, est encombrée de neige durant de longs mois, que les statues nues et la louve du Capitole gèlent sous les glaçons et que les toits pointus de Nuremberg font mieux l'affaire en ce pays. Mais il faut apprécier le goût très sûr qui sut éviter, dans cette reconstitution, le fouillis de bustes, de cariatides, de bas-reliefs, tout ce bric-à-brac d'antiquailles auquel les amateurs d'ancien ne savent pas toujours échapper. Ce que les artistes italiens construisaient autrefois pour des mécènes, les artistes munichois l'ont construit pour eux avec la même passion architecturale, le même culte respectueux.

On a une impression pareille en visitant la villa du professeur Benno Becker. Elle a peut-être moins grande allure extérieurement, mais un goût d'une très rare finesse et une érudition artistique de premier ordre présidèrent à l'élaboration de son plan et au choix du moindre détail de sa décoration. Pendant ses longs séjours dans les villes italiennes, le professeur Becker découvrit des originaux, prit des moulages qu'il fit reproduire en belle matière, mais il ne se contenta pas de reconstituer, il dessina dans leurs moindres détails les pièces du mobilier, la forme des serrures, le décor ingénieux qui dissimule un

radiateur de calorifère; il étudia avec le même souci l'emplacement de cette plaquette de terre cuite incrustée dans le mur, et de cette frise modelée, et de cette majolique et de cette céramique. Il chercha l'effet que feraient sur cette porte les têtes de Ghiberti qui sont au baptistère de Florence et il les appliqua aux portes de sa demeure. En cette maison, ainsi que dans toutes les entreprises d'art dont le professeur Benno Becker prend l'initiative, — comme la section d'art à l'Exposition et le Théâtre d'art, — la sûreté et la sobriété de son goût et le don de mettre en valeur tous les détails de peinture, de sculpture, frappent par-dessus tout.

Il y a à Munich ce qu'il n'y a pas à Paris, ni, je pense, dans aucune autre ville — sauf à Düsseldorf : — la Maison des artistes, leur club, leur salle de fêtes, leur asile. Fondée sur l'initiative de Lenbach, bâtie sur les plans de Seidl, meublée et décorée selon les idées du grand peintre, elle réalise une jolie conception d'artiste. Les beaux tableaux et les objets de valeur qui s'y trouvent appartiennent à la communauté. La salle des fêtes, très jolie, a ses murs peints d'une imitation de magnifiques tapisseries des Gobelins, les moindres boiseries, les moindres étoffes, les ferrures, tout fut choisi ou dessiné par Lenbach, en style de la Renaissance allemande.

A Munich, les peintres, les sculpteurs, les architectes et même les marchands de curiosités sont tout-puissants, et ce n'est pas un des moindres attraits de cette cité agréable de sentir que le sabre le cède au crayon et à l'ébauchoir. Au temps où Lenbach

vivait, on ne faisait rien sans lui. Quand il avait parlé, c'était l'oracle. Ce fils de maçon, par la seule vertu de sa palette, se trouvait jouir, dans un pays militaire, d'une autorité de prince héritier. La tradition se continue. Le mécénisme des rois de Bavière encouragea et favorisa cette suprématie. Il n'y a pas de fête dans le royaume où les artistes n'aient les premières places. Il n'est acheté aucun tableau pour la Pinacothèque sans qu'ils donnent leur avis. Quand on érige un monument public, royal ou municipal, ils ont leur mot à dire. On va encore bien plus loin! Les villes ont imité le gouvernement royal. Et à l'heure qu'il est, de par les lois et règlements, on ne peut bâtir une maison à Munich sans que les plans en soient approuvés par une commission spéciale composée d'artistes. Si le style de la construction, les ornements de la façade ne conviennent pas à la commission — pour des raisons d'harmonie dont elle est juge, — l'autorisation de bâtir n'est pas donnée. Si la commune veut remanier le plan de ses rues ou ouvrir de nouveaux quartiers, ou créer des promenades ou des squares, la commission des artistes est appelée à critiquer les projets qui lui sont soumis et à donner son avis que l'on suit toujours.

Ce n'est pas seulement l'aspect intérieur de Munich que surveillent avec un soin jaloux les artistes locaux, mais encore les environs, et toute la Bavière! On devait construire un pont de pierre sur l'Isar, à quelque distance de la ville. Les plans étaient faits, les ordres donnés, les travaux allaient commencer. Cette fois-là on avait négligé de consulter les oracles. Ceux-ci apprirent ce qui se préparait, que les arches ne seraient pas assez hautes pour encadrer le paysage,

que la vue de toute la vallée, si jolie à cet endroit, allait ainsi se trouver bouchée... Ils protestèrent, l'architecte von Seidl en tête, firent valoir les raisons d'esthétique qui condamnaient le projet. Tout fut remis en question. La commission eut l'idée de remplacer la pierre par du bois, on trouva un dessin amusant de poutres brutes qui s'harmonisaient parfaitement avec le décor, et son projet remplaça l'ancien, à la satisfaction générale.

Dernièrement, une délégation de la commission esthétique de Munich fut envoyée dans les Alpes. Il s'agissait de catéchiser un meunier qui voulait édifier un moulin sur des plans qu'on avait dû refuser pour excès de laideur et lèse-nature. Les délégués durent lui faire tout un cours de beauté, lui démontrer qu'il voulait déshonorer la montagne, et lui indiquer un architecte qui saurait concilier ses besoins légitimes avec le respect de la nature.

— Avec plus de bois et moins de fer ce sera plus joli, lui dirent-ils, et plus économique.

Le bonhomme dut céder et choisir un autre architecte.

J'ai eu l'occasion de causer assez souvent pendant mon long séjour à Munich avec un homme charmant et artiste extrêmement intelligent, pour qui le grand Lenbach montrait une particulière amitié et une estime profonde, le professeur Benno Becker, dont j'ai décrit plus haut la demeure particulière.

C'est un des hommes les plus dévoués à Munich et

les plus universellement aimés. Son zèle civique et artistique est infatigable. A l'Exposition de Munich qui vient de s'achever, il avait créé une sorte de petit musée-type à l'usage des villes moyennes et des petites villes qui se trouvent souvent embarrassées pour disposer leurs collections et leur donner un aspect convenable.

— Nous sommes partisans de la théorie des petits musées, me dit M. Benno Becker, nous croyons que, plus un musée est petit, plus forte est l'impression reçue par les visiteurs. Ainsi il y a dans nos greniers plusieurs centaines de tableaux de valeur qui furent retirés de la vieille Pinacothèque pour n'y laisser que les plus grands chefs-d'œuvre. Nous pensons même à faire une nouvelle sélection pour n'y laisser que la crème des crèmes. Avec votre musée du Louvre et ce que vous avez dans les caves on pourrait faire vingt musées admirables. Pourquoi cette accumulation fatigante et stérile? Pourquoi les musées provinciaux français, à part quelques-uns très rares, dix ou vingt au maximum, sont-ils vides de chefs-d'œuvre, quand le Louvre en regorge? En créant une foule de petits musées en province vous exciteriez peut-être les gens à leur donner leurs objets d'art; en tout cas, vous engageriez les villes elles-mêmes à conserver et à sauvegarder des trésors aujourd'hui, sans doute, oubliés ou méprisés. Il faut peu de chose, en somme, pour faire un musée intéressant. Le tout est de savoir grouper les objets et les mettre en valeur.

En effet, pour la peinture, dans une assez grande salle tapissée d'une grosse toile jaunâtre, au sol couvert de sparterie, quelques tableaux s'espaçaient lar-

gement sur les murs, comme dans un salon de bon goût; de place en place, sur des socles de bois sombre, un petit bronze, une statuette, rien de plus. Dans une autre salle, de vieilles tapisseries, des meubles anciens, des statues gothiques, des médaillons, des vitrines, groupés et mis en valeur comme les richesses d'un amateur consommé, et non avec le tohu-bohu d'un magasin d'antiquités.

Pour la sculpture, on avait construit exprès deux petites salles basses aux murs tout blancs. Quelques médaillons, des bas-reliefs incrustés dans le mur, entourés d'un sobre ornement; sur des stèles pures de lignes, quelques bustes grecs d'hommes, de femmes et d'enfants; dans des niches bien dessinées, bien proportionnées, s'élevaient des statues de plâtre ou de bronze. On aurait pu facilement compter les morceaux exposés, et pourtant le visiteur avait plaisir à s'arrêter là, à jouir de ces œuvres harmonieusement éparses, bien orientées à la lumière. Tout le succès de ces modestes salles leur venait de l'arrangement parfait, de l'ordre heureux, de la proportion.

— Vous comprenez notre but, conclut M. Benno Becker, les bourgmestres bavarois viennent visiter l'Exposition, on leur explique qu'ils peuvent facilement en faire autant dans leurs villes, à peu de frais. Cela les excite. Nous voudrions que partout, même dans les villages, il y eût quelques-unes de ces salles d'art. Ce n'est pas impossible.

MUNICH

(SUITE)

LE *SIMPLICISSIMUS*

Un journal satirique fameux. — Ceux qui le lisent, ceux qui ne le lisent pas. — Histoire de sa création, de ses luttes et de son succès. — Les procès. — Le directeur Langen menacé de prison. — Sa fuite à Paris. — Sottise de la censure. — Collaborateurs célèbres. — Visite aux bureaux du *Simplicissimus* et du *März*, revue littéraire et philosophique amie de la France. — Murs éloquents. — Quelques dessins poursuivis.

C'est à Munich qu'est édité, dessiné et rédigé le *Simplicissimus*, le plus fameux journal satirique de l'Allemagne, on pourrait même dire le seul, car les autres journaux comiques allemands, comme les *Fliegende Blœtter* ou les *Lustige Blœtter*, sont plus spécialement comiques, en tout cas n'ont jamais atteint cette hauteur de sarcasme ni cette force magnifique qui font penser aux maîtres français de l'ironie.

Dans ce domaine les artistes munichois sont aussi

forts et aussi spirituels que les meilleurs d'entre nos dessinateurs. Leur inspiration est même quelquefois plus générale, plus haute, dépasse l'ordinaire polémique et les personnalités, pour faire des retours en arrière vers l'histoire. J'ai entendu Forain et Sem rendre un éclatant hommage au talent de Théodore Heine, de Bruno Paul, de Thœny entre autres.

On peut dire que tout ce que compte l'Allemagne d'esprits libéraux, de cerveaux d'artistes, s'intéressent au *Simplicissimus*. Et j'ai entendu prétendre à Munich que les esprits cultivés se divisent en Allemagne en deux catégories, ceux qui lisent le *Simplicissimus* et ceux qui ne le lisent pas. Les officiers, qui s'y voient à chaque instant cinglés, n'en sont pas les moins curieux. Et il paraît que l'Empereur s'y regarde souvent en rêvant.

Le *Simplicissimus* est donc le journal le plus hardi et le plus brave de tout l'empire allemand. Car il ne se borne pas à fronder son gouvernement, il s'attaque à l'Empereur lui-même.

Il n'y a pas de doute que, dans ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne, dans ce mouvement général de fronde et de censure qui s'adresse directement au monarque, le *Simplicissimus* n'ait sa large, sa très large part, à côté de la *Zukunft* de Maximilien Harden. C'est lui le premier qui, dans ce pays de discipline et de respect, osa ridiculiser la personne impériale, critiquer tout haut ses actes, son allure, ses manies. Depuis, beaucoup de gens l'ont imité, surtout quand on a su qu'on ne courait plus aucun danger.

Ses tendances générales sont pacifistes, anticléricales et libérales, on ne peut pas dire républicaines,

— il y a si peu de traces, en Allemagne, d'esprit républicain. Il ne ménage personne. A maintes reprises il fut dur pour la France, l'Angleterre, la Russie. On le sent sincère et libre.

De passage à Munich, j'ai voulu voir de près cette petite équipe de frondeurs qui représentent bien la façon de penser de la partie intellectuelle et indépendante du peuple allemand, et, chaque semaine, font réfléchir les puissants du jour.

Un homme de lettres actif qui avait en même temps des qualités d'organisateur et d'administrateur, M. Albert Langen, eut l'idée du journal satirique. Il s'entendit avec quelques artistes munichois, Heine, Bruno Paul, Reznicek, Thœny, Schulz, Wilke et deux hommes de lettres : Ludwig Thoma et Geheeb[1].

Il choisit dans un roman de Grimmelshausen sur la guerre de Trente ans, le nom du héros, un soldat qui s'appelle Simplicissimus, et ce fut le titre. Un dogue terrible, qui vient de briser sa chaîne, fut le premier dessin, demeura l'enseigne et l'armoirie.

Il y a treize ans de cela.

Au début, l'affaire traînait. Ce dénigrement des ministres, des généraux, du peuple allemand dans

1. Ces dessinateurs, si on y joint ceux de la jolie *Jugend*, à la couverture changeante, toujours artistique, et de *Fliegende Blätter*, sont les premiers d'Allemagne. N'ayant pas toujours le sens de la couleur, quelques-uns ont le don du dessin, et j'ai vu à Berlin, comme à Munich, comme à Cologne, des compositions de premier ordre.

ses travers, de l'Empereur lui-même, déconcertait et troublait la *Gemütlichkeit* nationale.

« Cela ne doit pas être », telle était la pensée générale.

Le journal se tirait péniblement à 20,000 et se vendait 10 pfennigs.

Mais M. Langen tint bon.

A la fin, touché de tant de bonne volonté et de courage, le gouvernement prussien s'en mêla. On poursuivit les dessinateurs et l'éditeur devant les tribunaux en vertu de l'article 361, paragraphe 2, du Code pénal, pour *Grober Unfug* (scandale grossier) et à partir de ce moment le succès du *Simplicissimus* fut assuré. Après le premier grand procès, le tirage du journal passa à 65,000 exemplaires. D'autres poursuites eurent lieu. Le tirage monta encore pour arriver à 100,000 exemplaires — ce qui est son chiffre d'aujourd'hui, au prix de 30 pfennigs.

C'était le gros succès, et la grosse fortune.

Mais ce ne fut pas sans mal!

Heine, le plus incisif et le plus amer du groupe, fut par deux fois condamné à six mois de prison, et les fit[1]; Thœny en prit pour deux mois, et les fit aussi. Seul, l'éditeur Langen — menacé d'au moins deux ans de prison, mais averti à temps, et dont la liberté était indispensable à la vie du journal, put s'échapper, vint à Paris d'où il dirigea

1. Quand Heine fut condamné à ces six mois de prison pour lèse-majesté, une pétition circula dans toute l'Allemagne intellectuelle et fut signée même des adversaires du *Simplicissimus*, pour obtenir la commutation de la peine de la prison en forteresse. Heine fit donc six mois de forteresse. Il paraît que la prison en Allemagne est terrible, et que les natures délicates n'y résistent pas.

pendant cinq ans le *Simplicissimus*. Au bout de ce temps, la prescription étant acquise, il put retourner à Munich.

— Nous rions à présent, me disait M. Langen, le soir où je soupai avec la rédaction du journal au restaurant de la Maison des Artistes, nous rions quand nous revoyons les dessins qui exaspérèrent la censure prussienne. Vous les verrez. Ce sont jeux d'enfants à côté de ceux que nous publions aujourd'hui sans être inquiétés — ce qui est bien la preuve qu'on s'habitue à tout, les censeurs comme les souverains. Cette tolérance commença après la publication du livre de John Grand-Carteret sur les caricatures de l'Empereur. Vous savez que celui-ci fut consulté sur l'opportunité des poursuites que des bureaucrates courtisans et trop zélés voulaient faire. Très intelligemment il refusa. Ce fut une leçon pour les pieds plats de la censure qui, depuis lors, se tiennent tranquilles.

Les artistes collaborateurs du *Simplicissimus* sont, par contrat, des sortes d'actionnaires de leur feuille, c'est-à-dire qu'ils se partagent, avec l'éditeur, les bénéfices considérables. Ils gagnent sûrement chacun plus de 30,000 marks par an. Ils s'obligent par leur acte de société à donner trois dessins par mois qui leur sont payés un certain prix. Par contre, pour chaque dessin qu'ils ne fournissent pas, on déduit de leur crédit la somme équivalente. Ainsi, habilement l'éditeur s'est assuré une collaboration régulière et zélée de la part de ceux chargés de soutenir le succès de l'œuvre.

Les noms des collaborateurs du *Simplicissimus* sont célèbres dans tout l'Empire.

Ludwig Thoma, c'est le Peter Schlemihl qui écrit sous le titre de : Grossièretés (*Grobheiten*) des chroniques mordantes et savoureuses, d'une verve abrupte et abondante.

Heine, chef reconnu de l'équipe artistique, donne des caricatures politiques prises dans le vif de l'actualité d'un ton toujours très élevé; ses légendes, qu'il fait lui-même, brûlent comme un acide.

Bruno Paul, l'artiste le plus connu dans la dernière génération artistique, a pris une part active au mouvement décoratif moderne et, malgré sa qualité de collaborateur du *Simplicissimus*, il est actuellement directeur de l'Académie des arts décoratifs à Berlin. C'est que les bons artistes ne pullulent pas en Prusse, et la notoriété et les travaux de celui-ci l'imposaient au choix de l'administration des Beaux-Arts. Bruno Paul avait pour spécialité les militaires, les paysans et les fonctionnaires. Ses dessins ont un relief incomparable.

Reznicek, Autrichien d'origine, dessine les femmes élégantes, les cocottes. Il habita Paris et suivit les cours de nos ateliers, ce qui explique la relative légèreté de son coup de crayon, si rare en Allemagne.

Thœny fait les charges d'officiers, de paysans, d'ouvriers. Son triomphe, c'est le cheval. Personne ici ne dessine les chevaux comme lui. La raison de cette habileté est assez curieuse : il voyagea pendant des années avec le cirque Barnum dont il dessinait les immenses affiches toujours pleines d'animaux. Wilke, mort récemment, caricaturait surtout les vagabonds, les bohèmes. Il réussissait aussi fort bien les étudiants et les gommeux.

Gulbransson a créé la galerie des contemporains

célèbres. Beaucoup d'ingéniosité et d'imagination.

Schulz, poète et dessinateur, illustre des scènes symboliques, politiques et sociales. C'est le talent le plus allemand du groupe.

⁂

En causant ce soir-là avec eux, je leur demandai comment ils travaillent. S'ils font leurs légendes après leurs dessins, ou leurs dessins pour des légendes préparées? Théodore Heine sait d'avance ce qu'il veut faire et écrit lui-même ses textes. Les autres composent leurs dessins sans paroles, les remettent à la rédaction, et là un de leurs collaborateurs de la première heure, M. Geheeb, est chargé de trouver les légendes adéquates. Il y réussit avec une habileté extraordinaire. Il lui suffit de regarder un dessin pendant quelques minutes pour faire aussitôt parler les personnages avec un naturel parfait.

Je les ai aussi interrogés sur leur origine. En somme, si c'est à Munich que se trouve le centre de la production satirique, il est curieux de remarquer qu'à part Thoma, qui est un Bavarois du crû, tous les collaborateurs du *Simplicissimus* sont originaires des autres États et même d'autres pays. Heine est Saxon, Reznicek est Viennois, Gulbransson est Norvégien ; les autres viennent ou de la province Rhénane ou du Wurtemberg.

J'ai dit l'estime et l'admiration que Forain et Sem ont pour quelques-uns de ces confrères allemands. Ceux-ci leur rendent, et au delà, leur admiration :

— Que Forain vienne à Munich ! Il verra si nous savons le recevoir !

Caran d'Ache s'est fait ici une célébrité avec ses caricatures de Guillaume II, que publia *Le Figaro*. La visite du Tsar à l'Empereur d'Allemagne à Breslau est restée dans toutes les mémoires. On m'en parle comme d'un chef-d'œuvre classique !

Sem et Steinlen sont également fort goûtés. Ce dernier, d'origine suisse, collabore même au journal munichois.

Un matin, j'allai visiter la rédaction du *Simplicissimus*, Kaulbachstrasse, quartier tranquille au bout de la ville, près du Jardin anglais.

L'éditeur Langen a installé là son bureau d'édition, sa revue *März* et son *Simplicissimus*. Le directeur[1], à peine âgé de quarante ans, me rappela, avec sa figure rasée, sa vivacité, sa netteté d'esprit, sa hardiesse en affaires, sa confiance et sa rapidité de décision, ces gens du Nouveau Monde à qui tout réussit. Malgré sa jeunesse, il a déjà tout un passé : c'est lui qui fit connaître en Allemagne les auteurs français des dernières générations, depuis Becque jusqu'à Marcel Prévost, en passant par Zola. Il fonda, il y a deux ans, une revue littéraire et philosophique d'une belle tenue, *März*, dont la diffusion est déjà considérable, et qui a dans son programme le rapprochement de l'Allemagne et de la France. Les meilleurs de nos écrivains y collaborent.

Une petite salle aux murs tendus d'une toile grisâtre, au tapis couleur poussière, meublée d'une

1. Hélas ! mort depuis.

armoire-bibliothèque de bois clair, d'une table et de quelques chaises. Sur le haut de l'armoire un bouledogue muselé, rapporté de Paris par M. Langen : c'est l'ancien *Simplicissimus!* En face, un mouton expirant, de bois sculpté, symbolisant, si l'on veut, l'art libre égorgé par la censure! Un écureuil sur une branche, c'est l'éditeur Langen lui-même. Un samovar dans un coin. Des albums de Gavarni et de Daumier sur la table, une collection du *Simplicissimus.*

C'est là, autour de cette table, que chaque vendredi se réunissent tous les collaborateurs du *Simplicissimus.* Ils passent en revue les actualités, les discutent, se répartissent les sujets, feuillettent les albums de dessins inédits qui attendent, les critiquent, les choisissent.

Sur le fond gris de la tenture, encadré de bois, sont suspendus les dessins persécutés par les censeurs berlinois, et qui valurent tant de mois de prison aux artistes.

En voici un qui date du voyage fait en Palestine par Guillaume II. Au loin s'aperçoit le casque colonial à pointe du monarque. Au premier rang, Frédéric Barberousse et Godefroy de Bouillon sortent tout armés de leurs tombes, et ce dernier dit :

« Ne ris donc pas si bêtement, mon vieux Barberousse, nos croisades n'avaient pas plus de sens ni d'utilité... »

Six mois de prison.

Un autre, qui fut publié à la mort de Bismarck : deux chênes, l'un énorme, brisé; l'autre tout petit, debout. Un aigle, l'aigle prussien, va se poser sur es

branches ployantes du jeune chêne, et la légende dit :

« L'aigle doit à présent se réfugier sur l'arbre encore frêle. »

Celui-ci valut aussi six mois de prison à Th. Heine. N'est-ce pas incroyable ?

Le dessin sur la *Sieges-Allee* (cette fameuse allée de la Victoire à Berlin que Guillaume II a peuplée de tous les Hohenzollern entourés de demi-lunes de marbre) fut également poursuivi par l'imbécile censure. Il représentait un fils de l'Empereur qui, ayant chipé à son père des faux-cols à coins cassés, les roulait en demi-lune, y mettait des soldats de plomb mélangés à de petits arbres, et disait innocemment :

« Je joue *à Berlin !* »

— Quelles sont, au juste, les tendances politiques de votre journal ? demandai-je à M. Langen.

— Elles sont simples et claires, me répondit-il. Nous luttons contre l'excès du chauvinisme allemand, contre le militarisme exaspéré et insolent dont souffre l'Allemagne, contre le bourgeois philistin, notre ennemi intime, contre les conservateurs prussiens, contre les théologiens protestants. Mais nous ne négligeons pas, croyez-le, le spectacle que nous donne la politique européenne et même mondiale. L'Angleterre, la France, l'Amérique, la Russie, ont à faire quelquefois avec nos crayons !

— Voyons un peu vos dessins antifrançais...

— Nous ne faisons pas de dessins antifrançais ! proteste l'éditeur. Nous sommes, au contraire, parti-

sans d'un rapprochement avec la France. Chez les pangermanistes on nous en fait même un crime. En pleine question du Maroc, quand de mauvais bruits de guerre circulaient, nous publiâmes un numéro entier consacré à cette idée de rapprochement. Son titre était : *Paix à la France!* Le dessin de la première page représentait Gœthe, après la bataille de Valmy, disant à des soldats sur le champ de bataille :

« Aujourd'hui commence pour l'histoire une ère nouvelle; c'est ici qu'elle a pris naissance. Vous pourrez dire un jour que vous étiez là. »

A la page suivante, on voyait un soldat allemand essayant de caresser le coq gaulois tout rouge de colère, et le soldat disait :

« Plus je le caresse, plus il se hérisse. »

Et ainsi de suite.

Il y eut une édition de ce numéro en français.

Ceci donna l'idée de joindre à chacun des numéros une feuille contenant la traduction française des légendes, pour en faciliter la compréhension dans les pays de langue française. On hurla à la trahison. Ce fut un tapage effroyable dans le camp pangermaniste.

— Comprenez-vous cela? s'étonna M. Langen. Nous échangeons avec la France, comme du reste avec les autres pays civilisés, tous les produits de notre industrie, de notre commerce, de nos arts : Et il n'y aurait que l'échange de la satire qui nous serait défendu! Est-on aussi étroit d'esprit chez vous?

— Je ne le crois pas, fis-je en riant. La satire fut considérée jusqu'ici comme un article international, elle s'adresse à tous les esprits éclairés de la planète. On ne comprendrait pas chez nous ce sentiment de

propriété nationale! Nous sommes sous ce rapport libre-échangistes.

M. Langen continua :

— Heine dit souvent que nous aurons un jour le prix Nobel. Voici son raisonnement, qui est un syllogisme irréfutable. Le prix Nobel est fondé pour encourager les œuvres de paix. Or, quel est le principal obstacle à la paix? Le militarisme. Quel est le pays où le militarisme est le plus développé? L'Allemagne. Qui fait la guerre la plus acharnée au militarisme allemand? Le *Simplicissimus*. Donc le *Simplicissimus* mérite le prix Nobel.

« Ne soyez pas étonné, ajoute M. Langen à demi-sérieux, si vous apprenez que, l'ayant si bien mérité, nous l'avons obtenu. »

Je veux connaître les numéros qui se sont le plus vendus depuis la fondation?

— Nous vendons bien davantage nos numéros spéciaux qui traitent d'une question générale, comme le Byzantinisme, les Sports, l'Automobilisme, tout remplis, malgré leurs titres, d'allusions politiques. Nous en donnons une dizaine par an. Celui qui détient le record, s'appelle *Le parti du Centre au Reichstag*, qui fut confisqué par la police. Poursuivis par la police, nous gagnâmes notre procès. Le nouveau tirage monta à 200,000 exemplaires.

Le *Simplicissimus* s'imprima d'abord à Leipzig. Mais les juges saxons sont très sévères pour les délits

de presse. Alors M. Langen fit imprimer à Stuttgart, les Allemands du sud comprenant mieux, en effet, la plaisanterie, la satire et la liberté. Les délits de presse, en Wurtemberg comme en Bavière, sont jugés par le jury; en Prusse et Saxe, par le tribunal correctionnel.

— Et alors pourquoi pas à Munich?

— On le pourrait. Mais la seule imprimerie qui donnerait des résultats satisfaisants a des attaches avec l'administration. Elle aurait peut-être des ennuis et nous aussi.

De fait, le journal est admirablement imprimé.

— Pourquoi, me disait un jour Forain, pourquoi ne sommes-nous pas capables chez nous de tirer nos journaux illustrés en couleurs avec cette netteté, cette pureté, cette propreté? Regardez-moi ces teintes plates, ces bruns, ces rouges, ces verts, ces bleus; on dirait des aquarelles. Comme un dessin prend toute sa valeur avec un tirage pareil!

— A quoi attribuez-vous cette perfection?

— Je ne sais, répondit Forain. Au papier, à la couleur, au procédé de tirage, je ne pourrais le dire au juste. Mais je suis sûr que si on voulait, on arriverait chez nous à faire aussi bien. Dans les tirages de luxe, nous réalisons des merveilles incomparables. Pourquoi, dans les travaux plus ordinaires, sommes-nous inférieurs aux Allemands? Il suffirait d'un peu plus de volonté, d'application, de recherches. Il n'y a pas là de miracle. Il s'agit de surmonter notre routine, notre laisser-aller et, probablement, notre lésinerie ordinaire.

NYMPHENBURG

Un petit Versailles bavarois. — Vieilles allées, vieux jets d'eau. — Une surprise : le pavillon de chasse d'Amalienburg, caché dans les arbres. — Un feu d'artifice de rococo. — Une cuisine en vieux Delft. — Une antique fabrique de porcelaines rivale de Meissen en Saxe. — Comment on produit les statuettes de Saxe. — Visite des ateliers. — Petits chefs-d'œuvre oubliés. — Heureuses tentatives de modernisation. — « Allez à Nymphenburg ! »

A vingt minutes de Munich, il faut voir le château de Nymphenburg, l'un des nombreux Versailles des rois de Bavière, et surtout l'Amalienburg si bien caché dans les futaies que le touriste, d'ordinaire, oublie de découvrir ce joli rendez-vous de chasse, œuvre de notre Cuvillier, produit compliqué mais charmant du style rococo.

On arrive à Nymphenburg par une large avenue bordée de grands arbres et que traverse en son milieu un canal. A l'extrémité de cette longue perspective, le château et ses dépendances décrivent un ample hémicycle tout blanc, autour d'une vaste place. Rien de particulier dans son architecture ; le

corps central, précédé d'un haut perron orné de lanternes dorées, est flanqué de chaque côté de pavillons moins importants, carrés comme lui, à façades blanches, percées de fenêtres régulières et surmontées de toits de tuiles rouges.

Derrière s'étend le parc à la française avec de vastes étangs où nagent des cygnes, des jets d'eau, des parterres éclatants et des pelouses soigneusement peignées. Comme à Versailles, les enfants s'amusent à jeter du pain aux carpes goulues; à l'ombre des grands arbres, près des déesses de pierre et des urnes de marbre juchées sur leurs socles moussus, des mamans tricotent et soignent leurs mioches; là-bas, des femmes fauchent les pelouses et râtissent les allées; on n'entend que l'eau des fontaines tombant dans les bassins. A l'aventure vous marchez par les allées ombreuses, et voici que vous découvrez ce pavillon d'Amalienburg de proportions harmonieuses, aux portes enguirlandées, aux fenêtres surmontées de médaillons et de sculptures.

A l'intérieur, c'est un pullulement de rocailles d'argent, de festons d'argent, d'arabesques, de volutes, de cartouches, d'attributs d'argent, serrés les uns contre les autres, de lustres et d'appliques, de guirlandes qui s'arrondissent en courbes gracieuses au sommet des glaces, retombent sur les côtés, recouvrent les portes, les plinthes, les corniches, ne laissant entrevoir qu'un peu des lambris bleus de ciel, dont la douceur s'harmonise si bien avec l'éclat des sculptures argentées, le reflet multiplié des glaces et des verreries de Venise suspendues au plafond.

Dans d'autres salles ornées et dorées comme des habits de gala, des tableaux, enchâssés dans les murs, font revivre les scènes de la vie de cour au temps de la *Kurfürstin* Amalie, maîtresse de céans : carrousel, retour de chasse, coins de forêts où les dames en falbalas descendent de leurs carrosses, entourées de lévriers blancs qui gambadent. Les murs de la cuisine sont recouverts de faïence de Delft, et quant au chenil voisin, il a ses niches décorées de festons et d'astragales bleus sur fond blanc. On oublie tout à fait le Munich moderne, les brasseries, la ville grecque, les folies carnavalesques, pour évoquer des silhouettes à panier, des perruques poudrées, des frimousses piquées d'assassines. On oublie même l'Allemagne, qui paraît si loin de ces frivolités, pour ne penser qu'à Boucher, Watteau, Fragonard et La Tour.

Et le besoin de repeupler ce décor mort vous poursuit dans la visite à la fabrique de porcelaines de Nymphenburg, que créa au dix-huitième siècle le mécénisme des princes bavarois. Elle est très joliment située, dans un coin de parc et forme une dépendance du château. Des jardins l'entourent, un peu abandonnés, où des statues anciennes voisinent avec des moulages modernes. Un ruisseau coule tout près, traversé par un pont de bois rustique. Rien ne laisse deviner la hâte fiévreuse de l'industrialisme moderne. Dans ce décor paisible, en pleine nature, il semble bien que la tradition artistique doive se maintenir et se perpétuer. On sut se garder ici des

dangereuses tentations commerciales qui ont vite fait d'abolir tout souci d'art, on sut maintenir intact le choix limité mais très sûr des modèles à reproduire et éliminer parmi les modernes ceux qui ne présentaient pas toutes les qualités de simplicité et d'élégance de forme qui en font des œuvres d'art.

L'intelligent directeur de la fabrique, M. Bäumler, me conduisit à travers les ateliers. Nous marchions sur des restes de kaolin de Bohême, de quartz de Norvège et de Suède, de feldspath et de chaux, qui servent à faire la porcelaine fine. Il m'expliqua comment le mélange une fois broyé et délayé à l'eau est aspiré par une machine, puis passe dans des filtres-presses qui le débarrassent de l'eau. Le résidu est une pâte que l'on aplatit au rouleau afin de lui donner plus d'homogénéité. De là, nous passâmes dans les salles de moulages, où sont conservés les moules originaux des petits chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle, puis aux fours, celui de la première cuisson où les objets sont portés à une température de 800 degrés, celui de la cuisson pour l'émaillage dont la température atteint 1,500 degrés. Nous visitâmes aussi les ateliers d'essai de cuisson et de peinture où de jeunes chimistes — dont l'un sort de Sèvres, — se livrent à des expériences de couleurs. Mais, plus que la cuisine du métier, ce qui plaît ici, c'est l'exposition des objets dans les magasins : tout le dix-huitième siècle ressuscité. Les arlequins, les marquises évaporées, les chasseurs, les Chinois, les perroquets, les bergers et les bergères aux mouvements gracieux, les cerfs, les lévriers, les Vénus, les Dianes, les pages, les paysannes, les groupes ado-

rables de femmes à leur toilette. Leurs gestes délicats et précieux font penser que des artistes français ont dû composer autrefois ces modèles qu'on reproduit encore aujourd'hui.

On essaie là aussi de renouveler l'art du dix-huitième siècle par des créations modernes. Les artistes ont trouvé des dessins d'une simplicité charmante et des couleurs fraîches pour orner les services de table; et des femmes à la mode du jour croisent les jambes avec une désinvolture de marquise.

Le voyageur qui, visitant Munich, ne s'arrêterait pas à la porcelainerie de Nymphenburg, aurait laissé passer une rare occasion de se retremper dans l'atmosphère authentique du dix-huitième siècle allemand.

NOTES ET CROQUIS

L'éducation des enfants en Allemagne. — Liberté. — Fiançailles. — On épouse toute la famille. — Fils d'industriels. — Responsabilités précoces. — Apprentissage. — Des gens qui se parlent peu. — Le civisme. — Générosité allemande. — Le tutoiement des enfants jusqu'à 14 ans. — L'idéalisme de la haine. — Souvenir de la guerre de 1870. — Un huissier qui s'attendrit. — Le mariage vieillit. — Anecdote de la guerre des Herreros. — Trucs de sauvages. — Anciens Français. — Le métissage a du bon. — L'Allemand n'est pas jaloux. — Pudeur dégoûtante.

L'éducation des enfants paraît comprise plus sérieusement ici, comme dans tous les pays du Nord, que chez les nations latines.

Dès l'âge de six ou sept ans, les bambins, garçons et filles, de toutes les classes de la société se rendent seuls à l'école. La jeune fille, plus tard, ira à son cours, à ses jeux, à ses visites, seule. Dès qu'elle est fiancée, elle échappe, pour ainsi dire, à la tutelle de ses parents, son futur en est responsable. Les Allemands voient dans ces mœurs la raison de la longue durée des fiançailles. En effet, la jeune fille, se sentant tout à coup libre du côté de la famille, adulée du côté

fiancé, a le sentiment qu'elle vit les plus beaux moments de son existence, et tient à les faire durer le plus longtemps possible. C'est exactement ce qui se passe aux États-Unis.

Dès que les fiançailles sont officielles, les deux jeunes gens se tutoient, ils tutoient leurs parents réciproques : père, mère, frères, sœurs, qui les tutoient aussi. Ils n'ont plus besoin de se cacher derrière les portes pour s'embrasser, les parents couvent ces chastes caresses d'un œil attendri. Ils vont partout ensemble, et seuls, à la promenade, au théâtre, en soirée. Aussi une rupture de fiançailles compromet-elle sérieusement la jeune fille, et même le jeune homme. Le cas est d'ailleurs assez rare, justement en raison de l'intimité qui s'est créée presque aussitôt entre les deux familles.

Dans le peuple, les mœurs tendent à se ressembler en tous pays. On se rencontre, on se présente, et la liaison aboutit ou non au mariage. Généralement, la fille du peuple a eu un ou plusieurs *Schätze* avant son mariage.

Il existe aussi une différence notable entre l'éducation des fils d'industriels et de commerçants allemands et les nôtres. Des gens de ce pays qui, par leurs relations en France, sont appelés à placer en Allemagne des jeunes gens français de dix-huit à vingt-deux ans, qui veulent y faire un stage de volontaire, me disent leur étonnement devant le peu de sérieux de leur caractère. Il est rare qu'ils fassent leur besogne avec conscience et régularité, et que leur chef en soit content.

En France, au contraire, dans des cas pareils, les employés allemands, fils d'industriels ou de commerçants très riches, remplissent leurs fonctions dans les emplois les plus infimes, aussi bien, quelquefois mieux que des employés bien payés, et sont recherchés par les chefs d'établissement pour leur ponctualité et leur assiduité à l'ouvrage.

Mais où le jeune Français rendra des points à ses jeunes camarades teutons, c'est quand il s'agira de courir la fille et d'étonner le bourgeois.

Ceci explique qu'on voit en Allemagne tant de maisons importantes dirigées par des jeunes gens de vingt-cinq à vingt-six ans à qui leur père confie de gros capitaux et les leur laisse gérer à leur guise.

Ce qu'on voit le moins dans les rues allemandes ce sont des gens arrêtés pour causer. Chacun va son chemin ; les gens qui se connaissent se saluent en se croisant d'un *Guten Tag* ou d'un *Mahlzeit* grave, et continuent... Il m'est souvent arrivé en me promenant de chercher des exceptions à cette règle, et je n'en ai trouvé que rarement. On croirait que les gens n'ont jamais rien à se dire.

On ne voit non plus jamais, ou presque jamais, de piétons qui pour dépasser les autres, ou par distraction, marchent au milieu de la chaussée, même dans les rues sans tramways; on marche des deux côtés de la rue, en ordre, et on pourrait dire, — en rang.

Le sentiment si vif que l'on rencontre fréquemment en France pour la famille, qui est fait de respect et d'amour, qui va, chez certains, jusqu'au sacrifice de leurs vrais goûts, de leur avenir, de leur ambition, paraît se canaliser plus volontiers en Allemagne vers la chose publique. Ce civisme se manifeste sous bien des formes dont la plus courante consiste à doter les œuvres et les institutions du pays. Ces générosités sont, pour ainsi dire, quotidiennes et se chiffrent souvent par millions. Les journaux en parlent à peine, les enregistrent pour l'exemple, mais sans phrase, comme des événements naturels, qui n'étonnent pas.

Dans toutes les classes de la société, il est d'usage de tutoyer les enfants jusqu'à l'âge de 14 ans, parents, amis, étrangers, professeurs, domestiques, tout le monde.

Un Allemand me dit :

— Ceci nous évite le ridicule d'entendre dire, comme en France : « Monsieur le vicomte ! » à des bambins de six ans.

Et l'Allemagne est un pays de hiérarchie, et c'est nous les démocrates !

Méditons cette parole de Heine :

« Les Allemands sont plus vindicatifs que les

peuples latins et cela parce qu'ils sont idéalistes dans la haine. Nous ne haïssons pas pour des raisons purement extérieures, pour un froissement de vanité, une épigramme, une carte de visite restée sans réponse. Non. Nous haïssons en nos ennemis le plus intime de leur être, leur pensée. Vous autres Français, vous êtes superficiels et changeants dans la haine comme dans l'amour. Nous, Allemands, haïssons du fond de l'âme et pour longtemps; étant trop loyaux et trop malhabiles pour nous venger rapidement, nous haïssons jusqu'à notre dernier souffle. »

⁂

Rencontre.

Dans l'antichambre de l'intendant général des théâtres à Munich, je trouve un garçon de bureau ravi de me voir, qui m'accueille d'un sourire sympathique, simplement parce que je suis Français...

Il me raconte qu'en 1870 il fut trois mois prisonnier près d'Orléans, chez des paysans, qui s'attachèrent à lui au point que le père voulait lui donner sa fille en mariage.

— On me traitait comme l'enfant de la maison, conclut-il, et quand, la guerre finie, je partis, le vieux brave homme me dit : « Adieu, mon fils. »

⁂

Un capitaine de régiment de la garde à Berlin m'assure que, du premier coup d'œil, il reconnaît, parmi ses réservistes, ceux qui sont mariés et les célibataires. Les mariés ont l'air plus vieux, plus démolis.

Et il ajoute :

— Par l'excès de travail et les privations, sans doute.

⁂

Un major qui vient de revenir de la campagne contre les Herreros me raconte les souffrances endurées là-bas par les officiers et les soldats.

L'eau était si rare que le règlement défendait à tous de se laver sous des peines sévères. Aussi, depuis le général jusqu'au dernier soldat, chacun avait la figure aussi noire que celle des Cafres. Les gradés portaient le même uniforme que leurs subordonnés, sans aucune marque distinctive, afin de ne pas attirer sur eux l'attention spéciale des Herreros. Seuls les hommes de leur compagnie les reconnaissaient. Les sauvages employaient des ruses pour surprendre l'ennemi. Ils dépouillaient les cadavres allemands de leurs vêtements et les endossaient. De loin, dans la brousse, grâce à la saleté que j'ai dite et au soleil qui tannait les peaux, les Allemands se distinguaient mal des Cafres; on ne prenait donc pas toujours garde à des bandes en kaki qui s'avançaient, et quelquefois, il y eut des surprises désagréables.

Les Herreros sont très cruels. Les corps retrouvés avaient les yeux arrachés, les poignets coupés, et ces mutilations étaient faites avant la mort.

Aussi, vers la fin de la campagne, officiers et soldats devenaient nerveux.

Un jour, ayant été blessé, mon major, très souffrant, s'en retournait seul à longues journées pénibles vers la côte pour se faire soigner à l'hôpital, quand il aperçut une mare à même laquelle il se mit à boire

pour calmer sa fièvre. Il vit arriver vers lui un officier allemand qu'il reconnut à l'élégance toute neuve de son costume, et le salua : « Bonjour, cher camarade. » Ils se reconnaissent et s'expliquent... Ce fut une minute tragique. Le major venait de l'échapper belle : quelques instants auparavant l'officier avait donné l'ordre à deux de ses soldats de fusiller l'homme penché sur la mare et qu'il prenait, de loin, pour un Cafre. Les hommes mirent en joue et allaient tirer lorsque l'officier se reprit et dit : « Attendez, je vais plutôt le faire prisonnier. » Il s'en était donc failli d'un cheveu qu'il ne reçût deux balles dans le dos...

En apprenant qu'après tant de peines, d'efforts et de souffrances, il avait failli être tué par les siens en arrivant au port, il s'évanouit...

Les Allemands qui reviennent de là-bas rapportent une haine profonde contre les Anglais. Le seul port de la côte, Walfish Bay, leur appartient. Ils refusèrent de laisser débarquer les troupes allemandes. Il fallut construire des wharfs à très grands frais. Ils sont convaincus que ce sont les agents anglais qui soulevèrent les Herreros. On avait surpris et poursuivi ces agents jusqu'à la frontière voisine, mais ils revinrent et les Allemands les prirent. Des ordres furent demandés à Berlin. L'Empereur, serrant les dents et les poings de rage, donna l'ordre de les relâcher : « L'Allemagne, aurait-il dit à ses familiers, ne peut encore se dresser en face de l'Angleterre. D'ailleurs, ces sortes de complicités ne se prouvent pas... et puis, doit-on faire la guerre pour quelques gredins?... »

J'ai rencontré les petits-fils d'un fournisseur des armées de Napoléon, dont celui-ci avait payé les services avec des domaines ecclésiastiques dans le Palatinat. Ses descendants sont devenus de bons Allemands et occupent des places prépondérantes dans les branches où s'exerce leur activité. L'aîné des fils, un homme d'une soixantaine d'années, voit très clair dans ses deux psychologies. Il a maintenant du sang allemand dans ses veines mélangé au sang français, et se montre satisfait de ce croisement :

— Le métissage, me dit-il, donne généralement de bons résultats. La population de la Bavière rhénane en est une preuve éclatante en grand. Elle est beaucoup plus vive, plus entreprenante que celle de la Grande-Bavière. Vous avez observé cette différence sur toute la rive gauche du Rhin. Le vin joue peut-être un rôle dans ce contraste, mais l'influence du sang français est indiscutable.

« Et quand je me demande pourquoi la France se laisse dépasser par l'Allemagne dans le domaine économique, j'arrive toujours à me dire : « Parce que la France est trop riche et qu'elle ne produit pas assez d'enfants. » Si les familles bourgeoises étaient plus nombreuses, les parents éprouveraient le besoin d'inculquer de bonne heure à leurs enfants le goût du travail, de l'activité, de l'entreprise. Et les enfants eux-mêmes, pour continuer à jouir de l'aisance de leurs jeunes années, ne résisteraient pas aux conseils de cette éducation. On dirait qu'en France les parents

s'arrangent pour supprimer chez leurs rejetons tout instinct d'activité... »

Je relève, de temps à autre, dans le langage populaire, les traces de l'ancienne influence française. En Saxe, pour dire : « peu à peu », on dit « bé à bé ». Dans le Palatinat, une ombrelle se dit : *Sonnen-Parapluie* (*Sonne :* soleil).

80 millions de sinécures.

Il y a en Allemagne à peu près 5,000 sociétés par actions. Or, à part les employés, caissiers, secrétaires, ces sociétés ont tout juste 20,000 conseillers d'administration occupés là quelques heures par semaine à l'inspection plutôt théorique du fonctionnement des affaires. Et ils touchent, en moyenne, 4,000 francs chacun. Soit 80,000,000 de francs par an !

Nous nous plaignons...

Le crime passionnel est ici presque inconnu, en tous cas, jamais compris ni surtout excusé.

La jalousie, en amour, paraît une sorte de maladie mentale exceptionnelle, qu'on doit et qu'on peut guérir.

Axiome :

Les Allemands savent toutes les langues, — excepté

la leur. D'un consentement unanime, il me fut souvent confirmé que très peu d'Allemands — professeurs à part — parlent correctement.

⁂

Il est défendu de donner le sein aux enfants dans les promenades ou autres lieux publics, même si la nourrice s'abrite derrière une ombrelle ou sous un châle. La pudeur teutonne s'effarouche de ce spectacle pourtant si *gemütlich*.

Das ist eine Schweinerei! (C'est une cochonnerie!) disent-ils. Je suis porté vers l'avis exactement opposé, et bien près de considérer comme des porcs les gens qui voient de l'indécence dans l'innocente et chaste exhibition d'un sein gonflé de lait où s'appuie une joue d'enfant.

L'ARCHITECTURE

Renouveau architectural en Allemagne. — Variété créatrice. — Chacun son goût. — Celui de MM. Lavisse et Paul Hervieu. — Esquisse de l'histoire du mouvement nouveau. — Le style belge. — Les grands architectes munichois. — MM. Seidl et Hocheder. — Architectures ambitieuses. — Restaurants. — Cathédrales. — Retour à la *Gemütlichkeit*. — Le style agreste. — Le Biedermayer. — Chambres basses, petites fenêtres et toits de tuile. — M. Littmann. — L'Oberpollinger.

Comme dans tous les compartiments de la vie nationale allemande, on observe en ce moment, dans les différentes branches des arts appliqués, un état d'activité et de recherche, de production intense alternée de périodes de crise.

J'ai déjà plusieurs fois noté, au cours de cette enquête, le saisissant mouvement de renaissance architecturale dont les signes sont répandus dans les grandes villes de l'Empire. Renaissance anarchique, on pourrait dire, où se retrouve ce sentiment individualiste si complexe et d'apparence contradictoire qui vit côte à côte, avec l'instinct de discipline et d'obéissance.

Soumission d'esclave, disent les uns, haute vertu de la race, affirment les autres, qui lui assure le progrès constant par l'ordre raisonné et voulu.

Quoi qu'il en soit de ce grave problème, l'art architectural le pose à son tour. Dans les avenues kilométriques de Berlin, de Cologne, de Düsseldorf, de Francfort, de Wiesbaden, de Dantzig, de Hambourg, de Kiel, de Hanovre, de Brême, de Leipzig, de Posen, de Breslau, dans les voies et les rues plus petites de Mayence, de Coblence, de Dresde, de Nuremberg, de Göttingen, partout s'atteste le sentiment individuel de la liberté dans la variété.

On ose encore mouler des gâteaux gréco-romains et décalquer des motifs gothiques, mais à côté de ces vieilleries vous voyez se presser l'architecture vivante et libre où chaque style de chaque pays a fourni ses éléments utiles ou jolis, qui s'harmonisent et se complètent en dehors de toutes les règles mortes. Dans les banlieues et les quartiers de résidence, s'élèvent des villas et des cottages indépendants, des manoirs néo-belges, des chalets helvético-norvégiens, des chartreuses wagnériennes, où tout l'art de l'architecte s'est dépensé pour rester personnel. Et si l'idée d'édifier un ajoupa lui était venue, le voisinage d'une isba, d'un vide-bouteilles ou d'un palais florentin ne l'eût pas un instant gêné.

N'est-il pas piquant de remarquer que c'est chez nous, dans notre pays de révolution et de fronde traditionnelle, dans ce Paris surtout qui se targue d'être la capitale de la liberté dans le monde, que les rues ont l'aspect le plus monotone, tandis que dans cette Allemagne, dont nous méprisons le servilisme, il faut édicter des lois et des règlements pour atté-

nuer le goût anarchique des constructeurs et des propriétaires d'immeubles?

Deux illustres Français en voyage à Berlin, M. Lavisse et M. Paul Hervieu, ont fait la réflexion très juste que ce mélange d'architectures donnait l'impression d'une rue d'Exposition universelle, destinée à être bientôt démolie. Je ne sais pas exactement si cette remarque impliquait un blâme, dans leur esprit, à l'égard de cette variété frappante de la rue berlinoise. Pour ma part, j'aime énormément les rues des Expositions universelles — je parle de celles où chaque nation apporte son style propre, — rien ne me paraît plus vivant, plus gai, plus joli, plus riche d'imagination, plus agréable à l'œil actif et curieux. La rue monotone et symétrique qui domine de beaucoup dans notre voirie parisienne, me semble, à côté de cela, le comble de la platitude laide, ennuyeuse et pauvre.

Le mouvement de rénovation architecturale est né en Allemagne en même temps qu'y arrivait d'Angleterre le nouveau style d'ameublement de William Morris et de Walter Crane. L'Allemagne était prête à accueillir ce renouveau. Après les guerres de Napoléon Ier, l'argent s'était fait plus rare encore dans le pays déjà pauvre; il n'y avait, d'ailleurs, plus d'artistes ni d'écoles; on alla donc au simple et à l'économique : de cet état naquit le style *Biedermayer*, le style bourgeois par excellence, l'équivalent de notre style Louis-Philippe.

Mais l'Allemagne prospère et ambitieuse ne s'en

contenta pas. Et l'on vit se recommencer en architecture l'histoire complète de l'art. Successivement défilèrent le classique grec, le romain, puis le roman, puis le gothique belge, puis la Renaissance allemande, puis la Renaissance française. Ce fut le tohu-bohu et le méli-mélo les plus incohérents qu'on puisse imaginer. Les traces de ce désarroi sont demeurées visibles dans les quartiers de Berlin ouverts après 1870, où se donna carrière un style de parvenu, lourd, chargé de colonnes et d'ornements écrasants [1].

On ne savait pas, — on cherchait. Munich n'était pas plus avancé. L'enthousiasme de Gœthe pour l'hellénisme avait gagné les rois de Bavière qui voulaient faire de Munich une ville grecque; le gothique flamboyant avait en même temps conservé des partisans : le Messie attendu ne venait pas.

A Vienne, l'école Wagner essayait sans succès un retour à l'hellénisme modernisé; un de ses élèves, Olbrich, dont j'ai parlé, s'échappa de cette formule et prit une autre direction.

Ce chaos dura jusqu'en 1880 environ. A ce moment l'architecte munichois Gedon eut l'audace de réagir timidement, puis un autre, Seidl. Mais la formule se faisait attendre, l'indécision continuait, elle dure d'ailleurs encore. Sur ces entrefaites, arriva par la route de Belgique le *modern style*, avec son macaroni tourmenté, ses serpents, ses algues, ce

1. Voir *Rhin et Westphalie*, chapitre « La Rue ». — Voir aussi *Berlin*.

fouillis de banderoles agitées par le vent. Cela s'appela ici le style *Jugend* et fut représenté par un architecte belge, aujourd'hui encore à Weimar, M. Vandevelde, dont l'école parut triompher pendant plusieurs années.

Pour nous en tenir à Munich, depuis vingt-cinq ou trente ans la lutte a continué entre les partisans des anciennes imitations et les tenants du moderne. A la tête de ces derniers se trouvent M. Seidl, qui a construit le National-Museum, le *Künstlerhaus*, la villa Lenbach, la *Annakirche*, et qui fut le maître de la plupart des architectes munichois d'aujourd'hui; il faut citer encore M. Hocheder et quelques jeunes émules de grande valeur, M. Théodore Fischer, M. Littmann, associé d'un artiste bavarois d'origine française, M. Reverdy, M. Graessel, auteurs de constructions remarquables qui font honneur à Munich, MM. Thiersch et Bertsch, auteurs du grand hall de l'Exposition.

Si vous interrogez ces hommes indépendants et sans parti pris, et si vous observez de vos propres yeux les constructions offertes à votre jugement, vous vous rendez compte que s'il n'y a pas encore de formule générale trouvée, si des inspirations très différentes se côtoient et ont même l'air de se contredire, un principe au moins est reçu et n'est plus même discuté : « Plus de grec, plus de romain, plus de gothique, plus d'imitation servile. »

Désormais, les architectes allemands se moquent des axes et de toutes les traditions jusqu'ici respectées. « Notre époque, disent-ils, a besoin de construc-

tions dont Ictinos et Callicrate n'avaient pas l'idée quand ils dressèrent le plan du Parthénon, et il n'est pas douteux que Vitruve se moquerait de nous s'il nous voyait observer ses lois pour bâtir une usine électrique ou un grand magasin de confections. Chaque époque et chaque pays ont leurs besoins et en même temps les moyens de les satisfaire. De là naît le style. »

Aussi déplorent-ils les pastiches gréco-romains ou byzantins, les rococos et les baroques copiés et recopiés jusqu'à nos jours, et les véritables horreurs que l'esthétique d'un roi fou et le mauvais goût des artistes bavarois du temps de Louis II dispersèrent dans toute la Bavière. Les artistes munichois d'aujourd'hui sont un peu honteux de la curiosité étrangère qui, chaque année, amène dans les châteaux royaux des milliers de visiteurs. Ils mettent sur le compte de Louis II l'inconcevable disgrâce de ces constructions et de leur décoration intérieure. Mais pour le suivre aussi fidèlement dans sa folie, ne fallut-il pas une complicité plus ou moins enthousiaste d'artistes sans originalité?

Je l'ai dit, aujourd'hui l'anarchie règne dans l'architecture allemande. Si, en Prusse, on sert à manger l'oie rôtie dans des cathédrales wagnériennes de pierre et de marbre comme le nouveau *Rheingold* de Berlin; si les architectes prussiens élèvent des gares magnifiques, des hôtels des Postes et des Écoles de commerce monumentaux dans un style qui leur est propre, d'un autre côté du monde artistique se ma-

nifeste une espèce de réaction contre l'industrialisme général de l'architecture, contre les dimensions énormes des immeubles. En Bavière, on tend à s'en éloigner et à s'isoler. Les artistes ne se trouvent pas à leur aise devant ces constructions ni commodes ni agréables à habiter et veulent revenir à plus de *Gemütlichkeit*. Le style des maisons se ressent surtout de cette salubre réaction; on retourne au vieux bavarois, aux toits bas, aux murs blancs, aux tuiles rouges. L'architecture redevient claire, lumineuse et gaie, comme les créations originales du terroir. Hocheder, par exemple, arrive à ce résultat en donnant une très grande importance aux toits de tuiles rouges, si gais, si chauds, qui descendent très bas et couvrent comme un manteau de pourpre le corps de l'immeuble.

Chez M. von Seidl, le retour à la *Gemütlichkeit* se manifeste par des chambres basses et des petites fenêtres qui donnent en effet plus d'intimité que les hautes pièces à la mode depuis trente ans. Les bâtiments de l'Exposition de Munich sont construits selon cette inspiration. Partout l'œil est charmé par ces toits longs comme des chapes qui descendent presque jusqu'aux genoux des façades éclatantes de blancheur. Où est le temps où le roi Louis I^er^ défendait de faire des toits visibles dans la Ludwigstrasse pour imiter les terrasses italiennes?

Cette Exposition de Munich était vraiment ravissante. Je dirai plus loin ce qu'on y voyait; mais, dès l'entrée, on était pris par la gaieté des toits rouges,

surmontés de petites cheminées blanches recouvertes aussi de tuiles, des pignons pointus, des fenêtres basses encadrées de contrevents verts. Les architectes se servent ici de la couleur pour remplacer l'ancienne décoration sculpturale. L'agrément vient de son harmonie; le jeu du blanc vif, du rouge éclatant des tuiles et de la verdure des arbres, ou bien, ailleurs, le vert luisant des céramiques qui ornent les petits dômes ou les corniches, produisent, en effet, un plaisir simple qui vous satisfait complètement, comme au palais un plat robuste et sain. On a eu l'idée de décorer de rosaces et de guirlandes de verdure la façade des plus grands halls; en se fanant, cette verdure a roussi et ce relief de bistre n'est pas désagréable à l'œil. Le professeur von Seidl est l'auteur de très jolis bâtiments; celui du Restaurant Central est très bien aussi. Je raffole des petites constructions du Parc des divertissements et de l'auberge du Cheval Blanc, de M. Franz Zell, et de la maison du garde-barrière avec son petit jardinet, sa clôture, ses trois pièces d'une intimité si champêtre, si frugale et si confortable qu'on croit y sentir le pot-au-feu. Ce sont de vrais bijoux.

Il y a trente ans, une Exposition à Munich eût étalé des architectures ambitieuses, où les stucs l'eussent disputé aux moulages grecs et italiens. On aurait vu des auberges à frontons et des cabanes ogivales. Il faut se dire cela et se le représenter pour jouir de l'adorable réaction agreste, harmonieuse et sans fard, claire, franche et sincère.

Donc, sur ces constructions élémentaires, presque rustiques, peu de décor. Les piliers, quand il y en a, n'ont ni moulures, ni anneaux, ni abaques, ni astra-

gales, ni cannelures. Ils sont à peine polis. A n'en pas douter, cette sobriété est un effet extrême de réaction contre l'abus écœurant de la décoration architecturale durant ces quarante dernières années. S'efforçant d'acquérir les qualités de discrétion et de bon goût qu'on leur refusa longtemps avec juste raison, les architectes actuels font de la simplicité de la décoration une condition première de leur art. Non seulement ils exigent que l'architecture soit parfaitement adaptée à sa destination, ils veulent aussi que le décor se combine avec tous les besoins de la construction. Ainsi, pour eux, la décoration a cessé d'être architectonique pour devenir organique. Il est vraiment inimaginable qu'au lieu de se poser avant tout la question : « A quoi vont servir ces salles, ces fenêtres et ces portes? », un architecte de notre temps commette cette aberration de se dire : « Je vais d'abord dessiner ma façade, je verrai ensuite ce qu'il faut mettre derrière !... »

Vous souvenez-vous de ce musée de Lille qu'il fallut en partie démolir parce que des salles entières ne recevaient pas de jour ? Et rêve-t-on rien de plus comique que les fenêtres monumentales du nouveau bâtiment de la Cour des comptes, rue Cambon, qui ont l'air d'éclairer une immense salle des fêtes et qui éclairent des W.-C. Il fallait des fenêtres pour l'harmonie de la façade. Mais des W.-C. étaient aussi nécessaires. Et l'architecte, m'assure-t-on, les a placés derrière des ouvertures de quatre mètres de haut.

Ce qui caractérise encore le mouvement architectural moderne, c'est une probité nouvelle dans le

choix des matériaux employés. On éprouve le besoin de tirer parti, pour l'ornementation, des matières les plus simples. On ne veut plus faire croire que le bois est du marbre, que la brique est de la pierre. Sur les façades des maisons, sur les murs intérieurs, partout, on cherche à mettre en valeur la matière employée au lieu de la maquiller. Toute l'ornementation dont on usa et abusa, atlantes, cariatides, colonnades, frontons, attributs sculptés, tous les stucs, les plâtrages et les moulages font place à une décoration qui n'a rien de plaqué, mais qui est en harmonie parfaite avec la construction.

Ainsi se sont élevés, depuis dix ans, à Munich et dans toute la Bavière, des immeubles d'une belle simplicité de lignes, ornées sobrement, gaies et variées.

J'ai déjà nommé M. Littman, qui dessine les constructions modernes les plus jolies et les plus significatives de Munich, au point de vue de l'art nouveau. La façade des grands magasins d'Oberpollinger est d'une harmonie, d'une gaieté et d'une légèreté frappantes. Je n'en connais pas de plus réussie en Allemagne. Celle de Wertheim, à Berlin, ne me plaît pas autant; à côté d'Oberpollinger, elle est triste et comme inachevée. Je crois que nous sommes là devant le véritable architecte d'aujourd'hui, abondant, varié, hardi et savant. M. Littmann est aussi l'architecte de la Hofbräuhaus dont j'ai parlé, du théâtre du Prince-Régent, du théâtre d'art de l'Exposition et de beaucoup d'autres édifices élevés dans les grandes villes d'Allemagne. Il se distingue de Seidl et de Hocheder, un peu bourgeois, par plus de délicatesse et de finesse de goût.

Un autre architecte munichois dont j'aime beaucoup le talent, c'est Graessel. J'ai vu de lui un orphelinat et un hôpital qui sont de très belles œuvres. La façade de l'orphelinat, — on comprend ici cette réminiscence — rappelle le style charmant du dix-huitième siècle. L'escalier est un chef-d'œuvre de grâce légère. Les murs, d'une blancheur éclatante, sont décorés de rose; l'œil et l'humeur s'égayent irrésistiblement à cette harmonie sobre. Une atmosphère de jeunesse et de printemps remplit l'asile.

C'est également M. Graessel qui construisit les écoles récentes de Munich. Il a su éviter le style caserne, si rébarbatif aux jeunes regards. Avec des couleurs simples il a peint des fleurs et des oiseaux sous le vestibule d'entrée; devant de petites fenêtres on voit des pots de géraniums. L'intérieur est d'une netteté claustrale.

La station électrique de l'Isar fut faite aussi sur ses plans. Là il n'a pas cherché non plus à imiter : deux étages de baies, les unes rectangulaires, les autres arrondies, un haut toit rouge troué de lucarnes qui ont la forme de longs yeux en amande. Les murs intérieurs sont décorés de motifs verts très simples. Tous les objets utiles et tous les instruments de mensuration, lampes, lampadaires, voltmètres, compteurs, sont d'un dessin inédit, qui paraît parfaitement adapté à leur usage; dans la salle des dynamos, sur de belles tables de marbre blanc, les aciers blancs ou noircis, les bois d'ébène ciré donnent l'impression d'un comptoir de bar américain.

Je pourrais multiplier à l'infini ces exemples; mais je pense en avoir assez dit pour donner une idée de

la richesse, de la diversité des inspirations de l'architecture allemande et de l'effort vrai des architectes d'aujourd'hui, qui se dirige à travers des vestiges d'anciens goûts, malgré l'influence persistante des officiels et de l'Empereur lui-même, vers le définitif abandon des styles historiques.

NOTES ET CROQUIS

Germanismes significatifs. — Les Brémois sont médisants. — L'Allemand n'a pas le sens de l'ironie. — A chacun son titre. — L'amour du galon. — Le double moka. — Le mépris de l'eau. — La France veut-elle se repeupler ? — Une solution. — Fabriques de camelote orientale. — Les kriss malais de Solingen. — L'Allemagne s'associe. — Chiffres éloquents. — Quelques groupements originaux. — Une des formes de la *Gemütlichkeit :* les toasts commencent aux hors-d'œuvre. — L'amour-propre du facteur. — Femmes qui fument. — L'ordre à l'usine.

Dans les classes moyennes et populaires on use, pour remercier, de deux formules, bien topiques. On dit : *Ich werde mich revanchieren* (Je me revancherai, je vous revaudrai cela), ou bien : *Ich bin so frei* (Je suis si hardi, je prends la liberté).

Faire la cour à une jeune fille pour le bon motif, se dit en Bavière, au moins : *poussieren* (prononcer « poussîren ») de *pousser!*

Les Brémois passent pour les plus mauvaises langues de toute l'Allemagne. Personne ne trouve

grâce devant eux : à leur avis les Prussiens sont des brutes, les Saxons des fourbes, les Italiens des voleurs, les Français des *Hanswurst*, des Jean-Saucisse, autrement dit des guignols, des fantoches.

Mais les Brémois, savent-ils, eux, ce qu'ils sont?

⁂

Les Allemands, n'ont pas le sens de l'ironie ni de l'humour. (Mettons à part les Berlinois et les Juifs.)

En général, non seulement ils comprennent difficilement la plaisanterie — sinon la très grosse — mais quand ils la comprennent, ils l'ont en horreur. L'ironie les exaspère, et, ne pouvant l'imiter, ils deviennent grossiers. Ils répondent à une boutade par des injures, des calomnies même, ou trois cents lignes de raisonnements. Cela les rend pédants ou butors, spirituels, jamais.

Surtout leur incompréhension est presque incroyable. Voici une anecdote dont je puis citer les personnages.

Il y a, dans une ville du centre de l'Allemagne, une pâtisserie qui a pris pour enseigne : Au *Reichskanzler* (Au Chancelier de l'Empire). Un consul de France dînant un jour en ville, trouve, au dessert, la pâtisserie bonne, et s'informe d'où elle vient.

— Du *Reichskanzler*, lui répond-on.

Et le consul dit en plaisantant :

— Tiens! Je ne savais pas que votre chancelier faisait de la pâtisserie...

Personne ne rit. On eut l'air de n'avoir pas entendu. Le consul se dit :

« Bon, c'est moi qui ai fait une brioche... Mon Dieu, sont-ils susceptibles !... »

Un an après, la dame de la maison parlant de notre compatriote à un autre Français de passage, lâcha :

— Oui, il était charmant votre consul, mais si naïf!... Figurez-vous qu'il se figurait que M. de Bülow faisait de la pâtisserie !

J'ai parlé déjà de la manie des titres, qui se manifeste jusque dans la mort, sur les avis de décès et les pierres tombales. En voici quelques exemples qu'on m'a signalés et qui valent la peine d'être retenus :

Frau X..., *Rasiermesserhohlschleifereidirektorswitwe*, a l'honneur de vous faire part, etc.

Cela veut dire : Mme X..., veuve du directeur de l'usine de rémoulage des lames de rasoir...

Et enfin cette veuve d'un garçon de recettes du bureau d'amortissement de la Dette publique :

Frau Z.., *Staatsschuldentilgungsbureauausgehers-witwe*.

En Prusse, l'amour des titres est tel et le sens de la hiérarchie si profond, qu'il y a toujours surenchère.

Dans les rapports de politesse, un *Kommerzienrat* (conseiller du commerce), devient *Geheimrat* (conseiller intime), le *Picolo* (petit), devient *Kellner* (garçon), le kellner se hausse au grade d'*Oberkellner* (1er garçon) et l'oberkellner exige qu'on l'appelle *Herr Oberkellner*, monsieur le premier garçon ! Personne, d'ailleurs, n'y manque. C'est un prêté pour un rendu.

Il en va de même, hélas ! pour les marchandises. Si vous voulez de la chicorée, demandez du café. Si vous voulez du café, réclamez du moka, et si c'est du moka qu'il vous faut, n'hésitez pas à commander du *double moka*.

Demander de l'eau à un garçon de restaurant c'est presque une injure. Il ne vous répond d'ailleurs pas, et a l'air de vous considérer comme un affreux avare.

Je peux dire que je n'ai *jamais* vu boire de l'eau ordinaire dans un restaurant allemand. Il faut pour prendre place sur une table, qu'elle soit au moins saturée d'acide carbonique.

Réflexion d'un Allemand :

— Il faudrait à présent trois paires d'yeux à notre aigle : une pour l'Est, une pour l'Ouest, une pour le Nord.

Le chef du service d'émigration d'une grande Compagnie de navigation allemande me dit un jour :

— La France veut-elle se repeupler ? Qu'elle imite l'exemple que lui donne la Prusse, qu'elle crée des terres de colonisation.

Il m'expliqua que l'Est de l'Allemagne est la con-

trée des grandes propriétés terriennes. La Poméranie, la Posnanie, la Silésie, le Brandebourg renferment des domaines seigneuriaux, qu'on appelle « biens de chevalerie » (*Rittergüter*[1]) et qui ont des dimensions généralement imposantes. Les propriétés de 1,000, 2,000 et même 4,000 hectares ne sont pas rares. Sur la frontière voisine, en Bohême et en Hongrie, terre bénie des marquis de Carabas, la richesse territoriale indécente des magnats est même la cause principale de l'émigration des centaines de mille paysans. Le prince de Schwarzenberg n'a-t-il pas, en Bohême, 20,000 hectares de champs et de forêts, c'est-à-dire trois fois la superficie de Paris? Et les princes Esterhazy, magnats de Hongrie, n'exploitent-ils pas de trois à quatre cent mille morgens de territoire, soit 100,000 hectares, plus de deux fois le département de la Seine?

A côté de ces boyards trop riches vit une aristocratie trop pauvre et un peuple misérable. Entre ces victimes se dressent les usuriers qui achèvent leur ruine et les empêchent de se relever. De là le grand mouvement d'émigration qui pousse les paysans vers les États-Unis industriels et vers les terres vierges de l'Amérique du Sud.

Les gouvernements allemand, autrichien, italien, essayent de lutter contre ce dépeuplement. Ils n'interdisent pas l'émigration, ils favorisent le retour des émigrés. L'Italie vit de ces allées et venues et même s'en enrichit, puisque, en vingt ans, il est entré plus de deux milliards d'or américain, fruit de l'épargne

1. Voir le chapitre « Visite d'un *Rittergut* » dans le volume : *De Hambourg aux Marches de Pologne.*

d'émigrés italiens aux Etats-Unis. La Prusse a renoncé à faire revenir ses émigrés d'outre-mer; mais elle appelle ceux des pays voisins, ceux de Hongrie, surtout, où la vie, d'ailleurs, leur est rendue désagréable par l'hostilité des Hongrois. Elle achète de vastes terrains de culture et les revend aux paysans par morceaux[1]. Ceux-ci n'ont à payer comptant que 10 0/0 de la valeur de la terre. Cet argent leur est rendu pour l'achat de semences et d'instruments aratoires. Ils payent ensuite jusqu'à l'amortissement de leur dette, un simple loyer représentant 3 0/0 du prix de la propriété.

En Bosnie et en Herzégovine, en Italie, on commence à appliquer ce système, avec cette différence que le paysan doit payer la totalité de la terre. Le système prussien est plus libéral et bien plus efficace.

La nouveauté de ce genre de contrat, c'est que la terre ne peut être partagée entre les enfants : elle devient un majorat, et passera toujours à l'aîné de la famille.

Ainsi, pense le gouvernement prussien — et l'expérience prouve qu'il a raison — ainsi le paysan travaillant pour lui, sur un bien qui est le sien, n'hésite pas à faire des enfants. Aussi longtemps qu'il fut fermier du domaine d'autrui, il craignait d'augmenter sa famille vouée à la misère inévitable.

— En France, ajoute mon interlocuteur, le mal ne vient pas de votre impuissance à créer des enfants,

1. Le gouvernement prussien a inauguré ce système en Posnanie pour lutter contre l'influence polonaise. Mais comme les ouvriers agricoles manquaient, que chaque été on en faisait venir 300,000 de Russie et de Galicie, il l'étendit bientôt à toutes les provinces de la vieille Prusse : Poméranie, Prusse orientale et même à la Silésie.

mais de l'instinct d'économie et de prévoyance exagéré. Satisfaites cet instinct en offrant des terres de colonisation, faites de vos millions d'ouvriers agricoles des paysans propriétaires, et vous verrez la population des campagnes croître comme par enchantement.

Rencontré dans le train un commis-voyageur qui m'amuse beaucoup. Il représente une usine de coutellerie de Solingen (Westphalie) et s'en va vendre des kandjars aux Turcs, aux Serbes et aux Bulgares, en passant par l'Italie où il débitera de la bonneterie de Chemnitz. De sorte que tous les cimeterres, les yatagans, les kriss et les damas niellés, incrustés de corail et de turquoises que nous rapportons d'Orient, nous pourrions les trouver sur les bords de la Wupper. Mon compagnon est muni de statistiques édifiantes qu'il me montre et dont il se servira pour étourdir ses clients : l'Allemagne vend annuellement pour 60 millions de vaisselle aux Etats-Unis, et importe pour 23 millions de peaux de l'Amérique du Sud, tandis que les Français... tandis que les Anglais..., etc.

Il m'explique à sa manière l'esprit d'association de ses compatriotes :

— C'est un remède à leur lenteur, me dit-il. S'ils sont six à penser, dans un conseil d'administration, par exemple, ils apportent leurs six expériences, leurs six critiques et leurs six paroles lentes, qui — totalisées — valent tout de même mieux que l'expérience d'un seul Anglais individualiste et que la vivacité de conception d'un seul Français.

J'ai souvent parlé du goût, on pourrait dire de l'instinct qui pousse les Allemands à s'associer. On connaît l'organisation des Unions industrielles et commerciales allemandes, des Kartels, des syndicats ouvriers et patronaux, etc. Quand, d'ici, on voit la résistance et l'incompréhension des patrons français devant les avantages de l'association, on ne peut que déplorer cet aveuglement qui coûtera bientôt cher à la classe bourgeoise.

Voici quelques chiffres qui peuvent faire réfléchir :

Dans la seule province du Rhin, on compte 2,400 sociétés d'affaires. Les plus nombreuses sont les sociétés de crédit, au nombre de 1,190. Viennent ensuite les sociétés agricoles qui se divisent en trois catégories :

Les sociétés dont l'objet est l'achat en gros d'engrais, de semences et autres matières premières. Il en existe 189, avec 11,608 membres.

Les sociétés de culture en commun, au nombre de 12, avec 295 membres.

Les sociétés pour la vente en commun des produits agricoles, 270, avec 27,000 membres.

Parmi ces dernières, on trouve :

166 laiteries et fromageries;

78 viticultures;

3 distilleries;

15 pour la culture et le commerce des produits agricoles et horticoles;

8 sociétés d'élevage.

Puis viennent les sociétés industrielles dont 26 sont créées en vue de l'achat de matières premières, 48 so-

ciétés de production et 42 mixtes qui s'occupent à la fois de l'achat en gros des matières premières et de l'écoulement des marchandises.

Tous les patrons de la petite industrie sont groupés par corporation pour la défense de leurs intérêts.

Ces groupements patronaux sont devenus des puissances dans l'État. Ils obtiennent des pouvoirs publics des améliorations et des avantages de toutes sortes. Ils font changer les tarifs de transport et de fret, les heures de départ et d'arrivée des trains-courriers, les heures d'ouverture et de fermeture des bureaux administratifs, postes, télégraphes, etc., ils règlent les heures de travail et de vente les dimanches, imposent leur arbitrage entre patrons et ouvriers.

De même, les ouvriers sont groupés par métiers, par villes, par régions, par États, et unis par une fédération.

Chez les ouvriers, les sociétés de consommation jouent un grand rôle. Dans la province du Rhin seule, on en compte 237 avec 83,000 adhérents.

Il existe aussi des « sociétés de construction » qui ont pour but d'acheter des terrains, d'y construire des maisons, et d'en louer les appartements à leurs membres à des prix relativement minimes. Ces sociétés rhénanes sont au nombre de 109 et réunissent 14,000 membres.

Il s'est fondé bien d'autres genres de sociétés, mais il faudrait un gros livre pour en faire la simple énumération. Car la passion du groupement va bien au delà des intérêts. Rien qu'à Berlin, on compte 2,500 sociétés diverses : celles de chant, de musique se chiffrent par centaines, celles de sport également. Toutes les corporations ont leur *Verein*. donnent des

fêtes, délèguent aux enterrements, organisent des excursions et des promenades.

J'ai relevé, parmi ces 2,500 sociétés, quelques groupements assez inattendus :

Il y a la *Société des Cyclistes sourds et muets*, la *Société pour la propagande du christianisme chez les juifs*, le *Club des Amis des Boers*, le *Club des siffleurs*, le *Club des chiens de salon*, la *Société des concierges*, la *Société contre l'appauvrissement*, la *Société pour la défense des intérêts des sourds et muets juifs en Allemagne.*

Enfin, et ceci est, je pense, le comble de la monomanie d'association, il y a une Société contre les Sociétés... Oui, des gens qui estiment qu'on s'associe trop, que la vie est surchargée de soins sociaux, et le budget obéré par les cotisations, se sont unis pour réagir.

Petite note à ajouter au chapitre de la *Gemütlichkeit :*

L'Allemagne est sans doute le pays du monde où la coutume des toasts est la plus généralement répandue. Dans les banquets, on ne se contente pas des toasts des fins de repas. Dès le premier service, un convive se lève et commence à pérorer. Impossible de manger ses hors-d'œuvre tranquillement. Chaque plat voit se lever un nouvel orateur. Rien d'ennuyeux comme ces bavardages insolites, qui empêchent toute conversation, toute gaieté, et qui coupent l'entrain comme une douche froide.

Si encore cet usage se restreignait aux banquets publics...

Dans les réunions intimes, cet abus choque davantage encore. Vous entamez à peine une conversation avec votre voisin que, le potage pris, le maître de la maison se lève, la serviette au cou, et souhaite la bienvenue à ses invités. Il a eu tout le loisir de le faire avant de se mettre à table, mais cela ne suffit pas. Après le poisson, l'un des invités fait sonner son verre à coups de couteau, se dresse à son tour et parle. Au plat suivant, même comédie. Et ainsi de suite jusqu'à la fin du menu.

On boit généralement à la bonne grâce des amphitryons, ou, si c'est un dîner de baptême, à la santé des enfants, des parents, des grands-parents, sans oublier les oncles, les tantes, les cousins et les cousines.

Que l'on pende la crémaillère, l'orateur passera en revue le nouveau logis, vantera le confortable et — hélas! — le bon goût de l'installation. Puis il boira, et il faudra que tout le monde suive son exemple. Si encore on pouvait rester assis... Mais non. Le porteur de brinde veut honorer spécialement l'un des convives, et tout le monde se lève en criant par trois fois : « *Hoch! Hoch! Hoch!* » Dans ce cas, il faut que chacun quitte sa place et aille choquer son verre contre celui du personnage acclamé.

Vous voyez comme il est commode, dans ces conditions, de lier des conversations particulières.

On commence, dans certains milieux cultivés, à délaisser ces formes surannées. C'est le maître de maison lui-même qui, le verre en main, le sourire sur les lèvres, fait le tour de la table et va trinquer avec ses invités, en disant à chacun un mot aimable. J'aime déjà mieux cela.

Ces mœurs naïves et accueillantes prouvent en faveur de la noble et traditionnelle hospitalité germanique. Elles furent autrefois celles de nos provinces où de-ci, de-là elles se maintiennent même encore. Elles exigent beaucoup de bienveillance, un aimable besoin d'épanchement, de la patience, du temps de reste. Et l'heure approche où, même en Allemagne, elles disparaîtront.

En attendant, cette *Gemütlichkeit* continue et se manifeste dans presque tous les actes de la vie. Quand deux personnes se rencontrent pour la première fois de la journée, elles se souhaitent le bonjour, quelle que soit la différence des conditions. Le domestique qui vous ouvre, le commis de magasin, le conducteur de tramway (dans ses deux ou trois premiers voyages du matin) vous disent : « *Guten Tag* ». Et ce serait les offenser que de ne pas leur répondre.

Quelle différence avec la brutale impolitesse de l'Amérique et même de l'Angleterre !

Les Allemands sont fiers de l'esprit *findig* de leurs facteurs. Ceux-ci se piquent, en effet, de découvrir toujours le destinataire d'une lettre. Ils font pour conserver cette réputation mille recherches, mille démarches sans se lasser, ni se décourager. Et leur grande joie, leur fierté, c'est de pouvoir remettre à son destinataire une vieille lettre couverte

de grimoire, de *faire suivre*, d'*inconnu*, de *parti*, qui a traîné des mois entiers dans les bureaux de poste.

Personne ne me démentira : c'est ici le pays de la conscience professionnelle.

La mode de la cigarette est extrêmement répandue chez les femmes. Elles fument même en public, dans les restaurants de vin, — non dans les brasseries, — et toujours en présence du mari.

Comment sont organisées les usines au point de vue de l'ordre, de la régularité, de la discipline?

Je viens de visiter une fabrique qui emploie cinq mille ouvriers et mille employés. A la porte principale, un portier me reçoit; il parle français. Je pénètre dans le vestibule; sur un tableau sont écrits les noms des chefs, des ingénieurs et des employés malades ou en congé, — avec l'indication précise du jour de leur départ et du jour où ils doivent rentrer, ainsi que le nom de leur remplaçant dans le service. Vous ne dérangez personne et êtes fixé instantanément.

On devine par cela ce que doit être la discipline intérieure de la maison.

LES ARTS DÉCORATIFS ET L'AMEUBLEMENT

L'art de la peinture est-il destiné à disparaître? L'avenir de la peinture décorative. — Arts appliqués. — Bruno Paul. — Historique d'un mouvement. — Un précurseur français : Carabin. — Une belle Exposition. — Effort admirable. — Activité magnifique dans les diverses branches des arts industriels. — Travaux d'élèves dignes de nos Salons. — Une concurrence redoutable se lève pour les produits d'art industriel français.

Je causais un jour avec un artiste munichois des destinées de l'art et je lui demandais s'il ne croyait pas, comme certains positivistes, que le perfectionnement de la science photographique pourrait amener, un jour encore lointain, l'abandon de la peinture?

— Quand l'appareil mécanique enregistrera la lumière, la couleur, que les plans seront compensés, que le relief sera obtenu, que restera-t-il à désirer? Un véritable artiste ne préfère-t-il pas mille fois la vue d'un beau coucher de soleil à la campagne, à tous les tableaux de la terre? La peinture n'est donc

faite que pour suppléer la nature; elle n'est qu'un pis aller dont se satisfait forcément notre goût d'émotion. Or, si un beau spectacle naturel, une moisson, une tempête sur la mer, un crépuscule, un geste d'enfant sont un jour restitués dans leur plus complète vérité et apparence, il n'y a pas de peintre au monde qui puisse lutter avec la photographie de demain.

— En tous cas, répondit mon interlocuteur, en éludant la question, ce qui durera probablement plus longtemps que la peinture proprement dite, c'est l'art décoratif. Déjà, à Munich, on sent une tendance chez les artistes jeunes et d'imagination active, à délaisser la peinture pour la décoration, les arts de l'ameublement, etc. Il y a peut-être là une indication.

On arrivera peut-être à se passer des peintres pour les portraits et les tableaux de nature, mais il faudra toujours des artistes pour orner les murailles, les jardins et les parcs. Et le goût changeant de l'homme exigera toujours des formes nouvelles de meubles, des agencements nouveaux de couleurs pour les étoffes des vêtements et des tentures.

A Munich, en effet, des peintres comme Riemerschmid et Berlepsch, et surtout comme Bruno Paul, le plus célèbre d'entre eux, se sont lancés à corps perdu dans les arts appliqués, et ont vite imposé leurs goûts et leurs idées, même aux architectes. De sorte que tout se tient dans le mouvement actuel. La forme, les dimensions, les couleurs des maisons entraînent vers un art du mobilier qui à son tour influence l'architecte et le décorateur.

L'origine de ce mouvement sur le continent remonte à 1893. Serrurier, l'artiste de Liège, l'inaugura en Belgique. Cependant, déjà, en 1890, notre compatriote, le sculpteur sur bois bien connu, Carabin, avait exposé sa première pièce, une bibliothèque dessinée sans aucune symétrie. Quelques artistes français suivirent, et imitèrent le style macaronique qui eut une meilleure fortune en Allemagne puisqu'il envahit tout. C'est à lui que nous devons la camelote d'objets d'art en simili qui nous inonde encore. Mais c'est aussi à lui, à ses hardiesses, à son mépris des conventions du passé, que l'art devra peut-être son rajeunissement. Car de l'excès de ses outrances, de la laideur de tant de ses tentatives, est née la possibilité de bâtir une maison et un meuble en toute liberté, en tenant compte seulement des besoins de l'habitant et du goût de l'acheteur, ce qui était autrefois absolument interdit en Europe.

J'ai eu le plaisir de causer plusieurs fois de ces choses avec M. de Habermann, professeur à l'Académie des Beaux-Arts et président de la Sécession, un artiste plein de talent, d'esprit vif et ouvert, qui peint des portraits de femmes charmants, complexes, délicats et nerveux, avec de jolies couleurs et des modelés savoureux à la manière des anciens.

Je lui demandais d'où vient l'orientation actuelle de l'art décoratif munichois.

— Il y a vingt ans, me dit-il, un souffle apporté d'Angleterre a révolutionné l'art du meuble. Ce fut une protestation contre les appartements encombrés

et les meubles trop lourds. On voulait se mouvoir librement dans une chambre et trouver une place assez large pour s'asseoir. Mais, comme tous les mouvements trop brusques, celui-ci dépassa le but. On fit d'abord des oreilles et des bouches aux armoires. Avant tout, il fallait créer des chaises différentes de celles qui existaient et on leur mettait les pieds en l'air; quand on y était assis, impossible de se lever, sans emporter le meuble avec soi. Une réaction se produisit; les réformateurs s'assagirent, laissèrent la Belgique et Weimar s'empêtrer dans la folie du modern-style, et aujourd'hui un art nouveau, mais débarrassé de son extravagance, paraît prêt à se faire sa place au soleil.

L'Exposition de Munich était pour moi une occasion sans pareille de constater de mes propres yeux les efforts faits dans la capitale même de l'art allemand pour le libérer de ses entraves traditionnelles. C'était une exposition d'art industriel et décoratif, composée exclusivement des produits de Munich. J'y ai passé plusieurs journées.

Que je dise tout de suite mon admiration sans réserve pour un tel effort. Voilà une cité de 500,000 habitants qui organise avec ses seules ressources une exposition *purement locale*, qui trouve le moyen de remplir six grands halls et quatre cents salles, avec les seuls produits de son activité. Je cherche en vain ailleurs une ville où une œuvre de cette ampleur se soit produite. Il faut admirer la foi, l'énergie des organisateurs, mais aussi leur ingénio-

sité, leur sens de l'organisation et la richesse de leur imagination.

Nous nous trouvons ici devant une véritable renaissance de tous les arts industriels, parallèle — je l'ai dit — à la renaissance architecturale. On dirait que la vitalité de la Bavière ne trouvant pas, pour des causes économiques, à se dépenser ailleurs, s'est concentrée sur les applications pratiques de l'art, avec une seule formule et une seule méthode : le retour à l'étude de la nature.

Et cette exposition n'a rien d'une foire. C'est plutôt un musée du luxe décoratif d'aujourd'hui. On y démêle aisément son caractère éducatif et ce souci général de former le goût et de le réformer. Depuis les barrières, les billets d'entrée et les prospectus, jusqu'à l'arrangement des salles et aux objets exposés, tout voudrait être artistique et l'est, en effet, souvent.

Comme je ne pourrais pas tout vous montrer, je m'en tiendrai pour l'instant aux salles d'ameublement. J'en ai compté environ soixante-dix. Je dois l'avouer, pour mieux faire comprendre ce qui va suivre : sur ces soixante-dix chambres, à peine quelques-unes m'ont-elles satisfait complètement. Beaucoup sont d'un goût discutable, avec parfois un raffinement d'ingéniosité dans la laideur qui paraît une gageure. Mais il n'importe! Le fait grave, c'est qu'il ait pu se trouver, dans une seule ville allemande, de 500,000 habitants, un tel rassemblement d'efforts et de recherches, vers la nouveauté et l'indépendance.

L'art allemand, en général, et l'art munichois, en particulier, tâtonnent encore. Les Allemands n'ont pas nos siècles d'éducation. Ils commencent, pour ainsi dire, à avoir des écoles d'art, à prendre cons-

cience de la laideur et de la beauté des choses extérieures. Ils cherchent; quelques-uns même cherchent trop. Vouloir la nouveauté à tout prix est une manie à laquelle beaucoup n'échappent pas.

La nouveauté de leur décoration et de leurs mobiliers ne consiste pas tant dans la recherche de formes, de lignes inédites que dans la variété de la matière employée. Le bois verni, ciré, teinté, devient une matière infiniment changeante et diverse, dont les tons s'harmonisent avec les céramiques, les cuivres repoussés, les vitraux, les ferronneries, les tentures. Le cuivre est martelé ou repoussé selon des motifs multiples toujours inspirés par l'observation directe de la nature. Le fer également. La terre elle-même prend dans les poteries émaillées des tons tout à fait imprévus. On tire de la matière première le maximum d'effets possibles; la chimie des couleurs y aide énormément. On voit, en Allemagne, une infinité de nuances d'étoffes, de papiers et de bois, totalement inconnus chez nous. Les artistes décorateurs osent des harmonies hardies et parfois heureuses. Telle chambre violet et or avec son plafond à caissons dorés et verts, sa frise dorée de danseuses grecques, ses murs tendus de violet et lambrissés à demi de bois un peu sombre rehaussé d'or, ne manque ni d'originalité, ni même d'un goût un peu brutal. Une autre salle à manger est tendue de toile brute écrue, avec une frise blanche unie où est dessiné un damier. La table, les chaises sont paysannes, en bois gris foncé garni d'une étoffe vert sombre. D'une grosse tringle d'acier noirci pendent des rideaux blancs à dessin bleu. Je signale pour son originalité un cabinet de toilette tendu de toile lavande, avec son

armoire à glace encastrée dans le mur, surmontée d'un arc de cuivre orné, ses crapauds d'étoffe verte, son lustre de verre et cuivre en pendeloque.

M. Seidl, architecte, a fait ce qu'on peut rêver de mieux comme intérieurs rustiques, salles de chasse, salles de repos.

M. Bruno Paul a dessiné plusieurs mobiliers, dont une bibliothèque, qui sont d'un goût presque parfait. Mais j'ai noté une salle à manger horrible : des appliques en feuillage de tôle peinte en vert sombre se hérissaient sur les murs, les glaces s'entouraient de buis avec des oiseaux de bois coloriés; au milieu de bouquets d'hortensias, il y avait d'autres oiseaux en bois découpé. On ne peut rien rêver d'aussi laid et d'aussi naïf. Et que dire aussi de cette salle de billard en acajou, où de grossières mosaïques dorées surmontent la cheminée, avec des colonnettes de marbre blanc; et de cette chambre à coucher tendue de gris cendré où court une frise vert pomme et bleu de ciel, brodée à larges points de figures de perroquets et de pies! Vous admirez l'ingéniosité d'une salle de repos en bois clair travaillé; dans les angles, des asiles charmants sont ménagés sous des voûtes arrondies, on y trouve des sièges confortables et pratiques, une niche pour les livres préférés, une autre pour le tabac et les pipes, de jolies petites fenêtres l'éclairent; mais au plafond, vous remarquez que le lustre est un petit ange de bois aux ailes dorées pendu tristement et sans raison au bout d'une chaîne.

On me demande comment une ville qui n'est ni spécialement commerçante, ni spécialement indus-

trielle, en est arrivée à remplir quatre cents salles intéressantes? La réponse éclairera lumineusement l'effort d'art qui travaille en ce moment Munich dans toutes les parties de son activité.

En effet, on fabrique dans toute l'Allemagne, et avec quelle abondance! des meubles, des étoffes, des céramiques, des papiers, des livres, de la maroquinerie, des poêles, des tapis, de l'horlogerie, de la cristallerie, des bijoux, de la ferronnerie, des ustensiles d'appartement, de cuisine, de bureau, des objets religieux, des joujoux, des cierges et des pains d'épices! Mais Munich a voulu montrer qu'on pourrait produire toutes ces choses sur des modèles différents de ceux que l'usage a banalisés ou enlaidis, et en même temps y apporter un souci d'art. La plupart des formes ont donc été mises en question, et sinon complètement modifiées, du moins étudiées à nouveau et traduites, interprétées librement. De ces milliers de tentatives que résulte-t-il pour Munich?

Tout ce qui peut contenir une parcelle d'art a trouvé sa place ici. On y voyait des chapelles d'une architecture nouvelle, des autels, des orgues, et des objets du culte d'un dessin inconnu, les vitraux, les crèches, les urnes pour les cendres, les lanternes, les veilleuses, les chandeliers, les ostensoirs, les reliquaires, les troncs, les bannières, les croix même, les étoles et les chasubles offraient soit une combinaison de lignes, soit une harmonie de couleurs inattendue.

Les faïences et les porcelaines sont d'un dessin et d'une décoration presque toujours charmants de simplicité, de sobriété et de fraîcheur, les artistes se contentent en ce moment de les orner d'une simple et

fine bordure de feuillage vert, ou de rosaces simplifiées, ou d'une sorte de damier ingénieux.

Leurs poêles ne se tassent plus bêtement dans les coins, on tire parti de cette chose encombrante et laide : ce sont de jolis meubles de céramique bleue ou verte ou blanche aux portes de cuivre travaillé et orné de sujets de bronze ou de marbre.

Ce que j'ai aimé énormément, ce sont leurs papiers de tenture, certaines étoffes d'ameublement, leurs lustres de cuivre, leurs bois teints de tant de couleurs, leurs céramiques. Je me disais : « Si certains tapissiers parisiens avaient à leur disposition ces étoffes et ces couleurs, ils créeraient des choses exquises. » Car voilà la réserve à faire : le goût n'est pas encore épuré. Ils ont la hardiesse, l'initiative, la recherche; mais ils ne savent pas encore *harmoniser*. Cependant, ils cherchent, ils cherchent, ils travaillent.

Toutes leurs boîtes sont peintes à la main, des coffrets sont pyrogravés d'ornements jolis, il y a des jeux d'échecs sculptés par des artistes d'après leur imagination personnelle. Les salles de jouets retiennent longtemps la foule. Les créations, très simples, sont d'un réalisme amusant; des fresques comiques, de couleurs crues, courent autour des murs, les figures des poupées, au lieu de se ressembler toutes, ont chacune une expression et un comique particuliers.

Les pains d'épices eux-mêmes offrent des dessins nouveaux, les cœurs s'enflamment comme des rosaces gothiques, les paniers et les corbeilles débordent de mille fleurs jaunes et rouges, de feuilles vertes, et on se met à regretter le bon saint Nicolas à crosse et à bonnet d'évêque, qui portait à son côté des paniers pleins d'enfants. Les fabricants de cire ont voulu

aussi faire de l'art moderne. Leurs bougies sont coloriées et sculptées d'ornements inédits; les rats-de-cave deviennent des objets d'art, des câbles multicolores, des pommes, des sphères, des pelotes dorées, vertes et rouges, il y a des cierges de toutes les nuances possibles, jusqu'à des cierges noirs. La plupart de ces couleurs sont délicieuses, et donnent une grande gaîté à l'éclairage.

Il ne faut pas croire non plus que toutes ces choses soient originales. Un œil exercé découvrirait vite le modèle de ces meubles Louis XVI, de ces salons et de ces salles de musique Empire, de ces papiers de garde du dix-septième siècle, de ces affiches démarquées de Toulouse-Lautrec, de ces bagues copiées d'Armand Point et de Rivaud, de ces émaux et de ces orfèvreries qui pourraient être signées des noms les plus connus de l'art parisien, de ces céramiques inspirées de Lachenal. Et c'est là justement ce qui doit faire réfléchir les artistes et les producteurs d'art décoratif et industriel français. Leurs produits coûtent cher, très cher, ils s'adressent à la clientèle riche. Et voilà que se lève devant eux une armée d'élèves habiles, rompus déjà à leur métier, et qui, bientôt, arriveront à fournir à la clientèle moyenne, l'équivalent de leurs œuvres personnelles. Nous pourrons continuer à être fiers de nos artistes créateurs, de nos imaginations de grâce et de beauté, mais le monde sera inondé de copies et d'interprétations, ou d'adaptations économiques de notre génie artistique. Il sera alors trop tard pour s'inquiéter et pour réagir.

Et que résulte-t-il, en somme, de cette Exposition?

Il résulte la preuve que Munich est un foyer d'art intense et vivace, et que rien en Allemagne ne peut lui être opposé. Si je disais que du premier coup, on a créé là des chefs-d'œuvre éternels, des formes définitives, un art complet et nouveau, je ferais rire de moi à Munich même.

Mais ce que je puis affirmer en toute conscience, c'est qu'un grand exemple est donné, et qu'il est malheureux et déplorable que nos artistes et nos fabricants ne se soient pas portés là en foule pour jouir de ce spectacle et profiter de la leçon magnifique qui en émane. Non pas une leçon de beauté définitive ni un spectacle de perfection, car ce dessein universel de tout changer doit fatalement engendrer des laideurs. Mais un spectacle d'activité sans égal dans notre temps et une leçon d'énergie.

Et le plus admirable dans ce résultat, c'est que l'État n'y a participé que par sa bienveillance et un appui financier modéré; la ville a pris toutes les initiatives, et ce sont les artistes *eux-mêmes*, librement, spontanément, qui réalisèrent cet effort.

Comment les artistes et les artisans français apprécient-ils ce progrès énorme, obtenu en dix ans?

Voilà ce que nous allons chercher.

LA LEÇON DE L'EXPOSITION DE MUNICH

Les artisans français visitent l'Exposition de Munich. — Leur étonnement. — L'angoisse d'un artiste patriote. — Écoles professionnelles françaises. — Ce qu'elles valent. — Leur faillite. — L'auteur accompagne les artisans français. — Il écoute leurs doléances et note leur stupéfaction. — Critiques. — Éloges. — Cri d'alarme. — Écoles allemandes. — Pédagogie réaliste. — Exemples à suivre. — L'Enseignement français doit être transformé. — Qu'est-ce que le dessin? — Résultats remarquables. — Travaux d'élèves. — Joaillerie, ferronnerie, dinanderie, ciselure, gravure, sculpture sur bois, etc., etc. — Raisons de notre décadence technique. — Indifférence générale.

En parcourant les quatre cents salles de l'Exposition, je me demandais ce que pourraient bien en penser des artistes et des artisans français s'ils débarquaient là tout à coup. Et voilà qu'un jour j'apprends que justement le congrès français de l'Union provinciale des artisans d'art va se réunir à Munich.

La Ville de Paris avait envoyé à ce congrès une délégation dont faisait partie Rupert-Carabin, notre grand sculpteur sur bois, en même temps que M. Quentin-Bauchart et M. Brunet, conseillers municipaux. M. Frantz-Jourdain, l'éminent architecte, pré-

sident du Salon d'automne, était là, et aussi M. Prouvé, président de l'École de Nancy, et des délégués de toutes les provinces, mais surtout de l'Est, de Nancy et de Besançon, des architectes, des dessinateurs, des artisans du meuble, de l'orfèvrerie, de la décoration en général. J'ai pu causer longuement avec quelques-uns d'entre eux, et c'est leur opinion que je vais donner ici.

M. Carabin est le plus passionné. Alsacien d'origine, il suit depuis longtemps les progrès de l'art bavarois. Et cette fois, le voilà profondément désolé :

— Ce que nous voyons ici, me dit-il un soir, les larmes dans les yeux, précise la faillite de la pédagogie artistique française. Les travaux des élèves des écoles décoratives munichoises seraient dignes de figurer dans nos Salons annuels, pour la science technique dont ils témoignent. Nos meilleurs ouvriers d'art ne connaissent pas mieux leur métier que ces élèves-là. Je parle de nos *meilleurs*, oui, insista-t-il, de l'*élite*.

— Voyons, lui dis-je, nous avons à Paris des Écoles professionnelles, l'École Boule, l'École...

Il m'interrompit :

— Ah ! monsieur, gémit le bon sculpteur, que dites-vous là ? Oui, nous avons à Paris quatre grandes Écoles professionnelles : celle des meubles, l'École Boule ; celle du livre, l'École Estienne ; celle de la céramique, l'École Bernard-Palissy ; l'École Diderot pour les arts du fer, qui coûtent si cher aux contribuables. Eh bien ! savez-vous que lors de l'Exposition décorative du musée Galliera — je fais partie du jury — nous nous demandâmes si nous ne devions pas refuser en bloc tous les envois de ces Écoles ? C'était pitoyable à pleurer.

« Quant aux travaux des artistes munichois, ils prouvent une maîtrise remarquable dans la technique, et leur hardiesse de conception est souvent heureuse. Ils cherchent, ils cherchent, pendant que nous nous regardons le nombril comme des bouddhas satisfaits, et que nous nous grisons de phrases sur notre passé. »

Et ce brave homme, cet artiste passionné, avec sa sympathique figure rasée d' « imagier » du moyen âge, comme sculptée au couteau, montrait une peine sincère.

Voilà vingt ans que, tout en produisant lui-même des chefs-d'œuvre d'ébénisterie, ce « huchier », comme on disait autrefois, prêche en France contre le triste enseignement de nos Écoles, qu'il réclame à grands cris le retour à la nature, qu'il prédit ce qui arrive aujourd'hui. Cette Exposition de Munich est, en effet, le triomphe de Carabin, la démonstration émouvante de la vérité de ses théories et la triste réussite à rebours de son apostolat.

Je lui demande s'il veut m'accompagner à travers les salles de l'Exposition.

Dès les premiers pas, Carabin me signale des fautes de goût : des armoires, d'autres gros meubles n'ont pas de pieds, reposent à même le sol, ce qui leur retire toute légèreté et tout élan.

— C'est laid et illogique, fait-il.

D'autres, en bois clair, reposent sur des pieds peints en noir, invisibles sur un tapis sombre, et ont l'air, par un banal effet d'optique, d'être suspendus, et de ne reposer sur rien. Des chaises, des tables robustes ont des pieds trop mièvres, minces comme des allumettes, et paraissent vouloir se briser au premier fardeau qu'on y déposera. De fait, certains ont

mis à leurs meubles six pieds au lieu de quatre.

— Quand leurs pieds sont bien proportionnés, ce sont des pieds Louis XVI, remarque mon guide.

« Tout n'est pas encore admirable, continua-t-il, eux-mêmes le reconnaissent; cependant les progrès réalisés depuis dix ans sont déconcertants. Leurs défauts tiennent en partie à la lourdeur de la race. Même les maisons rococo — comme ils disent — sont lourdes : voyez celles de Dresde et de Prague. Mais ici, quand un artiste ou un artisan fait une erreur, on ne lui jette pas la pierre, on dit : « Il fera mieux la prochaine fois ».

Plus loin, nous sommes dans un salon en bois de citronnier, décoré d'or et de soie jaune.

— Voici du pur Louis XVI, fait mon compagnon. Approchez-vous, regardez comme c'est fini, quelle technique! ces assemblages, impossible de mieux les réussir. Il nous reste très peu d'ouvriers en France capables d'un tel travail, et bientôt, si nous ne prenons pas garde, il n'y en aura plus du tout.

Un des meilleurs ouvriers ébénistes du faubourg Saint-Antoine — devenu patron — se trouvait avec nous. Je l'interrogeai :

— C'est vrai, me dit-il. A l'heure qu'il est, la plupart des bons ouvriers sont luxembourgeois, belges ou allemands.

— Regardez ce piano à queue, fit Carabin. On dirait un meuble de plomb.

En effet, massif et de ligne épaisse, il était porté par trois groupes de supports composés de trois énormes pieds chacun, soit neuf larges pieds pour porter cette lyre couchée!

— Toutes ces fautes, fis-je, ne prouvent-elles pas

qu'on a beaucoup à faire ici pour nous rattraper?

— Non, rectifia-t-il, ces défauts ne sont pas graves, ils s'en débarrasseront vite. Je vous le répète, leur goût n'est pas encore formé. Mais ils avancent à pas de géants et, dans dix ans, si un miracle ne vient pas secouer notre torpeur, nous serons non seulement rattrapés mais dépassés.

« Déjà, avec une rapidité incroyable, ils se sont corrigés de leur défaut principal : l'exagération de l'ornementation. Ils sont partis, cette fois, d'un point de vue opposé à ce défaut qu'on peut appeler national, ils veulent être sobres, et vous voyez, ils n'ornent point.

« Généralement, en art on simplifie quand on sait beaucoup. Chez eux la simplification est toute négative, et on pourrait dire : préventive. Ils réagiront, soyez tranquille.

« Je trouve leurs couleurs un peu tristes, comme leur musique et leurs chansons. Ils ressemblent aux Bretons qui chantent tout en mineur, même : *Viens, poupoule!* — Peu de rouge, remarquez. Le rouge, c'est la violence, le glaive qui tombe... Héraldiquement, le rouge est droit, le bleu, horizontal, couleur du rêve, c'est la nuance étendue, infinie, calme. Ils aiment le bleu. Louis II disait toujours à ses décorateurs : « Je veux du bleu ! Je veux du bleu ! »

« Ils ont en moins ce que nous avons en trop. Chez nous le métier s'en va, tué par l'enseignement théorique et par la spécialisation ; chez eux, au contraire, l'enseignement manuel bien développé accapare toutes leurs forces d'attention et d'application, et, comme leur pédagogie théorique est presque nulle à côté de la nôtre qui absorbe tout, leurs conceptions sont inférieures à l'exécution.

« Nous pouvons nous défendre encore. Mais il est grand temps. Tout ce que vous voyez ici coûte très cher à établir, car ils tâtonnent, mais ils arriveront bientôt, demain peut-être, au bon marché, et alors ils inonderont le monde entier de leurs produits. Là est le danger. »

La première cause du progrès des arts industriels allemands est donc bien l'organisation des écoles et la pédagogie allemande. De sorte que, si les congressistes français ont raison, après avoir dit que l'armée française avait été vaincue en 1870 par le maître d'école allemand, il faudra dire bientôt — si nous ne réagissons pas immédiatement, — que le commerce et l'industrie artistiques français seront battus aussi par les écoles allemandes.

Les Allemands ont, en effet, depuis une vingtaine d'années, surtout depuis dix ans, multiplié dans tout l'Empire les écoles techniques, les écoles professionnelles et les écoles de perfectionnement (cours d'adultes[1]). Nous sommes à cet égard indiscutablement inférieurs, et de beaucoup. Mais nous nous figurions que nos voisins, sous le rapport de l'enseignement des arts décoratifs — étaient restés très inférieurs à nous. Or, voici que la rencontre inopinée d'artisans venus de toutes les provinces françaises

1. M. Georges Blondel, dans une excellente plaquette, *L'Éducation économique du peuple allemand*, vient de nous apprendre qu'elles sont au nombre de 900 ! Mais il nous montre en même temps que ce qui fait leur importance et leur valeur c'est surtout la composition de leurs programmes, — j'ajouterai, moi, la valeur de leurs maîtres. Ses conclusions sont d'une indiscutable vérité.

m'ouvre tout à coup les yeux, m'apprend que l'enseignement professionnel des arts décoratifs n'existe pour ainsi dire pas chez nous ; que les élèves de nos écoles reçoivent un enseignement à peu près exclusivement théorique, et qu'au sein même des ateliers privés l'apprentissage se meurt, l'apprentissage est mort, étouffé par la spécialisation.

En contraste avec cette organisation et ces méthodes caduques et leurs déplorables résultats, voyons ce qui existe dans la capitale bavaroise.

A part l'Ecole décorative, où les élèves ne sont admis qu'avec de certaines connaissances artistiques, Munich possède quatre écoles professionnelles municipales. Vous allez voir avec quelle méthode, quel esprit de suite est comprise la pédagogie du futur artisan et du futur artiste.

Dès l'école maternelle, à quatre ans, on lui apprend à dessiner et à modeler, à se servir de ses mains, à observer les formes et les couleurs. Il y avait à l'Exposition une salle très amusante, remplie d'objets modelés et peints par les enfants des *Kindergarten* : c'étaient des fruits, des objets usuels, voitures, brouettes, couteaux, boîtes, encriers, animaux domestiques, bossus, tortus et bancals, naturellement, mais qui montraient au moins le souci du pédagogue de forcer l'enfant, dès l'âge le plus tendre, à observer la nature et à se servir de ses mains. Si un enfant manifeste quelque aptitude pour le découpage, le dessin, le modelage, il est signalé à l'école communale où il va entrer, et on le pousse aussitôt vers un métier manuel.

A l'école communale — je l'ai déjà dit, je crois, — chaque élève doit travailler six heures par semaine

dans les ateliers du bois et du fer. Ceci est obligatoire. Quand les enfants arrivent à treize ou quatorze ans, ils connaissent les éléments du métier de menuisier, de serrurier, de forgeron; ils savent faire une charnière et tourner un pied de table. Ils peuvent alors ou entrer dans un atelier ou dans une usine, ou suivre les cours des écoles d'apprentissage.

Ces écoles sont des modèles d'organisation. Il y a des cours pour toutes les spécialités : ébénistes, tonneliers, tapissiers, tourneurs, carrossiers, sculpteurs, dessinateurs, ferronniers, poêliers, selliers, dentistes, etc. Chaque classe a son petit musée séparé, pratique, parlant.

Les selliers apprennent à fabriquer des harnachements, des valises. Les tapissiers doivent dessiner des draperies et les poser eux-mêmes, faire des capitons, etc. On exerce leur œil; quand ils ont exécuté un meuble et qu'il s'agit de le recouvrir, par exemple, on le place devant un paravent à cent feuilles mobiles de couleurs différentes qui figurent la tenture, et ils doivent décider, d'après cette épreuve, de la nuance du cuir ou de l'étoffe.

Par mille moyens de ce genre, l'éducation technique des futurs artisans et des artistes est poussée à ses extrêmes limites.

Je voulus visiter les écoles. Malheureusement elles étaient en vacances. Mais l'un des professeurs, un sculpteur de talent, M. Wadere, s'offrit à nous conduire dans les classes, à nous en montrer l'organisation et à nous en expliquer la pédagogie.

Ce que j'appris de plus clair dans cette visite, c'est que les sculpteurs sculptent la pierre, le marbre, le granit, le bois, le coco. Ils modèlent aussi la glaise,

mais seulement accessoirement, pour s'aider dans un morceau difficile. Les ciseleurs apprennent à modeler d'après nature mille objets d'ornement, des fleurs, des plantes, des animaux vivants. Ils travaillent sur la matière elle-même, passent leurs émaux au four.

Les céramistes font des vitraux, choisissent les tons, les mettent en plombs. Le maître les guide, les critique. Ils façonnent des assiettes, des poteries, de *leurs mains*, modèlent, tournent, mettent au four, surveillent la cuisson, l'émaillage. Leur atelier renferme un laboratoire complet pour ces opérations.

Les peintres décorateurs apprennent à peindre sur la toile, le plâtre, le ciment, la pierre, le carton. Comme les procédés techniques varient suivant les matières, ils doivent s'être entraînés sur toutes. Deux ou trois fois par semaine, le maître les envoie chez des patrons décorateurs de la ville pour se perfectionner, se rendre compte des difficultés pratiques du métier. Par la fenêtre de leur atelier, les élèves décorateurs peuvent voir, sur un mur d'en face, des taches de couleurs différentes, horizontales et verticales, qu'on a posées là pour les habituer à juger de l'effet optique des nuances et pour éprouver leur résistance à l'air.

Les graveurs et les lithographes reproduisent des affiches, des estampes à l'aide d'un procédé nouveau qui remplace le bois. Ils gravent à même le linoléum et obtiennent des résultats étonnants.

Ceux qui se destinent à la gravure sur étoffes sont envoyés d'abord dans une usine où pendant plusieurs mois ils apprennent les conditions matérielles du métier. Puis ils reviennent à l'école où leur est donné l'enseignement artistique. Non seulement on leu

apprend à dessiner des motifs d'ornement, mais on les oblige à les *réaliser* sur la toile, le coton, la soie, le velours. Il faut qu'ils impriment eux-mêmes leurs dessins et se rendent compte de ce qu'ils rendent transportés sur la matière.

— Voulez-vous comprendre mieux encore la différence entre la pédagogie des écoles allemandes et la nôtre, me dit Carabin ? L'enseignement du dessin vous la fera toucher du doigt.

Chez nous, le dessin est considéré comme un art ayant son but en lui-même. On apprend aux élèves à faire de beaux dessins avec des ombres, des images ! Et quand, à force de travail, d'application, un futur dentellier, un céramiste, un menuisier, un ferronnier sait dessiner des estampes, quelques copies ou quelques démarquages de vieux modèles, on l'envoie dans la vie... Va, débrouille-toi, tu es un artisan !

Or, pour celui qui ne veut pas devenir un peintre ou un graveur d'images, le dessin ne doit être qu'une *écriture*, non pas de la calligraphie, entendons-nous, mais de la cursive expédiée, c'est-à-dire un moyen de rendre rapidement à la minute, à la seconde, une idée fugitive, un mouvement, une ligne, une lumière. Les Japonais, nos maîtres à tous, l'ont compris et nous l'enseignent. N'importe quel grainetier japonais, après avoir enveloppé les graines que vous lui achetez, prend son pinceau et en trois ou quatre traits vous dessine la fleur qui sortira de ces graines. Il a eu plus vite fait ce dessin que vous n'auriez écrit le nom

de la fleur! Voilà à quoi doit servir le dessin dans toutes les écoles professionnelles.

Mais où est le professeur capable aujourd'hui de donner cet enseignement dans nos écoles françaises d'industrie?

En Allemagne, non seulement on ne dessine jamais d'après des estampes— ce qu'on n'ose même plus faire chez nous, — mais on a abandonné presque complètement le modèle de plâtre, les empaillages, les modèles morts. On ne dessine que d'après nature, et, pour arriver à l'exécution rapide, au dessin vivant et mouvementé, tous les modèles, autant que possible, sont des modèles vivants.

Les plâtres sont encore là, dans les coins, mais on ne s'en sert plus. Devant les tables, à la place des plâtres, des tortues, des serpents, des grenouilles, des sauterelles, des caméléons, des lézards, des arbres même, avec des oiseaux, des fouines, des écureuils vivants; si l'on est obligé, parfois, de les empailler, on leur donne, du mieux qu'on peut, l'apparence de la vie. Il faut aussi dessiner des feuilles mortes, des griffes d'animaux, des squelettes de chauve-souris. Sous une vitrine, parmi des herbes et des feuilles, vous voyez des abeilles volant, des escarbots, des taupes dans la position vraie qu'ils ont dans la nature; on fait entrer dans les classes des animaux, des chiens, des chats, des poules, des lapins, des cochons même, des perroquets, des pigeons et des oiseaux en cage. Vous pouvez voir des aquariums remplis de poissons et d'algues vivantes, toujours en mouvement, grâce au courant d'eau qui circule constamment. Les professeurs regrettent que Munich ne soit pas pourvu de jardin zoologique, afin de pouvoir y

mener dessiner leurs élèves. Comprenez-vous la différence entre un dessin exécuté dans ces conditions et un dessin d'après des plâtres morts ou même des modèles immobiles ? Pour restituer les mouvements rapides de ces bêtes, il faut dessiner très vite et beaucoup. Une poule qui picore ou se gratte, un chat qui joue offrent un enseignement bien supérieur à la copie de tous les antiques. Ainsi les élèves arrivent à une richesse de lignes, de mouvements qui, transportés dans leur art, stylisés avec ingéniosité, donnent des résultats étonnants.

On commence donc par copier la nature exactement : on voit sur les cahiers des élèves des araignées, des papillons, des scarabées, des herbes, des feuilles. Puis, peu à peu, de page en page, la bête ou le végétal se transforme, se dégage de la réalité, s'épure pour ainsi dire, jusqu'à être devenu une forme harmonieuse, eurythmique; cela s'appelle styliser. Chaque élève stylise suivant son goût et sa fantaisie. Et quand il a réalisé son ornement, il le traduit lui-même sur la plaque de métal repoussé ou ciselé, ou sur l'étoffe ou sur la porcelaine. De là une abondance de formes nouvelles, dont quelques-unes, forcément, sont remarquables. Répétez cet exercice toute l'année, dix ans de suite, et vous avez ce qu'on appellera bientôt « l'École de Munich », avec ses erreurs, c'est entendu, ses lourdeurs, ses imitations aussi, mais son incroyable faculté de produire et de multiplier.

L'exposition des travaux des élèves qui me permettait de constater les résultats de l'organisation et de la méthode d'enseignement dans les écoles munichoises m'attirait passionnément. Qu'était-ce donc

que ces travaux qui venaient d'émouvoir à ce point l'admiration de nos artisans français et de les effrayer pour l'avenir?

— Vous allez voir, vous allez voir! me dirent plusieurs d'entre eux qui m'accompagnaient dans ma visite.

Nous arrivâmes à la section de joaillerie. Sous des vitrines, bien mis en valeur, on voyait des timbales, des gobelets, de forme jolie, en métal étiré e repoussé, orné et ciselé, incrusté de pierres, comme on en voit aux devantures des joailliers.

Pour arriver à produire des objets comme ceux-là, il faut connaître à fond la technique de son métier. Ils seraient acceptés d'enthousiasme au Salon de Paris. *Et ce sont des travaux d'élèves.*

Nous passons à la ferronnerie. Ici, le navrement des artisans augmenta.

Des grilles de fer forgé, d'un dessin compliqué, des fleurs légères, des chardons, des roses, des œillets de fer emplissaient toute une salle.

Je distinguais bien la beauté de ces choses, j'en avais vu de semblables dans nos musées et nos expositions, mais je ne pouvais juger de leur valeur absolue.

— Il y a là une technique parfaite, affirmaient-ils unanimement, et s'il existe chez nous quelques *ouvriers de premier ordre* capables d'en faire autant, aucun professeur, ni, à plus forte raison, aucun élève, ne le tenterait. Voyez ce buste de bronze repoussé, en deux pièces, et ces têtes de lions en une pièce : c'est d'un travail merveilleux!

Notre groupe s'arrêta devant une grande branche de palmier de fer forgé.

— Voici, fit l'un de nous, le chef-d'œuvre... Il

exige une connaissance approfondie de tous les secrets de l'art du ferronnier. Il n'y a peut-être pas chez nous dix ouvriers capables d'en faire autant. Regardez ce marteau de porte... qu'on l'enfouisse pendant deux ou trois ans sous terre, et n'importe quel amateur le prendra pour un fer forgé de la Renaissance.

— Et vous pensez que nos élèves ne pourraient pas produire quelque chose d'approchant?

L'artisan à qui je parlais eut un rire amer :

— Les élèves de l'École Diderot ne sont même pas capables d'affiner un morceau de fer au marteau.

A la section de dinanderie, nous admirâmes des cuivres repoussés, émaillés, des vases, des plats, des cendriers, des vide-poches faits de rien, ornés d'un animal stylisé, sobre, élégant.

... Je passe. Devant chaque section les mêmes scènes se reproduisaient. La sculpture sur bois, la peinture à la fresque, les vitraux, la ciselure, la gravure, la lithographie témoignaient d'un art technique inouï. Les élèves du sculpteur Wadere, entre autres, ont exposé des objets de haut luxe, boîtes, coffrets, ornés de pierres, ciselés et fouillés; quelques porcelaines aussi jolies, aussi délicates que celles de Copenhague; des verreries, des buires, des statues. Tout cela fut modelé, fondu, ciselé, cuit et recuit par les élèves eux-mêmes à l'école.

Plus loin, nous vîmes des assemblages de boiseries d'un travail admirable. Les élèves se servent du fil d'assemblage pour faire de la décoration.

De même à l'atelier de broderie, de tapisserie et de dentelles, où les femmes apprennent tous les procédés connus, au fuseau, au crochet, au tambour, au filet.

à l'aiguille, à la réserve; elles teignent elles-mêmes leurs fils et leurs étoffes.

Songez qu'il y a quatre cents élèves dans les écoles de Munich qui font ces choses! Et ne dites pas que ce sont des objets d'exposition, fabriqués en vue de l'Exposition, avec la collaboration des maîtres... Les magasins de la ville en vendent, et pour produire tout cela il eût fallu que les maîtres travaillassent toute l'année sans désemparer. D'ailleurs, c'est une règle absolue ici, les professeurs ne touchent jamais à un travail d'élève. Imaginez donc ce que ces centaines de jeunes gens qui sortent chaque année de ces écoles pour entrer dans l'industrie vont arriver à produire d'ici quelques années.

Chez nous, au contraire, il faut se méfier des expositions du musée Galliera et autres, qui sont des manifestations déprimantes parce qu'elles sont trompeuses. Tout y paraît admirable, on s'extasie sur la perfection du métier, l'ingéniosité des modèles, que sais-je?... Erreur lamentable. Car il s'agit d'une présentation truquée des choses. On a là non une expression industrielle moyenne de l'art, mais quelques expressions individuelles.

Ici on pousse si loin l'enseignement technique qu'on voudrait imposer à tous les élèves de l'École des Arts décoratifs un stage préalable de trois ans dans une fabrique ou un atelier industriel. L'École ne leur serait ouverte qu'ensuite. On a, en effet, observé que les meilleurs élèves sont ceux qui ont fait ce stage.

Sortis des écoles municipales où l'on ne forme que des artisans proprement dits, les élèves deviennent d'excellents ouvriers d'art et des contremaîtres, possédant à fond leur métier. Ceux qui,

sortis des écoles municipales, sont entrés à l'École des Arts décoratifs de l'État[1] deviennent des professeurs, des directeurs d'usine, des chefs d'atelier. Les femmes entrent chez les orfèvres ou les fabricants de dentelles ou de porcelaine.

Les patrons favorisent de tout leur pouvoir les écoles d'apprentissage, sachant bien qu'ils en auront tout le profit. Ce sont eux qui alimentent les petits musées des classes; ils donnent à leurs apprentis toute la latitude nécessaire pour suivre régulièrement les cours. S'ils s'y refusaient, la loi, d'ailleurs, les y obligerait. Mais non seulement ils s'y prêtent avec enthousiasme, mais encore ils en profitent pour eux-mêmes. On fit l'an dernier dans une école de Munich un cours d'électricité appliquée à l'horlogerie; quarante patrons horlogers de la ville assistèrent aux leçons.

Bien mieux, ils consentent, d'accord avec les artistes munichois et guidés par eux, à réagir contre le mauvais goût qui durant de longues années fit à l'Allemagne une si mauvaise renommée qui dure encore, et, dépêchons-nous de le dire, à juste titre. Lors de l'Exposition, il fallut faire une grande sélection des objets exposés. Deux ans avant l'ouverture, les artistes chargés de cette besogne allèrent trouver les industriels :

— Montrez-moi, leur disaient-ils, ce que vous voulez exposer.

On leur montrait parfois des choses affreuses.

— Vous ne pouvez exposer cela.

1. Les élèves payent 50 francs par an. L'enseignement, suivant les cas, dure d'un an à quatre ans.

L'industriel le prenait de haut :

— Mon père pourtant a toujours fait ainsi...

— Il faut exposer autre chose ou vous abstenir.

— Que dois-je faire, alors?

— Je vous enverrai un artiste qui vous soumettra des modèles présentables.

— Personne ne me les achètera.

— C'est ce que nous verrons. Il faut d'abord montrer au public qu'il existe, même dans votre commerce, de jolies choses.

L'industriel se laissait convaincre et quelque temps après venait, ravi, montrer ses nouveaux modèles à l'artiste organisateur.

On me dira : Pourquoi alors les riches Allemands, ceux à qui leur fortune permet de s'offrir ce luxe, viennent-ils en France choisir le mobilier de leurs demeures, les joyaux et les toilettes de leurs femmes? Pourquoi les grandes compagnies de bateaux allemandes, quand elles veulent faire du vrai luxe, s'adressent-elles à des orfèvres parisiens?

C'est vrai. Je passais dernièrement à Wiesbaden, ville de richesse et de loisir, la plus riche d'Allemagne, et je fus invité à visiter la demeure d'un des plus grands négociants du pays. Elle venait d'être entièrement meublée par Krieger, appelé spécialement de Paris, pour dépenser 300,000 francs de boiseries et d'étoffes de France. En effet, le hall d'entrée, garni de tapisseries françaises du dix-huitième siècle, aux meubles de damas rouge, le boudoir meublé de bergères et de coussins d'un dessin exquis, le salon Empire vert et jaune, la salle à manger Régence en chêne et damas rouge, le salon de musique Empire et une chambre à coucher Louis XVI, réalisaient ce

qu'on peut rêver de plus élégant et de plus charmant dans l'art de l'ameublement. Le richard connaissait évidemment les meubles modernes aux formes rigides, aux pieds puissants, aux couleurs ternes créés par ses compatriotes, car il avait fait garnir son bureau et son sous-sol, transformé en bierstube, par un tapissier allemand. Cependant, quand il voulut mettre sa femme et ses filles dans un cadre joli, c'est à un tapissier français qu'il s'adressa.

Pourquoi cela? me dira-t-on.

C'est qu'en effet, heureusement, nos premières maisons sont les refuges des meilleurs artisans qui nous restent; c'est que, surtout, les peuples voisins, anglais ou allemands, n'ont pas encore trouvé les formes définitives, épurées, harmonieuses qui peuvent rivaliser avec celles de nos styles historiques. Mais dans peu d'années, demain peut-être, quelque artiste de Munich, mieux doué, trouvera ce qui manque jusqu'à présent à l'art allemand, et alors il se passera ce qui s'est passé déjà vers 1850 pour l'industrie chimique, en 1870 pour l'industrie militaire... En 1850, une armée de chimistes était prête, dressée depuis vingt ans dans les laboratoires de Liebig; en 1870, une armée de soldats et de généraux était prête, dressée par de Moltke. Demain, une armée d'ouvriers d'art sortira des écoles de Munich, de Darmstadt, de Berlin, de Dresde.

Heureusement pour nous, l'Allemand est long à concevoir et peu fécond en inventions artistiques. Nous pouvons encore rattraper le temps perdu si nous parvenons à secouer l'indifférence générale, l'indifférence du public, des critiques et surtout des intéressés eux-mêmes.

A WETZLAR

Le chemin quotidien de Werther. — La maison de Charlotte Buff. — Ce qu'elle est devenue. — Fausses reliques. — Promenade à la fontaine. — Le grand tilleul.

Wetzlar, septembre.

Après avoir grimpé des ruelles sinueuses, raides, mal pavées, bordées de vieilles maisons crépies à la chaux, dont les toits et un tiers de façade sont revêtus d'ardoises, chemin que Werther fit chaque jour du printemps et de l'été 1772, on arrive à la demeure de Charlotte Buff. C'est une petite maison à un étage, avec pignon, toute blanche et balafrée de poutres apparentes peintes en couleur lie de vin, et qui occupe le côté gauche d'une vaste cour pavée, entourée de vieilles bâtisses ombragées de deux ou trois grands arbres. Une grille de fer sans ornement sépare la cour et par conséquent la maison, de la rue. Hier, un incendie a brûlé l'immeuble qui occupe le fond de la cour et le mitoyen du logis de Charlotte. Des débris encombrent le sol comme un étalage de bric-à-brac parmi des poutres brûlées et des fers tordus.

Le visiteur qui a voulu se donner l'émotion d'un pèlerinage et qui vient de relire *Werther* se demande si rien n'a changé depuis que Gœthe est venu là... Ces murs ont l'air bien vieux, la grille de fer est toute rouillée... Werther a dû ouvrir cette grille grinçante, franchir, les yeux levés vers ces petites fenêtres, dans quel état de délice et d'angoisse, les quelques mètres qui la séparent de la maison... « Je vais la voir, me dis-je le matin quand je me lève, et que joyeux je regarde le gai soleil; je vais la voir! Et alors, je n'ai plus un désir tout le reste du jour; devant cette perspective, tout s'efface. »

Des diaconesses ont pris possession de la demeure du pasteur Buff devenue un orphelinat, et les deux pièces du rez-de-chaussée sont transformées en cuisine et en salle de repassage. C'est probablement dans la salle située à gauche de l'escalier que Gœthe, le soir où il vint la chercher pour le bal, vit pour la première fois Charlotte, en robe blanche garnie au sein et aux bras de rubans rouge pâle, et coupant des tartines de pain noir à ses frères et sœurs pendus à sa jupe; c'est là aussi sans doute qu'il venait exhaler l'ardeur de son âme haletante. « Déjà plus d'une fois, je me suis promis de ne plus la voir si souvent... mais qui pourrait tenir une pareille résolution? Tous les jours je succombe à la tentation. Le soir je me dis sincèrement : « Demain tu resteras chez toi ». Le lendemain arrive, je trouve un argument sans réplique, et avant même de m'en apercevoir, je suis chez elle. Ou bien c'est elle qui m'a dit la veille : « Vous revenez demain? » et comment alors n'y pas aller? »

Le voici, en effet, qui entre, un jour d'automne, par cette porte...

Un escalier de bois, raide et vermoulu, qui gémit à chaque pas, conduit à l'étage.

La chambre principale est basse et ses fenêtres donnent sur la rue et sur la cour. Aux murs, de vagues déesses et des femmes drapées se découpent en grisaille, comme dans les fresques pompéiennes.

C'était sans doute « la belle chambre » de la maison et c'est là que Gœthe vécut ses heures de désir et de jalousie, quand il n'allait pas faire sa partie à la Tafelrunde, à l'hôtel où il prenait ses repas.

Le portrait de Lotte et celui de son père sont suspendus au mur. Ses yeux largement fendus éclairent son ovale régulier et des boucles blondes tombent sur les épaules.

On a réuni dans la plus grande chambre du premier étage tout ce qu'on a pu retrouver des souvenirs de famille...

Une épinette, une pharmacie de famille, une boîte à bijoux, une vieille commode, une armoire, un canapé vert et quelques chaises.

Faut-il croire à l'authenticité de ces reliques ? On est encore libre de la discuter... Bientôt, il sera trop tard. La gardienne sourit quand on lui pose la question. C'est que l'idée est venue très tard à la municipalité de Weimar de créer ce pèlerinage, et dame, depuis 1772, les meubles ont bien pu changer plusieurs fois, et pourquoi ces objets seraient-ils restés là ?... La gardienne sourit.

N'importe, les pèlerins se plaisent à les croire vrais... on vient ici comme on vient à Weimar revivre le passé, et dans ce décor vieillot, si calme, on

y réussit, par instant. Pour aider à la suggestion, s'étalent dans des vitrines toutes les éditions allemandes, anglaises et françaises que l'enthousiasme romantique fit de l'œuvre de Gœthe, toutes les gravures, estampes, miniatures et vignettes représentant les épisodes du drame amoureux unilatéral. Voici l'image classique : Werther vient chercher Lotte pour le bal. Elle a sa robe à paniers, et dans ses cheveux une guirlande de roses, elle serre dans ses bras une miche énorme qu'elle coupe en tartines pour distribuer aux six ou sept mioches qui l'entourent. Werther, dans le fond, par une porte entr'ouverte contemple, ému et ravi, ce tableau familial. Voici les adieux de Lotte et de Werther dans cette même salle où repassent et amidonnent en ce moment les religieuses aux cornettes blanches. Puis des promenades au clair de lune — et le désespoir de Lotte sur la tombe de Werther — et Lotte remettant les pistolets au domestique de Werther. A côté, des broderies, petits sacs, béguins et autres souvenirs de la famille Buff, avec des lettres du père et des frères, et des cousins de Lotte et des autographes jaunis de Gœthe. De tous ces souvenirs monte une odeur subtile d'antiquité et de poussière qui se mêle à l'âcre odeur de l'incendie d'hier à peine éteint.

N'oublions pas l'écorce du grand tilleul à l'ombrage duquel Gœthe allait lire Homère, et dont les Américains et les Anglais n'oublient jamais d'emporter un morceau.

C'est tout, c'est trop peu ou c'est trop.

La grille se referme sur nous. La tiédeur d'une journée d'automne rend plus apaisante encore la quiétude des rues désertes — si propice à la résur-

rection du passé. Partout il vous poursuit; à plusieurs endroits, des plaques de marbre à lettres d'or commémorant un souvenir rappellent aux imaginations vagabondes et aux mémoires infidèles que l'on est à Wetzlar pour ne songer qu'à Werther et à Lotte. Elle vous conduisent au grand tilleul où Gœthe venait rêver par ces mêmes après-midi d'automne, le long des sentiers jonchés de feuilles d'or, bordés de vergers et de jardins. Werther y descendait seul et venait s'asseoir sur le banc rustique fait de bûchettes de bois brut, qui entoure le tronc du tilleul. De vieilles douairières à lunettes passent sans bruit, sur l'épaisseur des feuilles mortes et l'on n'entend que le glouglou d'une fontaine voisine, où l'eau coule lentement entre de minuscules rochers couverts de lierre : tout près s'élève le buste de Gœthe en perruque, drapé à l'antique, et sur le marbre blanc on lit : « Gœthe in Wetzlar, 1772 ». Il devait ensuite suivre les sinuosités de ces sentiers qui mènent en dehors de la ville sur la colline d'où l'on domine Wetzlar et la vallée de la Lahn. Des villas qui eussent été des châteaux alors, s'espacent dans les vergers, en face s'étendent des promenades avec pelouses, bassins et parterres fleuris où des petites filles à longues nattes blondes jouent au diabolo — et voici la route bordée de haies et de marronniers près de laquelle dorment dans le cimetière, sur la hauteur, les vieux de Wetzlar, et le pauvre Jérusalem, secrétaire de l'ambassade du Brunswick, le véritable Werther en somme, authentiquement mort, celui-là, par désespoir d'amour. « Il a été enterré la nuit, dans le cimetière ordinaire: un petit cortège et des gens avec des lanternes l'ont suivi; des garçons coiffeurs l'ont porté,

la croix en avant. Aucun prêtre ne l'a accompagné. »

La ville apparaît en bas, dans une cuvette verdoyante qu'entoure la ligne sinueuse des collines. Un vieux château dresse sa silhouette sur un promontoire en feu, et les courbes de la Lahn, en bas, miroitent au soleil. Une lumière bleue s'épand sur toute la vallée amollissant les contours des collines, baignant les arbres et les maisons dans des demi-tons qui s'harmonisent avec le bleu cendré du ciel. Des aboiements de chiens montent de la vallée vers la route qui la surplombe. Un char passe, traîné par un bœuf, et laisse sur la route des senteurs d'étable. La tête entourée d'un madras blanc, une fille silencieuse cueille des pommes dans un verger. Des marrons d'Inde tombent pesamment en se fendant sur le bord des fossés couverts de feuilles où se mêlent tous les tons des ors et des cuivres oxydés avec çà et là le vert persistant des dernières pousses.

On rentre à Wetzlar par des rues en pente qui dévalent, tortueuses, jusqu'à la place du Dôme. Elle n'a point changé depuis le jour où Gœthe la traversait pour aller prendre ses repas au *Gasthaus*. Une plaque de marbre blanc, ici comme là bas, commémore ce souvenir, et plus loin, dans une ruelle étroite, une autre indique la maison qu'il habita en 1772. Des échopes d'artisans l'entourent, des enfants de retour de l'école envahissent les étroites ruelles et habitués aux visites des étrangers, reconnaissant bien vite leur nationalité, vous saluent avec un sourire d'un « Bonjour, monsieur! »

De retour vers la gare, l'illusion du passé s'évanouit. Quelques cheminées d'usines, un gazomètre, des bruits de sirène font oublier la quiétude de la

charmante petite ville. Tout ce qu'ignorait Werther s'étale ici : *Consumv erein*, fonderies, fabriques de machines, aciéries! Il ne reste plus pour aider au souvenir que le nom magique inscrit aux lanternes de la petite gare et le panorama des collines sur lesquelles tombe le crépuscule.

LE PARTICULARISME

L'Empire est-il solide? — Peut-on désagréger ce trust? — Non. — Les provinces Rhénanes boudent encore. — « Cela passera », dit M. de Bülow. — Sentiments impérialistes en Bavière. — La guerre de 1866. — Pas de rancune. — Traces des vieilles divisions. — On se défend contre la Prusse, non contre l'Empire. — Comment on résiste. — Les timbres-poste. — Les chemins de fer. — L'affaire Lippe-Detmold. — Guillaume II ne met pas assez d'huile dans ses rapports avec ses confédérés. — Antipathie de races. — Qu'arriverait-il en cas de guerre malheureuse pour l'Allemagne?

Un de nos compatriotes rencontré en Allemagne me disait :

— Si nous étions des politiques avisés, c'est vers les sentiments particularistes des États importants que nous dirigerions nos efforts. L'Allemagne constitue, à l'heure présente, une sorte de trust qui n'est pas définitif. Il ne faut pas s'attaquer au siège social, à la tête, car alors il se défend terriblement. Il faut s'adresser aux actionnaires, à ces participants malgré eux, qui ont eu la main forcée, quelques-uns brutalement, et qui pensent encore à leur indépendance

perdue... En attisant ces souvenirs d'hier, on aurait des chances de désagréger le bloc, qui n'a que l'apparence de la cohésion. Et quand viendrait l'assemblée générale, on verrait! Nous savons pourtant bien comment on se débarrasse d'une gérance...

Ces paroles me furent dites presque au début de mon séjour en Allemagne. Je les notai soigneusement, me réservant d'en vérifier le bien fondé.

J'ai mis à cela la meilleure volonté du monde. J'ai interrogé bien des gens sur ce sujet; dans bien des milieux, j'ai profité même souvent de l'état d'hostilité où je trouvais les esprits contre la personne de l'Empereur, pour exciter des Bavarois, des Hanovriens, des Hessois, des Saxons, des Wurtembergeois contre l'hégémonie grandissante de la Prusse. Il faut bien en convenir, ce fut en vain. Chez les Polonais eux-mêmes, les chefs qui me parlèrent assurent que leurs seuls adversaires sont les bureaucrates prussiens, et protestent de leur loyalisme envers la Couronne de Prusse. Et quand je me permis de mettre en doute la sincérité de leurs protestations, on me rappela que les soldats polonais furent, en 1870, des plus ardents contre nous.

Tous comptes faits, je ne crois donc pas qu'au sens où nous l'entendons communément en France, c'est-à-dire une possibilité permanente de scission entre les différents États qui composent l'Empire allemand, je ne crois pas à l'existence actuelle d'un particularisme.

Je crois, au contraire, que d'année en année augmente le sentiment national de la solidarité allemande, avec la conscience orgueilleuse de sa puissance. Ce sentiment est tout nouveau en Allemagne,

il n'a pas encore pénétré toutes les âmes[1]. Mais si l'unité n'est pas faite dans les sentiments — puisqu'on peut dire, dans le Nord, tout le mal qu'on veut des Bavarois, et que dans le Sud, les Bavarois vous donnent des armes contre les Prussiens — elle l'est à coup sûr dans les esprits. L'intérêt tient les Allemands réunis par le ciment de la discipline. La prospérité leur est venue par l'Empire. Ils sont impérialistes par raison.

Ceux d'entre nous ou même d'entre les Allemands qui croient au particularisme prennent pour des signes profonds les derniers soubresauts des intérêts dynastiques qui se défendent encore, ou simplement des états d'opinion accidentels, des différences de caractère, ou des mouvements d'humeur. J'ai pu, en effet, noter tout cela moi-même depuis trois ans que je vis en Allemagne.

Me parlant de l'état des esprits dans la province Rhénane et en Westphalie, le prince de Bülow me disait :

— Les grands industriels rhénans et westphaliens boudent encore un peu depuis la retraite de Bismarck, qui était pour eux une idole inviolable. Mais cela passera. En attendant, comme disent les Anglais, ils restent loyalistes.

1. On n'est pas encore fier de se dire Allemand à l'étranger. Un bourgeois saxon me citait avec rancune le manque de tact d'une fille wurtembergoise qu'il rencontra un soir à Paris, au Café Américain, et qui, sans le connaître, mais devinant qu'il était Allemand, lui dit à brûle-pourpoint, croyant lui plaire : *Guten Abend, Kleiner* (Bonsoir, petit !) Sa colère, venait, au contraire, d'avoir été reconnu si vite pour un Allemand.

En arrivant à Londres, certains Allemands, s'ils ne sont absolument forcés d'accuser leur nationalité, tâchent de se faire passer pour des Viennois. Et, en débarquant, ils laissent pousser des bouts de favoris.

Ils le restent, en effet, absolument, et cela malgré la différence énorme qui sépare le tempérament de ces races rhénanes de la nature des Prussiens de l'Est. Il n'y a pas de ville en ces provinces qui n'ait des statues, des bustes ou des portraits des trois Empereurs, de Bismarck et de de Moltke. Dans la salle à manger des moindres hôtels, dans les escaliers, sur les paliers, dans les vestibules, on voit toujours au moins un buste en plâtre de Guillaume Ier et de Guillaume II. Les murs des brasseries se couvrent de mauvais portraits des monarques. Et il y a quatre-vingt-quinze tours construites sur les points culminants des villes allemandes, où les patriotes vont, à chaque anniversaire de Bismarck, allumer des feux de joie en l'honneur du vieux Chancelier. Cela s'appelle des *Bismarcksäulen*.

La femme d'un industriel de Düsseldorf me raconte qu'un jour son mari revint à la maison les yeux mouillés, le nez rouge, avec un air d'émotion qu'elle ne lui avait jamais vu. Elle se précipite au-devant de lui, saisie de peur :

— Qu'as-tu? lui demande-t-elle tremblante.

Et l'autre lui répond, en fondant en larmes :

— Je viens de voir Bismarck.

A la mort du vieil Empereur on s'était demandé, à la cour de Prusse, comment se comporteraient les souverains confédérés. L'inquiétude ne fut pas de longue durée. Il arriva une telle quantité de marques de sympathie, « que cela équivalut, pour la solidité de l'Empire, à dix batailles rangées gagnées contre la France. »

Partout, je recueillis des propos non seulement favorables à la constitution de l'Empire, mais encore

sympathiques à l'influence prussienne. Je notai cette opinion d'un médecin de Munich :

— C'est un bonheur pour nous d'être influencés par la Prusse. Elle nous a apporté la discipline, l'esprit de suite, l'intelligence, le sérieux que nous n'avons pas. Notre supériorité à nous, c'est le cœur, le sentiment, l'instinct artistique; les Prussiens sont la raison, l'intelligence, le *Verstand*. Certes, nous ne sympathisons pas de caractère ni d'humeur avec eux, mais il n'y a pas plus d'antipathie réelle entre nous qu'entre les habitants de la Picardie et ceux de la Provence, par exemple.

A Wurzbourg, en Franconie, je visitais la ville en compagnie d'un aristocrate de vieille famille franconienne. Il me montrait, sur les hauteurs, la citadelle du Marienberg, et me disait :

— Les Prussiens l'ont bombardée en 1866.

Je saisis la balle au bond, me figurant découvrir là quelque sentiment de rancune persistante :

— Eh bien! fis-je, ce souvenir ne vous donne-t-il pas un peu d'amertume?

— Oh! non, répondit le vieux gentilhomme d'un ton très simple, c'est fini tout cela, la paix est faite, nous sommes tous des Allemands, à présent.

Il ajoutait bien :

— Le Prussien, blagueur et vantard, nous dédaigne, nous autres Bavarois. Mais nous lui devons beaucoup, il a secoué notre inertie. Depuis, nous l'avons, il est vrai, rattrapé, et même, au point de vue militaire, nos officiers sont plus instruits que ceux de Prusse, desquels on n'exige que huit années d'études, quand ici il en faut neuf.

Mais il en revenait toujours à l'influence prussienne

et à son utilité. Et je compris là aussi que si les classes moyennes qui ignorent tout de la Prusse, conservent au fond de l'âme, comme nos Provençaux ou comme nos Bretons, le goût exclusif de la province natale, les classes aristocratiques, plus au courant des choses, ont abandonné tout esprit particulariste.

La Bavière entraînée vers l'Autriche, c'est aussi un thème courant et facile à mettre en musique. N'a-t-on pas dit, en effet, que c'est le *lied* qui fera tomber la dernière barrière entre la Bavière et l'Autriche? Mais je n'y crois pas non plus, du moins pour longtemps. On prétend que le fils du Régent, le prince Ludwig, avait autrefois caressé ce rêve d'une Allemagne du Sud forte, alliée à l'Autriche. Il est certain qu'il n'y pense plus.

Mais si nous devons faire notre deuil d'un état d'esprit particulariste susceptible de devenir assez fort pour diviser l'Allemagne, il faut reconnaître que, dans une foule de détails, on peut percevoir des traces vivantes des anciennes divisions et surtout de la résistance des États à se laisser absorber par la Prusse. Pour comprendre cela, il faut jeter un bref coup d'œil en arrière.

Les différentes parties de l'Allemagne ont toujours eu, jusqu'en 1866, comme unique expression de leur patriotisme, l'attachement personnel du peuple pour ses dynasties. En dehors de là, rien ne les émouvait. C'est ce qui explique aussi la résistance opposée pendant des siècles par les États à leur union sous un pouvoir central fort. Chaque souverain tenait à ses

prérogatives et à son indépendance, et n'entendait pas les sacrifier à un principe dont l'application ne lui apporterait aucun avantage personnel, au contraire! De même, aucune des nations européennes n'avait intérêt à laisser l'Allemagne s'unir et prendre une place prépondérante dans le concert politique. De sorte que, jusqu'à Napoléon, on put voir des fractions de l'Allemagne s'unir avec l'étranger contre d'autres fractions allemandes, agrandir leur prestige et leurs biens aux dépens de leurs compatriotes.

Il faut penser aussi que jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle même, ces petites patries demeuraient aussi fermées, aussi étroites, aussi « nationalistes » que les grandes. Chaque petit Etat avait sa douane propre, sa monnaie, son armée. Un habitant d'Anhalt était aussi fier de sa « patrie » que l'empereur d'Autriche, de la sienne. Ces sentiments étaient soigneusement entretenus par tous les moyens en usage dans les monarchies : exaltation de la terre et des vertus incomparables d'Anhalt, culte des grands hommes d'Anhalt, amour désintéressé du prince d'Anhalt pour ses sujets, dévouement traditionnel des sujets d'Anhalt pour le prince d'Anhalt.

Nonobstant ce catéchisme généralisé dans toute la Germanie, les affaires n'allaient pas, ni politiques, ni commerciales. Cette décentralisation était mortelle à tout progrès, et les sujets prussiens, hanovriens, saxons, bavarois, manifestaient tout de même leur mécontentement. On crut un instant que le mouvement révolutionnaire de 1848 allait réveiller l'Allemagne qui, selon le mot de Henri Heine, ronflait sous ses quarante monarques.

Mais ce mouvement manqua en Allemagne de la violence élémentaire et de la participation des masses populaires pour aboutir à un changement sérieux. Il fallut Bismarck pour qu'enfin fut abordé de front le problème formidable de l'unification. Tout en prenant confiance en la force de la Prusse, il se rendait bien compte que la victoire des armes ne suffirait pas à assurer l'unité; il savait admirablement que les vingt-cinq petites cours allemandes étaient depuis des siècles les foyers actifs de la vie sociale, les grands centres de culture germanique, et que leur enlever leur souveraineté, c'était allumer pour longtemps une irréconciliable opposition qui userait de tous les moyens pour la reconquérir. Le diplomate avisé se posa donc le problème compliqué de n'enlever aux monarques confédérés leur souveraineté que juste dans la mesure où l'exigeait l'intérêt général. Ce fut là son génie. Il y réussit si bien que, à part dans le Hanovre où subsistent encore des traces du *Welfentum* (parti des Guelfes), il n'y eut, aussi longtemps qu'il fut au pouvoir, que de très rares manifestations particularistes.

Ce qui subsiste donc aujourd'hui et qui frappe les étrangers, ce sont les traces de cet ancien état; ce sont surtout les efforts que font les souverains pour se défendre contre l'absorption de la Prusse. Ils sentent bien leur infériorité et, en cas de conflit, leur impuissance à résister. Mais si la précarité de leur situation souveraine les inquiète, leur solidarité les rassure. Leur seule garantie d'existence, c'est la Constitution de l'Empire. Je n'irai pas jusqu'à dire que les princes regrettent aujourd'hui le sacrifice

qu'ils ont fait d'une partie de leur souveraineté, mais je puis assurer qu'ils sont décidés à n'en plus faire et à défendre leurs positions. Ils savent que si l'un se laisse manger, le voisin est bien près d'être englouti.

Pour cela, il faut lutter pied à pied, ne rien accorder de nouveau à l'Empire que contraint et forcé.

Ne cherchez pas ailleurs la raison qui retarde l'unification complète des chemins de fer allemands. La Prusse s'est attelée à cette réforme et prétend la faire aboutir.

Cependant, malgré des conférences fréquentes, la question n'avance pas. Le gouvernement impérial « truque » pour y arriver. Il lutte pour que les costumes des employés soient pareils, ou que le modèle des wagons ne soit pas trop différent; il tâche d'unifier les horaires, de faire adopter les mêmes règles d'avancement des employés. Mais la Prusse a, comme la Russie, des voitures de quatrième classe. La Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade, démocratiques, n'en veulent pas. Leurs troisièmes classes sont mieux traitées qu'en Prusse, elles ont des express, comme les premières et les secondes, etc... En Prusse, l'exploitation des chemins de fer de l'État est faite au point de vue fiscal; dans le Sud, l'administration se place plutôt au point de vue du confort et des intérêts du public voyageur.

En Bavière, les signes de résistance à l'hégémonie prussienne se marquent plus visiblement. Les patriotes bavarois se vantent que depuis la mort de la reine, mère du roi Otto, il n'y eut qu'une seule princesse prussienne dans la famille royale et qu'on n'y voit plus que des princesses autrichiennes, bavaroises, espagnoles et françaises. Ils remarquent aussi

que l'Empereur Guillaume II est venu deux fois à Munich depuis son avènement, et que jamais sa visite ne lui fut rendue. Le prétexte est que le Régent actuel est trop vieux pour voyager. Mais pourtant, il n'hésite pas à voyager d'un château à un autre, et même il est allé à Vienne... Particularisme inoffensif... Car le fils du Régent, le futur roi de Bavière, le prince Ludwig, va chaque année à Berlin.

Ils soulignent aussi qu'à la dernière fête de tir qui eut lieu à Munich et qui rassemblait les tireurs de toute l'Allemagne on ne vit aucun drapeau allemand. Seul, le drapeau bavarois flottait sur les édifices et sur le stand. Les journaux de Berlin hurlèrent.

L'administration impériale se rit de tels jeux. Elle sait que les nationalistes particuliers se contentent de ces niches puériles. Elle se montre beaucoup moins tolérante pour ses prérogatives vraies. L'armée est dans ses mains, tout entière. Quand je voulus visiter les écoles et les lycées de la Hesse, par exemple, j'obtins facilement des pouvoirs locaux l'autorisation nécessaire. Mais pour entrer dans une caserne de Mayence ou de Darmstadt, le général gouverneur dut en référer à Berlin, et ce fut une permission spéciale de l'Empereur qui me le permit.

Tout un parti de la Cour prussienne reproche à Guillaume II de n'avoir pas su, dans le besoin de faire valoir sa personnalité, ménager la susceptibilité de ses confédérés. Ils rapprochent ses façons de celles du grand'père et de Bismarck qui s'efforçaient non seulement de sauvegarder l'orgueil des princes vaincus, mais aussi de s'attacher plus étroitement les autres maisons souveraines en leur prouvant que l'Empire n'avait été fait que dans l'intérêt supérieur

de l'Allemagne, et non dans une vaine ambition dominatrice, et que, personnellement, ils n'auraient jamais à regretter pour la dignité de leur rang les temps anciens. Guillaume II, selon ces critiques, n'a pas montré les mêmes égards que l'aïeul envers ses cousins confédérés; il les a même quelquefois gravement froissés. Leur plus gros grief remonte à cette affaire de la principauté de Lippe Detmold où il essaya de peser tout le poids de son autorité impériale, en faveur du mari et de la famille du mari de sa sœur. Il se heurta là à une résistance inattendue et dut renoncer à ses plans. Cet incident lui fit grand tort aux yeux des petites cours allemandes et on peut croire que ce fut la raison qui empêcha l'un de ses fils ou même l'un de ses cousins d'être appelé à la régence du Brunswick.

Ce qui maintient plus sûrement le sentiment national des autres grands États comme la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, c'est l'antipathie des races en présence.

Les provinces du Sud ont un mélange celtique; dans celles du Nord, au contraire, le sang germain est métissé de sang slave. La fantaisie, la gaieté, la sensualité, le sens démocratique du Midi se heurtent fatalement à la raison froide, à l'intelligence critique, à l'application d'esprit, à la discipline, aux qualités militaires et à l'instinct aristocratique des populations du Nord et de l'Est. Et ces différences si marquées, ces antagonismes même, rendent inacceptable au Bavarois l'idée de la domination directe et effec-

tive d'un Hohenzollern. Le même sentiment d'éloignement s'observe chez les Wurtembergeois et chez les Saxons. Ces derniers, dont le sang germain est également mélangé de sang slave (il reste encore des colonies wendes sur la frontière saxonne), se rapprocheraient un peu plus du Prussien. Ils ont, en effet, les mêmes goûts et les mêmes qualités militaires. Mais peut-être justement à cause de ce cousinage, la Saxe, depuis la guerre de Sept ans jusqu'à la guerre de 1866, s'est toujours trouvée du côté hostile à la Prusse.

L'antipathie de race entre le Sud et le Nord s'aggrave aussi de la différence de religion. Le Sud est presque entièrement catholique, et ses députés au Reichstag constituent l'appoint le plus sérieux du parti du centre. Déjà, du temps de Guillaume Ier et de Bismarck, le parti clérical se montrait l'ennemi ouvert de l'Empire qui donnait l'hégémonie à la Prusse, État protestant. L'opposition cléricale s'atténua quand elle eut pris une influence décisive sur le gouvernement. Dès qu'elle perdit cette influence, c'est-à-dire depuis les dernières élections du Reichstag, elle reprit toute sa fougue d'opposition. Et c'est à sa suite que les Etats confédérés firent la guerre aux projets financiers de M. de Bülow.

Grâce aux exigences croissantes de la politique impériale militaire, maritime et coloniale, de la politique mondiale (*Weltpolitik*), l'Empire a besoin de plus en plus d'argent. Or on sait que les revenus de l'Empire, qui approchent de trois milliards, sont constitués par les droits de douane, les impôts de consommation, les droits de timbre sur les valeurs, les postes et télégraphes et quelques autres taxes

moins importantes. Dans le cas où les recettes ne suffisent pas, les États doivent parfaire les sommes nécessaires dans une proportion réglée d'avance.

L'administration de l'Empire est donc, sous ce rapport, entre les mains des États particuliers, et les véritables impérialistes, — les Prussiens surtout, — considèrent cette sujétion comme une entrave qu'il faudrait supprimer. Bismarck y avait songé ; son rêve était de consolider les finances de l'Empire et de les rendre indépendantes des États. Mais avec un sens politique de premier ordre, le centre catholique s'y opposa de toutes ses forces. Il comprit qu'en laissant l'Empire dépendre financièrement des petits États, ceux-ci tenaient la corde par où ils pourraient toujours influer plus ou moins sur la marche de la politique impériale.

Pour conclure, je reconnais volontiers que, malgré la force de ce ciment d'intérêts qui tient liés entre eux les trente-huit États allemands, en cas d'une guerre malheureuse pour l'Allemagne, et si ses adversaires savaient se servir de cette tendance centrifuge historique, on pourrait revoir ce qui s'est souvent vu autrefois, les alliés de la Prusse la sacrifier au vainqueur ! Mais il ne faudrait pas moins que cela. Croire le contraire, c'est se bercer d'illusions.

NUREMBERG ET LA FRANCONIE

Activité des populations franconiennes. — Contraste avec Munich. — Nuremberg. — La ville. — Le château. — La Pegnitz. — L'Homme aux Oies. — La tour du Bourreau. — La Vierge de Fer. — Les vieilles « maisons de saucisses ». — Ici Albert Dürer et Hans Sachs mangèrent la *Bratwurst* et la choucroute. — Le gobelet d'Albert Dürer. — Comment Nuremberg devint commerçante. — Le passé, le présent. — Prospérité.

Lorsqu'on vient de Munich où tout est blanc et clair et presque neuf, Nuremberg offre le contraste frappant de ses antiques maisons et de ses églises gothiques, de ses vieux chênes travaillés et de ses fers forgés.

Le caractère des habitants se différencie presque autant que le style des deux cités bavaroises. Les observateurs vous diront que, si les qualités de la population des villes signifient quelque chose, Nuremberg est fatalement destinée à battre Munich sous le rapport de l'industrie et du commerce. On n'est pas paresseux ici comme dans la capitale, l'activité est

incessante. L'élément protestant domine dans la grande industrie; la ville, au temps de sa liberté, était presque exclusivement luthérienne. Aujourd'hui encore, sur 310,000 habitants, 210,000 sont protestants, 90,000 catholiques, les autres juifs.

Peu de villes offrent aussi complètement que Nuremberg le spectacle d'une vie moderne active et multiple dans la survivance d'un décor du moyen âge. Emprisonnée dans ses fortifications, Nuremberg est restée prisonnière également des traditions commerciales et des aptitudes héréditaires d'un peuple d'artisans qui fit jadis sa fortune; si bien qu'il est impossible d'expliquer sa prospérité actuelle si l'on ne jette un regard sur le passé.

Une citadelle s'est conservée tout entière avec sa ceinture de remparts flanqués de tours de guet et de tourelles aux tuiles moussues; des lierres, des houblons et des vignes vierges grimpent aux pylones de briques rouges et un fouillis de verdure remplace l'eau dans les larges fossés.

A l'intérieur de cette enceinte, un chaos de rues et de ruelles tortueuses grimpent vers le château où vécurent les burgraves de Zollern jusqu'au jour où Frédéric VI de Hohenzollern, devenu margrave de Brandebourg, vendit pour cent mille florins d'or, au Conseil de la ville, son château et ses privilèges. De hautes maisons à pignons dont les toits aigus portent plusieurs étages de mansardes se bousculent le long de ces ruelles étroites, aux détours imprévus. Elles se serrent parfois à la ronde, autour des places, dégageant les masses sculptées et dentelées des églises et des cathédrales : Saint-Lorenz, Saint-Sebald, et des jolies fontaines où l'imagination plaisante des fon-

deurs de la Renaissance planta le riant petit Homme aux Oies, l'Homme à la Flûte et l'Homme à la Corne-muse. Aux bords de la Pegnitz, qui déverse sous des ponts trapus ses eaux limoneuses, se penchent de vieilles maisons exiguës aux fenêtres minuscules. Elles ont des toits pointus comme il convient en ce pays de neiges abondantes pour faciliter l'écoulement des eaux, et leurs sombres façades sont balafrées de poutres brunies. L'eau paisible reflète leurs silhouettes, et dans l'ombre que jette le soir la haute tour du Bourreau, des saules inclinés effleurent l'eau de la rivière. Dans ce décor des Maîtres Chanteurs et la nuit surtout, des visions moyenâgeuses vous obsèdent. Les silhouettes d'églises, de chapelles, de fontaines aux coins des rues et sur les places font penser à la belle floraison artistique du moyen âge et de la Renaissance; les enseignes qui grincent encore aux portes des boutiques rappellent la vie des grandes corporations, potiers d'étain, imagiers ou faiseurs de jouets. Toute la férocité de cette époque farouche est inscrite au château qui domine la ville, dans ce musée où la « Vierge de Fer » emprisonnait jadis de sa gaine rigide, capitonnée de pointes de fer le prisonnier d'État. Les pointes acérées entraient dans ce corps qu'on laissait tomber ensuite par une trappe dans les eaux de la Pegnitz. Près de là, l'effigie du célèbre Eppelein, le seigneur pillard, rappelle toute l'insécurité de ces temps lointains. Pour se reposer de ces visions tragiques, au coin de l'Albrecht-Dürer Platz, et adossée à la Moritzkapelle, une minuscule maison demeure ce qu'elle était en 1400, lors de sa fondation. C'est la *Bratwurstglöcklein*. Et dans ce même décor où Dürer, Hans Sachs, Peter, Vischer et Veit Stoss ai-

maient à se réunir, les touristes d'aujourd'hui dégustent, en buvant de la bière, de petites saucisses que les Nurembergeois avalent sans compter, pour se mettre en appétit.

Tous les étrangers vont visiter cette boutique haute de deux mètres à peine et où tiennent une dizaine de personnes serrées les unes contre les autres. Devant la porte d'entrée le patron aligne sur un long gril les petites saucisses dont la graisse fait flamber les charbons ardents. On ne demeure pas longtemps dans le trou enfumé; sitôt les saucisses et la choucroute avalées, les clients doivent faire place à d'autres. Voilà cinq cents ans que dure ce commerce entre ces quatre murs. Rien, dit-on, n'est changé depuis ces temps lointains. On y voit, sur les murs, des gobelets d'étain et de faïence. Il paraît même que le gobelet authentique d'Albert Dürer est celui qu'on vous montre. Il est double, le plus petit s'emboîtant dans le plus grand. Quand il était de bonne humeur, il trinquait avec sa femme; quand le ménage se boudait, l'artiste laissait le double dans son enveloppe et buvait seul. Sur les murs, on voit de vieilles peintures et des autographes encadrés : celui de Carmen Sylva, reine de Roumanie, avec sa photographie et la date : 9 juin 1883; celui de l'archiduc Ferdinand et celui du Kronprinz. Un des derniers hôteliers qui y fit fortune crut pouvoir, avec les 100,000 marks qu'il avait mis de côté, aller fonder un hôtel à Chicago — ô candeur! — il perdit son pécule et revint à Nuremberg.

Il y a encore d'autres boutiques pareilles : celle du « Petit Cœur » par exemple, non loin de l'autre, fondée en 1526, dit l'enseigne. J'en ai trouvé les

saucisses plus savoureuses et, oserai-je dire, plus légères ! Elles coûtent 8 centimes la pièce ; le plat de choucroute vaut 7 centimes ; le pain, 4 centimes, et le demi-litre de bière, trois sous. Pour une dizaine de sous, le bourgeois, la bourgeoise, la jeune fille vont, entre deux repas, prendre ce léger apéritif, qui les soutient en attendant mieux.

Ainsi revit la cité des patriciens fameux qui firent de Nuremberg, au moyen âge et pendant la Renaissance, l'une des plus célèbres et des plus florissantes villes d'Allemagne. Sa citadelle puissante imposait alors le respect, le culte de saint Sebald attirait dans ses murs de nombreux pèlerinages, le séjour des empereurs dans le castel qui domine la ville lui donnait un rare prestige. Fière de sa fortune, elle soutenait de son or les rois de France et comptait les empereurs parmi ses débiteurs.

Située sur un plateau sablonneux, complètement couvert de forêts de pins, soumise à un climat très rude, elle était cependant privée, comme toute la Franconie, des ressources naturelles qui font les pays riches. Mais de très bonne heure l'ingéniosité de ses habitants sut parer à l'ingratitude de la nature. Ne disposant pas de matières premières abondantes, les Nurembergeois comprirent qu'ils ne pouvaient vivre que par le commerce. Ils se mirent donc à fabriquer des objets facilement transportables dont tout le prix consistait dans leur travail ingénieux. En échange de ces objets, ils obtenaient des pays voisins les produits indispensables que leur refusait le sol. Ainsi leur

pauvreté les fit industrieux. La position géographique de Nuremberg favorisait d'autre part leur besoin d'expansion. En Allemagne, sa situation centrale faisait d'elle l'entrepôt nécessaire d'où les marchandises étaient ensuite dirigées vers Francfort, le Rhin, Erfurt, Leipzig, Hambourg, Breslau. En Europe, cette situation privilégiée lui assurait les échanges entre les grandes cités flamandes et l'Italie, Venise surtout, par la voie du Brenner. Les marchands nurembergeois, affiliés à la Ligne rhénane des villes, ajoutèrent donc à l'exportation des produits locaux le grand commerce de transit. Leurs caravanes, escortées de soldats en armes, allaient aux foires de Leipzig et de Francfort; par Venise, elles faisaient pénétrer l'encens, l'indigo, les bois de teinture, les étoffes de soie, les tapis, les cuirs et les fameuses épices; de Flandre elles exportaient les draps; de la Baltique et des villes hanséatiques, l'ambre, les poissons fumés et les peaux venues de l'Est. Les grandes maisons patriciennes étaient alors de vrais entrepôts où séjournaient momentanément tous ces produits exotiques. Elles avaient des succursales dans les grandes villes européennes et, dès le quatorzième siècle, envoyaient régulièrement des convois vers Côme, Venise, Gênes et Naples, vers la Suisse, la France et l'Espagne. On allait chercher l'étain aux mines du Fichtelgebirge, dont les gisements, avec ceux de Bohême, des îles Cassitérides, de Malacca et de Banca étaient les plus riches du monde. De grandes sociétés minières se créèrent même pour leur exploitation. Fort bien organisées commercialement, elles fournissaient en gros l'étain aux Vénitiens qui l'exportaient en Turquie et en Égypte. Ainsi se forma une république aristocra-

tique à l'image de Venise, avec son Grand Conseil et son Petit Conseil absolument indépendants du burgrave dont la suprématie ne fut plus que nominale.

Dès 1219, Nuremberg, par une lettre de liberté de l'Empereur Frédéric II, était déclarée Ville Libre impériale.

Le génie commercial de ses patriciens avait bien vite compris que pour alimenter abondamment le commerce de transit, il fallait, dans un pays dépourvu de matières premières, favoriser le développement des métiers. Leur libéralisme ouvrit donc toutes grandes aux étrangers les portes de leurs corporations; des artistes et des maîtres célèbres y furent attirés. Il en résulta une activité multiple, une ingéniosité toujours en éveil et sans cesse renouvelée, qui, durant plusieurs siècles, fit la prospérité des fondeurs d'étain, des imagiers et des sculpteurs sur bois, des taillandiers et des fabricants de jouets, des drapiers, des fourreurs et de cent autres groupes d'artisans, car déjà la multiplicité des métiers caractérisait l'industrie nurembourgeoise. Pour exciter l'émulation, une exposition de produits nouveaux avait lieu chaque année et l'on détruisait impitoyablement toutes les productions jugées inférieures. La corporation des potiers d'étain de Nuremberg, qui exportait dans toute l'Europe ses burettes, ses aiguières, ses hanaps, ses pots et ses timbales, était la plus célèbre. Elle se montrait très fière de ses artistes, surtout des Sebald Ruprecht, des Melchior Koch et des Caspar Enderlein, les plus fameux de tous, dont les œuvres sont religieusement conservées en l'église Saint-Laurent.

Grâce à cette activité persistante et au développe-

ment des grosses fortunes, les patriciens nurembergeois devinrent de généreux mécènes et leur ville une cité d'artistes et d'humanistes, celle de Dürer et de Peter Vischer, de Wenzel Sammitzer, de Veit Stoss et d'Adam Kraft, de Regiomontanus et de Hans Sachs.

Et puis, cette activité et cette splendeur disparurent. Subissant le contre-coup de la découverte de la route maritime des Indes, la Venise allemande s'endormit comme s'endormit la Venise méridionale. Cependant, Venise déchue, Nuremberg pouvait continuer à commercer avec Anvers. Elle prit même part à deux reprises, après la découverte des Indes orientales, à des expéditions commerciales pour aller chercher directement les épices. Mais des causes internes et profondes l'immobilisaient. Ses patriciens enrichis considéraient désormais le commerce comme une déchéance, n'ambitionnaient plus pour eux que des titres de noblesse, pour leurs fils que des charges d'officiers. Puis les ravages de la guerre de Trente ans, en empêchant toute communication, accentuèrent la décadence de la cité; les guerres du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième l'achevèrent, si bien qu'en 1806 Nuremberg ne comptait plus que 25,000 habitants.

Aujourd'hui, le chiffre de sa population atteint 310,000[1]. De 25,000 en 1806, il monte à près de

1. Cette augmentation extraordinaire n'est pas exclusivement due à la prospérité de la ville. Plusieurs petites communes suburbaines furent, depuis trente ans, annexées à Nuremberg.

45,000 en 1840, à 84,000 en 1871. Sur les 310,000 habitants d'aujourd'hui, il faut compter une population ouvrière de 50,000 habitants. La ville possède 3,000 raisons sociales enregistrées, parmi lesquelles neuf banques et trente-six sociétés par actions dont les fonds atteignent 175 millions de marks.

Cependant, on pouvait croire que les conditions exigées par l'industrie moderne inférioriseraient Nuremberg. Sa situation privilégiée au moyen âge, alors que tous les échanges se faisaient par caravanes, ne l'est plus en notre siècle de communications rapides et faciles, et d'industries colossales. Privée de charbon, de fer, de cuivre, éloignée des centres de production de ces matières premières, elle ne dispose pas non plus de moyens de communication à bon marché. L'absence de houille n'est point compensée par l'abondance du bois qu'employaient autrefois les verriers franconiens pour chauffer leurs fours et qu'utilisent encore les petits artisans fabricants de perles. Mais toutes les industries grandes et moyennes sont obligées de brûler la houille de Westphalie et de Zwickau (Saxe) ou encore les lignites de Bohême dont le transport est coûteux.

Ce n'est donc pas un privilège naturel qui fit de Nuremberg, en notre siècle, la première cité industrielle de Bavière et la neuvième ville d'Allemagne. Mais de même qu'elle avait conservé presque intact son aspect moyenâgeux, de même les aptitudes héréditaires de ses habitants sommeillaient dans les nouvelles générations. Si le commerce de transit avait été anéanti, les industries locales subsistaient. De sorte qu'il suffit de circonstances heureuses : longue période de paix, création de débouchés nouveaux,

formation d'une union douanière allemande, construction de chemins de fer, etc., pour que la mise en valeur de ces activités assoupies produisît la renaissance industrielle et commerciale à laquelle nous assistons depuis quelques années.

En dehors de la culture du houblon qui utilise une partie de l'activité franconienne, toutes les énergies sont donc dirigées vers l'industrie, et, pour une série de raisons, vers la petite industrie. Et nous touchons ici à la première caractéristique de l'activité nurembergeoise. J'ai dit déjà comment l'absence de houille en Franconie et dans toute la Bavière, le manque de matières premières et de voies de communication bon marché étaient un obstacle au développement de la grande industrie. Il faut tenir compte aussi des qualités et des défauts de l'ouvrier franconien. Son peu d'exigences, le faible prix de la main-d'œuvre était une facilité donnée aux grandes entreprises, et il est fort probable que sans cela des usines de l'importance de celle de Schuckert abandonneraient Nuremberg pour Berlin. Mais d'autre part, sa lenteur et sa minutie l'inclinaient vers les petits métiers. On a justement remarqué que la plupart des ouvriers de Siemens — la plus forte usine métallurgique de la région — viennent du Hanovre et de la Westphalie, où le rythme de l'activité est autrement accéléré qu'en Bavière. Ces pays sont ceux du travail intensif où le grand patronat eut en ces quarante dernières années tant de grandes et heureuses initiatives.

Une telle impulsion manque en Franconie. Le Franconien, travailleur assidu et patient, fut incapable par exemple d'organiser l'exploitation des

houblonnières qui constituent l'une des grosses richesses du pays. Son adresse, sa dextérité lui permettent de se livrer à cette culture minutieuse. Mais il abandonne à des Israélites organisateurs les soins du grand commerce, de même qu'il laisse à des Allemands originaires d'autres provinces les vastes initiatives industrielles. L'exemple d'un Schuckert, cet énergique artisan nurembergeois qui, après avoir fabriqué dans son petit atelier des bords de la Pegnitz des appareils de galvanoplastie, créa de toutes pièces une formidable industrie électrique, l'une des quatre ou cinq grandes entreprises industrielles d'Allemagne, est une exception. L'exemple de Siemens et de Kramer-Klett, constructeurs de machines à vapeur, en est une autre. Peut-être ces initiatives marquent-elles une transition entre une production traditionnelle et les entreprises colossales des temps modernes. Quoi qu'il en soit, la petite industrie domine encore, multiple et diverse.

NUREMBERG ET LA FRANCONIE

(SUITE)

Les petites et les grandes industries franconiennes. — Un vice-consul français remarquable. — M. Arqué. — Le produit de ses loisirs. — Le jouet et la division du travail. — Accaparement. — Les batteurs d'or. — L'industrie du crayon. — Visite de l'usine Faber. — Le Musée d'art industriel de Munich.

Cette multiplicité est un autre caractère très saisissant de l'industrie nurembergeoise. Énumérer les industries franconiennes est chose impossible. Les ateliers travaillent surtout pour l'exportation, certains envoient à l'étranger 50 à 90 0/0 de leur production constituée en grande partie par des objets bon marché. Je ne citerai pour la Franconie que les vanneries de Lichtenfels, les brosses d'Erlangen, les miroirs de Furth, les perles de verre de Warmensteinach et de Wunsiedel, les yeux et les têtes de poupées de Lauscha, les fourneaux de pipes, les dents artificielles, la verrerie de table, et mille variétés d'objets qui

alimentent tous les bazars de l'ancien et du nouveau monde.

Pour Nuremberg seule, l'énumération suivante donnera une idée approximative de la diversité de ses productions. On fabrique ici les jouets d'étain et de plomb, les souvenirs de voyage pour tous pays, les couleurs de bronze qui remplacent l'or et l'argent, les papiers métalliques d'or et d'argent vrai ou faux, le papier d'étain destiné à l'emballage du chocolat, du nougat et du sucre d'orge, les câbles, les crayons, les fils de fer et de laiton, les pinceaux et les brosses, les parquets, caisses d'emballage, bobines de bois, pipes de bruyère, meubles, wagons de chemins de fer, instruments d'optique, articles de lunetterie, de chromolithographie et de décalcomanie, des turbines à vapeur et des veilleuses, des machines électriques et du papier mâché, des articles de celluloïd, de galatite, d'ivoire et d'écaille, d'écume de mer et d'ambre, de la bière excellente et du pain d'épice, des drogues et produits chimiques, des ustensiles de ménage, des chaussures, des glaces, de la maroquinerie, des attrapes et des casse-tête, des compas et des passementeries métalliques, des objets d'art en bronze, d'autres faits d'un alliage d'étain, d'argent et d'antimoine qui figurent dans les étalages modern-style sous les noms d'objets de Kaiserzinn et de métal Osiris.

J'arrête ici la nomenclature innombrable. Un de nos meilleurs, de nos plus intelligents représentants à l'étranger, un de ces hommes comme il nous en faudrait beaucoup, hélas ! M. le vice-consul Arqué, qui s'est admirablement assimilé les pays où il a passé, a écrit dans la *Science Sociale*, des études définitives

sur les conditions de l'industrie dans la Thuringe, la Souabe et la Franconie. J'eus le plaisir de le rencontrer à Leipzig et de pouvoir causer avec lui de toutes ces questions. Avec une clarté, une précision, une exactitude sans égales, il me livra en quelques heures le fruit d'années d'observations et d'études attentives.

Il me fit remarquer, parmi la multitude de ces industries, la persistance de vieux métiers. La fabrication du crayon, par exemple, qui fait la fortune des maisons W. A. Faber et Johann Faber, fut longtemps le monopole des artisans de l'étain et du plomb. (Le crayon n'était primitivement, en effet, qu'une tige d'alliage de plomb et d'étain, insérée dans un morceau de bois tourné.) L'industrie des papiers métalliques, si florissante à Nuremberg, dérive de celle du battage des métaux qui existe depuis des siècles, ici, à Furth, à Schwabach, localités voisines. Quant à celle des compas et des instruments de précision, elle attirait déjà au moyen âge dans la capitale franconienne des savants comme Regiomontanus.

Cependant un fait nouveau s'observe : la spécialisation à outrance. Dans l'industrie des jouets, par exemple, il est très rare qu'un seul ouvrier produise entièrement un objet. Cela arrive encore pour une très faible minorité de petits artisans inventeurs qui, chaque année, innovent des modèles qu'achètent les exportateurs. Mais ceux-ci, une fois en possession du jouet-type, le font reproduire à des centaines de mille exemplaires par des ouvriers et ouvrières spécialisés. Tel fait les roues des wagonnets et des voitures de fer-blanc, celui-ci peint les

soldats de plomb, cet autre fabrique des sifflets de fouet, des breloques pour montres d'enfants, des boulets pour minuscules canons, des batteries de cuisine pour ménages de poupées, des clefs pour remonter les mécaniques, d'autres font les cornets des trompettes, tandis que les embouchures d'os ou de celluloïd viennent d'ailleurs. Dans l'industrie des miroirs, très prospère à Nuremberg et plus encore dans la ville voisine de Furth, une série d'opérations sont faites successivement par des ouvriers en chambre. Les verres taillés dans le petit atelier du coupeur passent dans celui du biseauteur, puis de l'étameur, etc. L'exportateur auquel ces objets arrivent finalement est donc moins un industriel qu'un collecteur de petites industries et, comme l'a justement défini M. Arqué, un assembleur de pièces.

Ce genre d'exploitation explique la rareté des grands ateliers et l'abondance des petits ateliers familiaux. Ils pullulent aux bords de la Pegnitz, dans les maisons branlantes où l'eau du fleuve est employée comme force motrice. Hommes, femmes, enfants s'y livrent à un travail de quatorze et quinze heures par jour. Sous la dépendance complète des intermédiaires qui seuls disposent des capitaux, la vie de ces petits artisans est restée aussi dure qu'au moyen âge. Le patron, lui, obtient dans d'excellentes conditions des ouvrages délicats que le travail à la main peut seul fournir. Il supprime ses frais généraux, se dispense d'assurer un salaire régulier à l'ouvrier, échappe aux responsabilités des lois d'assurances ouvrières, s'abs-

tient de toute réglementation des heures de travail et exploite à son profit la difficulté qu'ont ces travailleurs particularistes à s'organiser syndicalement. Très bornés, ils ne se sont pas encore rendu compte des conséquences désastreuses pour eux d'une concurrence à outrance. Les femmes surtout subissent avec leur passivité séculaire cet avilissement du prix; et il en est qui pour des journées de 14, 15 et 16 heures se contentent d'un mark de salaire.

Ainsi les grands exportateurs franconiens, pour la plupart israélites, ont accaparé à leur profit la patience, la sobriété, l'amour du métier, le sens artistique et l'adresse manuelle, l'esprit d'invention et l'expérience traditionnelle qui sont toujours les qualités maîtresses des Franconiens. Ouvriers à domicile, artisans maîtres de quelques ouvriers, petits entrepreneurs qui distribuent la besogne dans les ateliers familiaux, sont tous esclaves de ces gros exportateurs dont la suzeraineté industrielle ressemble assez à celle des patriciens spéculateurs d'autrefois. Quant au producteur, qui ignore tout de la destination des objets qu'il fabrique, son rôle, la plupart du temps, est réduit à celui d'une machine ou partie de machine.

Il y a à Nuremberg 50 ateliers de batteurs d'or et 23 fabriques de crayons! On connaît la plus célèbre : celle de Johann Faber. Je l'ai visitée pour mon plaisir parce qu'elle constitue une exception ici et qu'elle est bien représentative de la transformation des petits métiers d'autrefois en ces industries mécaniques

colossales dont les produits inondent aujourd'hui le monde entier.

Je vous dirai quelques mots de son organisation et de son importance.

La fabrique Faber compte 1,000 ouvriers. La réserve de bois se trouve dans la cour, sous un vaste hangar surmonté de six paratonnerres; là sèchent des montagnes de poutres de cèdre, des tilleuls entiers, des bouleaux de Suède et des tas de petites planchettes qui furent sciées sur le lieu d'abatage. Une odeur exquise, balsamique, émane de ces bois de cèdre; on respire partout la poussière parfumée qui s'échappe des scies mécaniques. Tous les bâtiments sont couverts de cette cendre rouge. Rien que de poussière de cèdre, la maison recueille dans ses ateliers près de 15,000 kilogrammes chaque année, revendus aux fabricants d'huiles éthériques, aux parfumeurs qui en tirent, par le mélange, des parfums variés. Sous le hangar, la réserve du cèdre seule se monte à 2 millions.

De puissantes scies américaines débitent les énormes troncs des conifères. Il est arrivé parfois aux ouvriers des surprises assez dramatiques; de grands serpents furent découverts dans le creux des arbres où ils s'étaient réfugiés et où ils dormaient; des scorpions et des insectes rares sont ainsi journellement rapportés des forêts tropicales.

Le cèdre, bois humide qui pousse très vite, se travaille très facilement. Celui de Ceylan et d'Australie, trop dur, ne vaut rien pour les crayons. On préfère celui de la Californie. On a essayé de l'acclimater en Allemagne, mais il ne s'y développe pas et reste trop dur.

Comme c'est joli, un crayon neuf, rouge, bien luisant ! Quand j'étais petit, j'avais un plaisir sensuel à le toucher, à le sentir, à le tailler, à le mordre et à le mâchonner. Aujourd'hui encore, l'idée que je pourrais un jour manquer de crayons m'inquiète vaguement, et j'en ai toujours des provisions en réserve. En voici des milliers, que dis-je, des millions ! On en fabrique ici 15,000 grosses par jour, soit 2 millions et 160,000. Ma joie est grande et je me tranquillise.

Je ne m'étais jamais demandé comment on fait un crayon. Voici : des planchettes plates de bois sec ou de bois tendre passent sous des machines raboteuses qui, d'un seul coup, les arrondissent d'un côté comme des tablettes de chocolat, et de l'autre, les creusent d'une série de petites rigoles, à raison de six par planche, de sorte que deux de ces planches juxtaposées après qu'on a inséré dans chaque rigole un bâtonnet de mine de plomb enduit de colle forte, font six crayons qu'il ne s'agit plus que de séparer à l'aide d'une autre machine. Il ne reste plus alors qu'à les polir, à les colorer, à les vernir, à les timbrer de la marque de fabrique. Tout cela se fait par des machines très perfectionnées, sauf la dorure du timbre qui demande le concours des mains de femmes. L'or pur servant au timbrage se monte à 40,000 francs par an, sans compter le cuivre et l'aluminium pour les qualités inférieures.

J'ai vu là toutes les sortes de crayons et de porte-plume imaginables. On fait jusqu'à des crayons spéciaux pour les chirurgiens, qui dessinent sur la peau, d'autres peuvent écrire sur le verre et même sur le métal.

Certains crayons sont tellement durs qu'ils ne s'usent pour ainsi dire pas. Ils valent jusqu'à 50 et 60 centimes. On compte quinze degrés différents de dureté. Les plus tendres sont destinés à la Russie, qui n'emploie que ceux-là.

Il faut voir empaqueter ces produits. Des femmes ont devant elles des milliers de crayons; elles puisent à même, avec une rapidité inouïe. Elles en prennent douze à la fois, sans presque jamais se tromper, les serrent, les enveloppent d'une bande et d'une ficelle en un clin d'œil.

Sur les rayons, on voit des centaines d'étiquettes; car ces crayons vont dans le monde entier. J'en ai vu fabriquer avec des marques anglaises, italiennes, espagnoles.

J'ai visité aussi l'usine du graphite. Il arrive pur de la mine — le meilleur vient de Sibérie — dans de grands tonneaux; on le broie dans des moulins, on le nettoie, on l'épure, on le presse dans des filtres puissants qui en extraient l'eau; on le mélange ensuite avec de l'argile pure, nettoyée, filtrée, épurée, elle aussi, préalablement, avec grand soin. L'opération du broyage est la plus longue. Les broyeurs, mus automatiquement, fonctionnent jour et nuit, jusqu'à trois semaines pour arriver à produire une matière d'où toute granulation a disparu.

Quand le graphite est bien broyé, on le passe dans d'autres machines d'où il sort en interminables vermicelles mous; il est recueilli, posé sur des planchettes et coupé en longueurs égales. Puis ces baguettes vont sécher dans des chambres à 40°, puis cuire dans des fours chauffés à 1400°.

Je suis sorti de là noir comme un charbonnier. Les ouvriers — au nombre de 150 — ont des baignoires à leur disposition.

Chaque année, les machines sont perfectionnées et les changements demeurent secrets. Quand je passai, on me montra de loin un nouvel atelier où se font des essais pour la teinture automatique des crayons qu'on n'obtenait jusqu'à présent qu'à main d'homme.

L'apprentissage ici comme dans toutes les villes industrielles allemandes est l'objet d'un souci passionné de la part de la municipalité et des patrons. Je ne veux pas revenir sur cette question que j'ai traitée déjà ailleurs. Je me contente, en passant, de noter la rivalité, je veux dire l'émulation qui existe entre les Écoles de la ville et le Musée d'art industriel de fondation récente. Les Écoles, plus anciennes et embarrassées de traditions, ne marchent pas d'une allure assez vive au gré du Musée, organisé par des hommes à la fois savants et pratiques, qui ne veulen pas que leur œuvre soit une œuvre morte, à l'usage des badauds et des curieux, mais une œuvre de vie et de progrès.

En effet, à côté du Musée proprement dit — qu est un monument superbe où on trouve une collection d'objets d'art industriel de tous pays tenue à jour (les derniers furent achetés par le directeur à l'Exposition Universelle de Paris en 1900 et quelques produits français y figurent) — il y a des modèles de machines perfectionnées, des laboratoires de phy-

sique, de chimie, de métallurgie, des laboratoires d'essais, une bibliothèque très complète de brevets industriels, des salles de modèles, de dessins, d'estampes, choisis dans tous les pays, et dans tous les styles, où, le soir, leur journée faite, les ouvriers, les contremaîtres, les patrons, les apprentis même, viennent chercher des idées, des inspirations, pour leurs travaux ou pour perfectionner leur éducation professionnelle.

L'ordre en est admirable. Un ouvrier a besoin d'un motif Renaissance ou Louis XVI pour une ferrure ou un bois de lit, d'un dessin de draperie, d'un ornement d'étoffe, il lui suffit de consulter un tableau qui lui indique instantanément l'armoire et le casier où il trouvera ce qu'il désire. Et tous les soirs, la salle est remplie de ces chercheurs.

De plus, le Musée emploie soixante-dix ingénieurs, chimistes, architectes, électriciens, chargés par les patrons qui les demandent, de consultations et de recherches : analyses de ferments pour la bière, calculs de résistance de matériaux, expériences de toutes sortes dont les particuliers ou les chefs d'entreprises ont besoin et qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes.

L'hiver, cinq professeurs du Musée vont dans soixante villes de Bavière, dans des bourgs peuplés, donner des conférences sur l'art industriel, sur l'utilisation des matériaux, sur les dernières découvertes, sur mille sujets pratiques à l'usage des petits ouvriers. Ces conférences, avec projections lumineuses et démonstration sur la matière, ont un succès extraordinaire dans les populations de la province.

NUREMBERG

(SUITE)

LES JOUETS

Les forêts de Franconie et l'industrie du jouet de bois. — Les mines d'étain du Fichtelgebirge et les jouets métalliques. — Jean-Georges Hilpert, premier fabricant de soldats de plomb. — La fabrique moderne de Ernst Heinrichsen. — Les mouleuses de soldats. — Un artiste. — Comment on peint une armée. — Uniformes de tous les pays et de tous les temps. — Collectionneurs princiers. — Champs de batailles en miniature. — Leçons de stratégie. — 10,000 soldats par jour. — M. Heinrichsen a fourni au monde cent millions de soldats de plomb. — Un pacifiste. — Une grande fabrique de jouets modernes.

Parmi les multiples industries qui prospèrent en Franconie, celle des jouets est l'une des plus anciennes et des plus populaires.

Elle fut de bonne heure favorisée par l'abondance du bois en Franconie et dans les régions avoisinantes. Le Böhmer Wald, le Bayerischer Wald et les forêts du Fichtelgebirge fournissaient aux artisans campagnards, à peu de frais, des ressources inépuisables. Comme aujourd'hui, ils taillaient au couteau dans le

bois tendre, ces figurines grossières, ces étables et ces fermes, ces bergeries et ces troupeaux au dos frisé, ces sapins aux rameaux de copeaux verdis, à la bonne odeur de vernis neuf, devant lesquels s'extasièrent tant de générations d'enfants. On continue à fabriquer ce genre de jouets primitifs en Haute-Franconie, mais surtout en Thuringe où s'est centralisée l'industrie des ustensiles et des jouets de bois.

Nuremberg, au contraire, la ville du métal, s'est spécialisée ainsi que toute la Moyenne-Franconie dans l'industrie du jouet d'étain, de tôle ou de fer-blanc.

Elle y était entraînée par les habitudes séculaires de ses ouvriers qui toujours travaillèrent les métaux. J'ai dit comment dès le moyen âge les mines d'étain du Fichtelgebirge franconien et de l'Erzgebirge saxon avaient été exploitées par des sociétés de patriciens nurembergeois.

Ils s'étaient acquis le monopole de l'extraction et de la vente de l'étain comme les Fugger d'Augsbourg accaparèrent plus tard celui du cuivre en Europe. L'étain était alors le métal utile par excellence, d'un emploi facile et varié, grâce à sa plasticité et à son innocuité. On en faisait la vaisselle courante, les aiguières, burettes, coupes, gobelets, timbales, huiliers, des coffrets et des coffres à saucisses. Très primitifs d'abord et de formes grossières, ces objets furent ensuite ornés d'inscriptions, de devises, de fleurs, d'animaux et de figurines en relief. Puis ces figurines, au lieu d'être un simple motif d'ornementation, furent traitées pour elles-mêmes. On représenta les saints, la Vierge, l'Enfant Jésus, les personnages des crèches. Enfin, s'inspirant directement de la vie, on en vint à reproduire des personnages vivants. L'in-

dustrie du jouet d'étain était créée. La découverte de la porcelaine, les progrès de la fabrication du verre qui supplantèrent l'étain dans la confection des ustensiles de ménage accrurent le développement du jouet métallique. C'est au dix-septième et au dix-huitième siècle que la prospérité des *Dockenmacher* (faiseurs de poupées) atteint son apogée. De cette époque aussi date l'origine des soldats de plomb qui firent longtemps la célébrité de Nuremberg. On conserve, au Musée Germanique, des guerriers de plomb du temps de Frédéric le Grand, d'un dessin enfantin et naïf mais de couleurs jolies et de fine matière. Les soldats de Jean-Georges Hilpert — ainsi s'appelait le premier fabricant — eurent un énorme succès. Et, depuis, l'industrie des soldats de plomb n'a point cessé de prospérer. Cependant, l'évolution du jouet moderne et l'utilisation de matières nouvelles semble aujourd'hui lui porter préjudice, et c'est vers le nouveau jouet mécanique et scientifique que se porte l'activité des fabricants nurembergeois.

J'ai visité à Nuremberg la fabrique de « soldats de plomb » dont Ernst Heinrichsen hérita de son père et de son grand-père, la plus fameuse, bien connue des amateurs, celle qui fournit aux princes prussiens des régiments entiers, et aux petits écoliers du Brandebourg des boîtes de quelques pfennigs.

Elle est située dans un quartier paisible, non loin du cimetière Saint-Jean où reposent, près de Hans Sachs et de Dürer, les chefs des grandes familles patriciennes. Une porte cochère lourde et basse ouvre sur

une petite cour pavée et la perspective d'un jardin feuillu, étroit et long, qui dévale, ravit l'œil dès l'arrivée. Point de bruits de machines, ni de marteaux, ni de vapeur. Un chant de femme, très doux, sort d'une fenêtre ouverte et plusieurs voix lui répondent en chœur : ce sont des jeunes filles qui chantent en mettant en boîtes des guerriers de plomb. Au milieu d'un petit rond-point, une vasque où monta autrefois un jet d'eau est aujourd'hui couverte de mousse, comme les vieilles statues de pierre grise qui sourient à l'ombre des tonnelles. Des feuilles sont éparses dans les allées, les chevelures embroussaillées des chèvrefeuilles envahissent les poiriers et les groseilliers. C'est dans le silence de ce coin de parc abandonné, que de jeunes ouvrières préparent, pour l'éducation guerrière des peuples, des régiments innombrables.

Elles sont là, une quinzaine au plus, installées dans de petites salles basses, aux murs vieillis, autour d'une chaudière en maçonnerie remplie d'un alliage d'étain, de plomb et d'antimoine. (C'est la proportion d'étain qui fait la qualité du jouet.) Le plomb, en effet, casse, l'étain se plie facilement, sans se casser. Dans leur main gauche gantée ou protégée par un morceau de feutre, les ouvrières tiennent un moule d'ardoise composé de deux parties juxtaposées. De la droite, elles plongent une cuillère dans le mélange en fusion et le font couler dans la matrice. Par un léger mouvement, elles débarrassent le moule de son trop plein, une seconde après elles l'ouvrent et voici qu'apparaissent un cuirassier français de 1870 en tenue d'hiver, puis des spahis et des chasseurs d'Afrique, puis des artilleurs au trot, au pas, au galop, qui

se détachent brûlants encore et flexibles. Les jeunes filles les saisissent d'un geste preste, et d'un coup de canif les débarrassent des bavures que l'on rejette dans la chaudière. Les figurines sortant de ces moules sont plates, hautes de trente millimètres pour l'infanterie, de quarante pour la cavalerie et obtenues d'une seule fonte. Les figures rondes et pleines au contraire, que l'on essaya de lancer sans succès, sont faites de plusieurs morceaux, la tête, le tronc et les membres se fondent séparément, puis sont assemblés, travail délicat qui demanderait du temps et du talent. Les figures rondes, en raison de leur imperfection, de leur poids et de l'impossibilité de les grouper aussi facilement que les plates n'ont donc pu supplanter celles-ci auprès des amateurs.

C'est le patron, M. Heinrichsen lui-même, qui dessine d'abord les modèles. Véritable artiste, il donne à ses soldats, à ses cavaliers, à ses chevaux, l'allure vivante des tableaux de guerre. Ce qui le différencie des autres fabricants, c'est qu'au lieu de faire servir un dessin de soldat ou de cheval à toutes les armes, il entend donner à chaque arme son cachet personnel. Un tringlot n'aura pas, chez lui, la même allure qu'un chasseur à pied, et le cheval d'un cuirassier ou d'un train d'artillerie ne ressemblera pas à celui d'un hussard.

Quand il a exécuté son dessin, il le confie au graveur sur ardoise, qui le reproduit exactement en deux moules[1].

Mais il faut équiper et parer de leurs uniformes

1. Il les paye, suivant l'importance du modèle, de 12 à 25 francs les deux.

tous ces régiments. Des femmes se chargent de cette besogne minutieuse. Presque toutes travaillent à domicile. Elles alignent les soldats ou les accessoires de bataille sur une baguette de bois fendue au milieu, en insérant le pied des figurines dans la rainure centrale. Puis légèrement elles colorent la ligne des casques ou des képis, les tuniques, les pantalons, puis les chevaux s'il s'agit de cavaliers et les canons et les fusils. Dur métier qui demande beaucoup d'attention, malsain, et si peu lucratif! Les peintresses de soldats de plomb sont, en effet, obligées de payer elles-mêmes les couleurs et les pinceaux, de sorte qu'en travaillant vite et bien, c'est-à-dire en habillant et en harnachant de 1,700 à 1,800 figures par semaine, elles arrivent à gagner au total 5 à 6 francs. Beaucoup d'enfants sont employés à cette besogne, clandestinement, dans les ateliers familiaux, et il n'est pas rare qu'au fort de la saison, en juillet et en août, des familles entières passent la nuit au travail. Elles appellent cela : *Freinacht machen*, faire nuit libre.

Une fois peints, les soldats sont rapportés à la fabrique. On les trie selon leur nationalité et leurs armes, puis alignés dans de petites boîtes de bois ovales fabriquées en Thuringe ou dans des boîtes en carton à couvercle de verre. L'étiquette collée, les boîtes s'amoncellent dans les magasins de réserve. Et voilà, par milliers, par dizaines de mille, par centaines de mille, les petits soldats couchés sur les planches des vieilles chambres. Il y a là de quoi constituer plusieurs corps d'armée allemands, français, autrichiens, russes, italiens! De quoi faire revivre les batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram; car je vois écrit : garde impériale, grenadiers à pied, fusiliers,

tirailleurs, voltigeurs, flanqueurs, conscrits, guides, mamelouks, sapeurs, état-major, chevau-légers, lanciers; si vous voulez évoquer Gravelotte, Saint-Privat, Sedan, Paris, voici, parmi d'autres, des gardes mobiles de 1870, des francs-tireurs, des zouaves pontificaux, des garibaldiens, à l'assaut, au feu, en embuscade, au pas, au galop, de front, des lanciers en avant-poste, à la charge, des cuirassiers en tenue d'hiver, des zouaves morts, au bivouac, des ambulances, des canons, des télégraphistes, et, en regard, l'armée allemande au grand complet, tous les régiments de la garde : grenadiers, fusiliers, chasseurs, cuirassiers, hussards, uhlans, dragons, sapeurs, chevau-légers bavarois, carabiniers saxons, dragons wurtembergeois, ceux de Hesse, de Bade, de Mecklembourg, d'Oldenbourg, de Brunswick. A côté, l'armée russe, l'armée anglaise, l'armée suisse, italienne, espagnole, américaine, bulgare, danoise, serbe, suédoise, grecque, monténégrine, des Marocains, des Abyssins, des nègres, des Boers, des Indiens peaux-rouges, des Mexicains, des Brésiliens, des Argentins. Puis les anciennes armées de la guerre de Sept ans, de la guerre de Trente ans, hallebardiers, mousquetaires, arquebusiers, piqueurs, les soldats du moyen âge, lansquenets, archers, arbalétriers, écuyers, chevaliers, suisses. Puis les guerriers des temps anciens, Romains, Carthaginois, Gaulois, Huns, Germains, Grecs, Perses, Égyptiens. Toute l'histoire des tueries humaines peut ainsi se reconstituer, depuis le combat des Thermopiles jusqu'aux escarmouches de la Chaouïa...

Pour aider à rendre la vérité de ces batailles on vous fournit des arbres, des champs saccagés, des villages ruinés, des églises, des barricades, des bastions,

des camps, des fortifications, des ponts, des feux de bivouac, des plaques de verre pour les rivières, des débris d'obus et des soldats morts, tout ce qui peut donner l'idée du carnage et de la dévastation.

Depuis que l'Allemagne devient une puissance maritime, les collections s'augmentent d'accessoires de guerres navales. On peut déjà reconstituer la bataille de Tsouchima avec des cuirassés, des croiseurs, des torpilleurs russes et japonais.

Il y a aussi des chasses à courre, des chasses au tigre, au crocodile, des scènes de la vie paysanne, marchés, cours de fermes, moissons, labourages, avec mille accessoires variés.

On sait qu'il se trouve beaucoup d'amateurs, et de très sérieux, pour les reconstitutions guerrières. Les Allemands sont les plus friands de ce genre de distraction. Les princes de la maison royale de Prusse firent leur première éducation militaire à l'aide de ces miniatures. Des officiers se passionnent à faire revivre les combats célèbres de l'histoire; l'un d'eux me racontait un jour son émotion lorsqu'après avoir disposé sur un immense tapis de sable figurant la plaine d'Austerlitz quelques milliers de soldats de plomb, Français, Russes, Autrichiens avec leurs états-majors, il plaça Napoléon sur une éminence. Il crut l'entendre donner l'ordre du combat. Il reproduisit la feinte de Davout à l'aile droite, l'assaut de Soult au plateau de Pratzen, les attaques de Lannes et de Murat sur l'aile droite ennemie et finalement la dé-

route des Russes sur les étangs glacés de Satschau. Il frémissait d'émotion martiale comme s'il avait été l'acteur vivant de cette journée mémorable.

Dans certaines casernes, des officiers s'amusent à imaginer des manœuvres. Chacun se défend comme il l'entend, suivant son propre plan. On convient seulement des conditions de la victoire, comme dans les manœuvres véritables.

Les meilleurs clients de ces fabricants de soldats ne sont donc pas, comme on pourrait le croire, les enfants, qui se contentent pour leurs jeux d'une boîte de jouets, mais des officiers, des généraux, des princes ou de simples amateurs civils, à qui il faut des corps d'armée ! Pendant que j'étais là, M. Heinrichsen reçut un courrier où il trouva, de France, une commande de cavaliers de Rocroi, de dragons blessés, de cuirassiers impériaux. C'était le fils d'un historien qui étudiait les guerres du grand Condé.

La collection de modèles du fabricant compte jusqu'à 5,000 sujets différents. Pour arriver à ce total et être sûr de l'authenticité de ses dessins, il alla visiter les musées militaires d'Europe, feuilleter les livres d'histoire et les estampes anciennes, accueillit toutes les rectifications qu'il reçut, corrigea ses croquis. Aussi, aujourd'hui, connaît-il tous les costumes de toutes les armées, comme Édouard Detaille lui même.

Il sort de son atelier de 3,000 à 10,000 soldats par jour, suivant la saison. (Chaque femme peut en produire un millier par jour.) Il en fabrique de deux à trois millions par année, d'un poids total de 10,000 kilogrammes environ.

Les collectionneurs français demandent surtout

des soldats du premier Empire; les Allemands, les soldats actuels, les Russes également. Depuis quelque temps ceux-ci réclament en abondance des armées romaines.

J'avais à peu près tout vu de ce que je voulais voir dans cette petite maison qui a fourni au monde près de 100 millions de soldats de plomb depuis sa fondation. Celui qui les crée aujourd'hui est un homme au visage doux et pacifique. Je lui demande s'il aime la guerre...

— J'aime mieux celle que font mes soldats, me répond-il d'un air de bonhomie souriante.

Je jetai en partant un dernier coup d'œil vers les guerriers d'il y a trois mille ans, endormis à côté de leurs lances et de leurs arbalètes, vers les blessés et vers les morts de toutes les guerres modernes, et vers ceux qui rêvaient dans leur plate cervelle de plomb, aux victoires, aux débâcles futures.

Dans la petite cour de verdure, j'entendis encore le chant clair de la jeune fille qui empaquetait les militaires.

A côté de ces laboratoires paisibles où l'outillage primitif, l'emploi exclusif de la main-d'œuvre, le maintien des traditions rappellent les ateliers d'autrefois, il y a la grande usine moderne où s'élaborent avec le concours d'un machinisme ingénieux et subtil, et grâce à l'extrême division du travail, des jouets d'une perfection et d'une variété infinies. On se propose ici de fabriquer le jouet éducatif, modèle réduit des

machines et des appareils scientifiques les plus compliqués.

Le magasin des modèles d'une de ces fabriques, la maison Bing, qui occupe à elle seule trois mille ouvriers, est un vrai musée industriel en miniature. On voit là, à côté de chemins de fer électriques qui fonctionnent sans retards ni accidents, des groupes électrogènes composés d'une chaudière à vapeur chauffée par la lampe au gaz d'alcool, avec moteur et dynamo, des turbines à vapeur faisant 3,500 tours à la minute, actionnant des marteaux-pilons et des pompes. Il y a des machines rotatives à imprimer, des autos de guerre qui tirent des canons, et des autobus, et des autos de commerce; il y a des appareils téléphoniques si parfaits qu'ils peuvent être utilisés dans un appartement pour communiquer d'une pièce à une autre, des appareils de télégraphie sans fil correspondant, à travers deux murs, à trente mètres de distance, d'autres pour obtenir des rayons Rœntgen, des torpilleurs et des sous-marins.

Tous ces appareils, d'une solidité éprouvée, fonctionnent parfaitement. Les moteurs sont en cuivre patiné; le plomb, qui fondrait, n'est jamais employé. Et, en effet, ces petits moteurs se meuvent à merveille, ils actionnent des jets d'eau, des scieries mécaniques et des personnages aux mouvements variés : des femmes qui arrosent et râtissent, des bûcherons abattant des arbres, des peintres barbouillant des façades, des joueurs d'orgue qui jouent des airs de valse, des chiens savants et des orchestres de musiciens, une usine complète avec tous les ouvriers travaillant à des besognes différentes, etc.

Les anciennes lanternes magiques se transforment

en cinématographes, et les moulins à vent de notre enfance sont des moulins à eau actionnant des machines. J'ai vu là des ponts transbordeurs et des champs de manœuvre dont les soldats bougent et où jouent des musiques, le tout actionné par un minuscule moteur à air chaud ! Au lieu de singes en carton, voici des singes en peau pour lesquels il a fallu prendre *cinq* brevets différents.

Je le répète, toutes ces machines sont faites sur les mêmes modèles que les vraies. Vous trouvez, en effet, des moteurs depuis 29 sous jusqu'à 400 francs.

Faut-il louer cette innovation qui, au lieu de solliciter l'imagination de l'enfant, l'immobilise en la satisfaisant trop complètement? Tant de perfection ne lasse-t-elle pas et n'est-ce pas aux dépens de la joie des découvertes et des combinaisons imprévues, que l'on prétend faire à tout prix de nos bambins des techniciens et des mécaniciens trop précoces? Problème à résoudre.

Pour les petites filles, et afin de les initier de bonne heure à leur rôle de maîtresse de maison, on a réduit tous les modèles de cuisines, offices, salles de bains, buanderies, lingeries, batteries et ustensiles de tous genres, en cuivre, en émail, en fer-blanc, copies textuelles des installations confortables que les ménagères allemandes contemplaient à l'exposition de Munich avec des regards d'admiration et de convoitise.

Les salles de bains sont munies de chauffe-bains fonctionnant très bien, de baignoires émaillées et de petits bains montés sur pied, pour les poupées; il y a des rouleaux caoutchoutés pour presser le linge mouillé, des essoreuses pour le sécher, à l'usage des

minuscules trousseaux, et des fourneaux à gaz, et des fourneaux électriques, et des stérilisateurs, barattes, qui fabriquent *réellement* le beurre, glacières, machines à faire la mayonnaise, et *qui en font!* râpes à fromage râpant, hachoirs mécaniques *fonctionnant* et qui semblent faits pour un monde de dames lilliputiennes.

AU THEATRE

Petite toilette avant l'entrée. — Peignes et brosses. — L'entr'acte des saucisses. — Les salles modernes. — Luxe et confort. — Les vestiaires. — La mendicité dans les théâtres de Paris. — Les artistes. — Les chanteurs. — Coulisses fermées. — Shakspeare respecté. — L'Allemagne marché du vaudeville. — Un impresario qui a du flair : Adolph Sliwinski. — Tristes échantillons de l'art parisien.

Je n'ai pas l'intention d'étudier ici la littérature théâtrale allemande, mais de dire en passant quelques mots sur l'organisation matérielle des théâtres, et sur les spectacles qu'on y trouve.

Ce qui frappe d'abord l'étranger qui met le pied dans un théâtre allemand, après les suisses qui vous reçoivent la hallebarde au poing et les laquais en livrée crème, culottes rouges, perruque poudrée et aiguillettes, — c'est la petite toilette que font toutes les femmes une fois leur chapeau retiré. Les murs des couloirs sont garnis de glaces; sur le rebord des consoles, on trouve des démêloirs et des brosses; les femmes, les hommes s'en servent à tour de rôle pour lisser leurs cheveux ou leur barbe, spectacle de

lavatory assez comique. J'ai vu des femmes refaire là leur natte et leur chignon avant de pénétrer dans la salle. Si, par endroits, l'administration a négligé de mettre ces ustensiles de toilette à la disposition du public, celui-ci supplée à cet oubli. Chacun a dans sa poche un miroir, un petit peigne, une petite brosse; les officiers ont même deux brosses, dont ils se servent pour refaire leur raie de derrière.

Pour un Français, le spectacle lui-même est moins intéressant que celui des entr'actes, des *pauses*, comme on dit. Les programmes les indiquent toujours d'avance : la grande pause aura lieu après le deuxième ou après le troisième acte. Cela veut dire que l'entr'acte durera assez pour que l'on puisse manger. Aussi, dès le rideau baissé, voit-on les gens se précipiter vers le buffet, avec la même hâte bousculante qu'à Paris vers le vestiaire. L'impression est assez dégoûtante. Les femmes, comme les hommes, volent vers le jambon, les saucisses, le fromage et les gâteaux, tels des bêtes, les yeux fixes, la main mendiante, parfois despotique; quand ils ont saisi leur proie, leurs gestes changent, se pacifient, leur œil sourit, on devine que leur bouche salive; et chacun, muni d'une assiette, d'un couteau et d'une fourchette pris au tas, cherche, avec des airs de fauve satisfait, la place à l'écart où il pourra déchiqueter en paix sa nourriture. Mais ce n'est pas commode. Les Allemands, qui comprennent si souvent le confortable, ne mettent que quelques petites tables dans leurs foyers-buffets. La plupart des gens sont donc forcés de manger debout, leur assiette et leur couvert à la main. Ils finissent quand même par trouver un rebord de fenêtre, un dessus de balustre

en marbre, un coin de comptoir pour couper leur viande. S'il n'y a pas de couverts, on s'en passe : les doigts servent de fourchette, et les dents de couteau. C'est un tableau, je vous assure. Le mari donne un morceau de pain à sa femme qui lui tend à son tour la moitié de son verre de bière ou de limonade. Si on est en famille, tous boivent dans le même verre. Les femmes ont conservé leurs gants qui se tachent et s'empoissent.

Il n'y a pas de temps à perdre, on se dépêche, on s'essuie la bouche, on se passe la langue sur les lèvres, on la roule à l'intérieur des joues en faisant force grimaces, et l'on retourne, en mâchonnant encore, se retremper dans l'idéal.

Et qu'on ne vienne pas dire que ces mœurs sont celles du peuple; ce sont celles de l'Opéra royal de Berlin, de l'Opéra de Francfort, de Munich, de Cologne, de Dresde, de toutes les villes et de tous les théâtres de l'Empire. J'ai vu même à l'Opéra de Berlin de graves bourgeois tirer de la poche de leur redingote des tartines de pain au jambon, enveloppées de papier, et les manger pendant l'entr'acte au lieu d'aller au buffet.

Quand on a vécu quelque temps dans le pays, on se rend compte qu'il est impossible de faire autrement. L'heure où commencent les spectacles, généralement sept heures ou sept heures et demie, empêche de manger avant de se rendre au théâtre, puisqu'on est sorti de table à deux ou trois heures de l'après-midi, quelquefois plus tard. Or, vers neuf heures, on a faim, et, très souvent, il m'est arrivé de suivre la foule au buffet, de disputer ma ration, et de la dévorer solitairement en regardant les autres. J'ai

même fini par juger cela tout naturel et je me surprends, en écrivant, à le trouver *gemütlich*. On se fait à la simplicité de ces mœurs, et l'on s'aperçoit qu'à trop vivre au même endroit, les gens s'encombrent de préjugés bêtes et d'habitudes gênantes et inutiles.

⁂

J'ai déjà parlé du peu de frais que font les femmes allemandes pour leurs toilettes de théâtre. Ici aussi un phénomène curieux se produit. L'étranger commence par se moquer de ces grossières robes de drap mal coupées, de ces blouses mal ajustées qui choquent en effet, sous l'éclat des lustres et des dorures, et qui font repoussoir à ces larbins galonnés en perruques poudrées. Et il se dit : « Puisqu'elles n'ont pas de toilettes, que ne restent-elles chez elles? » Mais à la longue, il se demande si ce n'est pas là le point de vue de gens habitués au luxe exagéré des capitales. N'est-il pas plus sage, plus intelligent et, après tout, plus moral, d'aller trente ou quarante fois de plus entendre de belle musique et de bonne littérature, c'est-à-dire de se donner quarante plaisirs auxquels on tient, que de porter de riches toilettes pour le simple et stupide plaisir de rivaliser d'élégance avec des gens plus fortunés que soi? Voilà, me dira-t-on, le résultat de trois ans de séjour en Allemagne... C'est vrai... Je remarque encore que les femmes ont l'air de porter leurs robes de ménage et que les nœuds roses piqués dans les chignons des jeunes filles sont raides comme du zinc; mais, tout de même, il est temps que je revienne.

Les salles sont à peu près toutes jolies, presque

toujours de création récente, et d'aspect monumental, les Allemands ayant le goût du neuf, surtout dans les villes d'affaires très prospères. Le théâtre de Düsseldorf, par exemple, est remarquable. La directrice, Mme Dumont, en même temps artiste de grand talent, d'un tempérament parent de celui de la Duse, a voulu en faire un théâtre modèle, sous tous les rapports. La salle, entièrement laquée de blanc, a des draperies de soie cerise du plus joli effet.

L'emplacement de l'orchestre est couvert, à la hauteur de la scène, de verdure mêlée de fleurs artificielles, ce qui fait une véritable prairie entre le public et la rampe, au lieu du trou béant qu'on y voit d'ordinaire.

Le petit foyer s'orne d'un joli tapis rose, le plafond s'arrondit en dôme bleu semé d'étoiles; la coupole toute blanche du grand foyer est incrustée d'une quantité d'ampoules électriques. Les loges d'artistes, au lieu d'être des boudoirs étouffants comme celles de nos étoiles parisiennes, ou des taudis comme celles des petits emplois ou des figurants, sont claires, spacieuses, nettes, cirées, à la façon des salles de bains anglaises, garnies de lavabos de faïence où l'eau chaude et froide coule à volonté, d'armoires laquées tout à fait pratiques, entourant la pièce.

En communication avec les loges, un buffet spécial, de style gothique et d'installation confortable, est à la disposition de la troupe. Le service en est fait par le personnel du restaurant public contigu au théâtre.

Partout, en Allemagne, les théâtres sont très propres, d'une propreté de salon. On n'y respire pas cette

affreuse odeur de poussière et de renfermé des salles de chez nous, en général si négligées. Ici les odeurs qu'on y sent quelquefois arrivent des cuisines voisines, et c'est un parfum fade de porc, de bière et de fumée. Le parquet, les couloirs, tout est net et ciré et luisant comme du neuf. Les vestiaires larges, spacieux, sont disposés pour recevoir à l'aise tous les vêtements possibles. Tout le monde, hommes et femmes, y laisse son chapeau. On a même voulu un jour m'obliger à y déposer ma canne. Au début de mon séjour, je me refusais obstinément à me séparer de mon chapeau, ne pouvant supporter l'idée de me promener dans les couloirs, à l'entr'acte, tête nue. Je m'y suis fait. Il n'y a pas d'appareil au dos des fauteuils pour suspendre les coiffures, et j'ai fini par trouver mon chapeau encombrant pendant les actes. Les numéros du vestiaire sont classés par ordre et on n'attend pas. A la sortie, la foule se précipite tout de même, chacun voulant, sans raison, ici comme ailleurs, être servi le premier. Dans certains théâtres, le numéro de votre place sera celui de votre vestiaire et vous n'aurez qu'à présenter à l'ouvreuse le talon du coupon pour retirer vos vêtements.

Le service des billets, des placeurs, des programmes, des lorgnettes est parfait; les employés, nombreux, toujours à leur poste, et polis, ma foi. Les petits bancs sont gratuits; le reste tarifé à des prix raisonnables : trois à six sous pour le vestiaire, cinquante centimes pour une lorgnette et deux sous le programme simple. Jamais personne ne vous demande un pourboire. La mendicité des ouvreuses à Paris tes une honte.

Les sièges des fauteuils m'ont paru généralement défectueux. En beaucoup d'endroits, ils sont de bois, sans rembourrage. Rester quatre heures assis sur une planche lisse, quand on n'a pas de coussin naturel, c'est dur pour les sciatiques !... On m'assure que les Allemands ne se plaignent pas. Ils ont de la chance.

Autre désagrément dont on souffre : l'obscurité complète faite dans la salle sitôt le rideau levé. Si le spectacle est ennuyeux, on n'a même pas la ressource de regarder autour de soi pour se distraire, et même s'il est passionnant, l'obsession de ces ténèbres vous opprime à la longue et trouble votre plaisir, ce qui va exactement à l'encontre du but cherché. D'ailleurs, un commencement de réaction contre cet usage paraît se faire jour, — c'est le mot — au moins dans certains théâtres de Berlin.

Pour la décoration, l'Allemagne est restée en retard, si l'on excepte les théâtres de Wiesbaden, de Munich, l'Opéra de Berlin, d'autres encore, qui font parfois des décors de toute beauté et arrivent, grâce à un machinisme admirable, à des effets inconnus à Paris. Je l'ai souvent dit à mes amis les directeurs de théâtre parisiens. Je crois que pas un ne s'est déplacé pour voir comment, à Wiesbaden, dans *Obéron*, on fait vivre et miroiter la mer, dont les flots paraissent, en se gonflant, venir se briser à trois ou quatre mètres de la rampe. Accompagné de belle musique, un tel spectacle est d'un charme et d'une poésie infinis.

Les costumes sont uniformément affreux, je veux dire mal dessinés, lourds, engoncés, sans grâce et sans fantaisie. Il n'est pas encore né de Landolff à l'Allemagne.

Dès le spectacle commencé, le spectateur n'a plus le droit de rejoindre sa place, à moins qu'il n'occupe une loge. S'il arrive en retard, il attendra debout, près de la porte. Dans les théâtres de « Variétés », la liberté est plus grande. Cependant, même là, on voit peu de retardataires. Dans certains théâtres, à Munich, par exemple, et, il me semble bien, à l'Opéra de Berlin, on n'entre même pas dans la salle après le lever du rideau.

On applaudit surtout dans les théâtres de musique, mais guère avant la fin des actes. Si des étrangers veulent manifester leur joie au milieu d'un acte, des « chut » unanimes les font taire aussitôt. Dans les théâtres dramatiques, il arrive souvent qu'on n'applaudit pas du tout. Non que le public soit mécontent. Au contraire ! Après des représentations d'Ibsen, où on sentait la foule prise et remuée, pas une marque d'approbation n'en sortait. Toute à la réflexion, sans doute — ou bien mourant de faim — elle oubliait cette marque élémentaire de courtoisie qui fait toujours tant de plaisir aux artistes, et coûte si peu.

Il y a à Berlin des artistes de premier ordre. J'ai eu souvent l'occasion d'applaudir, et sincèrement, Bassermann au Lessing-Theater, Alexander au Residenz-Theater, Iunkermann au Trianon-Theater, d'autres encore, dont les noms m'échappent.

Dans le réalisme, ils se montrent souvent égaux aux meilleurs des nôtres. Tout le bruit fait autour d'un Antoine et d'un Gémier ne leur donne pas, au fond, plus de talent qu'à la moyenne des acteurs réalistes allemands.

Fait curieux et digne d'être remarqué, il y a beaucoup d'artistes autrichiens dans les troupes allemandes. La Prusse n'a pas d'acteur à opposer au grand tragédien viennois Kainz, même Matkowsky du *Schauspielhaus* de Berlin, à qui il manque la souplesse et la multiplicité de moyens de l'artiste autrichien, capable de jouer dans la même soirée un rôle de jeune officier élégant et sec à la voix cassante, et le rôle de Tartuffe papelard, ondoyant, aux lèvres gourmandes, à la voix onctueuse, grasse et insinuante.

Les chanteurs chantent, en général, fort mal. Il faut naturellement mettre à part des artistes admirables, comme Lili Lehmann, Destinn, et quelques autres. J'ai rarement entendu une belle voix et un beau chant. Les voix de femmes sont blanches, sans timbre, celles des hommes, rudes, anguleuses, et leur méthode est mauvaise; ils poussent des sons, enflent et désenflent leur voix en brefs crescendos et en decrescendos mourants, sans raison et d'une façon mécanique et monotone.

⁂

L'existence des acteurs allemands n'a rien de commun avec celle des nôtres. Ils sont reçus dans la bonne société, quand ils ont quelque talent et qu'ils mènent une vie régulière. J'ai raconté déjà qu'ils font partie de groupes où se trouvent mêlés des hauts fonctionnaires et des généraux; les « excellences » intendants généraux des théâtres royaux ne dédaignent pas de se rencontrer avec eux, hors de la scène; des industriels millionnaires s'asseoient à leur table au restaurant.

La vie des coulisses est nulle. Personne n'y pénètre

jamais, à part les rares employés chargés de la police et de l'administration. Il est interdit aux artistes faisant partie de la troupe, mais ne jouant pas, d'y venir. Par faveur exceptionnelle et, pour ainsi dire, en me cachant, l'accès des coulisses d'un théâtre berlinois me fut ouvert un soir de représentation. Elles étaient vides. Un silence de mort descendait des frises. Les gens, pompiers, machinistes, artistes, me regardaient de travers. Un homme de la police vint demander qui j'étais au directeur qui m'accompagnait. Et celui-ci dut lui répondre que je ne faisais que passer. Il voulait avoir l'air chez lui; pourtant, je sentais qu'il ne l'était pas. Il me présenta au galop à ses principaux interprètes hommes, que je vis dans leurs loges, mais n'osa pas me faire entrer dans celles des artistes femmes... Lui-même n'y est admis que porte grande ouverte, et encore! Ah! comme on s'amuse dans les coulisses des théâtres berlinois! Je songeais aux défilés des soirs de premières sur les scènes parisiennes, et aux visites quotidiennes des écrivains, des journalistes et des clubmen, dans les loges accueillantes des Variétés, du Vaudeville, de l'Opéra, de la Comédie-Française. Ici, un critique, même ami d'un directeur, n'oserait franchir le seuil des coulisses de peur d'éveiller la suspicion sur son impartialité à l'égard du directeur lui-même ou des artistes. Pure apparence, vous pensez bien, que ces scrupules! En vérité, les règlements des théâtres allemands sont rédigés par des caporaux et des généraux luthériens, vieillis et jaloux du plaisir des autres. Cela changera.

Quand on veut fêter un artiste, homme ou femme, au lieu d'une corbeille de chez Mme Chénier, il reçoit une couronne de laurier, ou de fusain, ou d'un autre

feuillage, surmontée d'un petit bouquet de fleurs, de tulipes, par exemple. J'ai vu les pareilles aux enterrements.

De même qu'il adore à la fois la musique de Wagner et les valses viennoises, l'Allemand fait une place à Shakspeare et une part au vaudeville. Shakspeare règne en maître sur les programmes de la plupart des théâtres, à côté d'Ibsen et de Schiller. On le joue textuellement et sans coupures, ce qui fait honte aux théâtres anglais où il n'est jamais donné intégralement.

En Prusse, la préférence du public va aux thèses cruelles, difficiles à résoudre, offrant matière à de longues discussions. Spécialement, le public berlinois est fier de son intelligence et de pouvoir se passionner à ces problèmes compliqués. Les jours de premières sensationnelles, la vie des couloirs, pendant les entr'actes, est extraordinaire. Il est vrai de dire que ce public se compose de quatre-vingts pour cent d'Israélites, d'esprit plus souple et en même temps plus clair, et plus doués de sens critique que le reste des spectateurs.

En Bavière, dans toute l'Allemagne du Sud, comme en Autriche d'ailleurs, on préfère les pièces purement sentimentales, avec beaucoup d'idylle.

Les auteurs partout en vogue sont Hauptmann, Mæterlinck et Wedekind. Hauptmann est incontestablement et de beaucoup l'auteur allemand moderne le plus coté. On joue aussi des traductions de nos auteurs français d'aujourd'hui : Mirbeau, Donnay, Capus, Brieux. La difficulté est de trouver des

artistes d'assez de talent et de finesse pour faire passer la rampe au charme du dialogue parisien. Il y en a pourtant quelques-uns, et je les ai déjà nommés.

Mais l'Allemagne est surtout le grand marché du vaudeville, denrée essentiellement parisienne. L'impresario Adolf Sliwinski, de Berlin, dont le flair se trompe rarement, achète les meilleures productions en ce genre et les répand avec une activité inlassable aux quatre coins de l'Empire. Les opérettes et les comédies gaies de nos écrivains, apportées par Adolf Sliwinski, sont traduites et adaptées à la scène allemande avec beaucoup d'habileté, et on peut dire que c'est Paris qui fait rire l'Allemagne entière.

Si l'opérette ou le vaudeville ne sont pas français, l'intrigue en est toujours puérile et banale, et les plaisanteries qui les égayent, d'un goût vulgaire. La czarda tzigane y joue un rôle aussi important que la gigue dans les opérettes anglaises et le cake-walk dans les opérettes américaines. Toute la pièce n'est que valse ou polka, Offenbach inspire les finales, sans que l'on se soucie de la couleur locale. Les personnages, à quelque époque qu'ils appartiennent, chevaliers du moyen âge ou petits-maîtres Louis XV, se livrent à tout bout de champ et *sans raison apparente* à une valse langoureuse ou à un quadrille parent du chahut. Cette manie est inexplicable.

Mais ce qui peut affliger le plus sûrement une âme patriote, c'est de rencontrer à l'étranger des « artistes » français en représentation dans les cafés-concerts. J'en ai vu, hélas ! souvent, de ces « Pari-

siennes » isolées et de ces duettistes, l'homme et la femme, au milieu des phénomènes, des cyclistes, des « humorists », des gymnastes, qui, tous, apportent au moins quelque chose. Ces « Pariser », débarquant d'on ne sait d'où, n'apportent, eux, rien autre chose que l'idée infatuée qu'il leur suffit de paraître avec l'étiquette « Paris » pour éblouir. Or l'Allemand n'est pas si naïf que cela. Il se rend bien compte que ces sots prétentieux manquent de talent. Et les petites grues ont beau venir chanter avec des airs de bête suffisance :

Non, je ne marche pas !

ou bien :

Tout ça n'vaut pas l'amour,

dont le publie ne comprend, d'ailleurs, jamais un mot, elles ont beau, avec des œillades crapuleuses, courir en jupes courtes le long de la rampe à petits pas pressés, le public allemand ne marche pas non plus. Et, ma parole, je suis honteux pour Paris qui a tant de charmants talents à montrer, de penser qu'une gruette de quinzième ordre, partie de Montmartre avec un compagnon douteux, prétend représenter pour ces gens la grâce, la séduction et l'esprit de Paris ! Pauvre France ! me disais-je souvent en sortant de ces soirées navrantes, pauvre France !

Je me consolais en pensant aux danses espagnoles annoncées par une native de Souabe, molle et flasque, et qui dansait comme une loque ; je me disais aussi que les comiques allemands n'étaient guère plus intéressants ni plus spirituels. L'un d'entre eux, qui faisait

courir tout Berlin, parodiait la mattchich, cette parodie, et finissait ses contorsions en criant en français sur l'air de *La Marseillaise :* « Allons, enfants de la pap't'rie ! » Le public se roulait sans avoir saisi ce que le « comique » voulait dire.

Ces numéros de music-hall ne valent, en général, pas grand'chose. Les chansons, aussi bêtes que chez nous, sont même, très souvent, des démarquages des nôtres, ce qui devient le comble de la sottise. Une mode consiste pour les *humorists* à débiter très vite leurs sornettes, sans respirer. Leur grand succès vient des calembours qu'ils font. Ils racontent des nouvelles à la main, des anas aussi vieux que les rues, comme étant d'eux. Ils en débitent ainsi une dizaine, une vingtaine à la suite.

Il y a des « numéros » plus tristes encore : trois sœurs jeunes et jolies, ma foi, serrées dans des cuirasses de soie blanche et couvertes de faux bijoux, soufflent du piston, de la trompette et du trombone, en levant aux frises des yeux inspirés. Elles ont beaucoup de succès, parce que leurs figures sont poétiques et qu'elles soufflent très bien.

LE GOÛT MUSICAL

Les salles de concert de Berlin. — Domestiques d'hôtels mélomanes. — La musique et la digestion. — Le goût des valses et des musiques imitatives. — Les sociétés de chant et de musique. — Les écoles. — Le ténor et le chef d'orchestre. — Vous n'êtes qu'un « bâton » ! — Rôle du chef d'orchestre. — Mottl. — Von Schuch. — Nikisch. — Un drame à la Cour de Bavière. — Les agences de concert. — Comment se recrute un public. — Les orchestres.

Les Allemands aiment la musique, c'est un fait, et je crois même que c'est la seule chose pour laquelle existe en Allemagne un enthousiasme sincère et unanime. A Berlin, après l'exécution de certains morceaux, à la fin de concerts qui durent trois ou quatre heures, on reste de longs moments à rappeler le chef d'orchestre et les artistes, à les acclamer. Les cinq grandes salles de concerts, celle de la Philharmonique avec ses 2,300 places, la salle Mozart, la salle Beethoven, la salle de l'Académie de Chant, qui chacune en contiennent à peu près 1,000 et la salle Bechstein, 500, sont pleines tous les soirs d'hiver, ainsi qu'une foule d'autres plus petites. Un critique musical est

obligé par son journal de visiter chaque soir au moins trois ou quatre concerts et d'en rendre compte. Pendant la saison, on donne à Berlin une moyenne de cinq à sept grands concerts symphoniques par semaine, quelquefois neuf. Et ce n'est pas la seule élite qui y assiste, mais le peuple entier. La salle de la Philharmonique réunit tous les mondes, depuis les aristocrates, les généraux, jusqu'aux grands banquiers et leurs commis, jusqu'à des ouvrières qui se tiennent debout pendant trois heures aux places à cinquante pfennigs, pour écouter du Brahms, du Beethoven, du Tchaïkowsky, du Schumann ou du Palestrina. J'ai rencontré, à une représentation de *Lohengrin*, le portier et une femme de chambre du Kaiserhof, et le directeur d'une des plus grandes agences de Berlin me raconte qu'un conducteur de tramway, avec lequel il cause de temps à autre sur sa plate-forme, connaît tout de la musique classique.

Ici des portiers d'hôtel savent *Lohengrin* par cœur, des femmes de chambre fredonnent des passages de la *Salomé* de Richard Strauss, et les fiancés se répondent sur des airs de *Siegfried*, alors que les huissiers de nos ministères, les jours de réceptions parlementaires, sifflotent des airs de café-concert dans les antichambres, que la majorité des Français cultivés sont réfractaires à toute musique classique, réputée ennuyeuse, et que la province entière, à part quelques grandes villes, n'entend jamais de musique sérieuse et s'en passe parfaitement.

Au répertoire de tous les théâtres de chant, les œuvres de Wagner et de Strauss alternent sans cesse avec *Le Bal masqué*, *Le Trouvère*, *Aïda*, *La Traviata*, *La Bohème*.

Ces goûts, coexistant chez un même individu, paraissent contradictoires. Ils ne le sont pas, si l'on réfléchit que l'Allemand cherche toujours dans la musique une aide, un secours pour extérioriser ses états d'âme, joyeux, béats, mélancoliques. S'il va au restaurant ou au jardin public, il est ravi, en mangeant, d'entendre accompagner le bruit des fourchettes et sa joie d'engloutir par des valses banales, de mauvais morceaux d'harmonies imitatives, coups de canon, sonneries de cloches, gazouillement d'oiseaux, toujours bissés. Cela le dispense de penser et de parler, et il n'a pas le temps de s'ennuyer, la musique étant faite en ces lieux pour combler les vides de la conversation et créer l'illusion d'une gaieté ou d'un entrain que les gens tirent difficilement d'eux-mêmes. Il lui faut également, pour bercer sa béatitude, les flonflons d'un orchestre, des pots-pourris cocasses, des airs faciles.

Quant au sentimentalisme d'espèce assez vulgaire que Mme de Staël prit jadis pour du sentiment, et qui se manifeste par des gestes précis et des regards langoureux, il s'harmonise aussi très bien avec le goût des valses fades et des airs poitrinaires. Et tous ces gens, celui qui mange, celui qui digère, celui qui sentimentalise, sont enchantés de pouvoir, grâce à tout ce bruit, demeurer silencieux et ruminer leurs affaires personnelles, — ce que Mme de Staël appelait : rêver.

Quand il n'a pas d'orchestre à sa disposition, dans les réunions des brasseries, à la *Weinstube*, dans les forêts le dimanche, c'est par des lieder et par des chœurs que l'Allemand de tout âge manifeste sa joie,

non par des gestes, des discours, des plaisanteries, des pirouettes, ni même par des cris, s'il n'est ivre. Vous ne rencontrez dans les forêts de pins de la banlieue berlinoise, au bord des lacs, que des amoureux enlacés qui fredonnent, et, sur les routes, des bandes d'adolescents chantant en chœur des airs le plus souvent graves.

Enfin, nulle part mieux qu'en Allemagne, ne s'est conservée la tradition des chants sacrés. Nulle part non plus le chant patriotique ou religieux ne tient autant de place dans l'éducation du peuple.

Ce n'est pas seulement comme excitant idéal de sa sensibilité ou comme accompagnement de tous ses états d'âme que l'Allemand aime la musique. Il l'aime encore parce qu'elle est éminemment un plaisir d'êtres sociables, et même, pour l'Allemand peu causeur, une des formes les plus séduisantes de la sociabilité.

Nous autres passons six et sept heures, que dis-je, des journées, à discuter sans arrêt. L'Allemand s'enferme plus volontiers, de quatre heures de l'après-midi à dix heures du soir, pour entendre de la musique. Quand c'est à Bayreuth ou à Munich, passe encore! Mais j'ai vu dans de petites villes des jeunes gens demeurer au café des soirées entières devant un piano, deux violons et une clarinette exécutant médiocrement de la musique médiocre.

Ce rôle de la musique comme lien social, explique le pullulement des sociétés de chant et de musique en Allemagne. Rien qu'à Berlin, il y en a 115. Des villes de 160,000 habitants, comme Dantzig, possèdent quatorze grandes sociétés chorales, une dizaine d'autres plus petites, et sept sociétés d'orchestre phil-

harmonique. Les ouvriers des chantiers de constructions navales forment une chorale pour eux; d'autres chantiers d'ouvriers du bois les imitent. Les instituteurs, les professeurs des hautes écoles et des lycées ont aussi leurs sociétés de chant en commun, qui fusionnent pour les grands concerts d'hiver. A Königsberg (200,000 habitants) il existe une trentaine de sociétés de chant. Les étudiants ont la leur; les maîtres boulangers aussi, de même que les cordonniers, les ouvriers du papier, du bois, etc. Et ce ne sont pas des sociétés pour rire. Les membres, dont le nombre varie entre 50 et 500, paient une cotisation minime d'un franc par an, et se réunissent au moins une fois la semaine, étudient, répètent, exécutent. A chaque occasion qui se présente, fêtes locales, anniversaires nationaux, ils chantent des chants populaires à plusieurs voix; ou bien ils se préparent à des exécutions d'ensemble avec des sociétés voisines, auxquelles viennent se joindre les musiques des régiments. Mais le reste du temps, comme ils ne sont pas riches, ils se réunissent dans une salle de brasserie ou d'hôtel, où ils peuvent, entre deux chœurs, boire un verre de bière.

Ce que l'on voit dans le peuple, on le retrouve dans le monde et la bourgeoisie. S'il n'est pas de ville en Allemagne qui n'ait son chef d'orchestre municipal appointé (jusque dans les bourgs de 4,000 à 5,000 habitants), il n'en est pas non plus qui n'ait une ou deux, et souvent plusieurs sociétés de musique de chambre ou symphonique, pour lesquelles les éditeurs de musique de Leipzig publient des éditions simplifiées des grands classiques. Ce n'est pas tout à fait de la musique de chambre, ni tout à fait de la musique sympho-

nique, mais ces éditions suffisent à des amateurs de moyenne force pour prendre une idée des chefs-d'œuvre des anciens maîtres.

On peut se demander comment ces simples ouvriers, ces bourgeois, ces professeurs, ces commerçants arrivent à tenir leur partie dans des ensembles, souvent assez importants pour exécuter les grands oratorios de Hændel ou de Haydn. C'est que, dès l'école primaire, on les y entraîne. Le chant fait partie du programme de l'éducation populaire. Deux heures par semaine, dans les classes primaires, les enfants apprennent à chanter. De plus, on choisit une trentaine d'élèves dans chaque école, qui reçoivent des leçons de fifre et de tambour. Ceci correspond au côté militaire de l'éducation prussienne. On veut habituer les oreilles des enfants au son de ces instruments, le leur faire aimer, et qu'ils aient plaisir à marcher au pas, lors des fêtes de gymnastique, comme les vrais soldats.

Dans les écoles supérieures, les programmes ordonnent également l'étude de la musique vocale, du solfège, trois heures par semaine. Enfin, une fois la semaine, les élèves des classes supérieures des écoles et des lycées se réunissent pour des exécutions d'ensemble.

Chez nous aussi, les grands maîtres de la pédagogie ont songé à développer ce goût de la musique et du chant, qui sont obligatoires dans les programmes officiels. Mais, sous prétexte de liberté, je dirai plutôt en raison de l'indifférence générale pour les

hautes questions de moralité et de solidarité, ces bonnes dispositions ne sont guère fécondes en résultats. A part les villes et villages du nord de la France, où, par l'intermédiaire des Flandres, se retrouve un peu du goût allemand pour le groupement, dans combien de villes, dans combien de villages et de bourgs se réunit-on chaque semaine pour apprendre à chanter? Où trouve-t-on quelque chose qui ressemble à ces concerts, où les instituteurs, les professeurs de collèges, de lycées et des hautes écoles s'assemblent pour communier en Bach ou en Hændel? On m'assure pourtant que, dans le département de la Seine, des sociétés d'instituteurs se sont tracé un tel programme sur l'initiative de M. Bourgault-Ducoudray. On ne saurait trop louer et encourager de pareilles œuvres, malheureusement inconnues du grand public, et qui demeurent ainsi stériles pour l'exemple.

Ici, ce n'est pas seulement pour la forme que le gouvernement inscrit la musique dans son programme d'enseignement. Il se dit que, si l'ouvrier apprend à chanter et aime le chant pour lui-même, il aura moins d'occasions de cultiver ses mauvais sentiments; il fera partie plus tard de « Vereine » où il occupera ses loisirs, au lieu de fréquenter les brasseries et les clubs de l'opposition; en tous cas, il aura fourni un moyen de mettre un peu de variété et de distraction artistique dans la vie de labeur des pauvres gens.

Ce goût général de la musique, en Allemagne, explique l'enthousiasme effréné du public pour les chefs d'orchestre. Chaque grande ville est fière de

son *Kapellmeister* bien plus que de ses savants. A peine vous parle-t-on de Wundt et de Bücher à Leipzig, mais Nikisch est un héros, une sorte de demi-dieu qui protège la ville, à qui tout est permis pourvu qu'il continue à dessiner la foudre avec son bâton aux concerts du Gewandhaus; Dresde exalte von Schuch; Munich glorifie Mottl, autre dieu, et Berlin a Richard Strauss, auquel l'Empereur, protecteur, comme on sait, de tous les arts, commande des marches militaires pour ses régiments. C'est qu'en ce pays, le maître du bâton est la vraie étoile d'une troupe ou d'un concert.

— Mais, monsieur, disait un ténor célèbre, en colère, à Hans de Bülow, vous n'êtes qu'un bâton!

— Oui, pour vous faire marcher droit! répondit le chef d'orchestre.

Ici, le Kapellmeister signe trente photographies par jour, comme Mme Sarah Bernhardt en tournée. Si Nikisch ou Mottl dirigent, l'instrumentiste n'est plus rien. Le ténor ou la chanteuse eux-mêmes disparaissent. Seul, un compositeur aimé ou un artiste extrêmement célèbre arrivent à exciter l'adoration des foules autant que le « bâton ». En France, celui-ci ne compte pas assez, c'est un roseau que le ténor ou la diva font plier à leur fantaisie. En Allemagne, c'est une trique nimbée qui paraît douée d'un pouvoir magique et devant laquelle tout le monde s'incline. L'art, la compréhension musicale mis à part, et qui sont en effet réels, je crois qu'il y a au fond de cette adoration un respect qui n'est pas sans parenté avec l'amour d'obéir; un chef d'orchestre est pour un Allemand un général d'armée qui serait fort en musique.

De ces deux excès naît un mal aussi grave. Chez nous, tout l'effort se porte sur la mise en scène et sur l'interprète, l'orchestre devient l'accessoire; en Allemagne, le ténor qui gagne cent mille francs par an est un soldat comme les autres; il n'a pas d'avis à donner et doit chanter comme on lui ordonne de chanter, sans s'occuper de ses convenances ni de ses effets. Un Mottl, par exemple, ne peut souffrir que des artistes formés par lui, souples et empressés. On voit à Munich la troupe entière, les yeux fixés sur lui, avec une insistance, une volonté de rencontrer son regard, qui donnent l'impression, non d'artistes jouant librement, mais de gens hypnotisés. C'est que M. Mottl, à la fois Kapellmeister et directeur du théâtre, tient tous les pouvoirs en sa main. Il faut à toute force lui plaire.

Mottl ne joue que la musique qu'il aime; jamais de Gluck, pas plus que de Massenet; il bannit, dit-on, tous les ouvrages où les artistes pourraient se faire valoir. On n'a jamais entendu Caruso à Munich, tandis que toutes les autres grandes villes l'engagèrent. Caruso chantant, Mottl est éclipsé, ne fût-ce qu'un instant. Il engage Knote parce qu'il faut bien un ténor pour chanter les *Nibelungen*. Mais il le déteste.

M. Mottl gagne 75,000 francs par an, y compris son traitement à l'Académie, et fait des tournées. Aussi l'Opéra-Royal de Munich est considéré comme une Pinacothèque dont le Kapellmeister est le chef-d'œuvre. Quand il voulut retourner à Vienne, sa patrie — son rêve! — ce fut comme si tous les Dürer, tous les Cranach et les Holbein, descendus de leurs cadres, gagnaient la porte. Un affolement! La

Cour de Vienne se trouvait alors à Budapest. De Munich on envoya un émissaire près de François-Joseph, empereur, le suppliant, au nom de toutes les parentés de l'Autriche et de la Bavière, au nom de l'amour resté vivace entre les deux pays, de ne pas enlever Mottl à Munich.

Pendant les pourparlers, la vie fut suspendue dans les hautes sphères bavaroises. Les fonctionnaires, les courtisans, les princes, leurs enfants qui, comme on sait, sont catholiques fervents, allèrent allumer des cierges devant l'autel de saint Antoine de Padoue pour retrouver le chef d'orchestre perdu. Le vieux Régent, fait unique dans l'histoire, ne prit pas son bain froid quotidien. Tout allait de travers. L'Isar déborda, on entendit des voix sur le lac de Starnberg, où Louis II se noya. C'était la désolation de la désolation.

On obtint finalement du monarque autrichien une lettre par laquelle il promettait qu'on n'engagerait pas Mottl à Vienne... Le célèbre bâton dut donc forcément rester à Munich puisque Berlin est à Strauss, Dresde à von Schuch, Leipzig à Nikisch, et qu'il se refusait à aller en Amérique. Viennois nerveux et sensible, la vie de New-York lui fait peur. En revanche, il obtint de Munich tout ce qu'il voulut : il devint *Hofoperndirektor*. C'est un titre ! On lui colla des décorations, on le flatta, il eut les sourires des princesses et les poignées de main des princes. L'Isar rentra dans son lit, le Régent reprit ses bains froids. Munich était sauvé.

Les mêmes faits se produisirent à peu près à Leipzig pour Nikisch. Tout le monde sait que celui-ci a la passion du jeu, en bon Hongrois qu'il est. Je le

dis, parce qu'à Leipzig personne n'en fait mystère. D'ailleurs, tous les goûts sont dans la nature, et celui-là en vaut un autre. C'est à Monte-Carlo qu'il porte le produit de ses tournées. Un jour il revint, non seulement à sec, mais très endetté. Il fallut penser à des exodes, à des Amériques lointaines, pour longtemps peut-être. Le bruit courut comme la foudre que Nikisch allait quitter Leipzig, le *Gewandhaus*... Hélas ! hélas ! Mais les Allemands sont, quand il le faut, gens de décision. Un comité de riches dilettantes se forma aussitôt, et en quelques heures le déficit fut couvert. Leipzig, ville mercantile, conservait son fleuron artistique.

Dresde aussi est très fière de **son** Kapellmeister. M. von Schuch, depuis trente-six ans en Saxe a créé son orchestre, on peut le dire, de ses mains; il en fait exactement ce qu'il veut. Il passe pour diriger la musique moderne mieux que Mottl et que Nikisch. Puccini est son triomphe. On oppose aussi son éclectisme aux partis pris et à l'exclusivisme de Mottl.

On s'accorde généralement en Allemagne à louer l'heureuse influence de la décentralisation politique dans l'essor artistique et le développement du goût musical en particulier. Autant que l'enthousiasme du public, le mécénisme des princes et des rois favorise une émulation bienfaisante entre les capitales.

— En France, me disait l'intendant des théâtres royaux de Dresde, toute la vie musicale se concentre à Paris. Ici, elle se répand partout. Les représentations, dans nos petites villes allemandes, valent celles

de votre Opéra-Comique. (Il faudrait peut-être vérifier cela !...) J'ai assisté dernièrement, à Dessau, ville de 50,000 habitants, dans la petite principauté d'Anhalt, à une représentation des *Maîtres Chanteurs* parfaite. La mise en scène était naturellement plus modeste qu'à Dresde, mais l'interprétation excellente et l'orchestre de premier ordre.

Pourtant, il eût été bien étonnant que le génie d'organisation des Prussiens n'ait point cherché à obtenir pour leur métropole la suprématie musicale sur les autres grandes villes d'Allemagne. Et, en effet, depuis quelques années, grâce à l'activité et à l'ingéniosité de deux ou trois grandes agences comme l'Agence Wolff et l'Agence Stern, Berlin est devenu, pour ainsi dire, la Bourse de la musique allemande. Il faut aux artistes allemands, et même à ceux de l'étranger qui veulent se produire en Allemagne, le brevet de la capitale. Les impresarios et les agences demandent aux virtuoses qui sollicitent une série de concerts : « Quelle presse avez-vous eue à Berlin ? » Chaque grand artiste passe au moins une fois ou deux par hiver à Berlin, qui paraît avoir pris, sous ce rapport, la place autrefois tenue par Leipzig.

L'organisation de ces concerts est bien curieuse.

Un inconnu, allemand, suisse, scandinave, russe, danois, se présente, généralement avec de longs cheveux, et dit qu'il veut se faire entendre. Il croit à son génie, et rêve de gloire. Il a économisé péniblement quelques centaines de marks et vient les jeter aux pieds d'un agent. Celui-ci lui demande :

— Que voulez-vous ? Une grande salle ? Une moyenne ? Une petite ? Un piano ? Un orchestre de

vingt ou trente musiciens? Le grand orchestre de 60?... Bien. Vous aurez la salle de la Philharmonique, 2,300 places, avec grand orchestre, deux répétitions, pour 2,400 marks; la salle Beethoven, avec ses 1,000 places, vous coûtera 1,000 marks. Vous n'aurez à vous occuper de rien, ni des affiches, ni des journaux, ni de l'éclairage, ni des programmes, ni des billets, ni des contrôleurs, ni des placeurs, ni du public, ni des applaudissements. Tout cela est compris dans les 2,400 marks. Vous ferez 10 marks de recettes, pas un sou de plus, juste le prix des deux fauteuils que la *Vossische Zeitung* achètera pour son critique. Les autres 80 billets de presse sont gratuits.

— Mais... le public?... interroge timidement le jeune homme aux longs cheveux.

— Je vous ai dit qu'il était compris dans les 2,400 marcks. Ceci est l'affaire de l'agence.

— ...Mais les affiches... les journaux, reprend le jeune inconnu étonné que l'agent ne lui parle pas de réclame quand il rêve de voir son nom flamboyer sur tous les murs.

— Des affiches? A quoi bon? lui répond l'agent. Que signifie pour les passants votre nom sur une affiche, puisqu'il ne le connaît pas? Quant aux journaux, ils parleront de vous gratuitement.

Et de fait, plus les artistes sont connus, plus l'agent fait de réclame. Il passe 200 insertions dans les journaux et imprime pour 75 francs d'affiches. Cela suffit pour emplir une salle s'il s'agit de Mme Destinn, de Mme Sembrich ou de Mme Litvinne.

Pour les débutants et les inconnus, voici comment l'agence procède :

Elle a dans ses cartons des listes d'amateurs de

musique sans fortune qui se sont fait inscrire dans les bureaux, au commencement de la saison, pour tous les concerts. Ils ont déposé eux-mêmes une série d'enveloppes affranchies d'avance avec leur nom et leur adresse. La veille de chaque concert d'artistes inconnus, l'agence leur fait parvenir une place ou deux, gratuites, avec *obligation* de les occuper ou de les faire occuper. Ainsi le pianiste incompris ou la chanteuse sans voix, au lieu de jouer devant une salle vide, auront l'illusion de la foule se pressant au guichet, et qui sait, s'ils ont su choisir leur programme, peut-être du succès.

Ce public se compose des gens les plus différents, parmi lesquels, comme partout, des élèves des conservatoires, des professeurs de chant ou de piano, mais aussi des employés et des gens du peuple qui ne peuvent se payer des places aussi souvent qu'ils en auraient envie. On peut dire que ceux-là aiment la musique, car ces concerts ne doivent pas toujours être gais. On m'a même raconté qu'à la suite d'une série noire, les abonnés gratuits menacèrent de se mettre en grève si on ne supprimait pas les droits de vestiaire. Les amateurs trouvaient que cinq sous, c'était encore trop cher.

Une grande agence n'a pas seulement pour mission de faire connaître les jeunes artistes de talent inconnus qui s'adressent à elle. Son rôle consiste surtout à produire les artistes illustres de toute l'Europe. Sur les douze cents concerts de la saison berlinoise, une seule agence en organise près de six cents à elle seule, sans compter les solistes qu'elle fournit dans toute l'Allemagne, en Russie, en Danemark, en Scandinavie, en Suisse et en Autriche. L'une d'elles a le

monopole des concerts Nikisch. Dès le mois de juillet de cette année, le fameux chef d'orchestre hongrois n'avait plus un seul jour de libre entre le mois d'octobre et le mois de juin prochain. Sait-on ce que reçoit ce petit bout d'homme pour promener son bâton en Russie? 24,000 roubles pour douze concerts, soit près de 70,000 francs.

J'ai relevé les noms des principaux favoris des concerts allemands. A part les chefs d'orchestre Weingartner, Mottl, Richard Strauss, Mahler, de Vienne, il y a des instrumentistes toujours sûrs de faire salle comble, comme les pianistes Thalberg, Theresa Careño, Sauer, Rosenthal, Larmond, Arthur Schnabel, les violonistes Thibaud, Derato, Ysaye, les violoncellistes Cazals et Gérardi, les organistes Guilmant et Widor, des chanteuses comme Mmes Sembrich, Lili Lehmann, Schumann-Heink, Walker, Litvinne, Destinn.

Je me suis informé des œuvres les plus demandées à Berlin. Il paraît que le record est tenu par la *Symphonie Pathétique* de Tchaïkowsky, la *4e Symphonie* de Brahms, la *5e* et la *9e* de Beethoven. Avec ces œuvres-là au programme on n'a pas besoin de soliste : tout est loué d'avance et toujours.

Il y a en Allemagne deux cents sociétés philharmoniques, capables de jouer les œuvres musicales classiques.

Le personnel de ces orchestres se recrute aux conservatoires si nombreux et si admirablement installés dans toutes les grandes villes. Il me faudrait écrire une étude spéciale sur ces écoles, mais j'en laisserai le soin à de plus compétents, — si elle n'est déjà faite. Ce que je veux noter seulement, en passant, c'est le petit sentiment de honte qu'on éprouve à visiter ces

immeubles somptueux, si grandement, si commodément aménagés, lorsqu'on pense au Conservatoire de Paris et aux académies de musique de la province française... Je me souviendrai toujours du fin sourire de Joachim se promenant avec moi, quelque temps avant sa mort, à travers les salles du nouveau Conservatoire de Berlin, dont il était le directeur, et me disant :

— Celui de Paris a une plus longue histoire, mais combien plus de poussière !

Il faut dire, à notre louange, que les vrais amateurs de musique qui connaissent nos bons orchestres parisiens de Chevillard, de Colonne et de l'Opéra, sont d'accord pour trouver nos instrumentistes à vent très supérieurs à leurs collègues allemands; mais les violons et les violoncelles d'ici vaudraient mieux, paraît-il. Un avantage que les musiciens allemands ont encore sur les nôtres : presque tous jouent de deux instruments, ce qui accroît beaucoup leurs ressources et donne la facilité de multiplier les orchestres sans augmenter le personnel.

SIMPLES CONVERSATIONS SUR LE CATHOLICISME

Wurzburg. — Rococo. — Églises-salles de bal. — L'aristocrate et le curé. — L'abbé Gerstenberger. — La tactique du Centre. — Les prêtres doivent se mêler à la vie du peuple. — Le costume civil. — Ils fument. — Ils vont à la brasserie et au théâtre. — Ils dansent. — « Pourquoi pas ? » — Action du prêtre à l'école. — Écoles confessionnelles et écoles simultanées. — Enseignement de la morale en France. — Protestants et catholiques. — L' « Éteignoir ». — Les protestants discutent tout. — La messe quotidienne et le catéchisme obligatoires. — Sanction : la prison. — Politique sociale. — Les caisses agricoles. — Les sociétés. — Pour combattre l'enseignement laïque. — Les curés bavarois gagnent plus que les curés français. — Le carnaval légitimé. — Les catholiques sont prolifiques.

L'Allemagne deviendra-t-elle catholique ? — A Cologne. — Le chanoine qui se méfie des Jésuites. — Difficulté de devenir libre penseur en Allemagne. — Pour quitter l'Église. — Formalités.

Wurzburg est une jolie petite ville rococo, entourée de collines où s'étagent des vignobles et que sépare le Mein sinueux. De tous les points où vous mène votre promenade vous apercevez des clochers et des

dômes. Des parcs encerclent la ville d'un collier d'émeraudes qui vient s'agrafer aux deux rives du Mein. La coquille et la volute s'inscrivent sur les façades de maisons et de palais, les vasques des fontaines, les portails des églises, les socles des statues, jusque sur la prison; l'intérieur de la cathédrale a l'air de la salle de fêtes d'un palais du XVIII^e^ siècle; les anges y sont des amours, les vierges et les saintes ont des grâces de dames d'atour, les portes du chœur en fer forgé, les stalles blanc et or, pourraient figurer à Trianon. Quant aux dorures, elles revêtent toute l'architecture. Rien au monde n'a moins l'air d'un endroit fait pour prier que cette église-salle de bal.

Au sommet de la colline qui domine la ville se trouve une autre église également du XVIII^e^ siècle, à laquelle on accède par un Chemin de croix dont les douze stations, qui sont chacune un monument de pierre, s'étagent sur une route tournante plantée de platanes. On aperçoit de là-haut, couronnant la colline d'en face, une vieille citadelle du XVII^e^ siècle. Jourdan fut battu sous ses murs en 1796. Un ancien pont traverse le Mein, tout orné de statues rococo, dames, évêques, guerriers. Le château royal, qui fut bâti sur le modèle de Versailles, avec des grilles monumentales, noires et dorées, n'en a que les lignes apparentes et l'ennui, sans l'espèce de majesté qui vient de l'excès de prétention du nôtre. Un charmant vieil hôtel de ville au toit de tuiles fanées vaut qu'on l'admire. Dans certaines rues, il y a de l'herbe entre les pavés.

Nous sommes dans l'une des forteresses du catholicisme allemand. Et je voudrais en profiter — non pour étudier la question catholique en Allemagne, ce que ma curiosité trop étendue ne me permet pas, — mais pour

mettre au point quelques impressions recueillies au cours de mon voyage, sur ce qui sépare catholiques et protestants en ce pays.

On n'est pas si « noir » ici qu'à Fulda et à Cologne. On y pratique généralement un catholicisme tempéré qui ne se manifeste combatif que dans les périodes de crise, mais dont l'effort de propagande n'en reste pas moins actif et permanent. Ainsi, un aristocrate, catholique convaincu, le baron von H..., que je rencontre ici et qui me fait courtoisement les honneurs de la ville, ne met pas sa fille au couvent, parce qu'il considère qu'elle doit être élevée dans le monde et que les religieuses, — tenues en dehors du siècle par le cloître, — ne peuvent l'instruire comme il convient. Les prêtres lui paraissent acceptables pour les garçons parce que, plus mêlés à la vie, ils se montrent d'esprit moins étroit que les sœurs.

Les écoles primaires et moyennes sont confessionnelles; les collèges, mixtes. Mais il existe, pour la noblesse masculine, des établissements spéciaux exclusivement fréquentés par les fils de nobles.

Sur les 90,000 habitants de Wurzburg, on ne compte que 20,000 protestants et quelques centaines d'israélites tenus tout à fait à l'écart des clubs et des salons catholiques et protestants.

Protestants et catholiques se voient dans la société, les deux aristocraties surtout. C'est que, dans les grandes familles, certains membres sont catholiques, les autres protestants. Le plus souvent, la branche aînée est catholique, la cadette protestante.

— Mon grand'père était protestant, me dit M. de H...

« Dans le peuple, m'explique-t-il, et chez les petits bourgeois, protestants et catholiques ne se mélangent pas, les sociétés, les groupements sont confessionnels, comme les écoles. Les fonctionnaires, ici, sont libéraux. C'est eux qu'il faut d'abord gagner, dans les luttes politiques. Pour lutter plus efficacement, les aristocrates doivent moins s'isoler, se rapprocher des *Stammtische*, ne pas vivre seulement sur leurs terres, mais connaître le peuple et le bourgeois. »

M. Liborius Gerstenberger, l'un des chefs du parti catholique allemand au Reichstag, habite à Wurzburg. C'est un jeune curé, rédacteur en chef d'un journal populaire très répandu en Bavière. Je suis allé le voir dans la jolie maison rococo dont il habite un coin, sur la place du Marché, la *maison du Faucon*. Avec ses lunettes, sa face osseuse, ses cheveux courts, sa bouche large qui rit facilement, il a l'air sympathique et brave. Il consentit volontiers à répondre à toutes mes questions. La conversation commencée dans les bureaux de son journal s'acheva le soir, dans une salle d'auberge, pendant que je dînais et qu'il me tenait compagnie avec le baron de H..., en buvant un verre de vin.

Je n'eus qu'à développer mon questionnaire, depuis longtemps préparé, pour recueillir les réponses claires, précises et franches du chef catholique.

Je l'interrogeai d'abord sur la tactique de son parti.

— Dans un pays en majorité protestant comme l'est l'Allemagne, me dit-il, elle doit différer d'avec celle des pays où il n'y a qu'à lutter contre les indifférents ou les libres penseurs.

« Et, d'abord, extérieurement, comme vous avez pu le remarquer, les curés allemands n'ont pas voulu trop se différencier des particuliers. Ils ont, comme les pasteurs, le costume laïque, la longue redingote noire, le pantalon noir, le gilet montant jusqu'au col, ils se coiffent du chapeau melon ou mou, noir. Cela leur permet de se mêler plus facilement au public sans attirer l'attention, ce qui est impossible en France.

— Chez nous, fis-je, il est interdit aux prêtres d'aller au théâtre.

— Ici aussi, mais nous n'allons qu'aux représentations classiques et aux pièces musicales. D'ailleurs, les Jésuites n'avaient-ils pas des théâtres chez eux? Le théâtre est interdit au clergé parce qu'on ne joue dans les petites villes que des opérettes importées de Paris, qui peuvent être spirituelles en français, mais qui, traduites en allemand, deviennent tout à fait grossières.

« Les curés bavarois vont également à la brasserie, ils fument. Ce serait très mal si cela causait du scandale. Comme le public n'y fait pas attention, nous en profitons. Tout ce qui n'est pas défendu est permis, n'est-ce pas? L'apôtre Paul dit : « Il ne faut pas faire cette chose, non parce que c'est mal, mais parce que cela scandalise les autres. »

— Dansent-ils?

— Non, pas en public. Moi, j'ai dansé étant étudiant et soldat. Mais, sitôt devenu noir, j'ai

cessé. Pourtant l'usage veut qu'à l'occasion d'un mariage, et seulement dans les cercles intimes, le curé ouvre le bal, et fasse le premier tour de valse avec la mariée.

— A Wurzburg, aller au bain, ajoute le baron de H..., aux bains publics, dans le Mein, où l'on étale sa nudité en groupe, est considéré comme un signe d'indépendance et de libéralisme.

J'abordai le problème de l'éducation :

— Quelle est l'action du prêtre catholique dans les écoles?

— Il donne les leçons de religion et a le droit de surveillance sur toutes les écoles d'un quartier, dans les villes, d'une paroisse s'il est à la campagne. Ce droit existe pour les écoles publiques primaires seulement, non pour les lycées.

Le rôle du curé est de remplacer pour ainsi dire les parents vis-à-vis du maître d'école, afin que les enfants ne soient pas tout à fait à sa merci. Il intervient, par exemple, si l'enfant est battu par l'instituteur. Les parents dans ce cas ne vont pas se plaindre au maître, mais au curé, qui représente une autorité au-dessus de lui. Si l'enfant est malade, c'est encore au curé que les parents demandent l'exemption de l'école. Parfois le curé prend la défense de l'instituteur.

— Cette ingérence cléricale est voulue par la loi?

— Oui, me répond le député-prêtre. Mais une agitation se produit actuellement chez les instituteurs

qui repoussent cette intrusion du curé dans leurs écoles. Ils demandent que la surveillance soit faite par un laïc, et aussi que l'inspecteur délégué à cette surveillance ne soit pas seulement un inspecteur local, dont l'action est restreinte au quartier ou à la paroisse, car des tracasseries naissent, selon eux, d'un contrôle aussi étroit. Actuellement, outre l'inspection du curé, il existe une « inspection supérieure » avec une circonscription de quarante communes. Celui qui l'exerce est un prêtre en pays catholique, un protestant chez les luthériens.

— Le curé peut-il faire déplacer un instituteur?

— Pas directement. En cas de conflit, l'*Oberinspektor* fait un rapport et le gouvernement décide.

— Que pensez-vous, demandai-je, des écoles simultanées?

(On appelle ainsi, en Allemagne, les écoles où sont admis indifféremment les enfants catholiques et les protestants, par opposition aux écoles confessionnelles.)

— Dans la plupart des villes, m'explique-t-il, il existe des écoles confessionnelles, en Prusse depuis deux ans, en Bavière depuis six ans. Les protestants s'en montrent aussi satisfaits que les catholiques, car les écoles simultanées ne produisaient que l'indifférence religieuse. Les enfants travaillaient ensemble sur les mêmes bancs de l'école, et on les séparait à l'heure de la leçon de religion. Ils se demandaient : « Pourquoi cela? » Cette séparation, loin de pacifier les esprits, les excitait à la lutte et à la bataille sans leur donner le vrai sentiment religieux. Des querelles éclataient. On s'insultait par groupes...

— Pourquoi ne pas essayer, objectai-je, d'élever

les enfants dans un esprit d'union? Autrement ne formez-vous pas deux camps adverses dans le pays?

— L'expérience a prouvé le contraire puisque la Prusse en est revenue aux écoles confessionnelles. Chez vous, évidemment, les écoles simultanées sont plus pratiques, car vous n'avez pas de religion. Sous le nom de morale générale, vous servez à vos enfants quelque chose qui n'a ni saveur, ni caractère, une soupe à l'eau!

Et l'abbé Gerstenberger se mit à rire de toutes ses dents blanches.

— J'ai vu en France, continua-t-il, les tableaux avec lesquels vous enseignez la morale : un homme tombe et se blesse (ceci pour exciter le sentiment de la pitié). Une autre image représente des animaux avec la recommandation de les respecter. Quelle façon d'apprendre la morale!

« Quelques écoles simultanées sont encore autorisées à Munich, Nuremberg, Francfort et dans le Nassau, pour des raisons historiques. Dans certains endroits ou quartiers où il y avait peu de catholiques, on les envoyait à l'école protestante. Cette tradition s'est conservée.

— Que fait le clergé pour l'éducation du peuple? Les protestants prussiens vous reprochent de « mettre un éteignoir sur les esprits ».

— C'est de la polémique. Nous faisons des conférences, plusieurs fois par mois nous réunissons ouvriers et paysans...

— Justement, ils prétendent que vous les occupez, que vous les accaparez, mais ne nourrissez pas leur cerveau, ou que vous ne leur donnez que des idées rétrogrades.

— Qu'appellent-ils des idées? C'est à cause des dix commandements qu'ils protestent. Mais vous savez bien que si on laisse une certaine liberté aux gens du peuple, ils s'abandonnent; que si on leur permet de discuter, ils discutent les commandements, un par un. Les protestants, eux, chicanent sur tout, sur le Christ, la Vierge et les saints. Il en est qui discutent déjà Dieu. Ces gens-là demandent l'infaillibilité pour *leurs idées à eux*.

— Non, puisqu'ils demandent le libre examen.

— Discuter sur ce qui est permis, c'est bien. D'ailleurs, leur liberté de controverse est plus théorique que pratique. Ils suivent sévèrement les dogmes. La meilleure preuve, c'est que dans trois endroits, à Dortmund, Berlin et je ne sais plus quelle autre ville, des pasteurs protestants qui niaient l'authenticité des commandements n'ont pu continuer à exercer en Prusse.

« Ce qui n'empêche pas pourtant que, dans une commune où il y a deux pasteurs, l'un prêche d'une façon le matin, le deuxième d'une autre l'après-midi. Que doivent faire ceux qui les écoutent?

— Réfléchir.

— Bon! Mais le résultat c'est qu'ils ne croient à rien!

Et de rire encore.

— La preuve, tenez, c'est que Berlin, ville protestante, compte 10,000 enfants non baptisés, Hambourg des milliers. Tous ces protestants deviennent libres penseurs ou simplement indifférents. Voilà la conséquence de la réflexion. Dans certaines grandes villes, les protestants ne vont presque plus à l'église; ils sont assidus au temple dans les campagnes seulement.

« En dehors des leçons de religion à l'école, reprit l'abbé, nous avons encore le catéchisme de persévérance, obligatoire de par la loi jusqu'à seize ans, et jusqu'à dix-huit ans d'après les commandements de l'Eglise.

— Et comment forcez-vous les jeunes gens à y aller?

— Il nous faut une excuse valable pour légitimer leur absence, sinon nous envoyons chez eux un sergent de ville. Si l'enfant résiste encore, on le condamne à un jour de prison. Il est également obligé d'aller tous les dimanches à la messe, ou bien son absence doit être motivée. Nous excusons les malades ou les filles aînées, par exemple, obligées de garder les petits. Mais il faut toujours une raison positive.

— Quelle sanction avez-vous contre les réfractaires?

— Je vous l'ai dit : on condamne à la prison ceux qui ne viennent pas au catéchisme. Pour la non-fréquentation de la messe, la sanction est plus difficile; car les enfants apportent toujours des excuses. On est forcé de se contenter de la punition à l'école.

— Et quelle loi prescrit cette obligation?

— Ce n'est pas une loi, mais une ordonnance du gouvernement, agréée par les ministres.

« Dans tout le royaume, non seulement les enfants d'âge scolaire sont obligés d'aller le dimanche à la messe, mais quotidiennement. Dans les villages et hameaux où l'église est trop éloignée de l'école, on ne les y conduit que deux ou trois fois la semaine. Ici, à Wurzburg, les enfants des écoles vont tous les jours à la messe. Sont exemptés seulement, et durant les mois d'hiver, les élèves des trois plus petites classes, jusqu'à l'âge de 10 ans. Mais ceux-là même doivent assister à la messe dominicale.

« La messe a lieu à 7 heures et demie, avant l'école ; dans la campagne franconienne à 6 heures et demie en été. Ce service fait partie des cours d'instruction religieuse. On prévoit bien, dans les programmes d'enseignement, des cours obligatoires de gymnastique, de travaux manuels : pourquoi l'enseignement religieux ne comporterait-il pas la même obligation?

— Et si les parents ne consentent pas à cette obligation pour leurs enfants?

— Alors nous examinons le cas. Par exemple, un élève du lycée a déclaré l'autre jour qu'il n'irait pas à confesse. S'il s'obstine dans sa résolution, nous irons trouver les parents, nous verrons s'ils sont vraiment catholiques, et s'ils ne peuvent obliger leur fils, celui-ci sera considéré comme sortant de l'Église, il deviendra un dissident.

Le mot d'éteignoir que j'avais prononcé tout à l'heure avait frappé le député-prêtre. Il ne l'acceptait pas. Il y revint :

— On dit que nous étouffons les esprits, fit-il, que nous sommes des rétrogrades.

« Voulez-vous une preuve de notre modernisme? Nous avons en Bavière, où nous sommes les maîtres, la plus grande liberté d'élection pour le Landtag : le suffrage universel et secret. Trouvez-vous que le Bavarois soit inférieur au Prussien qui, lui, ne l'a pas encore et même le refuse avec colère! »

Le député catholique me raconte la longue lutte du Centre avec le prince de Bülow :

— Le chancelier protestant avait une politique, encouragée par la Cour, l'aristocratie prussienne et l'*Evangelischer Bund*, dont tout le programme consistait à affaiblir le parti catholique. Ce n'était là qu'une politique de jalousie confessionnelle, beaucoup trop étroite et sectaire pour durer... Mais tout cela est déjà passé dans l'histoire. Pensons au présent et à l'avenir.

— Quelles sont les réformes que le Centre attend du Reichstag ?

— Tout ce que le Centre demande au gouvernement, c'est l'égalité avec les protestants.

— Elle n'existe donc pas?

— Oh non! Il n'y a pas un seul ministre catholique dans le gouvernement impérial, tous sont protestants. De plus, en certains endroits, les catholiques ne peuvent pratiquer leur religion. En Saxe, dans le Mecklembourg et le Brunswick, un prêtre catholique venant de Bavière ne peut célébrer la messe sans une autorisation spéciale du ministère. Les Saxons, malgré leur roi catholique, sont les plus intolérants. Un comte catholique, que je connais, a obtenu l'autorisation de faire dire la messe dans la chapelle de son château, mais seulement pour sa famille et son personnel. Si, par hasard, des paysans catholiques égarés parmi les protestants, et désireux d'assister à la messe, font plusieurs lieues pour y venir, la police les arrête et les empêche d'entrer. C'est à cause de ces abus que le Centre a fait une proposition de tolérance. Car, en Bavière, les protestants peuvent construire des temples, aller les uns chez les autres sans autorisation aucune, tandis que dans les vieux Etats protestants dont je vous ai parlé, cela est impos-

sible aux catholiques. Ils en sont encore au régime du *cujus regio illius et religio*, celui des princes sous la Réforme. Lorsqu'on voit de telles différences dans le traitement des uns et des autres, peut-on dire sans plaisanter que l'Allemagne est ***unie?***

— Quelle est votre politique sociale?

— Nous rapprocher constamment du paysan et de l'ouvrier, l'aider, le conseiller. Quand j'étais curé de campagne, j'organisais tous les dimanches des réunions de paysans, auquel je faisais des conférences, ou bien ils chantaient, récitaient des poésies, jouaient des pièces de théâtre. Au carnaval, je les déguisais moi-même et les maquillais.

— Je croyais ces réjouissances interdites par la religion?

— Quand le curé s'en occupe lui-même, elles deviennent plus innocentes, même inoffensives. Et, tenez, justement les pasteurs protestants ne peuvent s'occuper de tout cela comme nous. Ils ont leur famille à eux, leurs soucis, leurs intérêts. L'une de nos grandes supériorités sur eux, c'est justement le contact permanent avec les ouailles. Ainsi, dans mon ancien poste, j'ai organisé et dirigé une caisse de prêts. Des gens riches placent de l'argent dans cette caisse, moyennant un intérêt de 4 p. 100. Si des petits commerçants, cultivateurs, paysans, ouvriers, pêcheurs, vignerons, ont besoin d'argent, on le leur prête sans hypothèques sur leur propriété. Il leur suffit d'avoir un répondant. L'argent emprunté est remboursable en dix ou vingt ans, par annuités fixes. Ces sortes de

banques agricoles, fondées et dirigées par les curés, existent maintenant dans toutes nos communes.

— Voilà un excellent moyen de propagande...

— C'est surtout un sacrifice de la part du curé, car toutes ces œuvres dont nous assumons la responsabilité en dehors de notre sacerdoce, nous donnent bien du mal; nous y voyons aussi, je l'avoue, une occasion de nous rapprocher du paysan en nous occupant non seulement de son âme, mais de ses intérêts terrestres.

« Nous organisons des réunions, des loteries, des tombolas.

« Comme vous le voyez, loin d'être des éteignoirs, nous sommes des hommes modernes et nous voulons vivre avec notre siècle.

« L'œuvre des curés de campagne s'occupe également du développement de l'enseignement agraire, tout comme ont fait les pasteurs protestants. Nous les aurons bientôt rattrapés pour la culture, car ils étaient plus avancés que nous, il faut le reconnaître.

« Nous avons créé de vastes groupements de combat et de propagande comme le *Piusverein*, qui poursuit, par tous les moyens possibles, la mission de combattre l'enseignement laïque, ou du moins de réaliser le monopole de l'éducation populaire entre les mains du clergé.

« Le *Bonifaciusverein* rassemble les catholiques dispersés parmi les protestants pour leur donner des écoles et des églises.

« Une troisième société, la société *Vincentius*, se dédie aux œuvres de charité pure et aux missions de prédication.

« Les curés sont présidents des associations catho-

liques ouvrières qui réunissent en Bavière 80,000 membres, en Allemagne 300 ou 400,000 membres.

— C'est peu.

— Mais il faut ajouter les campagnes où souvent le petit nombre des ouvriers, une dizaine ou une vingtaine, est insuffisant pour former une association.

— Le clergé ne fixe-t-il pas lui-même les impôts destinés à payer le service du culte?

— Non, mais dans la plupart des États de l'Empire, les membres de la fabrique et du Consistoire discutent avec le curé ou le pasteur le montant des redevances à exiger des fidèles. Et cela revient au même, car le taux une fois fixé, le ministère approuve et l'impôt est perçu par le percepteur, avec les autres contributions.

En Bavière, les catholiques ne paient pas directement les ministres du culte. Le gouvernement et les villes s'unissent pour salarier le clergé sur les fonds ordinaires du budget. Mais les protestants paient 10 p. 100 d'impôts pour leurs pasteurs. Ces 10 p. 100 sont calculés sur le montant total de leurs autres contributions.

Les curés gagnent plus qu'en France. Leur traitement varie du minimum de 2,000 marks à 3,600 marks et monte dans les villes jusqu'à 4,000 et 6,000 marks. Le vicaire habite chez le curé, il gagne 500 à 800 marks et sa pension est payée sur les fonds de l'église.

Il y a des paroisses qui jouissent de fondations pieuses, d'héritages, de dons, etc. Dans ce cas, plus la paroisse est riche, moins l'Etat paie.

Un mariage à la campagne coûte 4 fr. 25. Dans les villages on célèbre trois services funèbres pour 6 fr. 25.

— L'Etat peut bien nous rendre tout ce que la sécularisation nous vola en 1806! s'écrie l'abbé Gerstenberger. Les revenus des deux cloîtres d'Ebrach et de Panz à eux seuls suffisaient à payer l'évêque, le clergé entier et tout l'entretien des églises de Wurzburg.

« Les protestants sont plus riches que nous depuis notre spoliation, car les « réformateurs » allèrent dans les régions riches, laissant aux catholiques les régions pauvres.

— Mais les régions du Rhin?...

— Le Rhin est une exception, et c'est d'ailleurs un pays mixte. Mais les montagnes, l'Eifel par exemple, la Silésie, sont pauvres et catholiques!

— Comme manifestation et propagande, qu'exigez-vous des catholiques?

— Qu'ils se réunissent une fois la semaine, qu'une fois par an il y ait une réunion générale des fidèles, qu'ils se confessent et communient. A part cela, on les laisse libres. L'important, c'est de les réunir. « Deux morceaux de charbon rapprochés tiennent le feu; séparés, ils s'éteignent. »

Pour la propagande chacun agit selon ses idées et ses goûts, essaie d'attirer les autres et de les persuader.

⁂

On publie des statistiques allemandes montrant que les auteurs de crimes et délits sont plus souvent des catholiques que des protestants, les voleurs sur-

tout. Et l'on souligne que c'est principalement dans les régions catholiques, Bavière, province du Rhin, que le carnaval et ses plaisirs sensuels sont le plus violents et le plus débridés[1]. Ici même, à Wurzburg, le carnaval dure un mois et on compte quarante bals masqués.

— D'où vient cela? demandai-je. D'où vient qu'en effet les protestants montrent, en général, plus d'austérité?

— D'une manière générale, repartit M. Gerstenberger, les catholiques sont des gens pauvres, dont le dénûment excuse en partie l'immoralité. Aussi il y a plus de vols parmi les catholiques que chez les protestants, vols de fruits, de bêtes, maraudages, etc. Mais notez que, pour 40 millions de protestants et 20 millions de catholiques, les neuf dixièmes des patrons allemands sont protestants, un dixième seulement est catholique.

— Ces péchés de vol et cette facilité de mœurs si répandue en Bavière, objectai-je, ne viennent-ils pas de ce que la confession et l'absolution lavent le coupable de tous ses péchés, débarrassent sa conscience en lui permettant l'oubli du mal qu'il a fait?

— Du tout. Il est toujours plus difficile d'avouer au confessionnal que de ne rien avouer, comme les protestants.

— Mais le catholique sait qu'il sera pardonné...

— ... A la condition qu'il aura la volonté de se corriger!

— Il suffit au pécheur d'affirmer qu'il l'a.

— Un bon catholique ne s'en fait pas accroire à

1. Voir plus haut le chapitre « Munich ».

lui-même; il sait qu'il doit avoir la volonté *réelle* de ne plus recommencer.

— Il est si facile de se tricher soi-même...

— Alors on n'est pas un bon catholique... Quant au péché contre le 8e commandement, ce n'est pas la confession qui le favorise. C'est une question de race. Dans les pays latins, le tempérament plus vif, plus spontané, se laisse plus facilement aller à une mauvaise action. Les âmes froides de Suède, de Norvège, de Prusse et d'Angleterre ne veulent même pas qu'on les suppose capables de mal faire. Leur hypocrisie vaut-elle mieux que la spontanéité des peuples méridionaux? A Stockholm, parler haut dans la rue est un scandale. Dans les concerts, impossible de faire un mouvement sans être rappelé à l'ordre.

« Quant au carnaval de Cologne, de Munich et de toutes les régions catholiques, il s'explique. Les protestants n'ont pas de jeûnes, de jours maigres, de pénitence. Les catholiques cherchent donc à se rattraper à certains moments des privations qui leur sont imposées. Et pour les exagérations, la liberté excessive des mœurs à cette époque, le clergé les voit d'un mauvais œil et tâche de les refréner. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il y ait plus d'immoralité en Bavière qu'en Saxe[1].

— Le catholicisme est-il en progrès ou non?

— Nous augmentons seulement par le surplus des naissances. En dehors de cela, nous perdons.

1. Voir, en effet, plus loin, les chapitres « Dresde » et « Leipzig »

— N'y a-t-il donc pas plus de naissances chez les protestants?

— Oh! oh! fait en riant l'abbé Gerstenberger. Voyez les Polonais dont Bülow a dit qu'ils pullulaient comme des lapins... C'est un observateur, Bülow...

— Ce pullulement vient-il de ce qu'ils sont catholiques?

— Oui, monsieur. Il vient de ce qu'ils sont catholiques et qu'ils obéissent aux commandements de Dieu. C'est parce que la Bavière est très catholique que les familles de 14 et 15 enfants sont nombreuses, chez les riches comme chez les pauvres. Le prince Ludwig a eu 13 enfants.

« Nous perdons à peu près 6 à 8,000 catholiques annuellement, qui deviennent protestants, parce que les catholiques perdus dans des milieux protestants, n'ayant plus de messe ni de curés, se convertissent. Nous perdons aussi par le mélange des deux confessions. Sept huitièmes des enfants nés de mariages mixtes sont élevés dans le protestantisme. Dans l'armée prussienne l'officier qui épouse une catholique doit absolument, *par ordre du Cabinet impérial*, faire de ses enfants des protestants.

— Mais — les mariages d'officiers mis à part, — le prêtre catholique ne donne-t-il pas son consentement au mariage qu'avec la promesse que les enfants seront catholiques?

— C'est vrai, mais on promet et on ne tient pas sa promesse.

— A votre idée, l'Allemagne deviendra-t-elle catholique?

— Vous savez ce qu'a dit le feld-maréchal de Moltke : « Il faut que nous devenions catholiques! »

Et c'est vrai que le catholique a plus que le protestant le sens de l'autorité et de la discipline. Lui discute tout, la politique comme la religion... »

J'ai eu à Cologne une conversation intéressante avec l'un des plus gros personnages du chapitre. Je lui demandai comment se partageait l'influence cléricale de la région.

— Comment, me répondit-il, lutter à armes égales avec un gouvernement qui a en mains toutes les places, toutes les influences et qui n'envoie vers les frontières que des fonctionnaires protestants, comme on envoie des missionnaires en terre profane, pour faire de la propagande et encourager les mariages mixtes[1]? Vous me direz que cependant M. von Sandt, président gouverneur de la province à Aix-la-Chapelle, est catholique, que le général comte de Laué, catholique également, est un ami de l'Empereur, qui aime les hommes loyaux. Mais si nous divisons la population de cette région en quatre classes, nous pouvons dire que la quatrième, le peuple, est avec nous presque entièrement, que la troisième, professeurs, médecins, est aussi catholique depuis cinquante ans; c'est dans la deuxième classe, gens

1. Le gouvernement impérial envoie de préférence des officiers protestants dans le Rhin et la Westphalie pour favoriser les gros mariages et faire passer les fortunes catholiques dans les familles protestantes. Pourtant la lutte est vive en ces régions mixtes. Un professeur, un fonctionnaire, un médecin, sont-ils nommés, vite chacun demande : « Est-il protestant? Est-il catholique? » Les journaux font sur lui des réflexions plus ou moins obligeantes, selon leur couleur.

aisés, importés pour la plupart, qu'il y a lutte. Quant à la première classe, grands industriels, grands commerçants — exceptions à part, — ils n'ont pas de couleur religieuse ni d'ailleurs politique, ils appartiennent à cette ploutocratie nationale-libérale qui ne cherche qu'à tirer parti de ses influences gouvernementales pour ses affaires personnelles. S'ils ne savent pas ce qu'ils veulent, ils savent bien ce qu'ils ne veulent pas, car ils ont horreur du parti du Centre qui pousse aux œuvres sociales. Le gouvernement les ménage. Nous autres, parti du Centre, sommes des démocrates prudents qui cherchons à réaliser le possible, profitant de toutes les circonstances pour obtenir de ceux qui possèdent tout quelque chose pour ceux qui n'ont rien. Notre tactique tend à l'équilibre, à trouver les points moyens où les uns et les autres pourront s'entendre. Ainsi le Centre a voté le tarif des douanes pour sauver l'agriculture que les socialistes voulaient affamer. De là une haine féroce des *rouges* contre les *noirs*, ces deux couleurs que les fins politiques du protestantisme voulaient unir... ô Bülow! Quelle sottise!

« A l'heure présente, ce point moyen n'est pas atteint encore. Le capitalisme en veut trop. Quand il a un million, il lui en faut deux, et ainsi de suite. On arriverait, si on ne réagissait, à l'odieuse tyrannie de l'argent, à l'asservissement du peuple qui, finalement, se révolterait. Nous voulons empêcher cela. Nous sommes des démocrates conservateurs. »

Je demandai au chanoine s'il connaissait le clergé français et ce qu'il en pensait :

— Oui, je le connais. Il ne se mêle pas au peuple, il reste dans sa chambre à lire des livres de piété. Il

est fort pieux et d'une moralité indiscutable. C'est fort bien. Mais le peuple, comme les enfants, ne va qu'à ceux qui s'occupent de lui. La séparation des Églises et de l'État, chez vous, aura été un coup de la Providence. Il va falloir que le clergé s'anime un peu. Le gouvernement n'ayant plus rien à voir dans la nomination des évêques, quel progrès !

— Comment sont vues les congrégations ici ?

— Bien, quand elles n'ont pas de tendance à envahir. Les Jésuites sont surtout à craindre, chez vous comme ici. Eh bien ! il ne faut pas les laisser diriger. L'éducation religieuse, la vraie, le catéchisme, l'histoire sacrée, tout cela se perd si les congrégations prennent trop de place dans l'Église. Qu'elles donnent des retraites, prêchent, suppléent le clergé en cas de besoin, mais il faut qu'elles se subordonnent au séculier. Il ne faut pas qu'elles tirent à elles tout l'argent pour leurs œuvres particulières sans rien laisser aux œuvres sociales que nous avons le besoin de faire vivre. Et puis, la vie de paroisse, les religieux l'ignorent. Tout ce qui fait notre force, les fêtes, les réunions, ne compte pas pour eux. Ils ne pensent qu'à leurs couvents.

— Êtes-vous pour les écoles confessionnelles ?

— Certes, certes. Le mélange des confessions dans les écoles est la mort de la religion dans les âmes. Un enfant ne comprend rien à ces mixtures, à ces allées et venues : aujourd'hui le curé, demain le pasteur. A partir de quatorze ans, cela n'a plus autant d'importance : le pli est pris, le cerveau formé. Aussi, il n'y a pas grand mal à ce que les lycées soient mixtes.

« Ah ! la lutte est chaude ! La franc-maçonnerie

tâche d'obtenir des écoles neutres, sans religion, de fermer la porte des écoles aux ministres du culte. Ce serait la première étape. Mais le gouvernement prussien a toujours tenu bon. Les libres penseurs auront du mal à obtenir cela du gouvernement, qui sait bien que le soldat sans religion est un soldat sans bravoure. Aussi, jamais, au plus fort du *Kulturkampf*, un soldat catholique n'a eu à défendre sa foi à la caserne. La lutte contre le catholicisme expirait là.

— Vos souverains ne sont-ils pas francs-maçons ?

— Les prédécesseurs de Guillaume II, oui, l'étaient. Mais lui n'a pas voulu entrer dans les loges.

Oui, le gouvernement prussien tient bon, pensai-je en quittant le chanoine X..., et les libres penseurs auront fort à faire pour affranchir leur pays des forces cléricales. Car l'Allemagne est, avant tout, un pays clérical. Le nombre des libres penseurs, des athées, est insignifiant. Les démonstrations anti-cléricales sont inconnues. Chaque Allemand paie son tribut à un culte quelconque : protestant, catholique, ou israélite. Il y est tenu, de par la loi. Qu'il pratique ou ne pratique pas, il doit payer cet impôt aussi longtemps qu'il est inscrit sur les registres officiels comme catholique, protestant ou juif. Rien ne peut l'en dispenser que sa sortie des Églises. Il devient alors un *dissident*. Mais que de mal, que de difficultés pour en arriver là, jusqu'à ces dernières années ! Une déclaration écrite, une déclaration verbale renouvelée devant quatre témoins, un sermon du curé ou du pas-

teur, un appel du juge à la réflexion, l'intervention des patrons, des amis, des femmes. On conviendra qu'il faut à un homme bien du loisir, bien de la volonté, bien de l'esprit de suite, — et une foi sincère, — pour poursuivre la revendication de sa liberté. Aujourd'hui, m'écrit-on, il est devenu moins difficile de sortir de l'Église catholique ou protestante. Des sociétés de libres penseurs se sont mises à exiger l'application stricte de la loi, et à se charger pour les intéressés des formalités nécessaires. Il suffit à présent de remplir un formulaire imprimé qu'on adresse au juge de paix. Ce dernier doit, dans un délai de six semaines, convoquer le requérant qui réitère sa demande de vive voix et signe le procès-verbal qui est dressé. De ce fait, le voilà devenu *dissident*, appellation qui le suivra partout, au point de vue officiel. Il sera exonéré des taxes religieuses à partir de *la fin de l'année qui aura suivi* celle de sa sortie de l'Église. Les enfants seront dispensés de la visite du temple, obligatoire pour tous les autres élèves, mais ils devront quand même assister au cours de religion à l'école. Il n'est pas fait d'exception pour ce cours.

Ce n'est pas tout. La demande de sortie de l'Église doit être écrite séparément par le père, la mère, et chaque membre de la famille âgé de plus de quatorze ans.

Les enfants qui atteignent cet âge doivent également faire la demande en question.

Le formulaire est ainsi conçu :

« Le soussigné demande par la présente à abandonner la religion (protestante ou catholique), et prie le tribunal de la justice de paix de fixer une audience pour déposer oralement sa déclaration. »

Après avoir eu tant de peine à sortir d'une Église où il n'a sans doute jamais demandé à entrer, le pauvre homme courageux n'en a pas fini encore. Il ne pourra jamais remplir un poste officiel, ni des villes, ni du gouvernement, ni des Etats. Il sera mis à l'index, lui et ses enfants. Au lycée, ou à l'école primaire, le pasteur ou le curé regarderont ceux-ci d'un mauvais œil, tenteront de les humilier par tous les moyens, essaieront en un mot de décourager les autres enfants et les autres parents d'une telle hardiesse, d'un tel scandale.

Aussi la sortie des Églises est-elle beaucoup plus fréquente dans le peuple que dans la bourgeoisie, où on peut dire qu'elle est quasiment nulle.

NOTES ET CROQUIS

Le mécénisme en Bavière et le mécénisme en Prusse. — Comment il faut peindre « impérialement ». — Les femmes aiguilleuses, jardinières et conductrices d'automobiles. — Bêtes et gens bien reçus. — Un meuble macabre. — Les docteurs pullulent. — Le roi des carrousels. — Les domestiques et l'Esperanto. — Ems. — Affreux souvenirs. — Le 13 juillet 1870. — Le vieux Guillaume. — Le comte Benedetti. — « C'est ici », dit le roi de Prusse. — Une pierre historique. — Le Musée. — Alexandre II et la vitre rayée. — L'Allemand, l'Américain et le Français. — L'activité scientifique. — Les spécialisations. — Berthelot. — La religion et la discipline. — Pharisaïsme. — Sombart et la réclame. — Encore l'Empereur. — Quelques anecdotes. — « Hé! Wildenbruch! ». — Le Kronprinz et sa femme.

J'ai noté, en passant à Munich, la protection délicate accordée aux artistes par le Roi de Bavière. Il faudrait distinguer entre le mécénisme des princes bavarois et celui des monarques prussiens. L'empereur Guillaume a des goûts en art, qu'il veut faire prédominer. Il accable de son mépris les peintres et les sculpteurs indépendants et honore de ses faveurs les artistes tra-

ditionnels, pompiers et académiques. L'Impératrice, visitant une exposition, dit naïvement aux gens qui l'accompagnent :

— Mon mari a beau leur dire comment ils doivent peindre, ils ne veulent rien entendre.

Le prince régent de Bavière, devant la peinture moderne, tient un autre langage :

— Je n'aime pas cela, dit-il, mais je n'y connais rien. C'est, du moins, ce que tous les artistes déclarent, et ils doivent avoir raison.

⁂

En Bavière, les femmes sont l'objet du souci de l'administration qui leur procure des emplois d'aiguilleuses de tramways, de jardinières dans les parcs municipaux, de chauffeuses d'automobiles. On les voit avec leurs casquettes de cuir et leurs vareuses, pareilles à des hommes, et ni plus ni moins habiles.

⁂

Les animaux eux-mêmes se sentent chez eux dans l'atmosphère pacifique de Munich. Comme à Venise, sur la place Saint-Marc, les pigeons viennent, sur la place de l'Odéon et devant la galerie des Généraux, manger dans la main des petites filles. Les édiles ont voulu aussi que les chevaux et les chiens soient heureux de vivre ici. Sur la place du Théâtre vous voyez des baquets remplis d'eau où ils peuvent boire sans rien demander à personne.

⁂

On me signale le cas d'un jeune facteur des postes qui, gagnant 105 francs par mois, trouve le moyen de prendre une leçon de piano par semaine, à deux marks, et de payer la location de son instrument.

Un tel cas n'est pas rare dans ce pays où tous les concierges ont un piano dans leur sous-sol.

⁂

J'ai déjà montré[1] le peu de sensibilité des Allemands vis-à-vis de la mort.

On me raconte un fait qui corrobore cette impression : un militaire saxon retraité, ordonné et précis, s'était fait faire son cercueil d'avance, sur un dessin de sa composition, « pour avoir ses aises », disait-il. (Mme Sarah Bernhardt s'était, dans sa jeunesse, amusée aussi à ce jeu.) En attendant, il avait placé son cercueil dans sa salle à manger ; il l'avait divisé en deux : un compartiment servait de coffre à bois, et l'autre de réserve à pommes de terre.

⁂

Nous nous plaignons souvent de l'encombrement des carrières libérales en France.

Dernièrement une place de professeur de mathématiques se trouva vacante à Düsseldorf : avant que la vacance ne fût annoncée, 90 demandes se produisirent, 210 après l'annonce.

1. Voir *Berlin :* « Une exposition macabre ».

Aux environs de Dresde, un poste de médecin fut créé, 915 docteurs se présentèrent.

J'ai vu, à Leipzig, le roi des carrousels de foire, M. Hugo Haase. C'est un millionnaire dont la Saxe est fière. Il m'a fait visiter sa propre voiture, dans laquelle il fait ses voyages en Italie, en Suisse, en Autriche, plus loin encore. Cette voiture, construite en « bois noble », coûta 50,000 francs, le prix d'une jolie villa. Elle a 9 mètres de long et se compose de trois parties : la chambre à coucher, la salle à manger avec son buffet d'acajou, et le salon-bureau-bibliothèque. Elle est meublée avec luxe et éclairée à l'électricité. Vous y voyez des canapés et des fauteuils, des tapis épais et une cheminée à anthracite.

La cuisine se trouve dans une autre voiture, pour que le maître de céans ne soit pas incommodé par les odeurs et la fumée. Le Roi de Saxe honora de sa présence la roulotte de M. Haase. Bonhomme, il y prit même un petit déjeuner.

Des Anglais ont commandé à M. Haase des roulottes semblables pour aller aux bains de mer, en Écosse, — sans carrousel.

Les carrousels de M. Haase sont des carrousels merveilleux.

Ceux que nous voyons dans nos foires parisiennes paraissent misérables à côté des siens. Les nôtres ne sont que criards, ceux-ci aboient, hurlent, barrissent. Impossible de voir réunis sur un seul point tant de paillons, de paillettes, de fer-blanc, de cuivreries, de dorures, de glaces. Impossible de produire plus de

rayons, d'éclairs, d'éblouissements, accompagnés de plus de vacarme, de plus de sonnettes, de trompettes, de mugissements d'orgues, de grincements de triangles. 4,000 lampes électriques et 36 lampes à arc éclairent cette fureur. Avec les machines et les lampes, un carrousel pareil coûte 315,000 francs ! Il faut vingt voitures pour en transporter le matériel.

M. Haase a ses ateliers spéciaux à Rosslau, dans le Harz, et son bureau à Leipzig. Deux cents ouvriers travaillent toute l'année pour lui.

Il est propriétaire de douze carrousels. Pour actionner chacun d'eux, il faut une locomobile de soixante à quatre-vingts chevaux.

M. Hugo Haase a commencé sa carrière bien modestement, comme beaucoup de millionnaires. Alors il poussait lui-même ses chevaux de bois, pour les faire tourner.

⁂

On me cite un hôtel aux environs de Dresde dont tous les garçons parlent l'Esperanto. Le cuisinier chef est le président du groupe local des espérantistes.

⁂

Une note comique sur la discipline saxonne.

Les conducteurs de tramways rendent les honneurs militaires aux conseillers municipaux qui montent en tramway. Ceux-ci n'ont pas à exhiber leurs cartes, il leur suffit d'en dire le numéro, et aussitôt le conducteur joint les talons et met la main en aile de pigeon à la visière de sa casquette.

Leipzig est une des premières villes ayant eu le *Acht-Uhr-Ladenschluss* (fermeture des magasins à huit heures).

Depuis longtemps déjà, les commerçants tenant boutique, et surtout leurs employés, désiraient voir avancer l'heure de fermeture de leurs magasins. Mais aucun ne se risquait à commencer, dans la crainte que, le magasin concurrent restant ouvert, leur clientèle ne leur échappât. Un beau jour les boutiquiers trouvèrent la solution du problème. Ils se réunirent et signèrent une pétition aux autorités, leur demandant d'édicter légalement la fermeture de tous les magasins à huit heures.

— Trop de liberté! disaient-ils. Ordonnez-nous de fermer.

La ville leur ayant donné satisfaction, la loi est en vigueur à Leipzig depuis 1907. Berlin a la même réglementation depuis le 1er octobre 1908 seulement.

Me voici à Ems.

C'est ici que s'accomplit, le 13 juillet 1870, le prologue du drame effrayant qui suivit.

Ems est une jolie petite ville de 7,000 habitants encaissée entre deux montagnes couvertes de forêts et séparées par la Lahn. Deux ponts relient les rives étroites. Les maisons s'alignent sur les bords, puis grimpent par étages vers les sommets d'où la vue plonge dans la vallée et s'étend jusque vers des loin-

tains : Nassau, Wetzlar, Coblenz. Horizon magnifique.

On vient là soigner sa gorge. Sous l'Empire, Ems était à la mode. Les boulevardiers y allaient jouer à la roulette. Gallifet y revint, pendant la guerre, prisonnier. L'Impératrice Eugénie voulut, sans doute, y évoquer les heures décisives de sa destinée, car la comtesse de Pierrefonds y fit un pèlerinage, il y a quelques années. Le comte de Chambord, le duc d'Orléans passèrent aussi à Ems depuis la guerre, m'assure-t-on.

Tous les matins, pendant le temps que dura ma cure, j'allai entendre le concert du kiosque, qui aide les baigneurs à passer le temps entre deux gargarismes. C'est là, à quelques mètres du kiosque, que se tenait le vieux Guillaume, un peu à l'écart de la foule respectueuse, pendant qu'il écoutait la musique, c'est là que le comte Benedetti reçut la dernière parole du roi qui décida de la guerre.

L'ambassadeur de France demeurait à l'hôtel de la Reine de Hollande, de l'autre côté de la rivière. Il venait de traverser le pont, et s'avançait vers le Roi qu'il savait être toujours au même endroit, à la même heure. Il était neuf heures dix minutes du matin. Il faisait très beau. La veille, le Roi avait fait la promesse : « les princes de Hohenzollern ne seront pas candidats au trône d'Espagne », et avait laissé entendre qu'il n'irait pas plus loin dans la voie des engagements. Le comte de Benedetti aborda le Roi, et lui demanda s'il pouvait télégraphier à Paris qu'il s'engageait à ne jamais permettre, dans l'avenir, qu'un membre de sa famille acceptât une candidature au trône d'Espagne. Le Roi lui répondit qu'il n'avait pas d'autre

communication à lui faire que celle de la veille et que désormais c'était son gouvernement qui continuerait les négociations. L'ambassadeur comprit l'importance d'une telle formule. Il allait insister. Le Roi, qui était coiffé d'un chapeau haut de forme, devant Benedetti nu-tête, fit un geste de salut qui empêcha Benedetti d'en dire plus long. Le sort en était jeté.

Notre envoyé s'inclina et, tout pâle, s'en retourna à l'hôtel de la Reine de Hollande.

Ceci se passait à cette place même où mes pieds reposent en ce moment. J'évoque sous les branches d'un platane la haute silhouette du vieux Guillaume, ses favoris, sa moustache, son air triste, son chapeau de soie; la tête fine et la petite taille de l'ambassadeur; le kiosque devant eux, avec la foule respectueuse des baigneurs en face; la rivière qui coulait en contrebas; au-dessus, le soleil, dans un ciel sans nuage...

Une pierre de 30 centimètres carrés, celle que je foule, est incrustée dans la terre à l'endroit où se trouvait Guillaume pendant la minute tragique. Il y est écrit :

13 July
1870
9 Uhr 10 Min.
Morgens.

Comment a-t-on connu l'endroit exact, à quelques centimètres près, où avait eu lieu cette tragédie-express? Voici. Guillaume retourna souvent à Ems après la guerre. Or, la ville voulait commémorer le fait historique le plus important à coup sûr de son histoire, et elle chargea le doyen des médecins de la station d'interroger là-dessus le vieux monarque, qui donna

rendez-vous au docteur pour le lendemain, à six heures du matin, au bord de la Lahn, et lui dit :

— Je ne tiens pas à ce que rien, de mon vivant, me rappelle ces heures douloureuses; quand je serai mort, vous ferez ce que vous voudrez; mais puisque vous voulez le savoir, c'est là, exactement, sous cette branche.

Et il posa son pied à la place où se voit la pierre gravée.

Un musée des souvenirs de Guillaume Ier fut créé dans une toute petite bâtisse, tout proche de là, face au *Kurhaus*. Pauvre musée, qui ne vaut vraiment que par le tragique qu'il évoque à nos mémoires. On a reconstitué le cabinet de travail-salon du défunt empereur : une chaise longue, un canapé et des chaises de velours rouge; une table couverte d'un tapis à fleurs, avec une grande tache d'encre, des meubles d'acajou, un petit bureau, quelques affreuses statuettes de plâtre peint que les gens du pays lui offrirent : c'est tout. Dans une chambre, à côté, quelques souvenirs, une plume, ses verres à boire et son verre à eau minérale; des enveloppes à son adresse qu'il avait, par économie, l'habitude d'utiliser encore après les avoir ouvertes avec soin; pas de lit, puisque son fameux lit de camp le suivait partout; une vitre détachée de la fenêtre de l'hôtel où Alexandre II de Russie grava son nom avec le diamant de sa bague (il avait cette manie de fêtard en cabinet particulier); dans une vitrine, deux clefs dans un anneau d'acier : ce sont des clefs laissées à l'hôtel de la Reine de Hollande par le comte Benedetti, dans sa hâte de faire ses malles, et qu'on suppose être celles de son appartement de Paris.

Je remâche pendant tous les jours de ma cure ces affreux souvenirs authentiques : c'est dans cette allée de marronniers que notre vieil ennemi promena ses sombres projets, c'est à cette fenêtre d'hôtel que le tzar Alexandre écrivit son nom quand il vint raconter à son oncle les propositions d'alliance que faisait Napoléon III à la Russie; c'est de ce bureau de poste que partit la dépêche, c'est ici que s'embarqua Benedetti, le cœur angoissé, et que le roi Guillaume vint le saluer pour lui manifester sa sympathie personnelle et racheter un peu ce que son accueil officiel avait eu de blessant.

Puis s'évoquent, comme un accompagnement nécessaire, les tueries sauvages, des tueries encore, des deux côtés, l'ardeur sanguinaire de toute l'Allemagne, de toute la France.

... Le soir, l'orchestre joue du *Lohengrin*, devant la foule silencieuse qui se promène autour du kiosque et dans les allées de marronniers. On entend seulement, mêlé à la musique, le crissement du gravier sous les pas tranquilles des promeneurs. Les nuques blondes des jeunes filles se nacrent au clair de lune exagéré de la lumière électrique; l'azur de leurs yeux bleuit encore, et la blancheur des robes se combinant avec la chasteté des visages, la classique vision de l'Allemagne idéale et rêveuse vous hante, malgré vous. On ne voit plus les tailles carrées, ni les chevelures étirées, ni les poitrines nourricières, ni les mains charnues des vierges froides, on ne pense plus à leur robuste appétit; et les épaules athlétiques des hommes, leur allure pacifique et la béatitude infinie de leurs digestions, tout ce blond,

tout ce pâle, tout ce glacial, cette lumière d'apparition, cette harmonie auguste de la musique au-dessus du silence grave et compréhensif de la foule, réveillent en vous tout le vieux romantisme sentimental et conventionnel du commencement du siècle.

Mme de Staël, Gœthe, Werther s'évoquent d'eux-mêmes à ce spectacle. Il faut faire un effort, se rappeler la pierre gravée, Guillaume Ier, Bismarck, pour ne pas se laisser surprendre par cette émotion littéraire, et penser que, derrière ce flegme bonhomme, il y la combativité ambitieuse et réaliste, la brutalité, toute la complexité de l'âme allemande.

⁂

Dans la salle à manger de l'hôtel *Fürstenhof* à Ems, j'observe les hôtes.

Un couple yankee, l'homme, figure rasée, les maxillaires agressifs, assis entre sa femme et sa belle-mère ; à une table éloignée de celle-là, les deux enfants et leur institutrice française, une grande fille de quatorze ans, superbe, et un marmot de neuf ans, ses cheveux très blonds, séparés par une raie au milieu du front. L'Américain sert les deux femmes d'abord, se sert ensuite et, sitôt son assiette remplie, la couvre de sel, de poivre, à plusieurs reprises. Sous la table, on voit ses chaussettes de soie blanche, ses souliers blancs à talons noirs, le dernier chic. Son automobile ronfle à la porte.

Autour de la salle, des couples allemands. La femme attentive près du mari, la serviette au cou, le servant, lui offrant les plats, l'homme se laissant faire avec

bonhomie. Les enfants mangent à la table des parents, dociles, silencieux.

L'Américain servant sa femme; la femme allemande servant son mari. Il y a compensation.

Ni les Allemands, ni les Américains ne s'occupent de leurs voisins. Mais une famille française est là aussi, évidemment occupée de tout ce qui se passe dans la salle, échangeant des réflexions sur chacun. Moi aussi, d'ailleurs, et c'est bien là notre caractéristique en voyage, à table, à la promenade, au théâtre et sur les grandes routes.

⁂

Ce qui fait la force de l'Allemagne, me dit le major B..., ce n'est pas son commerce, ni son industrie, mais le hobereau, le paysan amoureux du sol, le propriétaire dont la terre depuis sept ou huit siècles appartient à la même famille, et dont tous les efforts tendent à la transmettre intacte à ses descendants. Car le majorat[1] n'existe pas seulement chez les nobles, mais aussi chez les anciens serfs.

En Westphalie, au contraire, existe la coutume du « minorat » : c'est le benjamin, au lieu du fils aîné, qui hérite de la terre.

— Rien à craindre, en Allemagne, conclut le major B..., du socialisme agraire. Ce qu'il faut redouter, au contraire, c'est l'excès du libéralisme. Si le gouvernement prussien ne résiste pas pied à pied au parti socia-

1. Voir *De Hambourg aux Marches de Pologne* : « Les Junkers; Visite d'un Rittergut ».

liste, s'il consent un jour au suffrage universel, c'en est fait de la monarchie. Nous aurons aussitôt la République ou une dictature.

⁂

Un de mes amis fait installer un ascenseur dans sa maison. La police vient le trouver.

— Qui manœuvre l'ascenseur?

— Le concierge.

— Eh bien! il faut l'assurer contre les accidents.

Et il est *obligé* d'entrer dans une société *Eisen-und Stahl-Genossenschaft*, coopérative du fer et de l'acier, dont font partie tous les gens qui dirigent des fabriques, possèdent des moteurs, etc., société d'assurance mutuelle dont la cotisation annuelle est de 12 marks.

⁂

Une très grande activité règne à Berlin comme, d'ailleurs, dans les autres universités allemandes.

Un simple exemple, d'ordre matériel : le Musée d'histoire naturelle de Berlin, rebâti il y a dix ans, va être démoli et rebâti déjà! La quantité énorme de collections recueillies par les missionnaires, offertes par les particuliers, envoyées librement par les nationaux éparpillés sur le globe, nécessite cette dépense. Cela coûtera plusieurs millions. A Paris, notre Muséum date du dix-huitième siècle. Les collections sont remisées dans des greniers et des caves, une foule de pièces précieuses se détériorent, et on voit ce spectacle humiliant du directeur, M. Perrier, mendiant publiquement de l'argent aux

« Amis du Jardin des Plantes » qui, péniblement, lui répondent par l'envoi de quelques pauvres milliers de francs...

Aussi les savants étrangers ont-ils désappris le chemin de Paris. Les zoologistes, les entomologistes venaient autrefois chez nous pour étudier nos collections. Elles sont pour la plupart, dépassées, et c'est à Berlin que vont aujourd'hui les naturalistes du monde entier.

Rien n'est pénible comme de s'entendre dire ces choses-là à l'étranger

D'où vient cette crise de la spécialisation qui fait, en Allemagne surtout, tant de progrès ou tant de ravages?

Les spécialistes de la médecine se sont divisés et subdivisés à l'infini; aujourd'hui, à Berlin, chaque glande a son laboratoire propre. Dans la chimie, la subdivision, déjà considérable, va sans cesse en augmentant. Chaque corps chimique aura bientôt ses savants distincts et ses revues particulières. Il y a déjà la Revue de l'*Air*, la Revue de l'*Eau*, la *Fumée*, la *Poussière*, etc.

Berthelot me disait, en effet, quelques semaines avant sa mort :

— Je crois que je suis le dernier chimiste vivant qui puisse prétendre savoir toute la chimie, parce que je suis né à une époque où elle n'était pas grand' chose et que j'ai pu continuer à l'apprendre « sans m'en apercevoir ». Désormais tous les savants devront se vouer à une spécialité s'ils veulent arriver à un

résultat. Tenez, rien que pour lire les revues de chimie qui paraissent chaque semaine, les vingt-quatre heures du jour n'y suffiraient pas.

Et avec un geste de découragement, le grand savant me montrait sur sa table un tas de brochures allemandes, françaises, anglaises, américaines, non ouvertes.

Liberté.

Les patriotes allemands identifient l'amour de la patrie et l'amour de l'Empereur. Ceux qui prétendent ne pas confondre ces deux sentiments sont mis au banc de la société. Mieux! Leurs enfants sont exclus des écoles et des lycées.

Je lis, dans un journal berlinois gouvernemental, ce fait scolaire :

Un élève de quatrième, nommé Hoffmann, fils d'un délégué bien connu du parti social-démocrate, a été renvoyé de la *Real-Schule* municipale qu'il fréquentait parce qu'il n'a pas pris part à la célébration de l'anniversaire de l'Empereur. Il avait donné comme excuse, qu'étant officiellement déclaré « dissident »[1] comme son père, il se trouvait dispensé de l'enseignement religieux, et par conséquent n'était pas tenu d'assister à une cérémonie où avaient lieu des prières. Comme, sur l'ordre de son père, il ne parut pas à la célébration de l'anniversaire impérial, le directeur de l'école demanda au conseil de surveillance et au Conseil Royal de la province des instructions. La réponse

1. C'est-à-dire retiré des Églises confessionnelles. Voir plus haut le chapitre « Entretiens sur le catholicisme ».

ne se fit pas attendre. Le jeune Hoffmann devait quitter l'école aussitôt, puisqu'il s'était placé hors des lois scolaires par sa conduite : une fête scolaire patriotique n'étant pas une fête religieuse, il est interdit de s'en dispenser.

Un joli exemple de pharisaïsme allemand dont un écrivain connu, M. Sombart[1], l'une des plus remarquables intelligences de l'Allemagne contemporaine, fut le héros.

L'an dernier, une polémique éclata au sujet d'un article de Sombart sur la *Réclame*, paru dans la revue *Morgen* dont Sombart était, avec Richard Strauss et quelques autres, le fondateur.

Il développait cette thèse que l'homme avait gagné, au point de vue matériel, par le développement industriel, mais non pas au point de vue moral. Sombart en vint à décrier le capitalisme et l'américanisme, déclarant que l'Amérique avait détruit le sens de la beauté et nous faisait retourner à la barbarie. Et il accusait l'Allemagne de marcher sur ses traces. Comparant Vienne et Berlin, il reconnaissait que Berlin était admirablement pourvu de tramways et de tout ce qui constitue le progrès moderne, mais que Vienne l'emportait par la culture. « Je donnerais toute la civilisation berlinoise, écrivait-il, pour la grâce d'une Viennoise. »

1. M. Sombart, influencé par Marx, a écrit *Le Capitalisme et l'économie politique allemande au* XIX^e^ *siècle*. Il joint à la profondeur germanique la clarté et la grâce d'expression du français.

Dans cet article « Réclame », il déclarait que faire de la réclame est une abomination, que les artistes prostituent leur crayon en y aidant, que ce serait une indignation chez les peuples de l'avenir que de constater qu'on écrivait sur les murs d'une ville : achetez telle et telle chose. Il ajoutait : « J'aime mieux un homme qui a lu Gœthe qu'un industriel ».

Violemment attaqué, on le traita d'esthète déliquescent, les industriels retirèrent leurs réclames de la Revue *Morgen*, l'éditeur boycotté prit peur. Il fit savoir que, dans les numéros suivants, serait publiée une réfutation de Sombart. Mais les ennemis de celui-ci crièrent de plus belle. Il fit remarquer qu'il avait parlé de réclame au point de vue esthétique. On l'accusa de jésuitisme et d'escobardisme. Il voulut se défendre. Le *Morgen* refusa son article. Alors Maximilian Harden lui ouvrit les portes de la *Zukunft* où il fit paraître un article intitulé : « Sa Majesté la Réclame ».

Il enjoignit aussi au *Morgen* de retirer son nom de sa couverture ; on l'attaqua encore, traitant sa conduite d'infâme, de dégoûtante, d'anti-patriotique.

Sombart, depuis, a renoncé au journalisme.

La suite de mes voyages en Allemagne m'a procuré de nouveaux renseignements sur la personnalité malgré tout séduisante de Guillaume II, sur ce pacifique terrible, qui, de temps à autre, jette des pétards dans les banquets, sur ce Lohengrin pot-au-feu, sur ce modeste et universel touche-à-tout content de lui.

Le nouveau grand favori qui a succédé à la Cour impériale au malheureux prince d'Eulenbourg, s'appelle le prince de Fürstenberg. Comme Louis XIV, Guillaume II aime à se servir de gros bourgeois compétents en quelque matière, et à s'entourer non des plus grands seigneurs du pays, qui offusquent son orgueil de leur orgueil, mais des *Junkers*, plus timides, plus souples et qui se montrent plus flattés de tant d'honneur. Les autres disent volontiers : « Nous sommes aussi anciens que les Hohenzollern », quelques-uns disent même « ... plus anciens ».

Il paraît que, depuis le règne de M. de Fürstenberg, l'influence de M. Balin, israélite, directeur de la Compagnie Hambourg-Amerika, est en baisse.

M. de Fürstenberg serait antisémite.

Il a trois millions de revenus en terres, ce qui est assez rare en Allemagne, et ne laisse pas que d'étonner un peu l'Empereur, qui aime ceux qui dépensent, car ils l'aident à donner du lustre à sa Cour.

L'Empereur, homme public, s'entend assez à faire parler de lui, et nous le connaissons. Mais l'homme privé, M. Hohenzollern, père de famille, est plus mystérieux.

On m'a raconté une anecdote tout à fait gentille, et qui jette un jour sympathique sur cette figure qui nous parut parfois si turbulente et si dangereuse.

La personne qui me fait le récit figurait parmi les acteurs, au premier rang, et vous comprendrez tout à l'heure pourquoi elle ne m'autorise pas à la nommer.

Un jour du mois de janvier de l'année passée, le troisième fils de Guillaume, le prince Adalbert, qui est, comme on sait, dans la marine, donnait à Kiel un bal masqué. C'était une grande fête pour lui ; tous les officiers de l'escadre s'y trouvaient, et aussi son oncle Henri de Prusse, chef de la marine allemande. Il n'y manquait que la présence de l'Empereur à laquelle le jeune prince ne pouvait même pas s'attendre, puisqu'il était à Berlin, soit à 5 h. 1/2 d'express. Le jour du bal, Guillaume II, sans prévenir personne autre que son frère Henri, prend le train incognito à Berlin, stores baissés, le fait arrêter à Bordesholm. Là un auto envoyé par Henri l'emmène au château où il arrive en plein bal, en domino. Personne ne sait qui il est, il ne parle que du bout des lèvres sans donner de voix. Il va dire quelques galanteries aux femmes, à sa belle-sœur entre autres, qui n'était pas dans le secret. Des officiers lui tapent sur l'épaule, le tutoient :

— Qu'est-ce que tu fais là? As-tu fini de courtiser les femmes?

Il répond en anglais, d'une voix sans timbre :

— *I am in duty* (Je suis de service).

Il intrigue tout le monde. Puis il finit par se démasquer. L'heure était fixée d'avance. A ce moment seulement les navires tirèrent les salves réglementaires annonçant la présence de l'Empereur.

— Tout cela, concluait la dame qui me racontait l'histoire, et dont le mari fut l'un de ceux qui tutoyèrent l'Empereur en lui tapant familièrement sur l'épaule, — ce dont il sera fier à jamais, — tout cela pour faire plaisir à ses enfants. Car vous n'imaginez pas l'union de la famille impériale, ajouta-t-elle, combien tous

sont gentils, affectueux, attentionnés les uns avec les autres, les enfants entre eux, les parents pour les enfants, les enfants pour les parents, l'Empereur pour sa femme et sa femme pour lui. Quand le jeune Adalbert subit la première inspection de l'Amiral sur son navire, il était aux cent coups; « ses notes seraient-elles bonnes? » Et croyez qu'il n'y avait pas là de grimace. L'Empereur, tout bon qu'il soit, est extrêmement sévère pour les choses du service. Les officiers supérieurs sous les ordres de qui servent les princes le savent fort bien. S'ils voulaient plaire au souverain, ils montreraient plutôt de la sévérité pour eux que de la bienveillance courtisanesque. Donc le jeune Adalbert était dans une profonde émotion... Aussitôt que l'inspection fut terminée et avec de bonnes notes, il voulut télégraphier à sa mère, car le grand bonheur de l'Impératrice, c'est de savoir l'Empereur content de ses enfants. Il demanda donc la permission de quitter le bord pour envoyer sa dépêche.

« L'officier auquel il s'adressa lui dit :

« — Est-ce donc si pressé?

« — Oh! oui, répondit-il, à l'heure qu'il est elle doit avoir plus d'émotion que moi.

« N'est-ce pas gentil, aussi bien de la part du fils que de la mère? »

Et quelle vie simple, sous les dehors du faste et de la magnificence! Le soir, aussi souvent qu'il le peut, l'Empereur réunit tous les siens, fait des lectures lui-même, tout haut, de romans et d'études critiques. Il fait aussi de la musique en famille, comme un bon bourgeois de Souabe.

Les dames de ce pays, — la plupart du moins, — sont très frappées par l'air de Guillaume II.

— *So imponierend!* (Si imposant!) disent-elles.

Ce qui leur en impose, c'est son air « photographie », son air banal de Lohengrin inspiré, « droit divin ». Vu objectivement, en dehors de ses fonctions, pour lui-même, il apparaît plutôt bon enfant et bon père de famille.

On m'assure qu'il a, par accès, des manières vulgaires. *Schnodderig*, comme les Berlinois. Il frappe sur le ventre et la cuisse des officiers supérieurs. Entrant un jour dans une salle où de vieux guerriers galonnés étaient réunis, il s'écria, en regardant leur tunique tendue à la sous-ventrière :

— Vous en avez des ventres !

Le comte de Salis, conseiller d'ambassade d'Angleterre, dit volontiers :

— Le Kronprinz est un gentleman.

Le Kronprinz fut, au début de ses sorties publiques, moins populaire que son cadet, le prince Eitel; mais il a beaucoup changé depuis son mariage, il est gai, plein d'entrain, poli, empressé.

Il va où on l'invite, et met de l'aise et de la bonne humeur autour de lui. Il s'intéresse à la littérature, dit-on.

— ...Et à tout, d'ailleurs, m'affirme une dame prussienne.

Lui-même est plus modeste.

Ses grands plaisirs sont le tennis et le cheval. Très spontané, très sincère dans ses impressions, il avoue ingénument ses lacunes sans fausse honte.

— Rome ne m'a pas intéressé du tout, dit-il à son retour d'Italie.

Comme son interlocuteur s'étonnait, lui parlait de l'ambiance artistique de la vieille cité :

— L'art, je ne dois pas m'en occuper, cela ne me regarde pas.

— Il changera, il changera, affirmait en riant la dame qui me racontait ces traits ; c'est encore un jeune veau !...

(*Jeune veau* est volontiers employé en Allemagne avec le sens que nous donnons au mot : *jeune chevreau.*)

En attendant, son opinion sur la femme est simpliste :

— Une femme est parfaite, dit-il, quand elle sait monter à cheval, jouer au tennis et avoir des enfants.

Il adore la sienne. Se trouvant à la chasse en compagnie de deux ou trois amis intimes, il la voit arriver, sans être du tout attendue. Tendrement ému de cette surprise, il sauta de cheval, se précipita vers elle, et l'embrassa pendant trois minutes !

Que voilà donc un Kronprinz et une Kronprinzessin spontanés et tendres !

Comme on le voit, le fils aîné de Guillaume II ne paraît pas aimer la pose, l'affectation ni le théâtral.

On raconte de lui des anecdotes sympathiques comme celles-ci :

Un jour il aide les soldats à ramasser des fusils lors d'un exercice de débarquement, et cela très simplement, sans insister.

Aux dernières manœuvres de Silésie, quelques

1. Voir *Rhin et Westphalie,* le chapitre « L'Empereur ».

jeunes paysannes étaient venues d'un village assez lointain pour voir les troupes et surtout lui, le Kronprinz. Il les aperçut, s'approcha d'elles en souriant, les interrogea. Et comme elles devaient refaire à pied de nombreux kilomètres, il les mit dans les trois autos qu'il avait là à son service, et les fit reconduire dans leur village. Imaginez leur confusion, d'abord, leur joie ensuite, de rentrer chez elles dans ces voitures princières, conduites par des chauffeurs en grande livrée!

Aux régates de Kiel, le Kronprinz se trouvait sur un bateau de guerre qui tirait des salves. Il suivait avec intérêt la manœuvre des marins, et il dit au chef de batterie :

— Est-ce que vraiment il me serait permis de tirer le canon?

Il tira, fut ravi, et télégraphia gentiment à la Kronprinzessin pour lui annoncer ce fait d'armes.

Les sujets de l'Empereur ne sont pas tous en extase devant lui.

L'ami intime d'un ministre de Guillaume II, que je ne veux pas désigner autrement, me disait :

— Notre Empereur, Monsieur! Je ne vous aurai rien dit sur lui quand j'aurai établi à vos yeux qu'il est théologien, marin, météorologiste, acteur, artiste, peintre, mystique, littérateur, aviateur, envoyé de Dieu. Habitués que nous sommes à une dynastie qui s'est toujours efforcée de remplir sa mission, nous ne comprenons rien à ce tempérament

franco-espagnol qui n'a aucun rapport avec le tempérament allemand.

Guillaume II est un bonhomme, en somme, sans rancune. Ainsi, il avait la manie de vouloir donner des conseils à Wildenbruch, auteur de drames patriotiques — *Le Nouveau Maître* entre autres — sans grande valeur, mais sensationnels, et assez habiles. L'auteur n'avait pas l'air de priser beaucoup les avis du monarque, et n'en tenait aucun compte. Guillaume II se fâcha, et la bouderie dura plusieurs années. Puis, un jour, au Tiergarten où il se promenait à cheval, l'Empereur vit passer l'écrivain, le reconnut, et cria : « Hé! Wildenbruch! ». L'auteur dramatique se retourna, saisi, au son de la voix impériale. Rougissant, il salua. Guillaume se mit à rire de son rire de cuivre qu'il a quelquefois, et lui tendit la main. Ils étaient raccommodés, sans plus de façon.

Il faut savoir le prendre.

Un ministre plénipotentiaire prussien qui connaît bien la Cour et a souvent approché Guillaume, me confie :

— Pour obtenir quelque chose de l'Empereur, il faut toujours s'arranger pour que l'idée paraisse venir de lui. C'est ainsi que procèdent les gens de son entourage. Ils arrivent, sous ce rapport, à une virtuosité extraordinaire. Un jour je voulais obtenir une audience personnelle pour un de mes amis qui revenait du Cameroun. J'en dis un mot au maréchal de la Cour comte d'Eulenbourg.

— « Attendez, me dit-il. Nous en parlerons ce soir à table.

« J'étais invité, ce soir-là, par l'Empereur.

« Au milieu du repas, Eulenbourg se mit à me parler assez haut pour être entendu de Guillaume :

« — Comment s'appelle donc votre ami, qui nous racontait l'autre jour tant de choses intéressantes sur le Cameroun? me demanda le courtisan malin.

« — De qui parlez-vous donc? interrogea l'Empereur.

« — D'un homme très intelligent qui revient du Cameroun et qui en rapporte des points de vue extrêmement curieux... C'est un charme de l'entendre, répondit d'un ton convaincu Eulenbourg qui ne l'avait jamais vu.

« — Ah! fit Guillaume. Voulez-vous me l'amener?

« Le tour était joué.

« C'est toujours ainsi que procède le comte d'Eulenbourg. »

On m'assure que les amis particuliers de l'Empereur portent des bracelets que Guillaume II leur a offerts.

L'un des auteurs français que l'Empereur préfère, est Georges Ohnet.

Un autre de ses goûts, ce sont les pièces policières : il est allé trois fois, m'assure-t-on, voir jouer *Râffles*.

Et c'est lui qui s'oppose à ce que Gerhard Hauptmann ait le prix Schiller.

⁂

Un savant névropathe allemand qui l'a approché, le jugea un jour ainsi devant moi :

— C'est un dégénéré supérieur.

LE DÉMOCRATISME ET L'ESPRIT DE SOLIDARITÉ EN ALLEMAGNE

Comment les communes entendent leur devoir. — Activité générale. — Zèle civique. — Une loi modèle. — La loi d'Elberfeld. — Admirable organisation de l'Assistance. — Les bourgeois *forcés* d'y collaborer. — Les orphelinats. — Charité confessionnelle. — Auberges de grandes routes. — Leur organisation dans toute l'Allemagne. — Travail obligatoire. — Plus de vagabonds. — Colonies ouvrières.

J'ai eu maintes fois l'occasion, au cours de ces études, de montrer comment les gouvernants savaient ici comprendre leurs devoirs et faire accepter leur autorité. L'Allemagne impériale, hiérarchisée, disciplinée, a donné à l'Europe en ce dernier quart de siècle un très bel exemple de solidarité sociale.

L'impôt sur le revenu fonctionne dans presque tout l'Empire et partout les lois impériales des retraites ouvrières et les lois d'assurances contre la maladie, les accidents et l'invalidité sont appliquées. Presque toutes les municipalités, soucieuses autant que l'Etat de la prospérité de leur ville et du bien-être de leurs administrés, ont substitué au monopole

des compagnies l'exploitation directe du gaz, de l'électricité, de l'eau qu'elles fournissent à bon compte. Elles construisirent des bains publics, des écoles, des hôpitaux, des habitations ouvrières à bon marché, plantèrent des promenades et des parcs, réduisirent au minimum le prix des tramways, organisèrent méthodiquement l'assistance publique, etc., etc. A leur exemple, les classes riches prirent conscience de leur devoir social et une remarquable solidarité unit dans des œuvres multiples tous les bourgeois aisés.

La race n'étant point avare, on se soumet sans récriminer aux impôts de l'État et de la ville. Et je connais plus d'un patron qui, trouvant insuffisantes les assurances impériales obligatoires, les complètent par des assurances patronales dont ils font tous les frais.

Ce bel élan, que n'arrête point l'avarice, est favorisé par le goût des groupements et des sociétés. Tous les « bons bourgeois » allemands dont le budget est déjà grevé par les impôts d'État et ceux de la ville s'imposent volontairement pour subventionner des *Vereine* philanthropiques. Et c'est pour eux, en même temps qu'un devoir, un honneur et une satisfaction.

La collaboration des particuliers et des gouvernants fait l'originalité et la force de l'Assistance publique en Allemagne. L'administration des villes ne demande pas seulement aux citoyens riches de payer régulièrement l'impôt qu'elle destine aux pauvres. Elle exige d'eux encore une participation *active et permanente*, qui consiste en visites chez les indigents, en rapports, surveillance, etc.

C'est à la ville d'Elberfeld que revient l'honneur d'avoir organisé l'Assistance publique officielle en Allemagne. Le système qu'elle inaugura en 1853 fut imité par toutes les villes de l'Empire grandes et petites qui n'y apportèrent que des modifications de détails, sans importance.

Le projet de loi du 9 juillet 1852 qui réformait l'organisation de l'assistance publique à Elberfeld[1], décidait de confier l'administration générale de l'Assistance à un conseil composé de sept membres, dont quatre étaient choisis parmi les conseillers municipaux et trois parmi les électeurs. Cet organe central (*Armendirektion*) était présidé par un *Stadtrat*, membre de la municipalité.

La ville fut partagée en dix arrondissements (*Armenkreise*) ayant chacun à sa tête un directeur (*Vorsteher*). L'arrondissement fut divisé en quinze quartiers (*Bezirk*) dont on confia la surveillance à 150 visiteurs des pauvres, choisis parmi les bourgeois de la ville et qu'on appelle *Pfleger*.

Ainsi il y avait donc, au degré supérieur, un organe central chargé de la direction générale de l'Assistance. Au degré inférieur, les visiteurs groupés par quartiers, chargés de recevoir les demandes des pauvres et de les accorder dans une certaine limite. Au degré intermédiaire, les commissions d'arrondissement, sortes de juridictions d'appel qui accordent les secours dépassant la compétence des visiteurs de

1. L'Assistance publique à Elberfeld était jusqu'en 1852 régie par le décret du 3 novembre 1809 (domination française). Elle formait une administration indépendante dont les membres étaient nommés pour cinq ans par le Gouvernement. Elle se composait du maire, de quatre membres du Conseil municipal et de quinze bourgeois.

quartiers et instruisent les affaires que leur transmet la direction générale.

Sur quels individus se porta la vigilance de l'administration et comment définit-elle le degré de pauvreté qui comporte le secours légal?

Elle décida que « tout pauvre incapable de travailler doit être entretenu par la ville si personne d'autre n'y est obligé et si la charité privée ne subvient pas déjà à ses besoins. Il suffit que lui ou un autre en son nom demande des secours.

« Que tout pauvre capable de travailler, s'il peut prouver qu'il a cherché sans succès du travail, se trouve dans le même cas que le précédent. Toutefois il doit accepter le travail qu'on lui offre s'il est proportionné à ses forces. »

On fixa l'argent nécessaire strictement pour l'entretien quotidien d'une famille (nourriture, vêtements, loyers, etc.) aux chiffres suivants :

3 marks pour le chef de famille[1];

2 mks 50 pour la mère vivant avec son mari;

3 marks pour un enfant de 14 ans et au delà qui travaille et qui gagne;

2 mks 20 pour un enfant de 14 ans et au delà qui ne travaille pas;

2 marks	pour un enfant de	10 à 14 ans;
1 mk 60	—	5 à 10 ans;
1 mk 40	—	1 à 5 ans;
1 mark	—	moins de 1 an;

1. Les chefs de familles secourues par la ville perdent de ce fait leurs droits électoraux pendant la durée de l'assistance et pendant l'année qui suit, pour les élections municipales seulement. Ils peuvent voter pour le Reichstag et le Landtag.

Soit 16 mks 70 pour une famille ainsi composée. Pour une personne vivant seule on fixa le chiffre à 3 mks 50.

La recherche des cas de pauvreté que les intéressés ne signalent pas eux-mêmes directement à l'administration est confiée aux visiteurs des pauvres.

Cette fonction est considérée, dans la bourgeoisie allemande, comme honorant hautement celui qui l'exerce. C'est même une sorte de tare pour une famille aisée de n'avoir pas au moins un membre dans le *Verwaltung*.

A Elberfeld le nombre de ces visiteurs, qui fut d'abord de 150 pour 10 arrondissements, est aujourd'hui de 600 pour 40 arrondissements. Ainsi chaque visiteur n'a pas plus de trois ou quatre familles à visiter, ce qui permet une surveillance plus active et une influence plus efficace. Jusqu'en 1902 ces fonctions n'étaient confiées qu'aux hommes. Maintenant les femmes visitent aussi les pauvres « et sont revêtues de la dignité de représentant de l'autorité municipale ».

On ne connaît point d'exemple de refus de ces fonctions.

En Prusse tout visiteur nommé qui se récuse voit ses impôts doublés.

Dès qu'un membre visiteur reçoit une demande de secours, il doit se renseigner par tous les moyens possibles, visites, enquêtes personnelles chez l'intéressé et ailleurs. Si cette enquête le convainc de l'inutilité d'un secours, il le refuse, mais doit rendre compte de ce refus dans la réunion des visiteurs qui a lieu chaque quinzaine sous la présidence du directeur d'arrondissement. S'il juge nécessaire d'accor-

der un secours, il adresse le pauvre, sauf urgence, au bureau de l'administration centrale. Le visiteur doit en outre indiquer le nombre des membres de la famille, le gain de ces différents membres, se renseigner sur l'existence des personnes qui par la loi sont tenues de venir en aide à l'intéressé. Ainsi les époux qui se doivent un mutuel secours, le père responsable vis-à-vis de ses enfants naturels, les parents en ligne directe (l'enfant naturel est parent avec sa mère et les parents de celle-ci)[1].

On oblige les maîtres à faire soigner pendant six mois au maximum leurs domestiques tombés malades à leur service; et, s'ils ont une part de responsabilité, pendant toute la durée de la maladie. Les assurances sur les accidents du travail définissent d'autres responsabilités que le visiteur des pauvres doit connaître afin de poursuivre son enquête et de faire part de ces obligations à l'administration centrale.

Par exemple, s'il s'agit d'un secours à donner à un ouvrier dans la détresse, le membre visiteur s'enquiert auprès du patron du salaire moyen de cet ouvrier pendant son dernier trimestre de travail, de son salaire actuel par semaine, de son assiduité, il recherche s'il n'a pas chez un autre patron de ressources supplémentaires, etc.

S'il s'agit de trouver le tiers responsable du sort des intéressés, c'est encore au membre visiteur qu'incombent les recherches. Les démarches judiciaires sont ensuite faites par l'administration de l'Assistance publique pour forcer les responsables à remplir leurs devoirs.

1. Une loi défend en Allemagne de faire figurer sur les actes de état civil la mention des « naissances illégitimes ».

Le visiteur une fois convaincu de la nécessité du secours transmet la demande avec le dossier au directeur de l'arrondissement et l'on décide à la réunion de quinzaine des mesures à prendre.

On exige des visiteurs la plus stricte exactitude dans leurs fonctions. Il ne suffit pas, ici, d'exercer une philanthropie d'amateur, ni de montrer un zèle de néophyte qui s'attiédit aux premiers contacts de la misère pour s'éteindre bientôt après. Le visiteur doit se rendre chez ses pauvres au moins une fois par quinzaine, vérifier la présence des vêtements, des ustensiles ou des meubles donnés par l'administration, rejeter les demandes injustes, trouver la mesure du secours nécessaire, écouter avec bienveillance les requêtes des pauvres, mais se rendre compte surtout que l'aumône accordée n'encourage pas l'oisiveté et la démoralisation. Lorsqu'un visiteur est empêché pour cause de maladie ou d'absence de remplir ses fonctions, il doit se faire remplacer par un collègue. S'il ne peut assister à une réunion de quinzaine, il lui faut prévenir le directeur d'arrondissement et donner les raisons de son abstention.

Comme on le voit, la collaboration des bourgeois visiteurs et des fonctionnaires de la ville est des plus étroites, et l'œuvre de préservation sociale se poursuit grâce à elle avec la plus stricte régularité dans un esprit d'impartialité remarquable. Il s'agit, en effet, pour l'assistance, de remplir les obligations *légales* que la ville a envers ses pauvres, à quelque religion qu'ils appartiennent, et de répartir judicieusement entre

eux les impôts réclamés dans ce but aux citoyens d'Elberfeld.

On est assuré ainsi d'une répartition équitable. Car l'Assistance se préserve des abus dont sont trop souvent victimes les œuvres philanthropiques mal organisées. Ainsi toute personne qui, par le jeu, la boisson ou l'oisiveté, se met hors d'état d'entretenir les siens, obligés de ce fait de recourir à l'Assistance publique, est passible d'emprisonnement. Sont également passibles de prison ceux qui, soutenus par l'Assistance, refusent le travail que celle-ci leur procure; ceux qui ne font pas les démarches nécessaires pour trouver un logement, ou qui, en état de soutenir les leurs, s'y refusent malgré l'invitation de l'autorité. Ces insoumis dangereux pour la société, une fois leur peine purgée, sont étroitement surveillés et si leur insoumission persiste, ils peuvent être condamnés à deux ans de séjour dans une maison de correction où on les emploie à des travaux d'intérêt commun. Dans ce cas les secours accordés à leur famille sont remis au membre qui paraît le plus digne d'en user sagement.

En dehors des visites des pauvres à domicile, les membres visiteurs s'occupent de leur placement dans les hospices, hôpitaux ou orphelinats de la ville.

Les enfants abandonnés et les orphelins entrent dans deux établissements créés pour eux par la ville d'Elberfeld. Ils ne sont soumis à aucun travail rémunérateur pour l'établissement et fréquentent régulièrement une école spéciale. On habitue de bonne

heure les garçons aux travaux manuels, jardinage, menuiserie, et les filles aux soins du ménage A quatorze ans, si leur constitution le permet, les garçons deviennent apprentis; les filles à seize ans entrent en service. Mais jusqu'à leur majorité les uns et les autres demeurent sous la tutelle de l'Assistance. Celle-ci veille à ce que leurs salaires ne soient pas gaspillés et les engage à placer à la Caisse d'épargne le plus d'économies possible. Jeunes filles et jeunes gens assistés avaient de ce fait, en ces dernières années, une trentaine de mille marks à la caisse d'épargne d'Elberfeld.

On élève les tout petits selon la méthode Frœbel; on les amuse au jardin et à la basse-cour. Six belles vaches sont nourries à l'étable et huit cochons, qu'on engraisse, pour les vendre, avec les restes de la cuisine.

L'orphelinat — celui que je visitai compte 300 orphelins des deux sexes — dispose de fondations et de legs dont les intérêts servent à doter les orphelins qui atteignent leur majorité et qui se sont distingués par leur bonne conduite. On leur donne trois ou quatre cents francs. Ils servent aussi à envoyer les enfants dans les villes d'eau, aux excursions champêtres, aux promenades dans les fermes des environs où les petits vont boire du lait. Quand on excursionne en bande aux Drachensfels, on dépense 1,100 marks, et l'arbre de Noël revient chaque année à 1,200 marks.

Pour les pauvres sans domicile la ville possède un asile parfaitement installé avec buanderie, garde-meubles, appareils de désinfection, salles de bain, douches, salle d'accouchement, etc. Elle y reçoit pour une courte durée ceux qui se trouvent sans abri

et leur facilite la location d'une maison en avançant au besoin une semaine ou un mois de loyer.

Pour ses malades, l'Assistance a ses hôpitaux, ses médecins, ses spécialistes, des maladies des yeux, du nez et des oreilles, occupés exclusivement au service des pauvres. En cas de nécessité on envoie dans des établissements étrangers les enfants aveugles, idiots ou sourds-muets.

Enfin les personnes âgées ou infirmes peuvent être admises à l'hospice municipal si le visiteur juge ce transfert utile. Il propose le cas à l'assemblée d'arrondissement qui décide s'il y a lieu de le soumettre à l'administration centrale, laquelle peut seule statuer.

On voit par quels rouages simples, les municipalités allemandes, à l'exemple d'Elberfeld, ont su répartir équitablement la part d'impôts exigés des contribuables pour le soulagement des pauvres. Grâce à cette organisation méthodique et à la collaboration dévouée des membres visiteurs, les dépenses totales de l'Assistance publique, dans une ville comme Elberfeld, s'élevaient en 1901 à 569,726 marks, soit 3 marks 62 par contribuable, petite somme, qui, multipliée et sagement employée, soulage bien des misères.

A côté de cette Assistance publique officielle il existe en Allemagne, comme chez nous, une assistance privée confessionnelle. Je ne tenterai pas d'exposer ici la multiplicité de ses formes. Mais ce qu'il faut noter, c'est la solidarité de ces diverses organisations qui, au lieu de se disperser, se concentrent par

l'union. Chaque groupe confessionnel supprime ainsi les frais d'administration, d'enquêtes, de visites régulières, tout gaspillage d'argent et de force.

Chaque assistance privée confessionnelle : évangélique, catholique, israélite, a son bureau central à Berlin, mais son action s'étend sur toute l'Allemagne grâce à un très grand nombre d'œuvres solidaires. Les unes s'occupent par exemple d'améliorer les habitations ouvrières. Des sociétés se forment dans toutes les villes pour bâtir des maisons confortables et réagir contre la cherté des loyers[1].

D'autres fournissent des secours de loyers. D'autres logent gratuitement les ouvriers sans travail, ou procurent des logements à prix réduits, etc.

Certains groupes s'intéressent à l'amélioration de la nourriture des classes ouvrières, créent des soupes de travailleurs, des cantines, des écoles ménagères, des cuisines populaires où, pour une somme modique, l'ouvrier mange une nourriture saine.

Des sociétés de femmes complètent l'assistance donnée par la ville et suppléent à l'impuissance de la

1. A Düsseldorf, j'ai visité les maisons ouvrières. On a trois pièces hautes et larges pour 35 francs par mois, soit 420 francs par an. Ce n'est pas extrêmement économique. Pourtant le cordonnier qui habitait l'une de ces maisons avec ses trois enfants et sa femme, ne gagnait que de 100 à 110 francs par mois. Il dépensait donc le tiers de son salaire pour se loger! Une autre maison avec deux pièces et une mansarde était louée par un tailleur avec un seul enfant, pour 28 francs par mois, et il gagnait 160 francs par mois. Celui-ci ne dépensait pour son loyer que 20 p. 100 de son salaire.

A Barmen, les maisons ouvrières sont d'un loyer plus abordable. Pour 23 francs par mois on a trois pièces au rez-de-chaussée avec un jardin. Trois vastes chambres au premier étage coûtent 19 francs par mois.

Les capitalistes qui ont fait construire ces maisons se contentent d'un intérêt de 2 p. 100 de leur capital.

femme mariée indigente, malade ou en couches, dans la direction de sa maison par des aides ou gardes-malades qu'elles envoient sur demande.

L'assistance de l'enfance a fait naître aussi dans toutes les villes des œuvres nombreuses. Les unes surveillent les enfants en nourrice et en pension jusqu'à l'âge de six ans. Les autres administrent des crèches, des asiles pour enfants dont les mères sont mortes en couches, ou incapables ou indignes de garder leurs petits. Des sociétés se créent pour le développement de l'allaitement maternel avec cliniques et consultations gratuites. L'enfant devenu grand, on ne l'abandonne pas. Pour lui éviter les dangers de la rue, des groupes de dames occupent les écoliers en dehors des heures de classes, les amusent, apprennent aux filles à coudre.

Il en est qui se vouent plus particulièrement aux enfants pervertis dont les parents ne peuvent rien faire. D'autres organisent les promenades excursions, les colonies de vacances pour les enfants débiles, ainsi que des écoles de plein air.

Pour les enfants sortis de classe, les œuvres confessionnelles fondent des cours d'adultes dont le but est de parfaire leur instruction et de les maintenir dans les pratiques religieuses. Mais elles se préoccupent aussi de placer les apprentis et de trouver aux jeunes filles des situations convenables, soit comme employées, soit comme servantes.

Enfin, certaines fondations privées sont assez riches pour envoyer à leurs frais dans les universités, les hautes écoles, les gymnasium et les realschulen les enfants particulièrement bien doués.

Ce qui importe surtout, c'est de voir avec quelle régularité ces œuvres fonctionnent. Je citerai, comme exemple, pour la perfection de son organisation, celle du placement et de l'occupation des sans-travail : œuvre évangélique qui vit de contributions volontaires, mais dont les bienfaits ont été reconnus tels que l'État et les provinces la subventionnent désormais.

Il existe dans toutes les villes d'Allemagne, en général, des bureaux de placement municipaux et privés pour les ouvriers inoccupés. Les uns se contentent d'aider les intéressés à trouver une situation; les autres les emploient momentanément à casser du bois, faire des fagots, fabriquer des brosses, des balais; d'autres encore se chargent de préserver ceux qu'un chômage persistant ou leurs inaptitudes physiques et intellectuelles exposent aux dangers du vagabondage.

Mais, parmi les ouvriers, beaucoup qui travaillent par saisons, sont obligés d'aller de ville en ville, de village en village, chercher du travail. Lorsque, vers 1870, l'industrie allemande entra dans l'ère de prospérité qui dure encore aujourd'hui, le nombre de ces chercheurs de travail augmenta considérablement. Ils se recrutaient surtout parmi les ouvriers âgés de plus de quarante ans auxquels les industriels et entrepreneurs préféraient des jeunes gens plus actifs arrivés premiers pour l'embauchage. Ainsi se formait dans le prolétariat ouvrier lui-même une classe de parias errants dont la misère devenait une menace pour l'ordre social.

Vers l'année 1854 un professeur de droit à l'université de Bonn, Clemens Theodor de Perthes, avait eu l'idée de fonder dans cette ville un refuge où pourraient venir se reposer les ouvriers errants en quête de travail. Cette idée reprise en 1882 par le pasteur Friedrich von Bodelschwingh[1], largement et méthodiquement appliquée, aboutit aux résultats que voici :

Il existe actuellement sur toutes les grandes routes d'Allemagne des Refuges pour ouvriers sans travail, distants les uns des autres d'une demi-journée de marche. On les appelle les *Verpflegungs-Station*.

La charité paroissiale les alimente grâce à une taxe des pauvres acceptée en vue de la suppression de la mendicité. Une loi d'Etat déclare, en effet, que tout sujet allemand dans la détresse peut réclamer de la paroisse dans laquelle il arrive, un abri pour une nuit et la nourriture pour une journée. Si après une demi-journée de marche un chemineau en quête d'ouvrage arrive à la station, on lui donne une soupe, du pain et des légumes. Ses vêtements ou ses souliers sont-ils en trop mauvais état, on les lui renouvelle. On l'oblige à bien se laver, et, s'il est très fatigué, il se repose sur un lit ou une paillasse. Après quoi le nouvel arrivé va trouver le Père de famille; ainsi s'appelle le chef du refuge, prêtre souvent, ou diacre de l'Œuvre de Béthel. Celui-ci examine le nouveau venu, l'interroge, lui donne des conseils, le réconforte, s'occupe de lui procurer du travail. Chaque refuge reçoit régulièrement à cet effet, de l'œuvre centrale, un indicateur d'emplois. De sorte qu'à l'arrivée du chemineau le Père de famille peut lui

1. Voir *Rhin et Westphalie.*

proposer une place. On cherche naturellement à procurer à l'intéressé le travail pour lequel il est fait. Si cela n'est pas possible, on lui explique qu'il est préférable d'accepter le travail proposé en attendant mieux. Entre temps on l'occupe à la station à fendre du bois ou à jardiner, car il est entendu que l'oisiveté est le mal le plus dangereux pour lui. Si, après trois jours, on ne lui a pas trouvé de travail, on le prie de reprendre le sac. Et il s'en va jusqu'au refuge prochain où le même accueil l'attend.

On pourrait craindre que cette hospitalité presque gratuite ne favorise le vagabondage au lieu de le supprimer. Mais les organisateurs de l'Œuvre, prévoyant ce danger, rendirent impossibles pour l'ouvrier en quête de travail les retours en arrière et les changements fantaisistes d'itinéraire. Va-t-il de Königsberg à Berlin ? Il reçoit à son passage à la première station un livret aux pages numérotées et divisées en petites cases. Ce livret, valable pour deux ou trois mois, n'est renouvelable qu'après une enquête de l'Œuvre. On note sur ce livret la date de son arrivée au premier refuge, le nombre de nuits qu'il y a passé et s'il a trouvé du travail. Au refuge suivant on vérifie s'il a rempli ses obligations. Si non, on ne le punit pas de la prison, mais on lui explique que, par son refus de travail, il perdra droit à toute la sollicitude de l'Œuvre.

Arrivé à Berlin, s'il n'a point trouvé de travail sur sa route, on le considère comme un réfractaire et on l'enferme dans une maison de correction. Car on n'admet pas qu'après des séjours répétés dans les stations qui, en même temps que des refuges, sont des agences de placement, un ouvrier n'ait pas trouvé à

s'occuper, ce qui est, d'ailleurs, parfaitement juste, la preuve en est faite.

En général, les résultats obtenus sont excellents et beaucoup d'ouvriers qui semblaient perdus pour la vie laborieuse et régulière sont redevenus, à la longue, actifs et consciencieux.

A côté de ces Refuges, il existe des Auberges appelées *Herbergen zur Heimat*, fréquentées également par des ouvriers en quête de travail. Ce qui les différencie des premiers, c'est que ceux-ci sont absolument gratuits, tandis que le séjour dans les auberges coûte quelques pfennigs. Elles sont entretenues par l'Œuvre luthérienne des Missions Intérieures. Un « frère » sorti de Béthel[1] ou de quelque institution analogue les dirige. Les hospitalisés se réunissent dans une salle commune, simple mais propre, meublée seulement de tables et de bancs de bois; aux murs, les portraits de l'Empereur, de l'Impératrice et du pasteur von Bodelschwingh, la carte routière de l'Allemagne avec l'indication des refuges de l'Œuvre, la liste des patrons de la région avec leurs offres d'emplois. Dans une salle voisine, quelques livres, du papier et de l'encre sont à leur disposition.

Il est interdit de boire de l'alcool; on sert, sur demande, un verre de bière avec le repas, pas plus. Ces auberges hospitalières, créées pour les ouvriers de passage, reçoivent cependant les ouvriers de la ville qui viennent se renseigner sur les places va-

1. Voir *Rhin et Westphalie*.

cantes dans les chantiers et les usines locales ou de la province. Tous ces refuges et ces auberges sont unis. Ils forment le *Deutscher Herbergs-Verein* dont le centre est à Béthel, quartier général de toutes les œuvres qui eurent pour promoteur le pasteur von Bodelschwing.

Enfin, il existe un troisième genre d'organisations dont le réseau s'étend également sur toute l'Allemagne. Ce sont les *Colonies ouvrières*. Elles furent toutes créées sur le modèle de celle de Wilhemsdorf, près de Bielefeld, dont j'ai montré ailleurs le fonctionnement[1]. Leur but est le relèvement moral des malheureux que cette vie errante a découragés et affaiblis. Tout chemineau, tout travailleur catholique, protestant ou juif a droit à une place dans ces colonies, pourvu qu'il n'ait pas été exclu d'une œuvre similaire par mesure disciplinaire. Le passé des colons est parfaitement connu grâce au bureau central de Béthel que dirige un pasteur retraité, le pasteur Mörchen, où sont réunis tous les rapports des directeurs de stations, d'auberges et de colonies. Ce système d'enquête et cette centralisation de toutes les œuvres permettent d'assister les malheureux de façon plus efficace et plus personnelle que par la charité banale, aveugle et anonyme. Le colon nouvellement arrivé reçoit des vêtements convenables. Il ne peut rester plus d'un an à la colonie où il est employé à des travaux agricoles. Après quoi on le renvoie avec permission de retour.

(1) Voir *Rhin et Westphalie*.

Si la colonie le garde plus de deux ans, elle est liée vis-à-vis de cet homme qui a le droit, alors, de réclamer sa place dans la colonie. Ce sont là des cas exceptionnels. Lorsque le colon, après un an de travail régulier, de surveillance attentive et de sollicitude, se remet en route pour chercher du travail, il n'est pas abandonné complètement puisqu'il va retrouver, dans les refuges ou les auberges, la même bienveillance qui l'accueillit ici.

Ainsi l'Allemagne, grâce au génie d'organisation de ses philanthropes et à l'esprit de solidarité qui les anime, a su trouver la solution du problème si dangereux du vagabondage. Aucun vagabond ne peut actuellement rester six semaines inoccupé sans travailler six autres semaines. Il faut qu'il présente à toute demande de la police un certificat d'un patron ou d'un directeur de colonie attestant qu'il a travaillé et qu'il cherche un emploi. Faute de quoi il est emprisonné dans une maison de correction où on l'oblige au travail.

LE DEMOCRATISME ET L'ESPRIT DE SOLIDARITÉ EN ALLEMAGNE

(SUITE)

Démocratisme des communes. — Un exemple. — Les traitements des employés de la ville de Mayence. — Les retraites. — Œuvres de prévoyance. — Collaboration des ouvriers et de la municipalité. — Générosité des patrons allemands. — Les peuples du Nord ont-ils plus de bonté que les peuples latins? — Supériorité de l'organisation charitable allemande. — Ses causes probables.

Cette sollicitude de l'État, des villes, des chefs d'administration, qui est faite du sentiment de leur responsabilité et de leur devoir professionnel, crée en Allemagne une atmosphère générale de solidarité agissante, autrement active que notre démocratisme surtout théorique et verbal.

Je n'en prendrai pour preuve que le zèle et l'émulation qui entraînent les municipalités allemandes à organiser, pour le bien général, tous leurs ser-

vices publics. Ouvrez le *Kommunales Jahrbuch*, annuaire communal composé à l'imitation du *Municipal Year Book* anglais, publié à Iéna, depuis 1908, et vous aurez une idée de l'activité progressiste de ces conseils municipaux. Vous y trouverez les résumés des congrès de médecins, d'ingénieurs, d'architectes réunis dans les villes allemandes pour discuter de l'hygiène publique et des améliorations que nécessite son état présent; vous y lirez les statistiques comparatives des grands établissements de bains publics, marchés, abattoirs, établissant avec leur prix de revient la valeur et l'importance des services qu'ils rendent, et leur produit[1].

Vous y trouverez les statistiques sur les entreprises communales d'électricité, du service des eaux, du gaz, des tramways[2], et vous apprendrez que sur mille services d'électricité concédés, 466 sont exploités directement par les villes. Le *Kommunales Jahrbuch* établit l'échelle des salaires des ouvriers et employés municipaux; le développement des écoles, la diminution du nombre d'élèves confiés à un seul maître; il cite les dons de terrains faits par les villes pour servir de place de jeu aux enfants, etc., etc. On n'imagine pas jusqu'où va leur sollicitude. Ne fut-il pas question récemment de municipaliser dans certaines villes le service des pharmacies? Et ne vit-on pas de petites

1. En Allemagne, la plupart des abattoirs municipaux ont des installations frigorifiques, tandis que chez nous, il y a trois ans encore, deux villes seulement, Dijon et Chambéry, en étaient munies. La petite ville d'Ems, qui a 7,000 habitants, — ville d'eaux, il est vrai, — a payé son abattoir 400,000 marks et sa canalisation d'eau un million.

2. Dans beaucoup de villes, les tramways sont gratuits pour les enfants qui, des quartiers éloignés, viennent à l'école.

villes créer des boucheries municipales pour faire échec aux boucheries locales dont les prix devenaient abusifs !

Il y aurait donc une longue et intéressante monographie a écrire sur la vie de ces conseils communaux qui, sans discussions stériles, sans ostentation, sans la pression d'intérêts électoraux passagers, arrivent aux réformes les plus hardies souhaitées par les socialistes.

Je me bornerai à vous montrer quelques aspects de cette vigilance et de cette protection municipales dans une ville de moyenne importance, comme Mayence. On jugera ce qu'elles peuvent être dans des cités plus grandes. J'ai dit par ailleurs[1] quels sacrifices cette municipalité savait faire pour l'amélioration de l'hygiène publique et scolaire. Voyons ce qu'elle fait pour ceux qu'elle emploie dans ses administrations.

Prenez un instituteur de Mayence[2], par exemple, qui gagne de 1,800 à 3,800 marks. Au bout de dix ans, il aura droit à une retraite de 40 p. 100 et, s'il continue, à 1 1/2 p. 100 par année en plus jusqu'à la fin de sa carrière.

Certains employés municipaux peuvent être pensionnés au bout de cinq ans, tels que les bibliothécaires, les architectes de la ville, les inspecteurs de

1. Voir *Rhin et Westphalie.*

2. Il y a un revers à la médaille : dans les campagnes pauvres, les instituteurs ne sont pas, jusqu'à présent, beaucoup mieux traités que chez nous. On m'assure que cela va changer sous peu.

police, les contrôleurs d'octroi et les secrétaires de l'état civil. Ils reçoivent alors 40 p. 100 de leurs appointements comme pension annuelle. Par chaque année de service supplémentaire, leur pension s'élève de 2 p. 100 jusqu'à la dixième année, de 1 1/2 p. 100 jusqu'à la trente et unième année, et 1/2 p. 100 au delà. Après cinquante ans de service, les employés peuvent obtenir une pension *égale* à leur solde.

D'autres employés, cantonniers, agents de police, jardiniers, etc., ne peuvent obtenir de retraite avant dix ans de service. Ils touchent alors 40 p. 100 de leur traitement, 1 1/2 p. 100 pour chaque année supplémentaire, et le conseil municipal peut à son gré et selon les services de ses subordonnés abréger ou augmenter de deux ans ces durées réglementaires.

La municipalité a fondé une Œuvre des veuves et orphelins des employés de la ville de Mayence à laquelle le maire et l'adjoint ont le droit et le devoir d'appartenir. Les veuves et orphelins reçoivent chaque année 30 p. 100 des appointements du défunt sur lesquels a été calculée la cotisation annuelle que celui-ci devait verser de son vivant. Si le membre de l'association meurt avant d'avoir accompli cinq ans de service, la veuve ou les enfants touchent également les 30 p. 100 du traitement, mais avec obligation de payer jusqu'à la fin de la cinquième année la cotisation due par le défunt.

Si un employé est mis dans l'incapacité, par suite d'un accident, de remplir ses fonctions, il reçoit une pension égale aux deux tiers de ses appointements annuels; si l'employé ne peut plus vivre, à la suite de l'accident, sans le secours d'autrui, la pension peut égaler la *totalité* de ses appointements.

Les parents d'un employé mort au service, et qui ne peuvent subvenir à leurs besoins, touchent 20 p. 100 de son traitement.

Afin d'établir les meilleurs rapports possibles entre elle et les ouvriers de ses différents services, la municipalité a groupé ces ouvriers en associations. Les membres de ces sortes de syndicats doivent avoir plus de trente ans et être déjà depuis trois ans au service de la ville. Cinq groupes syndicalistes de ce genre existent à Mayence. Le premier, pour les ouvriers des deux fabriques à gaz municipales; le deuxième, pour les installateurs de gaz, d'eau, d'électricité et les pompiers; le troisième, pour les jardiniers, les ouvriers employés aux constructions, au théâtre et au cimetière; le quatrième pour les ouvriers du service d'assainissement et d'entretien de la ville; le cinquième enfin pour les ouvriers du port, des docks, des chemins de fer et des abattoirs.

Les délégués de ces associations sont chargés de transmettre aux autorités les désirs et les plaintes de leurs camarades, de discuter les questions qui leur sont proposées par la municipalité, de maintenir entre eux l'esprit de camaraderie et de solidarité. Des réunions ont lieu sous la présidence d'un des membres, élu par eux, et ceci *pendant les heures de travail*, sans diminution de salaire; le directeur de l'usine ou du service correspondant a le droit d'assister à ces réunions.

De son côté, la municipalité se réunit régulièrement pour discuter des questions sociales. Une commission de dix membres est élue à cet effet, comprenant cinq conseillers municipaux, deux patrons au moins, deux ouvriers. Le maire ou un adjoint la

préside. Cette commission discute les questions qui lui sont soumises par le conseil municipal : repos, salaires, hygiène, etc.

C'est encore celui-ci qui veille au respect de la loi du repos dominical, ne permettant de travailler le dimanche, aux expéditeurs de journaux, que de six à neuf heures du matin; aux fabriques, banques, maisons de vente en gros, que de huit à neuf heures et demie du matin ; aux magasins, que de onze heures du matin à une heure de l'après-midi, exception faite des boucheries, poissonneries, laiteries, boulangeries, pâtisseries, marchands de tabac et de fleurs.

Enfin, pour juger de la minutie de son intervention, je citerai cet article spécifiant les obligations des patrons briquetiers de la ville, qui les oblige à fournir à leurs ouvriers des baraquements de dimensions déterminées, munies de paillasses et d'oreillers, d'une table avec cuvette et pot à eau pour deux personnes, et qui exige que le patron donne chaque semaine deux serviettes de toilette à ses ouvriers! Il ordonne aussi que les femmes soient séparées des hommes, l'entrepreneur étant responsable de la moralité de ses ouvriers comme de leur propreté.

Si des villes nous passons aux sociétés particulières et aux individus, les exemples de généreuse solidarité abondent. Non seulement l'Allemand n'est pas avare, mais il est dépensier et facilement généreux. Il ne gaspille pas en égoïste, il pense largement aux autres.

Un de mes correspondants étrangers avec qui j'entretins par lettres une longue discussion sur la psy-

chologie des Germains, me soulignait avec beaucoup de justesse cette qualité si profondément allemande, en général si méconnue.

Il s'indignait de nos vantardises à nous, qui, à force de parler de notre générosité, avons fini par faire croire au monde que c'était là une qualité bien française, exclusivement française. Mais qui parle de la générosité allemande?

— Or, disait-il, le Germain est incomparablement plus généreux que le Gaulois, il l'est par des faits et des dons précis au lieu de l'être en gestes, en promesses, en phrases.

L'organe du Bureau central pour le bien-être des classes laborieuses, *Der Arbeiterfreund*, a commencé en 1898 une enquête sur la situation de ces classes. Pour cette année-là, il calcula que le patronat allemand, en dehors des lourdes charges imposées par la législation allemande, donna *de sa propre initiative* 27 millions et demi de marks. En 1899 ce chiffre s'élevait à 39 millions. Il suivait chaque année une ligne ascendante, de telle façon que les dons volontaires des patrons allemands s'élevaient pour l'année 1905 à 116,222,729 marks. On appréciera mieux toute la valeur de ces chiffres quand on se rappellera que, depuis 1884, le patronat allemand doit payer annuellement une quote-part de 200 millions de marks que lui impose la législation impériale protectrice des ouvriers.

Par une sorte d'émulation bienfaisante, ces exemples de solidarité sont chaque jour imités.

Parfois, elle se manifeste par des traits de bienveillance pratique comme ceux-ci :

Un patron met des cartes de bains toutes les

semaines à la disposition de son personnel, hommes et femmes. Après chaque concert auquel il a assisté — et où les places se vendent 10 marks — il achète des billets pour la seconde audition où le prix s'abaisse à cinq sous, et les distribue à tous ses employés.

— J'aime la musique, ajoute-t-il, et ne saurais m'en priver, mais je pense que je dois à ceux qui me servent tous les plaisirs qu'il est en mon pouvoir de leur donner[1].

Une autre fois, on apprend que, dans des usines de produits chimiques comme celles de Höchst et de Mainkur, près de Francfort, les employés peuvent obtenir après trente ans de service une retraite qui leur permet de vivre e qui peut aller jusqu'à 4,000 francs, en ayant simplement versé 4 p. 100 de leur traitement pendant leur activité. Les patrons ont créé eux-mêmes cette caisse de retraites en versant une première fois 125,000 francs, qu'ils arrosent tous les ans et à chaque occasion, anniversaires, jubilés, événements de famille, etc.

Ou bien ce sont les fabriques de produits chimiques Bayer et Cie, d'Elberfeld, qui font savoir à

1. Ce même patron me raconte qu'il envoie ses enfants à l'école primaire — en attendant de les envoyer au lycée — et qu'il a demandé pour eux la gratuité des livres, pour leur enlever une occasion d'orgueil. La municipalité a refusé. Il a protesté, dans une pétition au conseil municipal, au nom des idées démocratiques, faisant valoir qu'il ne devait pas y avoir deux façons de traiter les enfants des riches et ceux des pauvres. « Ceux-ci ont le droit de se trouver humiliés par une faveur qui prend l'air d'une charité, ceux-là n'ont que trop de tendance à jouir d'une apparence de supériorité que leur donne la fortune de leurs parents : une bonne éducation devrait supprimer ces humiliations imméritées et ces encouragements à la vanité. »

leur personnel qu'elles viennent d'acheter de vastes étendues de forêts près de Dobringhausen. Elles y construiront de grandes maisons de convalescence et de retraites pour leurs ouvriers et employés qui leur coûteront 7 millions de francs.

Un beau jour, il y a de cela quatre ans bientôt, le directeur de la grande fabrique de tabac et de cigares de Lœser et Wolff, à Elbing et Braunsberg — qui occupe plus de 3,000 ouvriers — communique à ceux-ci, sur la prière et au nom de Mme Cécile Lœser à qui appartient l'entreprise, les dispositions suivantes :

« Des pensions ouvrières pour la vieillesse et en cas d'invalidité sont créées pour compléter l'assurance impériale.

« Elles sont établies sur les bases suivantes :

« Les pensions ne seront accordées qu'aux ouvriers et ouvrières d'Elbing et Braunsberg qui ont travaillé pendant vingt ans de suite dans la maison et qui y sont encore employés au moment où ils font valoir leurs droits à la retraite.

« Les interruptions amenées par une permission régulière, comme la période du service militaire, ne sont pas un obstacle, mais le temps que dure le service militaire n'est pas compté.

« Le droit à la pension s'acquiert après 60 ans d'âge; avant 60 ans s'il se produit une incapacité de travail permanente donnant droit à la retraite d'invalidité impériale. Cette pension est payée, à la demande du bénéficiaire, mensuellement et d'avance, jusqu'au décès. S'il y a un retard dans la constatation de l'incapacité, et si ce retard n'est pas la faute du bénéficiaire, la pension est payée depuis le moment où l'incapacité a commencé. »

Le montant de la pension est calculé sur la moyenne des salaires annuels de l'ouvrier pendant les cinq dernières années. Il s'élève à 70 p. 100 de cette moyenne après des services de vingt à trente ans inclusivement, à 75 p. 100, après des services de trente et un à quarante ans inclusivement, à 80 p. 100, après une période supérieure à quarante ans. Le salaire moyen des cinq dernières années est fixé d'après les listes établies pour les calculs de répartition des salaires de l'association des ouvriers en tabac.

Sitôt la pension accordée, le bénéficiaire quitte ses fonctions, et cela le jour même où la pension est versée pour la première fois. Lorsque des ouvrières veulent rester employées dans la fabrique à des travaux domestiques, on les y autorise, à condition toutefois que le total de leur rente et de leur salaire ne dépasse pas le salaire moyen de leurs cinq dernières années de travail. Un ouvrier pensionné ne peut plus être employé sous aucun prétexte à la fabrique.

Les travailleurs pensionnés restent jusqu'à leur mort membres de la société d'assurances contre la maladie, de sorte qu'ils reçoivent gratuitement les soins du médecin et les médicaments.

La maison se réserve le droit, pour des cas tout à fait exceptionnels, et sur la proposition du comité ouvrier, d'accorder des pensions à ceux qui atteignent la soixantième année ou deviennent incapables de travailler sans avoir vingt ans de services, ou incapables de produire un certificat d'incapacité de travail dans le sens exigé par les lois impériales sur l'invalidité.

On fournit aux pensionnés le dîner, le souper, le café, le lait, l'eau minérale et les tickets pour les bains

et les douches aux mêmes conditions qu'aux ouvriers actifs.

La maison Lœser et Wolff paie en outre intégralement, depuis l'application des lois impériales d'assurance sur la vieillesse et contre l'invalidité, les cotisations réglementaires sans obliger ses ouvriers à les rembourser, et elle a l'intention de continuer à agir ainsi. Elle maintient le système des diplômes et gratifications de 40, 65, 90, 125, 180 marks, etc., accordées annuellement en primes aux ouvriers, ouvrières, employés, ayant 10, 15, 20, 25, 30 années de fidèles services. En outre, elle continue à verser 1,000 marks chaque année à la caisse de secours des travailleurs. Les fonds de cette caisse sont alloués en cas d'urgence aux membres de l'association ouvrière sur l'avis du comité ouvrier.

Donc, depuis quatre ans, les ouvriers de la maison Lœser et Wolff[1] touchent à leur soixantième année, s'ils sont dans les conditions prévues, une double pension, celle que leur accorde l'État, celle que leur accorde bénévolement leurs patrons.

Tant d'objections soulevées chez nous pour la réalisation de ce rêve ouvrier ne seraient-elles donc que sophismes?... Voilà vingt-cinq années que l'Empire applique ses lois sociales. Chaque jour, des patrons allemands prennent des initiatives du même ordre que celles dont j'ai voulu noter les traits essentiels. Notre bourgeoisie, pendant ce temps, ergote, récrimine, ne comprenant même pas qu'elle augmente, par son

1. J'ai pris là un exemple au hasard. Je sais qu'il existe des centaines d'industries et de commerces où les ouvriers et les employés sont traités d'une façon analogue ou équivalente.

obstination égoïste, aveugle et rétrograde, le danger qui la menace.

La supériorité de l'organisation charitable en Allemagne semble établie. Il serait précieux de pouvoir faire, sans s'égarer, la psychologie du philanthrope allemand. Quoi le pousse à donner? Car donner ne signifie rien quant à la bonté. Le prodigue donne par tic, le dévot pour son salut, et tant de gens par vanité. L'Allemand est-il bon? Voilà la partie la plus importante du problème, et qui, résolue par l'affirmative, le ferait plus sympathique et plus élevé que sa facilité à dépenser et même que le don qu'il a d'organiser la charité.

Je ne crois pas que l'on puisse dire que l'Allemand, lorsqu'il fait la charité si largement, y soit poussé par une bonté pure et sans mélange. Dans l'état actuel de nos civilisations, il n'y a, d'ailleurs, aucun groupement humain qui puisse se vanter d'une telle vertu. D'autant que toutes les races qui composent la nation allemande participent à cette sorte de générosité publique et sociale, les Slaves comme les Germains, le Juifs[1] comme les Franconiens et les Rhénans.

De plus, sans décider sur l'essence et le degré de leur bonté, on pourrait discerner, il me semble, dans la charité des Allemands, plus répandue et plus large que la nôtre, quelque influence du christianisme primitif due au protestantisme, qu'ont dû subir,

1. Il faudrait dire que les Juifs font d'ailleurs la charité par tradition religieuse. Beaucoup d'entre eux, parmi les riches, je crois l'avoir déjà noté, prélèvent la dîme, soit la dixième partie de leurs revenus, pour leurs charités personnelles.

pour soutenir la concurrence, les catholiques allemands, et qui s'est accrue chez les protestants mêmes, de la nécessité pour eux de dominer moralement les catholiques. Dans la classe aristocratique, on peut démêler également les effets encore sensibles de la hiérarchie féodale, une certaine protection de nécessité élargie, un devoir moral, venant à l'aide de l'influence chrétienne susdite. Et là aussi, se retrouve l'esprit d'association naturel aux Germains.

Il y aurait, en outre, à faire la part de l'influence du démocratisme moderne, qui excite à la sympathie par l'éveil de la sympathie d'abord, et par le calcul de prudence que les classes dirigeantes n'ont pas assez dans notre France impulsive, le sens des concessions à faire à temps, comme me le disait un jour John Burns, le ministre socialiste anglais.

On pourrait ajouter à ces composants déjà complexes, la concurrence de vanité entre les œuvres, et l'attrait, pour ainsi dire esthétique, de sans cesse bonifier le bien entrepris.

Si vous y joignez l'aptitude à la dépense, qui est presque générale en Allemagne, vous avez à peu près tous les éléments visibles des ressorts de la bonté sociale en Allemagne.

Resterait toujours à faire l'explication de la bonté naturelle, dont je parlais tout à l'heure, et qui est la partie la plus intéressante du problème. Nous nous trouvons devant le fait assez probable que les races du Nord sont plus tendres que les races latines, en général. Mais nous touchons là à une question qui demanderait, pour être traitée, un développement dépassant le cadre de ces études.

TYPES ET CARACTÈRES

PETITES REMARQUES FRAGMENTAIRES

Les hommes et la nature. — Le climat et la terre du Brandebourg. — Le caractère prussien. — Mélange de noblesse et de brutalité. — Conquérants et conquis. — Les paysages du Rhin. — Caractère rhénan. — Influence prussienne. — Vers le Nord la politesse diminue. — Rudesse. — Le Sud. — Souabes, Franconiens et Wurtembergeois. — Bade, terre de civilisation. — Types. — Avis du professeur X... sur la politique française et anglaise. — Le patriotisme consiste à s'admirer soi-même et à dénigrer les autres. — Opinion du banquier berlinois sur le caractère allemand. — Autre forme du patriotisme : « N'aimer que ce qu'on a ». — L'Allemand travaille. — Le Français vit de ses rentes.

Après avoir visité la Bavière, la Franconie, la Souabe, la Thuringe, j'ai l'occasion de retourner dans le Brandebourg et dans l'Est, et je suis de nouveau et plus vivement saisi par l'harmonie du paysage et des hommes.

Des plaines, des plaines, des forêts immenses, du sable, des étangs, des lacs entourés d'une ceinture ténébreuse et murmurante de sapins, voilà ce qui

domine dans les ternes paysages d'une grande partie de l'Est prussien. C'est le pays des rivières sans bords, au courant invisible et insensible, qui s'épandent en lacs et en marécages. Le climat est rude, l'hiver dure longtemps, d'octobre à avril il neige ou il pleut, il fait très froid, le vent glacé ne cesse de souffler des plateaux de l'Orient. Le soleil ne parvient même pas à égayer la pauvreté de cette nature. Aux jours de fête du printemps et de l'automne, aux heures crépusculaires de l'été, c'est une douceur grave, une mélancolie sans grâce, mais rêveuse et noble, qui émanent de ces eaux mornes et de ces sombres feuillages.

Comment pourrait-il surgir une race turbulente et frivole de ces frimas, de ces brumes et de cette terre misérable? Pour vivre là, les hommes comme la végétation ont besoin de plus de résistance, de patience et d'énergie. Comme ils ont à lutter davantage, une partie de leur force se dépense en concentration méditative, et aussi en résignation. Les grandes jouissances d'être privés ainsi de joies faciles, de plaisirs brillants et nuancés, de sensualisme riant et gracieux, quand elles ne se portent pas vers les orgies vulgaires et les voluptés grossières, peuvent s'élever jusqu'aux pures ivresses de la conscience et de la rectitude morale.

J'ai rencontré de ces nobles caractères en Prusse, et cela suffit à légitimer l'orgueil des Prussiens.

Malheureusement, il n'y a pas que ceux-là. On est resté brutal et rude.

Le Prussien est logique et pédant, honnête, persévérant, familial, hospitalier, ennuyeux, ordonné, précis, d'un orgueil pesant et dur. L'administration

est diligente et zélée, le pouvoir énergique et averti, l'esprit politique, conservateur.

C'est ici qu'on trouve l'antagonisme le plus sérieux, pour ainsi dire organique, contre le Français, antagonisme fait de dédain pour sa légèreté, son manque de sang-froid, d'esprit de suite, de ténacité, son exagération réfractaire à la raison. Pourtant on est peut-être encore plus anti-français en Saxe[1] qu'en Prusse. Sans doute parce qu'on y fut autrefois plus platement napoléonien.

Le Prussien — Berlinois mis à part — n'est pas frondeur. Au collège, on ne le voit jamais manifester contre le professeur. Il se met toujours du côté de l'autorité, du plus fort. Il « cafarde » les camarades.

En France, si les soldats obéissent et s'ils font du zèle, c'est par amour-propre et pour être complimentés. Ici c'est par esprit d'obéissance et par crainte des chefs.

⁂

J'ai compris une partie du problème de la résistance ethnique en Pologne allemande, en allant un jour de Posen à Breslau.

Nous étions dans le train, en face d'une femme allemande, grosse mère blonde, rouge de teint, carrée d'épaules et de taille, de physionomie honnête et vulgaire. Son double menton tombait en hausse-col sur un caraco à pois blancs et noirs, les élastiques

1. Pendant la dernière période électorale, les journaux saxons imprimaient en gros caractères : « Voter contre le socialisme, c'est voter contre la France, notre ennemie héréditaire. »

de ses gants de filoselle faisaient sur ses bras nus des bourrelets de chair, ses larges pieds étaient chaussés de bottines à soufflets : c'était la conquérante. A ses côtés, deux dames brunes, la mère et la fille sans doute, fines, avec un air de vieille distinction et d'élégance un peu fanée : les conquises.

Comparez à la sévérité du paysage prussien l'aspect riant de la province Rhénane, la majesté capricieuse du cours du Rhin, le spectacle changeant de ses rives, les aspects variés des monts, des collines couvertes de vignes, des vallées fertiles ; les vieux châteaux en ruines, les rochers pittoresques. Comment une nature si différente ne produirait-elle pas des tempéraments et des caractères différents? Sans compter que les Prussiens de l'Est sont bâtardés de Slaves, et que les Rhénans sont probablement des Gaulois.

Il n'y a donc pas parité de caractère entre tous les Allemands. Par exemple, je crois le Rhénan moins belliqueux que le Prussien oriental, qui l'est vraiment celui-là, comme aussi, je pense, le Wurtembergeois. Mais c'est le Prussien qui organisa avec génie l'état guerrier d'aujourd'hui. Et il tient les autres confédérés, les entraîne à sa suite, par son exemple et par sa force. Un Rhénan ne voudra pas paraître moins belliqueux qu'un Poméranien, afin qu'on ne le croie pas moins brave, et l'éducation, la discipline aidant, tous, sous les armes, paraissent semblables. Et puis, la mode s'y met. Des dégustateurs de vin de Moselle affectent la même raideur que les buveurs de *Göse* et la

même gravité, — même s'ils ont envie de rire. Il faut les voir dans l'intimité vraie, ou le laisser-aller de la brasserie pour découvrir leur véritable nature.

Heureusement pour l'Allemagne et les Allemands, cette influence, fâcheuse quand il s'agit des instincts guerriers, se continue dans l'imitation des plus belles qualités germaniques : la solidarité, la générosité. Les œuvres sociales sont tout aussi prospères dans l'Ouest que dans l'Est, dans le Nord que dans le Sud. Nous sommes dans le premier pays d'Europe qui ait appliqué les lois de justice sociale, en votant il y a vingt-cinq ans les retraites ouvrières.

De plus, le Rhénan, comme le Flamand, comme le Français du Nord, aime les fêtes publiques, les cavalcades, les réceptions, tout ce qui brille et tout ce qui amuse. Il serait, d'après ses voisins, plus porté vers le « paraître » que le reste des Allemands.

Un Hessois me dit :

— Il semble qu'on ait à Cologne le même genre de civisme qu'à Düsseldorf et à Francfort, mais c'est une illusion.

« A Cologne, on souscrit bien pour des œuvres publiques, mais avec l'arrière-pensée que le nom sera publié. A Düsseldorf, on donne par pure ambition civique. »

Qu'y a-t-il d'exact dans cette distinction? Je ne saurais en décider.

Comment les Rhénans pourraient-ils donc ressembler aux Prussiens de l'Est quand il y a déjà une si grande différence entre eux et leurs voisins de

Westphalie! A peine une heure de chemin de fer sépare Cologne et Düsseldorf, et l'architecture des maisons diffère autant que les individus. Vous passez en effet des Rhénans, gais, polis, accueillants, aux Westphaliens déjà raides et froids, comme leurs maisons habillées d'ardoises depuis le toit jusqu'à terre.

L'Etat-Major allemand compose surtout les garnisons d'Alsace-Lorraine de soldats westphaliens, marcheurs infatigables, très haut cotés dans l'armée ; les Alsaciens passent aussi pour de très bons soldats ; ceux de Bade et de Lorraine ont la réputation d'être comparativement plus mous.

— D'une façon générale, me dit un professeur de tactique d'une École de guerre, plus on va vers l'Ouest, plus la qualité des soldats baisse, Westphaliens et Alsaciens mis à part. Les meilleurs soldats allemands sont les Prussiens de l'Est.

A partir d'Ems, et remontant vers le Hanovre, la politesse diminue. A Hanovre même, elle est à peu près nulle. Un peu plus haut encore, dans le Schleswig, les hommes sont en pierre. Aucune cordialité. Ils paraissent ne pas pouvoir sortir d'eux-mêmes.

— On croit dix fois nous avoir conquis, me dit un savant du Holstein, et il faut toujours recommencer. C'est plus fort que nous. On dirait que nous sommes restés un peu sauvages...

Le peuple de la Frise, au nord de l'Oldenburg, de Brême et du Hanovre, est généralement grand et fort, les femmes comme les hommes. On trouve à chaque pas ici, comme le long des côtes du Schleswig-Holstein,

le même type roux et blond vif, à la large poitrine, aux traits énergiques et calmes : c'est le type actuel des officiers de la marine allemande. Vous le voyez sur les steamers du Lloyd et de la Hambourg-Amerika-Linie.

Un consul de Rostock (Mecklembourg) me disait :

— Les gens d'ici ont l'ésprit net et précis; ils aiment les idées simples et claires, et ont horreur du bavardage. Un avocat de Rostock ne pourrait pas plaider utilement à Cologne ou à Aix-la-Chapelle, parce qu'il ne prononcerait que cent mots de plaidoirie. Au contraire, un avocat rhénan ne gagnerait pas un procès à Rostock, les juges ne prendraient pas au sérieux ce bavard !

Passons au Sud.

Il y a deux sortes de Souabes : ceux du Wurtemberg et de Bade; ceux de la Bavière.

Les plus travailleurs sont les Wurtembergeois.

Ils passent aussi pour être d'une grande avarice.

— Avec un Souabe on fait trois juifs, dit-on par ici.

Je me souviens qu'à Wurzbourg un aristocrate du lieu accepte bien de déjeuner avec moi à l'hôtel, mais ne consent pas à ce que je paie son repas, sauf une bouteille de vin qu'il veut bien accepter « en signe d'amitié », me dit-il.

Je me fis la réflexion que c'était attacher bien de l'importance au prix modique d'un déjeuner.

Le Wurtembergeois, plus ouvert que ses voisins

de la Franconie et de la Bavière, est aussi plus frondeur, plus vif, plus brusque. Mais on peut se fier à lui. Il passe pour être violent et guerrier, plus encore peut-être que le Prussien. Il se réclame volontiers de son origine franque, ce qui ne serait pas contradictoire...

Le Franconien prétend aussi avoir quelque parenté avec le Français. Plus poli que le Prussien, moins aveuglément discipliné que lui, moins lourd que le Bavarois, parce qu'il boit du vin, il a plus de vivacité d'intelligence. Même le paysan ne tolère pas qu'on lui parle avec la rudesse et la grossièreté en usage dans le Nord. Il est avare comme le Souabe.

Le grand-duché de Bade est extrêmement catholique, mais d'idées avancées. Il ne faut pas oublier que c'est une terre historique de civilisation et de gloire, L'influence du grand-duc et de la grande-duchesse s'exerce dans cette tradition. Elle est excellente. C'est ici que les Universités s'ouvrirent pour la première fois aux femmes, et que furent nommées les premières Inspectrices du travail.

Des types :

L'un des types les plus répandus sur toute la surface de l'Empire, c'est celui de l'homme à tête sérieuse et grave, à lunettes, à la grande barbe solennelle, qui cache souvent, sous cette broussaille, beaucoup de puérilité et de pose.

Nombreuses aussi les faces glabres de chefs d'orchestre, à chevelure en ouragan, le nez chevauché bourgeoisement d'un binocle noir.

Un type commun, c'est celui du jeune homme blond fadasse, à tête ronde, aux cheveux en brosse, lunettes d'or, ou binocle de fausse écaille dont le cordon retombe sur l'oreille après une longue courbe.

Beaucoup de gros garçons de vingt ans, imberbes et poupins, sortes de bébés colossaux à la figure gourmande, qu'on voit manger et boire gloutonnement, infirmes déjà avec leurs gros ventres et leurs jambes écartées.

Le type pommadé et rasé se multiplie. Avec sa raie au milieu du front, sa tête glabre et son pantalon relevé, il tend à l'imitation anglaise.

Une silhouette qui m'est particulièrement odieuse, — et je suis incapable d'analyser la raison de cette antipathie, — c'est celle du gros bonhomme courtaud, large et carré d'épaules, coiffé d'un chapeau mou aux bords étroits, avec une grosse moustache blonde lissée au fer et qui porte son ventre sur ses petites jambes d'un air de fatuité imperturbable.

En opposition avec la silhouette du sabreur et celle de l'officier gommeux, dont j'ai déjà parlé[1], il y a le type de l'officier simple, grand, large, blond, aux yeux bleus, doux et froids, poli sans excès, courtois d'une courtoisie qui va au delà des formules ; parlant toutes les langues, musicien et frotté de littérature universelle. Intellectuellement, ce serait le type qui se rapprocherait le plus des Français cultivés. Sans vain patriotisme, aimant son pays sérieu-

1. Voir *Rhin et Westphalie* et *Berlin*.

sement, on peut lui parler de ses compatriotes et des affaires de l'Allemagne, sans détour.

Mais l'Allemand de la rue, celui qui compose la majorité de la foule, est indéfinissable, car il n'a rien de particulièrement allemand. Il est blond, châtain ou brun, de taille moyenne; il porte la moustache ou la barbe, et, vu en France, à Paris ou en province, il serait difficile de le différencier physiquement d'un Français quelconque. Ce ne serait peut-être que par un détail de l'habillement qu'un œil exercé arriverait à le distinguer.

Voulez-vous entendre penser une mentalité lointaine de nous, celle d'un professeur d'une Université, qui a l'oreille de l'Empereur, qu'il accompagne quelquefois dans ses croisières?

Écoutez-le. Il parle de la France et de la politique européenne :

— Votre politique étrangère française ces dernières années fut déplorable. L'alliance russe vous a coûté 11 milliards, l'alliance anglaise vous coûte aussi très cher, car c'est avec les capitaux français que les Anglais font leurs grandes affaires. L'alliance anglaise avec le Japon vous vaut déjà que les Japonais s'installent en Indo-Chine, chez vous. C'est toujours ainsi que la conquête commence. Cette alliance anglo-japonaise fut une folie à courte vue. Grâce à elle, la Russie fut battue et la Chine se lève. Elle sait à présent que ces blancs ne sont pas invincibles. Grâce à elle aussi, le Japon peut pendant douze ans augmenter sa marine et son armée, organiser la Chine, se fortifier aux Sak

kalines, prendre la Corée, par conséquent menacer l'Angleterre en Asie, d'abord. Pendant ce temps, la France donne de l'argent au Japon, comme l'Amérique elle-même! Tout ceci témoigne d'un aveuglement inexplicable.

« De la part de la France, cela ne m'étonne pas beaucoup. Gouvernée par les francs-maçons sans qui on ne peut rien obtenir, elle est sur la pente révolutionnaire. On ne protège pas les ouvriers qui veulent travailler, on laisse la société menacée par la Confédération du Travail qui n'est autre qu'une institution révolutionnaire. La France est une nation perdue... »

Je lui demande comment il connaît la France, combien de temps il y a demeuré, qui le renseigne?

— Je lis le *Journal des Débats*, qui n'est pas suspect, je suppose? C'est un journal d'opinion avancée... Cela me suffit pour me tenir au courant des faits politiques et de leur signification.

Selon lui, l'Allemagne est sur la limite exacte où le socialisme d'État pourrait devenir dangereux.

— Je sais, ajoute-t-il que ce n'est pas l'avis de l'Empereur ni du chancelier... Mais c'était celui de M. de Posadowski. Il est bon de lâcher de temps en temps les brides, mais lentement, lentement.

Nous parlons de la bosse du respect... Certaines nations l'ont, d'autres ont un trou à la place... Il dit :

— Le respect est indispensable à une société civilisée. C'est une vertu allemande. Ce qu'on respecte, ce n'est pas le titre, c'est l'idée qu'on a qu'un titre représente une valeur réelle, qu'on est estimé par une corporation estimable, comme celle des professeurs, des officiers, des employés du gouvernement. Pour ces derniers il s'ajoute cette conviction qu'ils

font toujours leur devoir et se dévouent à la chose publique.

Vous pouvez m'en croire, mon interlocuteur est un type de mentalité universitaire allemande, homme dont la cervelle n'est qu'une machine à théoriser, non à comprendre ni à critiquer, dans le vrai sens du mot. Plongé dans les livres, ignorant tout de la vie qui l'entoure, naïf avec cela, ne se connaissant pas lui-même. Ces gens se retrouvent en tous pays. J'entends fort bien certains Français parler comme lui.

Je résume sa longue conversation. Tout est bien en Allemagne, la discipline n'est pas exagérée, la cuisine excellente, les manières, la culture sans égales, l'Empereur parfait, l'aristocratie la première du monde, le peuple incomparable, la politique allemande sans reproche. Il n'y a en Allemagne aucune hypocrisie, les signes de dépravation qu'on y observe sont dus aux étrangers, l'art allemand... Cornélius, — l'infâme Cornélius — est un grand peintre. En France, au contraire, tout va mal, la politique, les mœurs ; la liberté y est moins grande qu'en Allemagne, pays monarchique, etc., etc.

Avec de tels interlocuteurs, qui ont pourtant des airs graves, même sombres et profonds, et des barbes imposantes, on a l'impression de causer avec de vieux gosses patriotes, demeurés ce qu'ils étaient à vingt ans, plus choquants, dans leur fermeture d'esprit, que les jeunes gens, qui vous offrent l'espoir de les voir changer un jour.

Voici, à présent, une mentalité d'un autre genre : c'est celle du jeune banquier moderne, mêlé à toutes les grosses affaires industrielles et commerciales de son pays, docteur, s'il vous plaît, quelquefois spirituel et ami du paradoxe. Chaque fois que je vais à Berlin, je lui rends visite. Dans l'amas de choses qu'il dit, il en est de contradictoires et dénuées de bon sens, mais quelques-unes reflètent un état d'esprit intéressant à connaître.

Il dit :

— L'Allemand travaille beaucoup, mais n'est pas intéressé : il travaille parce qu'il faut qu'il vive. Un pays comme un homme a besoin de richesses pour vivre, c'est-à-dire d'économies. Or, l'Allemagne fut ruinée par des siècles de guerres incessantes, elle ne commence à se refaire que depuis quarante ans. En ce moment l'Allemagne est toute à s'enrichir. Il lui faut cinquante ans encore de travail acharné. Alors, l'espèce d'arrêt que vous constatez dans sa vie purement intellectuelle aura pris fin, et vous verrez chez nous une floraison nouvelle de philosophes, de poètes et d'artistes désintéressés. Car au fond l'Allemagne est idéaliste, elle aime seulement la nature et l'amour. Le luxe, les bijoux, les toilettes ne l'intéressent pas. Tout cela est bon pour les Latins futiles.

« En France, vous nous accusez de méditer une agression contre vous. C'est un peu naïf. Si nous avions cette arrière-pensée, il y a longtemps que la guerre aurait éclaté. Tout le monde en Allemagne est convaincu, au contraire, que la France n'attend qu'une occasion pour nous attaquer. « Pensons-y

toujours, n'en parlons jamais! » Pour nous cette parole de Gambetta a un sens. Si nous restons armés, si même nous perfectionnons sans cesse notre armement, c'est que nous voulons demeurer forts devant vous et vous forcer à réfléchir. Nous ne connaissons pas d'autre façon de vous tenir en respect. Mais pourquoi continuer à se regarder en chiens de faïence? Une guerre a eu lieu, une autre guerre est possible, — par vous; en attendant, pourquoi ne pas entretenir des rapports de bon voisinage? pourquoi bouder? L'Allemand n'est pas boudeur. Il se dit : « Faisons la guerre ou serrons-nous la main! » Cet état de contrainte et de perpétuel qui-vive est énervant et malsain pour les nations.

« Il y a des intellectuels, des psychologues en Allemagne qui se disent : quand la France aura fait le tour de ses coquetteries possibles, avec la Russie, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'Amérique du Sud, elle éprouvera le besoin de se tourner enfin vers nous. Attendons. »

Je lui demande :

— Quelles sont les sympathies ethniques du peuple allemand?

— L'Allemand déteste par-dessus tout le Russe et l'Anglais. Il aime l'Autrichien, puis le Suisse, ce qui équivaut à dire qu'il s'aime lui-même dans sa race. Il ressemble donc à tous les peuples.

« L'Allemand n'est pas assez personnel, continue-t-il, c'est un enfant studieux ayant trop de facilité d'adaptation. Son aptitude pour les langues vivantes est selon moi un désavantage. J'admire l'ignorance française et anglaise sur ce point : c'est une force supérieure. La force conservatrice en France est d'une

admirable puissance. Quand je vais à Paris, j'y revois au théâtre les mêmes pièces qu'il y a vingt ans; les personnages s'appellent autrement, les auteurs aussi, mais les pièces sont exactement les mêmes.

« L'Allemand reste, politiquement, conservateur, convaincu que la monarchie est le régime qu'il lui faut pour vivre et progresser. Le Français est réactionnaire par essence. Nous avons des bulletins de vote aussi, et il ne dépend que de nous d'en faire sortir la Révolution. Mais nous ne le voulons pas. L'histoire montre que le mouvement démocratique correspond toujours à des décadences, et que le règne des aristocraties coïncide avec les floraisons d'art et de progrès. Voyez la Grèce et Rome. »

M. X... est un gobiniste, il croit à l'existence des races nobles et des races non nobles. Les Slaves, les Roumains, les Bulgares, les Italiens ne sont pas nobles, les Allemands, les Français, les Anglais, les Scandinaves sont nobles.

Je ne donne ces opinions ici non comme des nouveautés, ni comme des articles de foi, mais seulement comme des échantillons des façons de penser d'individus choisis dans les sphères dirigeantes allemandes. Je pourrais reproduire beaucoup d'autres conversations de ce genre qui montreraient que la logique et le bon sens ne sont pas si communs en Allemagne qu'on le pense généralement.

SAXE ET SAXONS

Le caractère saxon. — Jugements défavorables. — Opinion des Brêmois. — Habileté. — Souplesse. — Avarice. — Le Saxon élimine le juif. — Le café saxon. — Dévergondage. — Les pasteurs se découragent. — Les deux cents enfants d'un roi de Saxe. — Ce que répond le Saxon. — Croissance et progrès extraordinaires. — La région la plus peuplée d'Europe.

Wir Sachsen sein helle! (Nous autres, Saxons, sommes des malins!) C'est un dicton populaire courant en Saxe, qui peut servir à comprendre à la fois le véritable caractère des Saxons et la réputation qu'ils se font faite près des autres races de l'Empire.

Si vous interrogez un Prussien, un Bavarois, un Rhénan, un Poméranien, un Mecklembourgeois, un Brêmois, un Hanovrien, un Wurtembergeois sur ce qui distingue à ses yeux le Saxon, il vous répondra invariablement : souplesse et fausseté. C'est qu'il aura été battu en affaires par un Saxon.

L'étranger de passage conserve en gros, de son séjour à Dresde, à Leipzig, à Chemnitz, l'impression de gens d'esprit ouvert, aimables et polis, à la manière slave, et, de plus, roublards et prudents comme des Auvergnats.

Écoutez un Brêmois parler du Saxon : « Il est *schlau*, c'est-à-dire quelque chose d'intermédiaire entre rusé et fin, ce que vous appelez en français « roué ». Ne croyez jamais ce qu'il vous dit avant de savoir dans quel intérêt il parle. Il lui arrive de formuler une vérité, — quand il n'a pas de raisons de la cacher. Par comparaison avec le Prussien rude, d'aspect rigide et d'énergie tenace, le Saxon est, en général, souple et mou. Il se ressent du voisinage de l'Autriche et d'un fort mélange slave. Bien supérieur au Franconien stagnant, il n'est point brutal ni grossier comme le Bavarois. Vous réussirez difficilement à lui faire avouer ses antipathies ou ses haines. A peine, quand vous serez en confiance, vous confessera-t-il son peu de goût pour le Polonais.

« Il excelle à découvrir votre point faible et à l'exploiter. Vous devine-t-il sentimental, il sait vous attendrir et vous apitoyer; il jouera de votre crédulité s'il vous sent crédule; si vous êtes faible, il se servira de votre faiblesse; fort, il profitera de votre force. On l'a surnommé le « Juif de l'Allemagne », on prétend même qu'il « élimine » le juif, et, de fait, la proportion des israélites est bien moindre en Saxe que dans les autres provinces[1]. C'est que l'homme d'affaires saxon a toutes les qualités de finesse, de pénétration subtile, de souplesse d'intelligence et de caractère qui constituent en partie la force des israélites. Lui-même s'en fait gloire : « *Wir Sachsen sein helle.* »

« Nous l'appelons un *Streber*, un arriviste; il intrigue, se faufile et s'impose partout où il y a une bonne place à prendre. Il quitte volontiers son pays

1. 12,000 à peine dans toute la Saxe.

pour se faire ailleurs une situation et son intelligence pratique le sert beaucoup dans la conquête des fonctions privilégiées. On rencontre des Saxons dans toutes les branches de l'activité nationale.

« Ils ont tous les défauts et toutes les qualités des races bâtardes. La tradition les dit économes jusqu'à l'avarice. C'est peut-être qu'ils furent longtemps misérables. Connaissez-vous le café saxon ? C'est un liquide presque insipide et si incolore qu'on aperçoit les fleurettes qui décorent le fond de la tasse dans laquelle on vous l'offre. On l'a surnommé pour cela le *Blümchen* (fleurette). Tout le monde en Allemagne connaît au moins de réputation le Blümchen des ménagères saxonnes. Les gens du pays qui n'ont pas eu le temps encore de s'accoutumer au bien-être s'en contentent. Pourvu que le liquide servi soit noir, chaud et sucré, il leur paraît exquis. »

Le Saxon est assez gai, très gai si on le compare au Prussien raide et sérieux. Les filles, à quelque classe qu'elles appartiennent, ont le rire facile et leurs regards s'accrochent aisément. Parmi la classe prolétarienne des villes industrielles, assoiffée de jouissance, l'immoralité sévit, au grand désespoir des pasteurs et des prédicateurs impuissants. « Où allons-nous ? clament-ils. Comment arrêter cette dépravation générale ? » Un jour, on rencontre des filles de bonne bourgeoisie se promenant à trois heures du matin avec des officiers dans le *Grosse Garten* de Dresde ; les petites filles des écoles primaires sont suivies à la sortie des classes par des nuées de garçons ; les brasseries, les jardins publics regorgent de couples ; dans toutes les villes, le bal public bi-hebdomadaire, véritable industrie qui fait vivre tout un monde de pia-

nistes, de violonistes, de marchands d'instruments de musique, est l'occasion de rencontres hasardeuses. Il faut voir les kermesses de Leipzig ou de Dresde pour comprendre jusqu'où peut aller la licence et le dévergondage de cette jeunesse protestante, pour ne pas trop s'étonner de voir ici des fillettes de quatorze ans devenir mères, et s'expliquer la proportion de 23 0/0 d'enfants illégitimes égale à celle de Paris (24 0/0). La plupart des filles du peuple sont en effet mères avant le mariage. Les parents ne voient pas d'un mauvais œil les attentions prodiguées par un étudiant ou un jeune employé à leur fille. Dans certaines familles, une telle liaison est même acceptée volontiers. Des jeunes filles, qui ne sont pas des professionnelles, se laissent inviter dans la rue, à l'improviste, par un étranger, à manger un gâteau et à boire le café au lait dans un *Conditorei*. Beaucoup s'offenseraient d'une offre d'argent, mais accepter une partie de plaisir, une soirée au théâtre ou au concert leur paraît naturel. Il y a plusieurs années, les sociétés de moralisation, les *Sittlichkeitsvereine*, essayèrent d'arrêter ce débordement d'immoralité. Mais la police secrète s'en mêla, il y eut des abus policiers suivis de plaintes, et les pasteurs, les journaux, les revues d'hygiène morale et d'éthique sexuelle continuent à prêcher dans le désert. C'est que la tradition est ancienne ! Auguste le Fort avait un pullulement d'enfants, le roi Albert en eut jusqu'à deux cents !

— Nous souffrons d'anciens préjugés, me disait un professeur saxon à qui je faisais part de ces obser-

vations sur le caractère de sa race, et sur une réputation que les événements historiques légitimèrent à plusieurs reprises. Il est vrai qu'en différentes occasions nous manquâmes d'énergie politique. On nous a longtemps reproché notre volte-face de 1815, notre défection à la bataille de Leipzig. Il est vrai encore qu'en 1830 on criait dans les rues de Leipzig : « Vive Paris ! » et qu'on y entendait en même temps les cris de : « Vive le Roi de Prusse ! » et « Vivent les princes protestants ! » Mais pour comprendre la plasticité du caractère saxon, il faut penser à la situation politique défavorable où nous mit toujours notre position géographique. Il faut penser aux malheurs de la guerre de Trente ans et de la guerre de Sept ans qui nous ruinèrent. Toujours battus, toujours opprimés, nous eûmes à subir les conséquences désastreuses de la politique ambitieuse de nos rois. Pour se maintenir rois en Pologne, ceux-ci réduisirent à la misère notre malheureux pays qui ne fut longtemps que le « sac à farine » de la Pologne. Un peuple malheureux politiquement qui, pendant des siècles, fut le jouet de combinaisons politiques ne sort pas indemne de ces misères. Comme tous les humiliés et tous les opprimés, il conserve dans le caractère cette souplesse qui fut sa seule défense, à laquelle il dut de vivre. Aujourd'hui encore, malgré le bel exemple d'énergie au travail que nous offrons à l'Allemagne, à l'Europe même, on parle toujours de notre mollesse.

« Il importe peu que sous la pression d'événements politiques nous ne soyons pas restés fidèles à la parole donnée. Mais nous accuser de manquer de courage et d'énergie est injuste, souverainement. Jetez un coup d'œil sur le développement économi-

que de la Saxe en ces dernières années et vous verrez quel effort continu et multiple il fallut pour en arriver là. Voyez l'exposition d'art de Dresde, où sont rassemblées actuellement toutes les productions provinciales qui font de notre capitale la rivale de Munich. L'Université de Leipzig n'est-elle pas l'une des plus fameuses d'Allemagne? A Bonn, le plus grand professeur de langues mortes est Saxon. Berlin possède en son Université plusieurs de nos compatriotes. Oui, les Saxons sont partout, ils occupent de hautes situations de fonctionnaires parce qu'ils préfèrent à la médiocrité dans leur pays surpeuplé les dignités et les places lucratives ailleurs. De cette légitime ambition aussi, on nous fait un crime. »

Pour apprécier à sa juste valeur ce développement prodigieux de l'activité saxonne, il faut penser à quel point le pays était desservi par une nature ingrate. Où le sol est pauvre, l'homme cherche des ressources dans le travail et l'industrie. C'est ce que firent les habitants.

Un dicton français affirme : « Le mouton aime la misère. » Parce qu'à défaut d'herbe succulente, il se contente, en effet, de chardons et de buissons, les paysans en concluent qu'il les préfère à la bonne herbe tendre des pâturages. En Saxe, les moutons étaient servis à souhait : ils pouvaient brouter de la misère. Cependant l'élevage de ces animaux et la vente de la laine constituèrent les premières ressources du pays. Puis les Saxons se mirent à filer leur laine, à la tisser, et cette industrie devint si florissante que l'élevage du pays ne suffisant bientôt plus à ses besoins, les Saxons abandonnèrent l'élevage, se firent importateurs de laine d'Australie et d'Argen-

tine. Mais pour épurer cette laine, la tisser et la manufacturer, il fallait des machines spéciales. De ce besoin naquit l'industrie si florissante de la construction des machines qui occupe la majeure partie des ouvriers de Chemnitz, industrie la plus importante de la Saxe avec l'industrie textile.

Actuellement, la Saxe est l'État le plus propice à l'observation du phénomène formidable de croissance et du progrès industriel de l'Allemagne moderne. Grâce à sa petite superficie, aux facteurs très simples de son économie, on en embrasse facilement la vie totale. Les chiffres, d'ordinaires rébarbatifs, prennent ici une physionomie d'une éloquence frappante.

Avec ses cinq millions d'habitants, la Saxe arrive au troisième rang parmi les États confédérés, après la Prusse et la Bavière. La densité de la population saxonne est presque trois fois plus forte que dans l'ensemble de l'Empire. C'est non seulement l'État dont la surface est la plus peuplée en Allemagne, mais dans toute la terre[1]. On y trouve en effet 353 habitants par kilomètre carré, dépassant de beaucoup la Belgique qui en a 235 et la région de Wales en Angleterre (227), pays d'industrie comme la Saxe. Dans certains districts comme ceux de Glauchau, Zwickau, etc., la densité de la population monte à 448 habitants, pour s'élever dans les villes à 9,000 habitants par kilomètre carré à Leipzig, 7,800 habitants à Dresde, et 6,300 à Chemnitz.

1. Dans cette comparaison on laisse naturellement de côté les villes-États comme Hambourg et Brême.

La croissance naturelle de la population est très forte; peu de régions de l'Empire dépassent à cet égard la Saxe. En 1903 on comptait 34 naissances par 1,000 habitants et seulement 20 décès[1].

En cinquante ans, la population de la Saxe a doublé. La progression est sensible, surtout dans les villes. Depuis 1834, la population urbaine a plus que quadruplé, tandis que la population rurale n'a pas encore doublé. Une ville industrielle comme Chemnitz, qui n'avait en 1871 que 68,000 habitants, en possède aujourd'hui 255,000. Plauen suit la même progression, de 23,000 habitants en 1870, elle s'est élevée à 112,000! Pendant la même période, Leipzig passe de 162,000 habitants à 530,000. La population des trois villes Leipzig, Chemnitz et Dresde est celle d'un quart de la population totale du royaume de Saxe.

La progression de l'industrie a naturellement suivi la même courbe. Dans ce pays qui n'a que 3 p. 100 de la superficie totale de l'Allemagne et 7 p. 100 de la population, la contribution industrielle s'élève à 14 p. 100 de l'industrie allemande. Et ce haut pourcentage augmente même encore si l'on considère en particulier certaines industries qui se sont développées en Saxe, comme par exemple l'industrie textile qui rassemble ici 267,000 travailleurs, c'est-à-dire 27 p. 100 des ouvriers de l'Empire employés dans ce genre d'industrie, les ouvriers de la tôle 18 p. 100, ceux des instruments de musique 39 p. 100, du papier 24 p. 100, des cartonnages 32 p. 100, de la fonderie de carac-

1. On sait qu'en France l'excès annuel des naissances est d'*un* individu par 2,000 habitants, soit un accroissement d'à peu près 20,000 habitants par an pour toute la France, alors qu'il monte à 70,000 en Saxe et à près d'un million pour l'Allemagne entière.

tères 36 p. 100, de l'impression 43 p. 100, des jouets en bois 46 p. 100, des fleurs et plumes artificielles 46 p. 100, des corsets 33 p. 100, des gants 37 p. 100[1].

C'est qu'en effet l'activité industrielle de la Saxe n'a d'égale que celle de certaines régions d'Angleterre, de Belgique et des États-Unis. Il faut savoir que des districts comme ceux de Leipzig, Dresde et Chemnitz par exemple, non seulement produisent les articles fabriqués de coton et de laine, mais des locomotives, des moteurs, des ascenseurs, des machines à filer, à tisser, à tricoter, des machines agricoles, des machines pour les industries des métaux et du bois, des machines pour les industries chimiques, des machines à imprimer, des bicyclettes, des machines à coudre, des pianos, des instruments de musique mécanique, orchestrions, harmonicas, etc., etc.

Ce qui étonne dans cette activité, c'est, avec le nombre et la variété des industries, la rapidité de leur croissance. Si l'on considère la totalité des fabriques saxonnes, on voit que le cinquième d'entre elles sont nées depuis 1900 et que la moitié environ naquirent en 1890. Dans la période comprise entre 1904 et 1906, le nombre des fabriques passa de 19,328 à 22,952, ce qui constitue un accroissement de 18 p. 100. Et cet accroissement ne résultait pas seulement de la transformation d'ateliers d'artisans en fabriques, mais de la surgie d'une foule d'établissements absolument nouveaux.

On a fait remarquer à ce propos que la multiplication des petites industries contredisait la fameuse

1. Renseignements tirés de la Chambre de Commerce de Leipzig.

théorie de la concentration aujourd'hui rejetée par Bernstein, mais défendue opiniâtrement par les Marxistes orthodoxes. Selon cette théorie, un nombre relativement infime de manufactures géantes, en s'accroissant constamment doivent finir, dans l'avenir, par dévorer la totalité des petits, des moyens et des grands établissements d'industrie, facilitant ainsi leur absorption finale par l'État. Or, en Saxe 60 p. 100 des fabriques qui se créent sont de petits établissements, la proportion des grands n'est que de 3 p. 100. Et, loin de voir s'amasser les capitaux dans les mains de quelques gros magnats, on assiste à la diffusion de la fortune couronnant les efforts de milliers d'initiatives énergiques. Il est même probable qu'avec les récentes découvertes de la science ce morcellement ira en augmentant.

DRESDE

Le triomphe du rococo. — On en a mis partout. — Mégalomanie saxonne. — Le Paris saxon. — La Nice saxonne. — La Suisse saxonne. — La Florence saxonne. — Vie à bon marché. — Colonies étrangères. — Les Anglais boudent. — Esprit contentieux des habitants. — Les dénonciations. — Gambetta au restaurant Kleist. — Police méprisée. — Dresde industriel. — La porcelaine de Saxe. — Visite à Meissen.

Quittant Munich et ses Propylées, ses palais vénitiens et ses loges florentines, ses villas gréco-romaines et ses châteaux-forteresses, je fus à Dresde, capitale de la Saxe. Autre décor, plaqué sur un paysage sans grandeur, mais riant et gracieux. Ici plus de grec ni de romain. Le rococo triomphe. Il y fut importé par ordre d'Auguste II le Fort, ami et protecteur des arts. Comme il arrive toujours quand on imite, de peur de ne pas assez bien imiter, on exagéra. Et les rinceaux compliqués, les formes tordues, les coquilles et les rocailles, les cartouches contournés, les amours bouffis qui sont des anges, et les dames élégamment drapées qui sont des Vierges, pullulent dans les palais, dans les églises et les musées, jusqu'à la satiété.

Quand le soleil ne les éclaire pas, ces monuments paraissent noirs et enfumés comme les maisons de la cité de Londres. La grande lumière seule arrive à laver cette suie et à les mettre en valeur. Quelques-uns, heureusement peints en jaune, avec leurs toits vert-de-grisés, sont d'un plus joli effet. Cependant, je ne sais rien de moins à sa place que ce décor de grâces mignardes et tout ce rococo industrialisé qui emplit de Meissen moderne les devantures de magasins, au milieu de la foule inélégante et lourde qui peuple les rues de la ville.

Les Saxons ont, dit-on, quelque propension à la mégalomanie. Après Gœthe, ils appellent Leipzig « leur petit Paris ». La Lössnitz, région de culture maraîchère des environs de Dresde où l'on va en bande, au printemps, admirer la floraison des arbres fruitiers (*Baumblüte*), est baptisée la « Nicesaxonne ». Le haut pays de Meissen, sur les deux rives de l'Elbe, entre Pirna et Bodenbach en Bohême, creusé de gorges que surplombent des rochers hauts de six cents mètres au plus, s'appelle la « Suisse saxonne ». Quant à la ville de Dresde, on la pare volontiers du nom de « Florence saxonne ».

Cette cité riante et hospitalière attire, en effet, une importante population d'étrangers et de rentiers qui peuvent y mener, à peu de frais, une existence agréable et facile. La vie matérielle y est assez bon marché; les théâtres comptent parmi les premiers d'Allemagne; l'Opéra, auquel le Roi alloue 800.000 marks par an sur sa cassette, possède le

meilleur orchestre du monde auquel ceux de Berlin et de Munich peuvent seuls être comparés. Von Schuch le dirige depuis trente-six ans, et ses artistes consentent à chanter à Bayreuth. Dresde a des musées, des galeries de tableaux, pleins de merveilles et des expositions d'art moderne qui rivalisent avec celles de Munich. Elle a des environs propices aux excursions d'été et aux sports d'hiver; sa Cour est accueillante aux passants; enfin le caractère de ses habitants, aimable et poli, est bien fait aussi pour séduire et retenir l'étranger.

La capitale saxonne n'est donc pas, comme sa voisine Leipzig, une ville où règnent le gros commerce et l'industrie. Ville royale et de résidence, quoique industrielle aussi, elle laisse la première place aux fonctionnaires, aux officiers, à ceux qui vivent de carrières libérales. La plupart habitent la nouvelle ville, pleine de jolies maisons modernes et de coquettes villas construites dans le style nouveau, à façades brisées, aux toits de tuiles rouges débordants. C'est aussi le quartier des étrangers, russes, anglais, américains. Il y a à Dresde un millier d'Américains; les Anglais y sont moins nombreux depuis que les Saxons, lors de la guerre du Transvaal, prirent parti pour les Boërs. Mais ils y reviennent peu à peu, séduits par la facilité de la vie et la douceur relative du climat. L'été, ils excursionnent aux environs, par les collines aux lignes gracieuses dont le faîte est couronné de bois et le versant semé de villas, de jardins et de vignobles. Ils vont à Pillnitz, résidence d'été de la Cour, prendre

le thé aux brasseries voisines du Château où ils ont la chance de voir sortir ou rentrer de temps à autre un carrosse royal, ou bien vont se promener dans les bois de l'Albrechtsberg, par les routes conduisant au château du comte de Hohenau, ou au Weisser Hirsch, célèbre pour ses sanatoria. En ville, ils organisent sur les grandes pelouses de la Burgerwiese des parties de football et de tennis, ils se promènent à cheval dans les allées profondes du *Grosser Garten*. Le soir, au crépuscule, des amazones solitaires errent encore dans le joli décor environnant le château, les bassins et les pelouses, ou le long de la Tiergarten-Allee, bordée de villas. L'hiver, on patine sur les prairies du Grosser Garten et le sky et le luge entraînent la jeunesse aux environs de la ville. Ou bien on passe les après-midi à la terrasse du Bruhl, au bord de l'Elbe qu'elle domine et d'où l'on aperçoit les collines qui encadrent ses rives. Les bourgeoises de Dresde s'y réunissent pour prendre le thé ou le café au lait et se conter les potins de la ville en faisant du crochet. Puis il y a les visites aux musées, aux galeries de tableaux où toutes les écoles sont représentées : Raphaël, le Titien, Véronèse, Van Dyck, Rubens, Holbein, Dürer, Velasquez, Murillo, bien d'autres encore. Il y a aussi le musée historique, l'Albertinum, le *Grüne Gewölbe* et des expositions d'art moderne. Les hommes vont au club, car les étrangers ont leur club, comme ils ont leur église anglicane et russe orthodoxe. Ils se reçoivent entre eux, le consulat américain est le centre principal de la vie mondaine, mais la plupart des étrangers parlent allemand et se mêlent à la société allemande. Beaucoup de soirées se passent au théâtre; si l'on joue du Schiller, les six

premiers rangs de l'orchestre sont occupés par des jeunes filles en toilettes blanches, presque toutes étrangères ou élèves des nombreux pensionnats. Car Dresde est aussi la ville des pensions et des boarding-houses qui jouissent dans le pays d'une renommée un peu surfaite. Après le théâtre on va à l'*Englischer Garten*, le restaurant chic, ou souper sans façon chez Kleist [1]. Vie facile et gaie, comme l'on voit, sans l'agitation et le tumulte des grandes capitales.

Les *Dresdener* cultivés sont fiers de leurs musées, de leurs théâtres, du charme des environs et de la propreté vraiment sans tache de leur ville. Mais ils passent volontiers sous silence une autre de ses caractéristiques qui modifie, au bout de quelque temps, l'impression heureuse qu'on en reçoit. Dresde est la ville policière et processive par excellence.

L'Allemagne est gouvernée par quarante millions de paragraphes, règlements et ordonnances de l'Empire, des États et des villes. (Un avocat berlinois a établi cette statistique.) On en fait et refait tous les jours, mais Dresde semble particulièrement atteinte de la manie de réglementer. Il y a ici plus de *Verboten* qu'en Prusse. On dirait même une parodie de la discipline prussienne chez ce peuple saxon de caractère plutôt mou, qui n'a rien de la raideur du

1. M. Moppert, l'un de nos compatriotes alsaciens installés ici, et qui fonda l'Association libre pour la propagation de la langue française, me raconta que Gambetta vint dîner à ce restaurant Kleist l'année qui précéda sa mort.

Brandebourgeois et du Poméranien. A chaque pas, vous rencontrez un de ces « Verboten » qui rendent la vie si libre en Prusse ! Sans cesse il se faut garder de la police. Un pot de fleur mal placé sur le bord d'une fenêtre, une annonce quelque peu équivoque dans un journal de la ville, vous valent des avertissements, et des menaces, et des amendes. On n'imagine pas jusqu'où vont la vigilance du policier saxon et la manie dénonciatrice du peuple. Les domestiques, les patrons, les clients, les cochers, tout le monde dénonce vos contraventions. Qu'un *Schutzmann* surprenne quelqu'un s'oubliant sur la voie publique, il tire un calepin de sa poche et, de ce calepin, un timbre-quittance d'un mark. Le délinquant empoche sa quittance, le Schutzmann son mark et tout est dit. Si le coupable ne peut payer sur-le-champ, il se laisse conduire au prochain poste de police où il décline ses nom et profession ; il lui est accordé trois jours pour payer l'amende d'un mark ; passé ce temps, il reçoit une sommation à s'acquitter, dans un délai fixe, de la somme de trois marks au lieu d'un.

Aussi le Schutzmann, ancien sous-officier en général grossier et mal appris, est-il la terreur des classes inférieures, l'objet de mépris des classes cultivées. Un dicton populaire, variante de celui bien connu sur Auguste III de Pologne, dit :

Wenn die Polizei getrunken hat, so ist ganz Sachsen besoffen.
(Quand la police a bu, toute la Saxe est ivre.)

Dresde, paradis des policiers, est donc aussi le paradis des avocats. Nulle ville d'Allemagne, Berlin exceptée, n'en possède davantage. On y intente un procès pour la

moindre chose : une dette de deux marks, un léger différend entre fournisseur et client, un mot vif lancé dans la chaleur de la discussion, peuvent être l'occasion de procès onéreux. Traitez quelqu'un d'imbécile au cours d'une conversation un peu chaude, il prendra un témoin et vous fera condamner à cent marks d'amende. Ou bien il vous obligera à des excuses publiques dans les journaux locaux, dont vous paierez l'insertion aux annonces : « Je reconnais avoir médit de M. X... et lui fais ici mes excuses ». Cette sévérité explique en partie l'extrême réserve du Saxon, parfois si excessive qu'elle semble voisine de la couardise ou de la lâcheté. Les jugements politiques et autres rendus par les tribunaux de Dresde et de toute la Saxe sont connus pour leur dureté proverbiale dans toute l'Allemagne.

Cependant, tant de police, de rigueur, de discipline forcée ne changent rien à l'atmosphère de luxure et d'amoralité qui règne en Saxe, atmosphère particulièrement sensible à Dresde, capitale du suicide, où la statistique en compte 340 par an, Dresde, pays des énergies molles, et des découragements faciles...

Bien que Dresde n'ait pas, comme beaucoup de villes saxonnes, l'aspect d'une cité industrielle, elle occupe une population ouvrière considérable et contribue pour une part de plus en plus grande à la prospérité économique de la Saxe. Ses faubourgs et ses environs où pullulent les enfants forment une succession ininterrompue de fabriques, d'usines et d'entrepôts.

Les industries de luxe et de détail occupent le premier rang. Dresde fabrique des machines à tisser, des bicyclettes, des machines à coudre et à écrire, des pianos et des pianolas, des malles et des bonbons, des papiers photographiques, et la moitié du papier de journal consommé en Allemagne. Elle possède deux cents fabriques de cigarettes dont l'une des plus importantes, celle de Jamatzi, fut fondée par un ouvrier grec aujourd'hui multimillionnaire et propriétaire de palais, tout comme le fondateur d'une fabrique d'eau dentifrice, ancien ouvrier, amateur de musique, inventeur d'un tire-botte, d'un strigile, et enfin d'une marque d'eau dentifrice, très mauvaise d'ailleurs, mais qui le fit vingt fois millionnaire. Il passe désormais chaque soirée au théâtre, entend de la musique à souhait, et achète de ces vieux châteaux qui peu à peu passent des mains de la vieille noblesse à celles de ces *self-made men*. On ne fait pas fortune seulement aux Amériques. Ici, des pâtissiers et des confiseurs, en vendant des tourtes et des pralines, et des fabricants de produits chimiques, en distillant l'acide salicylique ou les huiles éthériques, devinrent en peu de temps plusieurs fois millionnaires.

L'une des plus anciennes industries de Dresde est celle de la porcelaine.

J'ai visité Meissen, l'ancienne ville de la porcelaine de Saxe, près de Dresde, qui a conservé son antique fabrique, avec ses moules, ses procédés, ses traditions. J'étais charmé de ma visite, de pouvoir me dire : « C'est d'ici, de ces ateliers, que sont parties ces ravis-

santes créations, ces coquettes œuvres d'art qui nous ont transmis toute la grâce du XVIII^e^ siècle. Les moules du temps ont été conservés et ce sont encore ceux-là qui servent aujourd'hui à nous donner des répliques de ces belles dames en robes à panier, aux manches de dentelles si légères, de ces seigneurs et de ces paysans pirouettant, une fleur à la main, habillés de couleurs tendres d'une harmonie si délicate. Bergères enrubannées aux étoffes chiffonnées, aux gestes maniérés, amours, carquois et flèches, tout l'attirail d'artifice, tout le caprice ingénieux et chatoyant du XVIII^e^ siècle dort ici, dans ces armoires poussiéreuses. Des ouvriers aux bonnes têtes d'Allemands appliqués, assis devant leur établi, peignent d'un pinceau attentif les chamarrures et les brocarts, les soies lamées et les accessoires frivoles de tout ce peuple d'opéra; pour retrouver les couleurs, ils regardent de temps en temps des estampes coloriées de Boucher et de Lancret, *La Récréation champêtre*, *L'Automne*, *La Conversation galante*, *le Jeu de Colin-Maillard*.

Et je vérifie ici l'idée si naturelle que cet art de Saxe n'est pas, ne pouvait pas être un art allemand. Le roi de Saxe avait appelé de France les meilleurs statuaires, et même un de ses plus fameux ouvriers, Kaendler, avait fait son apprentissage en France. L'inadaptation du goût allemand à la création de cet art aristocratique et fin, d'une grâce si recherchée et parfois si perverse, si leste et si délurée, saute aux yeux. Pour le vérifier mieux il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les produits modernes de l'établissement. Un gamin stupide et bêta en veston et chapeau canotier avec des ailes dans le dos : c'est l'Amour. Des assiettes représentent des scènes militaires avec de

Moltke et le vieux Guillaume. Je ne parle pas des imitations des grisâtres de Copenhague, danseuses de cancan, robes à fourrures, chapeaux à plumes, animaux faisant des grâces, petites filles, la natte dans le dos, un panier au bras, s'en allant à l'école, marmots avec leurs mains enfoncées dans les poches, toute la camelote banalisée des vitrines viennoises. Tristesse...

Sept cent cinquante ouvriers travaillent sous la haute direction d'un notable commerçant, *Kommerzienrat*, autrement dit : Conseiller de commerce. C'est ainsi que tout s'explique, la décrépitude de l'art de la porcelaine à Meissen et les 250,000 marks de bénéfice que la fabrique rapporte annuellement à l'État. Pour être plus juste, pourquoi ne pas plutôt trouver naturel que la porcelaine de Saxe soit devenue saxonne ?

DRESDE

(SUITE)

LA COUR

La Cour de Dresde. — Le Musée des trésors. — Bals royaux. — Les cinq classes d'invités. — Distinctions comiques. — Comment le Roi reçoit. — Grand buffet, petit buffet. — Ce qu'on dit du Roi. — Le Roi n'est pas un aigle.

La première place dans la capitale appartient, comme je l'ai dit plus haut, aux fonctionnaires et aux officiers. On n'y rencontre guère, dans l'ensemble, de gens beaucoup plus ouverts ni plus cultivés qu'à Leipzig. Mais la Cour, surtout au XVIII[e] siècle, avec ses rois artistes, protecteurs des musées et de l'opéra, contribua à polir les mœurs, à maintenir le bon ton des manières, et à créer des traditions.

La Cour de Dresde est certes moins brillante que celle de Berlin, quoique plus riche en trésors artistiques. Moins exclusive aussi, elle s'ouvre assez facilement aux étrangers, accueille les Anglais qui furent présentés à la Cour d'Angleterre au Drawing Room et plus facilement encore les Américains, tous égaux dans leur snobisme grossier, tous désireux d'être reçus au

Palais. Ceux qu'on a refusés à Berlin se consolent à Dresde.

Les réceptions au Château royal sont un prétexte à étaler, au milieu des fleurs, des étoffes anciennes et des lumières étincelantes, tous les joyaux de la couronne, pierreries, émaux, vases d'or et d'argent, fantaisies de nacre, d'écaille, d'ambre et de pierres fines, camées d'onyx, coupes de cristal de roche ou d'agathe, toute l'argenterie royale, plats niellés, aiguières ciselées, écuelles pesantes, burettes, tasses de vermeil, gobelets martelés, compotiers incrustés de gemmes, surtouts qui dorment en temps ordinaire avec les trésors royaux dans les vitrines de la « Grüne Gewölbe », ou Galerie verte. Cette galerie, ouverte aux visiteurs, est riche principalement des chefs-d'œuvre de J.-M. Dinglinger, orfèvre attitré d'Auguste le Fort, habile ouvrier, mais d'un goût lourd qui faisait de ses pièces d'orfèvrerie des monuments interminables, des pièces montées, surchargées, compliquées et pesantes. Son auguste maître avait aussi — et il le montre ici — un goût assez barbare pour les perles baroques et les œufs d'autruche qu'il faisait monter en bonshommes ventrus, en lutteurs, en bossus, en chameaux et en dromadaires. N'importe, le soir des galas, aux lumières, au milieu des camélias, des lauriers-roses et des palmiers, ces joyaux, ces argenteries, ces porcelaines de Meissen disposés parmi la verdure, dans les vitrines, ou suspendus aux murs, sont d'un somptueux effet.

Dans ce décor vraiment royal, un millier de personnes sont invitées plusieurs fois l'an pour les bals

et les concerts. Ces privilégiés, divisés en cinq catégories, se distinguent les uns des autres par l'habit qu'ils portent et les prérogatives qu'il leur confère. La classe inférieure, la cinquième, se contente d'un habit sans broderies, avec seulement un petit galon d'or aux manches. La quatrième classe revêt un pantalon noir avec galon d'or, un habit vert foncé à boutons d'or, broderies aux manches et gilet sans broderie. La troisième classe ne se différencie de la précédente que par un peu plus de broderie aux manches, et la deuxième, par les broderies au revers de l'habit. Quant à la première, elle possède l'insigne honneur de porter une clef dans le dos. Tous ont l'épée au côté et des souliers vernis. Les prêtres revêtent un habit noir, plus simple.

Un titre de noblesse suffit pour être *hoffähig*, c'est-à-dire « capable d'être admis à la Cour ». Mais ce privilège s'étend à tout industriel, commerçant, artiste ou musicien qui se fit remarquer par ses services ou son talent et auquel le Roi confère avec le titre de *Geheimrat*, une classe à la Cour. Un professeur d'université peut devenir hoffähig.

— C'est mon cas, me dit le professeur de qui je tiens tous ces détails.

La première fois que l'on assiste à une fête de Cour, il faut d'abord être présenté au Roi, aux princes et aux princesses.

On vous introduit dans une salle spéciale, et quand le Roi arrive, le grand maître des cérémonies qui a noté tous les noms, les appelle à tour de rôle et présente chaque postulant au Roi qui leur adresse un mot aimable.

— Ah! je sais, monsieur le Professeur, me dit-il.

Vous avez écrit tel livre fort bien documenté, et je vous en félicite. Y a-t-il longtemps que vous êtes à Dresde? à l'Université?

On répond quelques mots et on laisse la place à un autre.

De temps en temps, il y a « cercle ». Vous arrivez en voiture ou à pied s'il fait sec, et, le bicorne brodé d'or à la main, l'épée au côté, vous montez le grand escalier où des soldats de la garde du corps présentent les armes. Par les salons, les groupes se forment; on cause. Puis le grand maître des cérémonies, l'Obermarschall frappe trois coups. C'est l'annonce de l'arrivée du Roi. Il entre, entouré de quelques personnalités, prend place sur le trône s'il y a grande réception, ou s'assied sur une chaise les jours de concert ou de conversation. Trois buffets sont installés dans les salles voisines, un pour la famille royale et les hauts fonctionnaires, un autre pour les premières classes, un troisième pour les classes inférieures. Les habitués, qui connaissent l'heure de l'accès au buffet, se préoccupent, une demi-heure à l'avance, de garder les bonnes places voisines de la porte d'entrée. Ainsi, ils peuvent assiéger les premiers les mayonnaises, les foies gras, les caviars, et les mille « Delikatessen » qui sont là, trouver une place, une cheminée, un appui quelconque où mettre leur assiette et garder près d'eux leur bouteille de champagne. Plusieurs salles sont ainsi remplies de gens qui mangent. Pour beaucoup, le charme de la soirée consiste surtout en cela. Le Roi et ces messieurs de première et de seconde classe s'asseyent devant des tables; les autres restent debout. Une fois les appétits apaisés, on

se mêle à nouveau et le Roi adresse la parole à l'un ou à l'autre, suivant son inspiration.

— Il m'a parlé, à moi, personnellement, fit M. le Professeur X. Un soir, il se trouvait à côté du ministre de la Guerre que je connais et avec qui je chasse de temps en temps. Comme je passais près d'eux, le Roi me dit :

« — Eh bien ! comment allez-vous, monsieur le Professeur ? Votre dernière chasse a-t-elle été heureuse ?

« Car vous savez qu'il préfère de beaucoup la chasse à toutes ces réceptions. »

— Et votre femme vous accompagne-t-elle à ces réjouissances ? demandai-je au professeur.

— Non, car je n'appartiens pas à la noblesse et je suis de quatrième classe seulement. Il est parfois un peu humiliant de ne pouvoir amener son épouse. Les femmes non nobles ne sont admises qu'à partir de la seconde classe, ce qui vexe beaucoup les dames des conseillers intimes, je vous assure. Les femmes de ministres, par exemple, peuvent venir, sans être nobles, car le titre de ministre confère en même temps l'accès dans la deuxième classe. Mais si vous êtes noble et même de troisième classe, votre femme peut vous accompagner. De même aux bals, il faut être noble pour danser. Une personne de la quatrième classe ne danse pas à moins d'avoir un titre.

Le Roi donne deux ou trois bals par an, deux concerts ou un seul grand bal à Pâques. Pour les concerts, les buffets sont plus économiques. On prend du chocolat, du thé, des sirops, des bonbons, des gâteaux, du café au lait. Après le concert et le buffet, le Roi

joue aux cartes, au skatt, au whist avec la première et la deuxième classe, jamais avec les autres. Et l'on se retire de bonne heure.

Au 1er janvier, autre genre de réception. A partir de 11 h. 1/2 du matin la première classe est reçue jusqu'à midi moins le quart, puis la deuxième, et ainsi de suite. On fait queue pour défiler devant le Roi, et le soir, on assiste de nouveau à la réception avec buffet froid et danse. Vers minuit et demie, l'Obermarschall prend son bâton et dit : « Achtung ! mettez-vous sur les rangs ». On forme la haie, et le Roi passe en saluant. Puis tout le monde se retire.

Tant d'étiquettes futiles, de distinctions comiques, de catégories ridicules, restes d'un très ancien régime, maintiennent aujourd'hui encore les cadres conservateurs autour de la royauté. A tour de rôle, les personnalités de la province sont invitées, tantôt celles de Leipzig, tantôt celles de Chemnitz. Elles y tiennent, car cet honneur les hausse, auprès de leurs concitoyens, à un niveau social supérieur, quoique beaucoup, au fond d'eux-mêmes, aient assez peu d'estime pour cette royauté sans grandeur à laquelle ils ne ménagent pas les critiques, mais devant qui ils continuent à s'incliner, comme des domestiques bien stylés devant des maîtres sans prestige. Leur loyalisme monarchique s'offensa pourtant des fugues de la Princesse royale de Saxe, et ils lui en veulent de ne pouvoir continuer à se courber devant sa majesté déchue. Ils l'appellent avec affectation : « La

Louise » et la considèrent volontiers, injustement peut-être, comme une cocotte nymphomane.

Ils savent parfaitement, d'autre part, que leur Roi est un soudard sans culture, en même temps qu'un amateur de bouteilles; malheureusement pour cette vocation naturelle, il ne supporte pas la boisson. Il lui arrive souvent d'aller dans les casinos d'officiers et de boire avec eux. Quand il a vidé deux verres de vin, la tête lui tourne, l'estomac aussi, et il vomit; mais il recommence. Il n'a pas beaucoup de mémoire, aussi n'a-t-il guère retenu grand'chose des études qu'on a essayé de lui faire faire, et ne sait pas l'orthographe. Il se rend compte parfois de son infériorité et dit volontiers aux précepteurs :

— Faites travailler les enfants. Je ne veux pas qu'ils soient aussi bêtes que moi.

Cela ne va pas tout seul. Car l'exemple du père vient quelquefois entraver les progrès des enfants. Ainsi, ils employaient souvent, au lieu du verbe *essen* (manger), le verbe *fressen*, qui n'a pas d'équivalent exact en français, mais qu'on pourrait traduire par : *goinfrer* ou *s'empiffrer*. L'institutrice venait, pendant le goûter, de leur expliquer que « essen » se dit pour les gens, et « fressen » pour les animaux. Sur ces entrefaites, le Roi passe et les voyant attablés, lance :

— Ah! ah! *Immer beim fressen!* (Toujours à goinfrer!)

Les élèves regardent leur institutrice d'un air qui signifie : « Vous voyez bien! »

Il se promène quelquefois en ville avec ses enfants, y compris la petite princesse Monica, qui a changé de nom et qu'on appelle : Marie. Dernièrement, comme il avait été reconnu, la foule le suivait devant les

magasins où il s'arrêtait, à la porte du journal des *Dresdner Neueste Nachrichten* où il était entré; à un moment, soudain agacé de cette conduite, il se retourne vers un ouvrier qui se trouvait derrière son dos, et lui dit :

— Laissez-moi donc! Qu'avez-vous à me suivre ainsi toujours?

— C'est pour voir ces jolis petits princes, répond humblement l'ouvrier.

— Alors, dit le Roi à ses enfants, tendez la main à cet homme.

Les enfants obéirent.

— A présent, dit le Roi, c'est tout, vous êtes content? Vous nous laisserez tranquilles?

Pour bête qu'il soit, ce n'est pas un méchant homme. Mais comment un peuple se laisse-t-il gouverner par un tel échantillon d'humanité? Telle est la réflexion que l'on se fait quand on entend parler de lui par ses meilleurs amis...

Avec cela très croyant, très pratiquant, ou indifférent peut-être, ses proches assurent que depuis son divorce avec *la Louise*, il n'a pas regardé une femme. La chasse et le vin, le vin et la chasse suffisent à son équilibre.

A l'Exposition de peinture de Dresde, j'ai vu les portraits des ancêtres du Roi. Depuis Jean-Georges I^er^, gros boucher vulgaire et brutal, Jean-Georges II, sournois et grossier, jusqu'aux derniers, ils ont tous l'air de marchands rusés, de postillons pochards; sauf Jean Georges IV et sa femme, qui ont renoncé à l'air de famille pour prendre un aspect plus distingué et plus sympathique.

LEIPZIG

Une vieille cité. — Souvenirs précieux. — La table de Schumann. — L'Auerbachs-Keller. — Le tonneau de Faust. — Ici naquit Wagner. — Champ de bataille. — Monument commémoratif sur une colline d'ordures. — Le petit chapeau de Napoléon. — D'ici, l'Empereur surveilla la Bataille des Nations. — Leipzig, ville des contrastes. — Grossièreté matérialiste, élans idéalistes. — Le culte de Bach. — Le grand philosophe Wundt. — Activité industrielle et commerciale. — Accroissement de population. — Les mille millionnaires. — L'âme de Leipzig jugée à Dresde. — Triomphe du mercantilisme. — Rivalité de Leipzig et de Halle. — La politique des chemins de fer. — Une gare de 100 millions.

Leipzig est une ville joyeuse et animée, où le trafic et les spéculations se font dans l'entrain et la gaîté; ville universitaire aussi, protectrice des sciences, de la philosophie et des arts, où se perpétuent avec les souvenirs d'une prospérité séculaire ceux de noms glorieux. Leibnitz, Bach, Schumann y vécurent. Dans le faubourg de Gohlis on peut voir encore la maison où Schiller écrivit l'*Hymne à la Joie*, sur laquelle Beethoven composa la fin de la neuvième symphonie. Il se trouvait pourtant alors, — ôdérision ! — dans une situation misérable, puisque

l'on conserve de lui des lettres pleines de sa détresse dans lesquelles il demandait quelque argent à un gros marchand de la foire. Je suis allé boire un verre de bière sur une table d'un petit cabaret enfumé et sale à l'enseigne : *Zum Kaffee-Baum*, où pendant sept ans, de 1833 à 1840, Schumann mit chaque jour ses coudes. C'est là qu'il écrivit cette « suite » où il dépeint si spirituellement le caractère de chacun de ses amis. La table s'appelait *Davids-Bündler*. Presque rien n'a été changé dans cet estaminet populaire où aujourd'hui ne fréquentent guère que des cochers et des ouvriers. Si vous y allez, que ce soit seul, par un jour gris, vous verrez comme il est facile d'évoquer là l'âme sensible et mouvementée du grand musicien. Gœthe aimait aussi cette ville qu'il appelait « mon petit Paris ». Il comptait parmi les habitués de cette Auerbachs-Keller vieille de plusieurs siècles où, depuis 1428, se réunissaient de joyeuses compagnies d'étudiants et qui devait servir de décor à l'une des scènes les plus fameuses de son *Faust*. Aujourd'hui tout étranger de passage va faire un pèlerinage à cette cave obscure et enfumée, voûtée comme une cathédrale gothique, pleine de relents de bière et de vin, aux murs peints de fresques à demi effacées représentant les principaux épisodes du *Faust*. Et le tonneau que chevaucha le docteur est là, à un bout de la cave exiguë.

C'est à Leipzig également que naquit Wagner. Tant de gloire ne lui suffit point. Elle y ajoute les noms de célébrités modernes, de savants comme Wundt, Lamprecht, Bücher, dont les travaux de psycho-physiologie, d'histoire, d'économie politique et sociale enrichissent la science contemporaine.

Les souvenirs guerriers ne manquent même pas à

Leipzig. A cinq lieues de là, dans les mornes plaines qui entourent la ville, mourut Gustave-Adolphe. Là aussi fut livrée du 16 au 19 octobre 1813 la grande Bataille des Nations. Un monument colossal commémorera bientôt ces journées fameuses, où les Saxons s'immortalisèrent en lâchant Napoléon en pleine bataille, contre la foi des traités. On le construit dans cette immense plaine si triste, parsemée de rares et pauvres arbres, avec le produit de souscriptions et de loteries nationales. Ce *Völkerschlachtsdenkmal* s'élève sur un vaste monticule artificiel, fait d'immondices, d'une quantité inimaginable de tessons de verres et de porcelaines, de vieilles boîtes de conserves de toutes tailles et de toutes formes, de cuvettes de w.-c. et de seaux hygiéniques, de casseroles défoncées et rouillées et de milliers de batteries de cuisine qu'une armée de marmitons en grève semble avoir déposées là. De cette colline d'ordures s'élèvent d'infectes odeurs. C'est sur ces fondations si peu respectables que la Ligue des Patriotes élève un monument très laid qui lui coûtera cinq millions.

Non loin de là se dresse, sur un tertre, un cube de granit où grimpe un lierre entouré d'une simple grille de fer. Un petit chapeau et une épée de bronze y reposent sur un coussin de pierre. Gravés sur les faces du cube, on lit ces mots : « Le Seigneur est le vrai maître de la guerre et Dieu est son nom ». Quatre petits sapins s'élèvent aux coins de ce modeste monument. A l'entour, parmi les chaumes, des enfants du peuple jouent au cerf-volant. Nous sommes à la mi-octobre ; le ciel est gris, le vent souffle piquant et rude, faisant dans les branches des sapins un sombre bruit. Et j'imagine Napoléon, par une semblable journée

d'automne observant à ce même endroit les phases de la Bataille des Nations. Car c'est pour lui qu'on érigea l'humble pierre et qu'on y rappela le néant des ambitions humaines devant la puissance divine. Alors, pourquoi cette pyramide arrogante à cent mètres de là, où tant d'armées réunies vainquirent l'armée française trahie par ses alliées?

Ces traditions et sa vieillesse auxquelles l'effort industriel et commercial moderne apporta, avec une vitalité nouvelle, bien des transformations font de Leipzig une ville multiforme et complexe, très riche en contrastes.

Un soir que je me promenais à la kermesse avec un compatriote dont j'ai déjà parlé, l'un des Français les plus distingués que j'aie rencontrés à l'étranger, M. le vice-consul Arqué, nous vérifions ensemble nos impressions de Leipzig. — Selon les heures et les humeurs, me disait-il, Leipzig ne vous apparaît que comme une ville d'affaires et de lucre. On oublie alors sa vieille Université et son *Gewandhaus* pour ne songer qu'au philistinisme de ses bourgeois (qui ignorent le nom de Wundt, leur plus grand concitoyen vivant) et qu'à la bassesse crapuleuse de son peuple. Des visions de tavernes du Brühl ou de kermesses populaires passent devant les yeux. On entend aux tables des « Weinstuben » des bourgeois, hommes et femmes aux faces rougies par le vin, manifester leur joie bestiale d'être arrivés à la satiété : « *Ich bin satt! Ich kann nicht mehr!* »... Sous les tentes de bière des faubourgs de Reudnitz ou de

Gohlis, des ouvriers chantent en chœur des couplets obscènes sur le vin et l'amour. On revoit dans l'affreuse *Wirtschaft* enfumée et puante de la *Thuringer Hof*, « si vieille Allemagne », s'étaler la joie brutale et grossière des étudiants. Et le spectacle est écœurant. Ils boivent cette chose abominable, et dont ils raffolent, qui s'appelle la *Göse*, étrange mixture ayant l'apparence de l'urine et le goût d'une mauvaise bière mélangée de cidre aigri. Des bouteilles larges et ventrues à la base avec leurs longs cols en tuyaux de cheminée emplissent les tables. A quelques pas de là, près de certain endroit, on lit cette formule élégante qui en dit assez sur la tenue de cette jeunesse : *Hosen zu!* ce qui veut dire : « Fermez bien vos culottes ». Comment s'entendre? Le roi de Danemark est en ce moment à Leipzig, et il n'a pas de joie plus grande que d'aller respirer l'air empesté de ce lieu affreux qui l'émeut et le ravit, où Sa Majesté trouve la Gemütlichkeit idéale... Oui, comment s'entendre? D'autres tableaux où s'étale le matérialisme cynique de bourgeois enrichis, passent encore devant les yeux, tableaux où figurent les physionomies sensuelles de ces bazardiers des grandes foires, brutes apoplectiques et noceurs crapuleux qui, leurs comptoirs fermés, s'empressent, le soir, aux mauvais lieux de certaine ruelle voisine de la Peterstrasse.

D'autres fois, par bonheur, des visions douces et charmantes viennent chasser ces évocations pessimistes. Des voix enfantines grêles et fines, des soprani délicats montent aux voûtes d'une église. Nous sommes à la Thomas-Kirche, et ces chœurs d'enfants sont ceux que Bach organisa dans ce même temple, fidèlement maintenus depuis sa mort. Ou

bien, par un rappel de souvenirs heureux, on se remémore certaine soirée du Gewandhaus où le maître Nikisch se surpassa dans l'exécution de quelque symphonie de Mendelssohn. Alors on oublie la foule brutale des jouisseurs et l'on revient à plus d'optimisme.

Cependant, ce qui distingue finalement Leipzig, c'est bien son caractère mercantile. Elle se classe, en effet, troisième ville commerçante de l'Allemagne, après Berlin et Hambourg, et deuxième ville industrielle après Berlin. Les marchands, employés de commerce et leurs familles forment les 28 p. 100 de sa population ; 53 p. 100 sont constitués par les familles d'industriels, de leurs employés et ouvriers. Il ne reste donc que 19 p. 100 à distribuer parmi les autres carrières, universitaires, officiers, professions libérales, artistes, etc.

A cette activité industrielle et commerciale correspond un accroissement rapide de la population. Leipzig qui, en 1870, comptait 106,925 habitants en possédait 179,689 en 1890. L'incorporation des faubourgs, deux années plus tard, porta ce chiffre à 357,122 et la progression continua : 456,126 habitants en 1900 ; 503,637 en 1905 ; 528,184 en 1908 !

Et le développement de la richesse et du luxe marchait du même pas. Il y a quelques années seulement, on rencontrait peu d'équipages et point d'autos par les rues de Leipzig. Les femmes, ignorant ce qu'était la toilette, allaient au théâtre, aux meilleures places, en blouse ordinaire et sans gants,

ou tenant leurs gants à la main. Aujourd'hui, les autos privées et les taxi-autos sont nombreuses et il n'est point rare de voir au théâtre, et même dans les rues, des femmes fort élégamment habillées. On gagne beaucoup et l'on dépense en conséquence. En 1907, les Lipsiens payèrent à l'État de la Saxe 11,015,994 marks d'impôts sur le revenu et 1,779,602 d'impôts supplémentaires; soit 12,795,596 marks, c'est-à-dire les 22 p. 100 du total des impôts de l'État dans le royaume de Saxe. Notez qu'ils paient d'autre part à la ville un impôt égal, sinon plus élevé.

— N'est-ce point naturel? me disait un riche industriel lipsien. Ouvrez la Bible, vous y verrez qu'au temps du Christ chacun devait donner le dixième de ses revenus. Et il n'y avait à cette époque ni électricité, ni gaz, ni voirie, ni hôpitaux, ni institutions sociales. Aujourd'hui, nous payons 4 p. 100 à l'État, autant à la ville, cela fait seulement 8 p. 100 et certains osent se plaindre! Si j'étais ministre des finances, je leur dirais : « Vous allez me payer 20 p. 100 et me féliciter encore de ne pas vous taxer davantage[1]. »

En effet, de telles contributions n'empêchent aucunement les grands éditeurs et les rois de la fourrure de se faire construire d'élégantes villas autour du Johannapark et de l'Albertpark. Il y a une trentaine d'années, ces deux belles promenades n'étaient que des marais. Un de leurs propriétaires légua à la ville 85,000 mètres carrés à la condition expresse que jamais on ne bâtirait sur cet emplacement qui devrait

1. Il y a à Leipzig un millier de millionnaires, à Dresde il n'y en a que 700.

conserver le nom de sa fille Johanna. Devant et autour de ces huit hectares et demi de verdure et de fleurs, de jolis quartiers de résidence se sont ainsi créés dans une atmosphère de fraîcheur fleurie et verdoyante, et donnent à cette partie de la cité un aspect de richesse. Presque partout le moderne domine; des rues larges, sillonnées de tramways, des squares et des jardins et de vastes places. Un très vieux burg datant du moyen âge se dressait encore, il y a peu d'années, à l'emplacement du nouvel hôtel de ville. Il fallut le démolir, et pour consoler les Lipsiens de sa perte, la municipalité consentit à sauver la partie inférieure du donjon et on l'encercla d'une autre tour reproduisant exactement celle que le temps avait ruinée. La nouvelle tour, qui emprisonne symboliquement le passé dans ses murs, se dresse au milieu de l'hôtel de ville actuel, qui a bel aspect.

La rapide fortune de Leipzig fit d'elle une puissante rivale de Dresde et explique le dédain de la capitale saxonne pour cette cité de marchands, où les premières places appartiennent dans la société à de gros éditeurs ou à des commissionnaires en marchandises.

Et voici ce que je lis dans un journal de Dresde qui paraît pendant mon séjour.

« Et l'âme de Leipzig? Elle est le produit d'un labeur bourgeois de plusieurs siècles, le résultat d'une activité créatrice purement marchande et d'énergies vitales consacrées aux affaires. La caractéristique de cette âme est le changement continuel,

la hâte, la précipitation, le manque de cette tranquillité qui est un des éléments de la distinction, l'absence de cette modération dans le mouvement et la cadence de la vie qui donne leur cachet spécial aux civilisations aristocratiques. Ici, aucun passé ne peut se maintenir longtemps vivant — tout devient présent. Changement continuel, perpétuelle hâte, génie purement mercantile, absence d'esprit conservateur, manque de fleur aristocratique : voilà Leipzig. Et, au lieu de trouver cette couche aristocratique qui couronne les sommets des civilisations riches en tradition, l'on voit fourmiller ici la populace des bas-fonds : dans les cavernes du Brühl s'alignent en rangs serrés filles, souteneurs et jeunes sacripants. Il ne se passe pas de semaine sans que la nouvelle de quelque forfait vienne terroriser la bourgeoisie... »

Les Lipsiens, d'ailleurs, leur rendent bien leur dédain et considèrent la capitale saxonne comme une ville de poseurs, d'employés de cour et de fonctionnaires, de domestiques, en un mot. La rivalité entre Dresde et Leipzig est donc avant tout une rivalité de classes sociales.

Il n'en est pas de même de la rivalité entre Leipzig et Halle, rivalité séculaire que la « politique des chemins de fer » prussienne réveilla et attisa pendant la deuxième moitié de ce siècle. Halle, plus avantagée que sa rivale au point de vue géographique, située au bord d'un grand fleuve et au point de croisement des « routes du sel » était au quinzième siècle plus importante que Leipzig. Sa prospérité devint telle qu'elle obtint de l'empereur le droit de tenir une

foire, ce qui lésait considérablement sa voisine. Celle-ci protesta si violemment que l'Empereur revint sur sa décision. Mais les contestations entre les deux villes se renouvelèrent maintes fois. Finalement, Leipzig triompha et si la politique de la Prusse, depuis que Halle fut incorporée au royaume prussien, rendit à cette ville une grande importance, elle ne paraît pas de taille cependant à lutter contre sa rivale saxonne.

D'ailleurs, les Lipsiens d'aujourd'hui ne lui cherchent point querelle. Ils font mille amitiés à la Prusse, tout en restant fidèles à la dynastie saxonne; ils exagèrent même leur zèle en devenant impérialistes et pangermanistes. Et cette politique leur a fort bien réussi. La Prusse a, en effet, cessé toute hostilité envers la Saxe et donné la preuve de son bon vouloir en participant aux frais de construction de la nouvelle gare centrale de Leipzig. Ces frais s'élèveront à 100 millions de francs, selon les uns, à 120 selon les autres.

Que l'on comprenne bien toute la portée d'une telle participation. En ces dernières années, le gouvernement prussien avait dirigé tous les trains express du Sud non pas sur Leipzig, mais vers Halle, beaucoup moins importante et qui ne compte que 150,000 habitants. Elle privait ainsi la cité saxonne de facilités de communications rapides avec les grandes voies internationales. Celle-ci, d'autre part, possédait six gares disséminées en différents quartiers de la ville, autre obstacle aux facilités du commerce. Quatre de ces gares, aboutissements des lignes prussiennes, appartenaient à la Prusse, les deux autres à la Saxe. Le trafic des gares saxonnes et prussiennes étant à peu

près égal, aucun des deux États ne consentait à payer seul les frais d'une station centrale dont le besoin se faisait cependant sentir. Après bien des chicanes, l'entente se fit et l'on commença en 1902 la construction de cette gare fameuse qui doit être terminée en 1914. Au dire de la Chambre de Commerce lipsienne, elle sera la plus grande du continent, dépassant de 120 mètres de largeur celle de Francfort-sur-le-Mein, déjà si imposante. La Saxe et la Prusse paieront 55 millions, Leipzig 16, l'Empire allemand 8.

Sans aucun doute, cette gare centrale, en unifiant le trafic et en mettant Leipzig en rapports directs avec les principaux centres de l'Allemagne et de l'étranger, va donner un nouvel essor à sa vie commerciale, aux grandes foires annuelles surtout qui en sont l'une des formes les plus caractéristiques.

LEIPZIG

(SUITE)

Les foires. — Traditions séculaires. — 10,000 visiteurs-acheteurs. — Les « derniers cris ». — Palais d'exposants. — Tableau des articles exposés. — La musique. — Les concerts du Gewandhaus. — Le dieu Nikisch. — Impressions. — Le vieux professeur et sa fille. — Julius Klengel et Max Reger. — Cérémonie universitaire. — Cortège de *Chargierte*.

Tout le monde connaît, au moins de nom, ces foires aussi fameuses que celles de Nijni-Novgorod et dont la tradition se maintient depuis le moyen âge.

Il y a à Leipzig trois grandes foires [1] (*Messen*) par an. La première qui a lieu en février ou mars et qui dure dix jours s'appelle *Vormesse;* la deuxième, l'*Ostermesse*, foire de Pâques, qui dure trois semaines, pour la vente des fourrures et des cuirs; la troisième, l'*Herbstmesse*, foire d'automne, se tient en septembre et ne dure que quatre à cinq jours. La première et la troisième de ces foires sont organisées pour la vente des céramiques, jouets, papeterie, verrerie, articles de ménage et de bazar, petits objets d'art et

1. Tout a été dit sur ces foires par M. L. Arqué dans une étude remarquable qu'il a publiée dans *La Science sociale*.

de fantaisie, articles de sport, phonographes, instruments de musique mécaniques fabriqués dans l'Erzgebirge saxon et bohémien, en Thuringe ou en Franconie; des objets de luxe fabriqués dans les ateliers de Berlin, de Vienne, de Munich et de Buda-Pesth. Beaucoup de petits fabricants de la Thuringe, de l'Erzgebirge, de la Franconie ne paraissent point. Ce sont les entrepreneurs et négociants exportateurs, à la suzeraineté desquels ces petits producteurs se soumettent, qui envoient à Leipzig des représentants ou des voyageurs chargés de « collections ».

Chacune de ces foires a l'importance d'un vrai marché universel. Durant la Vormesse et l'Herbstmesse, les transactions ne se font plus que sur échantillons. Le vendeur apporte à Leipzig ses articles les plus nouveaux, — car la nouveauté surtout fait prime, — l'acheteur choisit et commande d'après cette série d'échantillons.

On a construit pour recevoir tous ces objets des palais d'exposition, grandes maisons spécialement destinées à cet usage. Mais elles ne suffisent pas. Les habitants de Leipzig en profitent donc pour louer aux vendeurs et à des prix fort élevés soit leur appartement entier ou morcelé, soit la devanture de leurs magasins. Pendant ces quelques jours les hôtels sont bondés, le prix des appartements double ou triple, et les chambres elles-mêmes se transforment parfois en comptoirs d'échantillons.

Pendant ces foires, l'aspect de la ville, de la partie centrale surtout, est transformé. Mille hommes sandwichs se promènent dans la Peterstrasse, la Grimmaischestrasse et les rues avoisinantes, les uns bardés de réclames imprimées, les autres disparaissant sous des

cartonnages gigantesques et symboliques; celui-ci est revêtu d'un appareil photographique qui le couvre en entier; celui-là, garotté d'une chaîne de cuivre grosse comme une chaîne de bateau et qui est l'enseigne d'un marchand de chaînes de montre; une boîte à musique monstre suit une marmite pantagruélique, et on croirait assister au défilé d'une féerie du Châtelet ou à la mascarade finale d'une revue de fin d'année; des fenêtres pendent des milliers d'affiches et d'enseignes multicolores, souvent dix, vingt par maison (car chaque pièce est louée à un commerçant différent). Entre les façades, sur des cordes tendues se balancent des cartouches et des appels-réclames, la chaussée grouille d'une fièvre inimaginable, d'allées et venues galopantes, de gens affairés, parmi le vacarme des pianolas, des boîtes à musique, des gramophones, des poupées parlantes et des boniments.

Le soir, le spectacle se dramatise encore. Les gens ont fini leur journée, ils ont signé de bons contrats, il ne leur manque rien que la satisfaction de quelque rêve grossier qu'ils ne se privent pas de satisfaire.

Le nombre des maisons qui exposent va grandissant d'année en année. De 1,286 en 1897, il passe à 2,537 en 1902, à 3,501 en 1908.

Au dernier recensement, voici quels étaient les chiffres des fabriques exposantes :

	Nombre de fabriques.		Nombre de fabriques.
Marchandises céramiques	420	Marchandises en faïence.	74
Marchandises en porcelaine	290	Majoliques	68
Marchandises en terre cuite	60	Marchandises en verre	310
		Verre soufflé	66
		Verre moulé	20

	Nombre de fabriques.
Cristal	57
Verre taillé	34
Marchandises en métal	630
— en bronze	113
— en alfénide	47
Marchandises en métal britannia	21
— en métal blanc	32
— en laiton	43
— en aluminium	19
— en nickel	52
— en zinc	42
— en cuivre	40
— en acier	60
— en émail	39
— en fer	72
— en fonte	59
Quincaillerie en fer	99
Marchandises d'or et d'argent	32
— en grenat et corail	10
— en nacre	15
— en écaille	6
— en ivoire	4
Marchandises en celluloïd	60
— en corne	21
— en caoutchouc	37
Marchandises en bois et corbeilles	612
Marchandises en cuir et en papier	572
Objets d'art et de luxe	875
Figurines	195
Vases	197
Fantaisies	104
cles religieux	19
Ustensiles de ménage et de cuisine	850
Vaisselle et services de table	354
Articles d'éclairage	280
Brosses et pinceaux	67
Outils	37
Articles de bureaux	478
Cartes postales illustrées	157
Cartonnages	60
Écrins	40
Étalages	47
Articles de modes et de voyage	820
Bijouterie	95
Chaînes de montres	33
Châssis photographiques	112
Articles de toilette	99
Jouets	753
Surprises	164
Garnitures d'arbres de Noël	92
Articles de carnaval et cotillons	93
Articles de sports	45
Horlogerie	87
Automates	34
Boîtes à musique	63
Phonographes	44
Instruments de musique	108
Articles d'optique	28
Appareils et articles photographiques	37
Appareils électriques	58
Appareils et instruments de chirurgie	23
Machines	45

Naturellement, dans ce nombre, des maisons produisant plusieurs articles figurent plusieurs fois.

Quant aux chiffres de visiteurs-acheteurs, ils suivent la même progression. Ceux de l'année 1907 furent de 10,618 maisons dont 8,119 pour l'Allemagne et 2,499 pour l'étranger, ainsi répartis :

	Nombre de maisons.		Nombre de maisons.
Autriche	798	Suède et Norvège	108
Hongrie	123	Danemark	189
Pays Balkans	39	Suisse	146
Grande-Bretagne et Irlande	250	Italie, Espagne, Portugal	59
Hollande et Luxembourg.	226	États-Unis et Canada	104
Belgique	99	Mexique, Amérique centrale, Amérique du Sud.	25
France	164	Asie, Afrique, Australie.	19
Russie	150		

Malgré sa vie mercantile intense, Leipzig tient tout autant, sinon plus, à sa réputation artistique et universitaire, qu'à sa gloire commerciale. La vie musicale, en particulier, est fort développée. Elle y est, en effet, entretenue par le Conservatoire, les fabricants de pianos, les éditeurs de musique, intéressés à son développement. En dehors des concerts de la célèbre salle du Gewandhaus, il y en a une foule d'autres subventionnés par les grands fabricants d'instruments, où se font entendre les meilleurs artistes de l'Allemagne et de l'étranger. Pendant la saison, on donne parfois trois concerts en une soirée, et les Lipsiens n'ont que l'embarras du choix. Je ne

veux pas dire que tous soient musiciens et je crois même que cette vie musicale est toute de surface. Mais la tradition y est...

J'ai noté déjà que Wagner naquit à Leipzig. Mendelssohn y dirigea pendant douze ans l'orchestre du Gewandhaus, et le Conservatoire jusqu'à sa mort. Bach y passa la plus grande partie de sa vie comme organiste de la Thomas-Kirche près de laquelle s'élève aujourd'hui sa statue. Chaque samedi, on exécute encore des motets de Bach qui jouit ici, comme Mendelssohn, d'un culte particulier. Ces chœurs d'enfants de la Thomas-Kirche sont avec les vingt-deux concerts d'hiver du Gewandhaus, que dirige Nikisch, les grands régals artistiques de Leipzig. Le Gewandhaus, qui peut contenir 1,600 personnes, se remplit tous les jeudis, dès sept heures du soir. Sur ces 1,600 places, 1,000 appartiennent aux familles les plus en vue ou les plus riches de la ville, actionnaires de la société qui créa cette célèbre salle. On se transmet les places de père en fils, car tout Lipsien de quelque situation doit se montrer dans cet endroit chic et solennel par excellence.

Le Roi assiste à l'un de ces concerts lors de son voyage annuel à Leipzig, ce qui l'ennuie assez, car il n'aime pas la musique. Mais on lui compose un programme facile. Ce soir-là, les auditeurs doivent occuper leurs places une heure à l'avance. Le Roi porte ses décorations, et Nikisch les siennes. Tous les « Kommerzienräte », tous les officiers sont là, chamarrés, eux aussi. Les conversations se taisent brusquement. Arthur Nikisch est à son poste, le Roi entre, la salle entière pousse un Hoch ! formidable, il salue, s'assied et le concert commence.

Trois ou quatre fois par saison, Nikisch se surpasse, dans des exécutions de Brahms surtout. Au dire des Allemands, il se sent moins en sympathie avec Bach dont il ne comprend pas le côté protestant. Beaucoup d'étrangers, Anglais et Américains, assistent à ses concerts. Il suscite des passions ardentes, ses aventures lui valent autant de succès. Dès qu'il apparaît, toutes les lorgnettes se dirigent sur lui. Très calme et sans fierté devant tant de curiosité, il demande à haute voix au public de ne pas le lorgner ainsi, parce que cela le trouble. On lui donne 24,000 marks par an pour diriger les concerts et le Conservatoire, l'un des meilleurs conservatoires de musique d'État. Mais il perd tout ce qu'il gagne au jeu. Toujours à court d'argent, endetté très souvent, il fut à plusieurs reprises tiré de situations ennuyeuses par des groupes d'admiratrices enthousiastes. Cependant, quand il maria sa fille au premier violon du Gewandhaus, il ne put la doter.

— Ce mariage de sa fille si jolie, si fine comme lui, si ardente, si peu « allemande » pour tout dire, est le seul sacrifice que Nikisch, Hongrois, ait fait aux Allemands, me disait un de ses fervents admirateurs. Il les domine par sa force nerveuse, par sa grâce, par sa subtilité, par une richesse de fluides dont il paraît saturé et par lesquelles il subjugue l'orchestre et la foule des auditeurs. Autour de ce maître, se groupent de sympathiques figures d'artistes.

— Vous verrez un contraste physique saisissant, me disait M. Arqué, qui les connaît bien tous, entre ces physionomies de musiciens de Leipzig, bohèmes qui se parent de tignasses orageuses et de barbes indociles

et embroussaillées, et ces figures de riches commerçants méticuleux dans leur mise, les lèvres et le menton rasés, révélant des mâchoires solides de brutes énergiques.

« Il y a peu de jours, au café Hanrès, je voyais entrer un vieil homme et sa jeune fille; ils s'assirent et demandèrent un café au lait. Lui, complètement chauve sur le sommet de la tête, conserve sur les côtés des touffes de cheveux roux grisonnants, et dans la barbe et la moustache de couleur fauve se mêlent des fils blancs. Il avait des gestes très lents pour doser la quantité de lait qu'il versait dans son café. La jeune fille, très blonde, à la figure fraîche et rose, le regardait avec un sourire plein de tendresse, et ce sourire semblait illuminer le vieil homme. Le buveur de café n'était autre que Julius Klengel, professeur de violoncelle au Conservatoire de Leipzig et soliste réputé de l'orchestre Gewandhaus.

« Reisenauer, mort récemment, n'avait point ce doux aspect. C'était, au contraire, une sorte de brute à l'air insolent. Mais, devant le piano, il fascinait. Je vis un jour ses lèvres se contracter de tendresse et de douleur pendant qu'il exécutait je ne sais plus quelle mélodie d'amour et de fête. On a révélé depuis que, défiant de soi et timide, il s'enivrait avant chaque concert. Ainsi il fut frappé de congestion et tomba mort sur un parquet d'hôtel, au cours d'une tournée.

« Max Reger aussi, exaspère à la vue, avec sa face soufflée, sa cravate lâche, ses façons désinvoltes et son air de casseur d'assiettes. Mais si vous le voyez exécuter quelque variation prodigieuse de sa composition, si vous suivez ses rudes mains lancées éperdument sur le clavier, vous oubliez son faciès de vieux gamin et

n'apercevez plus en lui qu'une sorte de titan singulier, maître de divins secrets qu'il a surpris on ne sait où. »

Le miracle de Leipzig, c'est qu'on puisse y assister à quelques centaines de mètres de distance à des spectacles si différents, si contradictoires même, qu'on les dirait impossibles à rencontrer dans la même atmosphère...

Un matin, on aperçoit dans la rue passer des voitures contenant les *Chargierte*, c'est-à-dire les délégués des corporations d'étudiants se rendant à une cérémonie universitaire, vêtus de costumes de velours bleu, vert, rouge cerise, avec des polos de clowns brodés d'or, des rapières hautes comme eux, des gants à crispins remontant jusqu'au coude, des bottes de carabiniers d'opérettes, et tenant toute droite leur bannière.

Puis voici l'*Aula* de l'Université, la grande salle des cérémonies où le Recteur Curschmann, médecin, transmet ses charges au Recteur Chun, le zoologiste-océanologue. Dans la salle, professeurs et invités sont assis aux premiers rangs. Derrière, un certain nombre d'étudiants prennent place. Sur les côtés, les « Chargierte », avec leurs costumes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se tiennent debout, bannière en main. Quelques dames s'entassent en haut d'une tribune. Au milieu de l'estrade du fond, le compositeur Max Reger dirige les chœurs de l'Université. Un grand vide attend la fresque que Max Klinger, auteur du « Beethoven », prépare pour en doter l'université de

sa ville natale. Dans la foule des professeurs, le regard s'arrête sur Wundt, le grand philosophe, et lorsqu'il se détourne, on peut suivre la singulière géographie des mille petites rides de sa face, creusées par la méditation et le temps. Modeste, comme toujours, il paraît le moins important de tous. Et l'on songe avec une sorte d'étonnement et d'émerveillement étrange que tous les autres qui sont là sont des figurants, des fantômes, et qu'ils s'effaceront peu à peu dans un arrière-plan indistinct, alors que lui prendra toujours plus de relief dans la vision idéale que les esprits auront plus tard de Leipzig au commencement du XX^e^ siècle.

Le Recteur sortant, Curschmann sur l'estrade, drapé dans son grand manteau rouge, penche vers l'auditoire sa face au grand nez chevauché de grosses lunettes, une face curieuse de vieil oiseau. A un certain moment, il appelle son successeur. Et l'océanologue Chun monte sur le podium. Alors Curschmann, d'un grand geste, se dépouille du manteau rouge et apparaît, humble et maigrelet dans une petite robe noire. Il passe le manteau rouge autour du cou du Recteur nouveau, soudain amplifié et illuminé de la pourpre magistrale. Curschmann va s'asseoir parmi les autres professeurs. Chun, avec sa face blanche et fine, s'offre aux regards. D'une voix fluette, mais avec une articulation très distincte, il retrace l'histoire des expéditions polaires au XIX^e^ siècle. Cela dura fort longtemps, mais fut très passionnant, tant on sentait l'intérêt véritable de l'orateur pour son sujet. A la fin, il s'excusa de sa longueur, et, se tournant vers les étudiants. les convia à admirer l'héroïsme des explorateurs du pôle, et à se prémunir, eux qui n'avaient

encore rendu à la science aucun service positif, contre l'infatuation et la suffisance.

Et Max Reger leva son bâton, les chœurs chantèrent; on redescendit les escaliers. Au dehors, il pleuvait à verse. Néanmoins, une foule dense attendait le cortège des *Chargierte*. Ceux-ci, avec leurs uniformes multicolores et leur bannière, sortirent, regardèrent le ciel, et, désolés mais intrépides, filèrent sous l'averse.

LEIPZIG

(SUITE)

L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE

La ville du Livre et de la Musique. — Maisons colossales. — Les Brockhaus, les Volckmar, les Breitkopf. — Visites. — Pas de grèves. — Un Syndicat idéal. — Confédérés en redingote. — Prospérité de la librairie musicale. — L'indifférence des musiciens français. — Le *Baedecker*. — Pas de réclame. — Le bouquinisme organisé. — L'*Antiquariat*. — Les États-Unis, le Japon, la Russie, pays sans bibliothèques. — Ils veulent s'instruire. — Les raisons du monopole lipsien. — Le passé. — Les foires. — Organisation admirable. — Les commissionnaires. — La *Bestellanstalt*. — La réclame. — Les catalogues de la maison Volckmar. — L'Union des Libraires. — Efficacité de son action. — Le Musée du Livre. — Expositions. — Un Concours de cartes de visites. — Le pantalon-aumônière. — Un brave homme.

Rien n'est passionnant dès que l'on y a consenti sincèrement, comme l'étude de ces questions commerciales qui sont la fortune et la vie des grandes cités. Il m'importait peu, en débarquant à Leipzig, de savoir comment se faisait en détail, le négoce des livres, des fourrures, de la musique. Mais sitôt que je

me fus rendu compte que je me trouvais dans la capitale mondiale de ces industries colossales, et surtout dès que j'eus commencé à percevoir l'ordre, la méthode sans pareille des organisations privées et collectives, j'en voulus tout connaître et je m'y intéressai comme à un roman vécu.

Et devant chaque institution observée, devant l'économie de temps et d'argent réalisée par chaque institution, devant l'essor imprimé au commerce, je me répétais :

— Nous nous plaignons que les affaires ne vont pas. Pourquoi ne faisons-nous pas comme eux?... qui nous en empêche ?

L'Imprimerie et les industries connexes, édition, reliure, commission, est une des branches commerciales que les Lipsiens ont développées jusqu'à la maîtrise. L'organisation de ce quasi-monopole est un modèle sans autre exemple nulle part au monde.

Sur les 13,000 libraires et éditeurs établis dans l'Empire (dont 8,000 détaillants, 4,000 éditeurs, 300 éditeurs d'art et 450 éditeurs de musique) 12,000 ont leur représentant à Leipzig, qu'ils choisissent parm les 160 commissionnaires de la place. Le nombre de maisons lipsiennes s'occupant de l'industrie du livre (imprimerie, reliure, papeterie, commission, etc.) s'élève à plus de 9,000.

Il faut savoir aussi que la librairie allemande publie par année une moyenne de 30,000 ouvrages[1]. Je ne compte pas dans ce chiffre 15,000 œuvres musicales au moins.

1. La France publie annuellement 12,000 ou 13,000 volumes, l'Angleterre 10,000. Le nombre des libraires français, y compris celui des papetiers, est de 3,500 à 4,000 au maximum.

J'ai visité ces énormes usines à livres, ces Brockhaus, ces Breitkopf, ces Volckmar, et je reste frappé de la vie, du progrès, de l'audace et de l'initiative de ces maisons séculaires. Chez nous, le mouvement, l'activité, la hardiesse, l'esprit novateur se trouvent, à peu près exclusivement, dans les entreprises nouvelles qui naissent, pour ainsi dire, spontanément, de la fatigue et de l'engourdissement des firmes anciennes. Ici, des comptoirs fondés en 1805, en 1789, en 1719, luttent d'énergie, d'amour du risque, de bravoure et de confiance avec leurs plus juvéniles concurrents[1].

La maison Brockhaus, par exemple, a cent cinq ans d'existence. C'est la quatrième génération des Brockhaus qui la dirige actuellement. Là s'édite le fameux *Konversations-Lexikon*, — concurrence au *Meyer's* — quelque chose comme notre Larousse. M. Albert Brockhaus me disait à ce propos :

— Sans d'Alembert et Diderot, sans tous vos encyclopédistes, l'Allemagne n'aurait pas pu, il y a cent ans, mettre debout une œuvre de ce genre. Aujourd'hui je trouve autant de docteurs que j'en veux à 1,800 marks par an.

— Vos ouvriers doivent être plus exigeants que vos docteurs...

— Vous dites vrai, fit le puissant industriel, mes typographes gagnent 2,000 marks, et mangent presque tout. Voyez comme tout prospère chez nous : il y a quinze ou vingt ans les ouvriers vivaient avec 1,000 marks.

1. Quand il s'agit d'acheter à Nansen la propriété de son fameux livre sur le Pôle et à Stanley *Dans les Ténèbres de l'Afrique*, comme il fallait sortir un million net de sa caisse, ce fut Brockhaus qui en prit l'initiative. Mais il s'entendit avec la maison Hachette, de Paris, et Sampson Low, à Londres.

Pourquoi dépensent-ils tant d'argent? Parce qu'ils le gagnent facilement. Oui, mais s'ils gagnent, c'est que notre vente progresse et c'est, enfin, que la prospérité est générale, car ces livres coûtent cher. Mais savez-vous ce qui prouve mieux que tous les raisonnements la prospérité de Leipzig? Un fait d'apparence bien puérile : le nombre des marchands de fleurs a doublé en quelques années.

— Vous n'avez jamais de grève? demandai-je au puissant éditeur-imprimeur.

— Non, grâce à nos bons rapports entre syndicats patronaux et ouvriers. Nous sommes très contents du syndicat. Ceux qui le dirigent sont une élite. Quand ils viennent nous voir, c'est toujours poliment, en redingote. Chaque fois ils demandent une augmentation. Ils l'obtiennent régulièrement. Mais au moins nous avons la paix pour trois ans. Donnant, donnant.

« Nous verrons ce que cela durera, ajouta M. Brockhaus. En attendant, nous vivons tranquilles, au grand contentement des patrons et des ouvriers qui, les uns et les autres, ont intérêt à la concorde. »

La maison fait pour 60 millions d'impressions par an pour son compte et pour le compte d'autrui.

— C'est le seul moyen d'avoir nos impressions personnelles à de bonnes conditions, me dit M. Albert Brockhaus, car il faut pouvoir employer les bons ouvriers toute l'année. Et comme nous en avons 750, nos seules affaires n'y suffiraient pas.

A côté de la typographie qui emploie 30 presses mécaniques et 10 machines à fondre les caractères, il y a l'impression en taille-douce et la gravure (14 presses), la lithographie (27 presses), les ateliers

de galvanoplastie, de reliure (77 machines), l'impression des cartes géographiques, et les comptoirs de commission, car cette maison, déjà colossale, fait aussi la commission et l'exportation à l'étranger. Toutes ces machines sont actionnées électriquement à l'aide d'une force de 150 chevaux produite à l'usine même.

Ce que je ne me fatigue pas d'admirer chaque fois que j'observe de près la moindre organisation industrielle ou commerciale allemande, c'est l'ordre et la régularité des services. Ainsi, dans cette maison énorme, qui envoie par jour de treize à quinze cents lettres ou colis postaux, aucun retard, sauf accidentel, ne se produit jamais. A 8 heures 5 minutes, régulièrement, la première poste est distribuée; à 8 h. 1/4, les cyclistes emportent déjà à la *Bestellanstalt* les commandes arrivées dix minutes auparavant au comptoir de la Commission.

L'Allemagne, les pays de langue allemande et les colonies allemandes du monde entier n'étaient pas un champ suffisant à l'activité de la vieille firme. Et, sans compter les succursales de Paris et de Londres, on fonda à Saint-Pétersbourg, au capital d'un million de roubles (près de 3 millions de francs), une maison d'édition et d'impression en langue russe. Le catalogue comprend, entre autres, les œuvres de Shakspeare, de Molière, de Byron, de Pouschkine, et une Encyclopédie de 40 volumes.

Deux frères, Albert et Fritz Brockhaus, dirigent aujourd'hui la grande maison. Le père, âgé de quatre-vingt-trois ans, vient encore tous les jours voir fonctionner l'immense mécanisme qui fut si longtemps sa vie.

— Il nous gronde souvent, me fait en riant M. Albert Brockhaus, qui a une grande barbe grisonnante.

Un autre type d'énormité commerciale est la maison de commission Volckmar. Je me suis laissé dire qu'il n'y a pas au monde une entreprise similaire de cette importance.

Le commissionnaire de Leipzig ne sert pas seulement d'intermédiaire entre ses clients des villes et les éditeurs, il leur sert aussi de banquier. C'est lui qui règle, pour le compte des détaillants, leurs achats au comptant, et qui liquide aussi leur bilan en fin d'année commerciale. Grâce à ce système de crédit, le métier de libraire détaillant est facilement accessible aux gens sans fortune, ce qui explique le nombre considérable de ces boutiquiers dans l'Empire. (J'ai noté plus haut qu'ils sont plus de 12,000.)

Mais ces mœurs, si commodes pour le commerçant et si favorables au commerce, exigent, des commissionnaires, de gros capitaux. Et une maison comme celle de Volckmar, qui a 1,100 clients répartis sur toute la terre, arrive à avancer, en fin d'année, des sommes énormes.

C'est que, non seulement Volckmar fait la commission, mais l'*assortiment*. Ce qui veut dire qu'il a en dépôt, dans ses immenses magasins, des exemplaires d'à peu près tous les livres parus en Allemagne depuis trois ans. Et j'ai dit qu'il paraît 32,000 ouvrages en moyenne par an dans tout l'Empire. Donc, Volckmar a dans ses rayons 90,000 ouvrages différents, quelquefois par centaines et même par milliers

d'exemplaires du même. Vous voyez la quantité de planches et de casiers qu'il faut pour classer ces millions de volumes. En se promenant dans ces hectares de rayons on se croirait au centre de ruches gigantesques. L'ordre y est tel, pourtant, que quelques instants suffisent pour trouver l'ouvrage cherché.

Des éditeurs de Munich, de Stuttgart, de Hambourg ou de toute autre ville d'Allemagne, font imprimer ou relier à Leipzig et déposent leurs livres chez Volckmar ou tout autre commissionnaire. Celui-ci les vend sur commande, avec facture de l'éditeur, agissant au nom et au compte de celui-ci, moyennant un bénéfice de 2 p. 100. 2,000 éditeurs étrangers à Leipzig ont ainsi leur rayon de dépôt chez Volckmar.

Pour l'expédition, le système y est aussi parfait. Tous les paquets apportés des librairies de la ville à l'adresse d'un client de Volckmar sont jetés dans une gigantesque boîte ouvrant à l'intérieur d'un vaste hangar où se fait le tri; puis chaque paquet est porté dans la case spéciale du client auquel il est adressé. Car chacun des 1,100 clients de la maison a sa case particulière où on dépose journellement factures, circulaires, prospectus, commandes.

Une salle spéciale de 50 mètres de long est réservée aux clients d'outre-mer. Je vois de grandes cases d'une contenance de plusieurs mètres cubes où je lis : Brésil, Chili, Santa-Cruz, Bucarest, Valladolid, Saint-Pétersbourg, Salonique, Buenos-Aires, New-York. Un seul des clients de Volckmar, M. Stechert (si je ne me trompe), de New-York, a trois employés spécialement occupés à ses envois.

Tout est proportionné dans l'organisation matérielle d'une telle maison. Par cent dix fils télépho-

niques on peut d'ici correspondre directement avec les clients de toute l'Allemagne. Des ascenseurs partout. L'aspect des locaux percés de vastes baies est d'une gaîté et d'une netteté charmantes; toutes les tentures sont claires, le sol est couvert de linoléum.

La maison Volckmar vend tous les objets scolaires. Ce compartiment n'est pas le moins intéressant. Les musées scolaires sont très répandus en Allemagne et chacun veut avoir ses œufs de grenouille, ses embryons, ses squelettes. Et voici, par centaines, des oiseaux empaillés, des écureuils sur leurs branches, des papillons, des champignons, des insectes sur les plantes qui les nourrissent, des bocaux d'alcool où flottent, dans leurs six états successifs, des grenouilles, à côté d'instruments aratoires, charrues, herses, rouleaux; des gravures montrant les organes détériorés des alcooliques, des appareils de gymnastique, des instruments de musique, des cartes murales, des tableaux pédagogiques de toute sorte.

Volckmar est aussi éditeur.

De sorte que l'on peut juger qu'il ne ment pas à sa devise : *Travail-Bénédiction.*

Leipzig est le centre de la librairie musicale, et on pourrait dire de la musique, si Berlin depuis quelques années n'imposait sa sanction aux œuvres et aux interprètes.

La maison de musique la plus importante d'Allemagne est sans contredit la maison Breitkopf et Hartel, qui existe depuis deux cents ans. C'est son fondateur qui inventa la typographie musicale. Là s'éditèrent

toutes les œuvres des grands classiques et des romantiques allemands, sans compter celles de Frédéric le Grand. Parmi ses auteurs principaux, j'ai noté Palestrina, Hændel, Bach (en 50 volumes), Mozart, Schubert, Schumann, Rameau, Gluck, Grétry, Haydn, Beethoven, Berlioz, Chopin, Liszt et notre Gustave Charpentier. Le catalogue de cette maison comprend 25,000 numéros. Un code télégraphique extrêmement ingénieux annexé au catalogue permet de commander les œuvres avec une précision absolue, sans presque de frais.

Elle a des succursales à Bruxelles, Londres, Berlin, New-York, des représentants à Barcelone, Paris, Turin, Riga.

Le directeur de cette maison colossale, qui me faisait visiter ses ateliers, me disait que sa seule succursale de Berlin débite plus de musique dans sa boutique qu'on n'en vend dans la France entière.

En commerçant avisé, — et puisque l'art n'a pas de patrie, — il tenta un jour de réagir contre cette indifférence musicale des Français. Il écrivit aux principaux compositeurs de chez nous, leur demandant d'unir leurs efforts. Il citait des faits : dans toutes les villes allemandes de 6 à 8,000 habitants on trouve une société orchestrale, une société de musique de chambre et une société chorale.

« Pourquoi, disait-il aux compositeurs français, pourquoi n'arriverait-on pas à un résultat pareil chez vous? Le peuple français n'est-il pas aussi sensible à l'art que le peuple allemand ou le peuple belge? »

Il se mettait à leur disposition, proposait des voies et moyens.

— Savez-vous, monsieur, me disait-il avec un éton-

nement mélancolique, combien j'ai reçu de réponses? Une seule, monsieur, une seule! Et encore celui qui avait pris son porte-plume ne me disait pas un mot de mon projet, il ne parlait que de lui : « Je suis flatté que vous vous soyez adressé à moi... » etc.

Aucune suite ne fut donnée à son projet. Et on continuera longtemps encore à vendre trois fois plus de musique dans sa seule boutique de Berlin que dans la France entière.

Par contre, la maison, qui a créé des abonnements à des programmes de concerts d'orchestre et de chant, pour aider les chefs d'orchestre à composer les leurs, — a un abonné à Tsing-Tan, en Chine! Cet abonné vient même de se faire envoyer une symphonie de Beethoven.

A ses ateliers de librairie musicale, la vieille maison deux fois séculaire, qui avait sans doute des énergies de reste, a joint des ateliers d'imprimerie, de reliure, de galvanoplastie, de stéréotypie, de lithographie et de fonderie de caractères, qui emploient 800 ouvriers! L'organisation en est magnifique. Cinquante grandes presses typographiques fonctionnent du matin au soir, ainsi qu'une douzaine de presses lithographiques. On est arrivé ici à une perfection de mécanique tout à fait remarquable. Les machines travaillent seules, absolument seules. Jusqu'ici, il fallait au moins un ouvrier à chaque bout de la presse, l'un qui offrait la feuille blanche aux griffes qui l'emportaient sur les formes, un autre ouvrier, à l'autre bout, qui recevait cette feuille, imprimée. A présent, il suffit de placer à l'endroit propice une pile de feuilles à imprimer, pour que les griffes de la machine, creuses, aspirent et attirent à elles,

pneumatiquement, comme un aimant l'acier, les feuilles blanches qui, une fois imprimées, se superposent automatiquement, à leur sortie de la presse.

C'est à Leipzig que l'on imprime le *Baedecker*. Avant de quitter cette ville, j'ai voulu rendre visite au guide fameux qui fut si souvent mon compagnon de route.

Je croyais, — je ne sais pourquoi, — trouver une maison remplie d'activité et de fièvre, peut-être parce que ce nom n'est lié dans notre esprit qu'au désarroi des départs et des arrivées, au bruit des locomotives et au grouillement des gares. Toujours est-il que je suis arrivé avec surprise et presque déconvenue dans un bureau tranquille et morne. On me fit entrer dans le cabinet du propriétaire, M. Baedecker lui-même, aimable homme placide, qui me reçut fort bien. Je ne pus m'empêcher de lui dire en riant ma surprise :

— C'est qu'ici, fit-il, nous ne sommes qu'un magasin de vente en gros, puisque le *Baedecker* est imprimé chez Breitkopf. Et puis il y a des commissionnaires qui font de gros approvisionnements. De sorte que la petite installation silencieuse que vous voyez nous suffit.

Je m'informai des volumes qui se vendent le plus.

En tête vient la Suisse. Le texte allemand et le texte anglais ont la même vente. En deuxième ligne, l'Italie du Nord, texte allemand. En troisième, Paris, texte allemand. Paris ne vient qu'en troisième ligne à cause de la concurrence des Guides français, Conti et Joanne.

Le volume qui se vend le moins, c'est celui de Russie.

Le premier volume qui parut remonte à 1828 : *Les Bords du Rhin*. Puis vint la Suisse, puis l'Allemagne, puis la France, puis l'Angleterre, etc.

— Les hôtels doivent payer fort cher leur nom en bonne place dans le Baedecker, demandai-je.

— Pas un sou, répondit fortement mon interlocuteur. C'est notre honneur et notre force de ne pas accepter de réclame payée de la part des hôtels. Ce sont nos correspondants et nos clients eux-mêmes qui nous renseignent sur le progrès ou le laisser-aller des hôteliers. Beaucoup de nos lecteurs nous envoient leurs propres factures avec leurs observations. Nous nous tenons ainsi au courant.

M. Baedecker se leva, ouvrit un carton et y prit une liasse de lettres qu'il me montra.

— Voilà nos informateurs. Ils nous rendent service et aussi aux autres voyageurs. Pensez à nous dans vos nombreux voyages, ajouta-t-il.

Le développement inouï de la librairie a créé une branche accessoire de ce commerce qui prend chaque jour plus d'importance : c'est l'*Antiquariat*. Autrefois, on trouvait chez les éditeurs mêmes les plus vieux livres du fonds. Aujourd'hui, la place leur manque. Et, au lieu de les enfouir dans des caves ou des greniers, ils les vendent à des libraires spéciaux, quelque chose comme nos bouquinistes qui seraient organisés avec ordre et méthode, systématisés, en

un mot, et chez lesquels on trouve tout ce qu'on veut.

J'ai vu l'une des principales maisons de ce genre, la maison Gustav Fock.

Ah! quels trésors et quelles surprises pour les chercheurs!

Ceux qui aiment à se plonger dans le passé, ceux qui ont le goût de collectionner et qui connaissent l'émotion de découvrir, comprendront le genre de plaisir qu'on peut éprouver à se promener parmi ces vieux papiers venus de tous les coins de l'Europe, que dis-je, du monde!

Il y a dans ces casiers qui tiennent 12,000 mètres carrés de planches et qui remplissent des caves entières, un million de thèses de tous pays depuis le XVI^e^ siècle, et un million et demi de livres anciens, classés avec l'ordre qui fait tant d'honneur aux Allemands.

Que vous faut-il? Voici des séries de journaux et de revues scientifiques allemands, français, anglais, russes, norwégiens, danois; les programmes des écoles et des universités allemandes, la collection des travaux de la Société royale des Sciences d'Angleterre depuis le XVIII^e^ siècle, mathématiques, physique, chimie, sciences naturelles, cotée 3,200 marks; la collection des procès-verbaux des Parlements allemands et les rapports officiels depuis 1866.

Voici les comptes rendus de l'Académie des Sciences de Paris depuis 1827, pour 700 marks; les *Annales de chimie et de physique* françaises depuis 1796 jusqu'à présent, pour 2,500 marks; les *Annales de physique et de chimie* allemandes depuis 1823, 290 volumes, pour 4,800 marks; les *Archives d'ana-*

tomie, de pathologie, de médecine clinique de Virchow; les *Annales de chimie* de Liebig depuis 1822, 358 volumes, pour 3,850 francs; une collection de documents pour l'histoire de l'Allemagne du moyen âge recueillis par Mommsen, 52 volumes, in-8°, par 6,800 marks; la bibliothèque de l'anatomiste Kölliker, de Würzburg, anthropologie, zoologie, physiologie, anatomie, et d'autres et d'autres encore, à l'infini!

Où donc s'en vont ces papiers, ces brochures, ces journaux et ces livres?

On me répond :

— Dans les bibliothèques publiques, universités, instituts officiels ou privés, chez les savants; nous sommes à même de former d'un coup des bibliothèques complètes pour les instituts qui se fondent, pour les nouveaux hôpitaux, les tribunaux, d'Allemagne ou de l'étranger.

« Il ne se passe pas de semaines sans offre de vente ou d'achat d'une bibliothèque importante. Au cours de ces dernières années, notre maison a acheté presque toutes les grandes bibliothèques des savants célèbres qui moururent, celle de médecine de Dubois-Reymond, de Mommsen, philologie classique, de Dernburg, droit romain, revendue aussitôt au Japon, les autres, une trentaine de bibliothèques de littérature allemande, de chimie, de philologie, de droit, de langues orientales dont il me cita les propriétaires décédés, tous professeurs célèbres, sont parties en bloc pour les universités de l'Amérique du Nord, le Japon ou la Russie, pays neufs qui ont besoin de s'instruire, et qui n'ont rien. Le prix d'achat de ces bibliothèques monte souvent à 30,000 francs. »

Faut-il donc attribuer à l'initiative individuelle seule, à l'énergie et au sens du progrès de ces grands éditeurs dont je viens de montrer la prospérité, la place triomphante de Leipzig dans le commerce de la librairie?

Non pas. Les faits sont plus complexes. Le monopole de la vente du livre, comme celui de la vente des fourrures, Leipzig le reçut en héritage du moyen âge. Alors, de tous les coins de l'Allemagne, on venait ici s'approvisionner d'idées; on y apportait et l'on y échangeait les livres comme toute autre marchandise. La tradition se maintint, les vendeurs de livres gardèrent leur monopole, les éditeurs leurs maisons, les industries auxiliaires nées du perfectionnement de l'imprimerie se greffèrent sur les premières. Mais le plus important dans la survivance de ces traditions fut ce fait, accepté de tous et reconnu comme obligatoire, de la part de ceux mêmes à qui il incombait, d'envoyer *franc de port* à Leipzig, ainsi qu'au temps des foires anciennes, les livres édités dans toute autre ville d'Allemagne. Ainsi la vieille cité saxonne demeurait le collecteur de tous les livres, de toutes les éditions, de toutes les revues parus dans tous les royaumes, duchés et principautés de l'Allemagne, de même que dans les pays de langue germanique comme l'Autriche ou la Suisse allemande, et qui lui arrivaient sans frais aucuns pour elle.

De telle façon qu'un libraire de détail de Königsberg qui achète des livres édités à Vienne, Carlsruhe, Zurich ou Francfort, n'a à payer que le fret de

Leipzig à Königsberg, le reste étant à la charge de l'éditeur des villes précitées.

On conçoit immédiatement quel avantage énorme ce privilège traditionnel conférait à Leipzig. Il amena le développement des firmes existantes, favorisa le déplacement des maisons éloignées qui préférèrent avoir leurs ateliers dans la métropole même du livre, obligea les autres à créer à Leipzig des dépôts et succursales et à s'entremettre avec des commissionnaires de la place. Il permit surtout une organisation collective du commerce de la librairie d'une cohésion parfaite et telle qu'elle n'existe en aucun autre pays.

Suivons la commande de notre libraire de Königsberg depuis le jour de son envoi jusqu'à celui du paiement.

Notre homme, qui possède une librairie de moyenne importance, vient de recevoir de ses clients une série d'ordres, pour des achats de livres, de revues, de partitions, d'éditions illustrées publiées dans différentes villes. Va-t-il écrire à chacun des éditeurs respectifs de ces œuvres? Non. Il s'adressera à son homme de confiance de Leipzig, à son *commissionnaire*, lequel se chargera de communiquer ses ordres, de veiller à leur exécution, de les régler pour lui, bref de le remplacer en tous points. Il inscrit donc les diverses commandes sur des bulletins non fermés, de papier mince portant l'en-tête de sa maison, en notant brièvement le mode d'envoi, par poste, colis postal, chemin de fer, au comptant, à condition, à compte ferme, et les envoie à son commissionnaire. En cas d'urgence, il signale le bulletin en apposant un timbre spécial.

Jusqu'à présent, le mécanisme n'a rien de particulier. Mais c'est ici que commence l'originalité.

Le commissionnaire lipsien en question ne représente pas seulement notre libraire de Königsberg. Il a reçu, par le même courrier, nombre de commandes d'autres libraires détaillants. Que va-t-il faire à son tour, de tous les bulletins reçus? Il les porte à la *Bestellanstalt.*

L'institution la plus originale et la plus pratique du commerce des livres, est sans contredit cet office de triage de l'Hôtel des Libraires, qu'on appelle la *Bestellanstalt.*

C'est une sorte de bureau installé comme un bureau de poste et dont les frais sont payés par les membres de la corporation, selon l'importance de leurs affaires. Les commissionnaires *envoient* là leurs bulletins de commande que les éditeurs *font prendre;* de leur côté, les éditeurs *apportent* leurs factures que les commissionnaires *viennent chercher* pour eux et pour tous leurs clients.

C'est très simple, comme on voit. Le matin, à dix heures, une armée de jeunes garçons arrivent avec des sacs de toile d'un mètre de haut remplis de factures, de circulaires, de commandes qu'ils versent aux guichets. A une heure et demie après midi, les mêmes garçons reviennent. La répartition des plis a eu lieu. Chacun n'a qu'à emporter le tas de papiers qui remplit sa case. Seize employés ont suffi à effectuer ce travail en trois heures et demie de temps. Des milliers de feuilles et d'enveloppes sont ainsi manipulées et distribuées dans cet espace de temps si réduit. Pensez au temps gagné et surtout à l'économie con-

sidérable faite en frais de poste par chaque maison participante.

Si les commissionnaires ne veulent pas attendre une heure et demie de l'après-midi, ils peuvent envoyer plusieurs fois dans la matinée leurs grooms prendre ce que renferme leur boîte vitrée dont ils ont la clef.

La Bestellanstalt a encore une autre utilité. Un éditeur a 6,000 circulaires à envoyer à ses confrères de Leipzig et à ses clients de province, et ne veut pas se donner même la peine d'y inscrire leurs noms. Il n'a autre chose à faire que d'envoyer à cet office de triage ses 6,000 feuilles volantes. Il paiera 4 fr. 25 pour le travail, et 2 fr. 50 pour les adresses de ses 6,000 destinataires. Ces 6,000 circulaires seront réparties ici même entre tous les commissionnaires qui, nous l'avons dit, se chargent de les faire parvenir à leurs clients sans autres frais, avec leurs envois périodiques de livres. Comme, à côté de chaque adresse de libraire, figure le nom de son commissionnaire, la besogne est très simplifiée.

Les papiers remis à la Bestellanstalt ne sont pas tous traités sur le même pied. On les classe en trois catégories : ceux de première urgence, de deuxième urgence, et les relevés de compte et les prospectus. La première urgence comprend les commandes les plus pressées, envoyées à part dans des enveloppes séparées. La deuxième urgence comprend les commandes ordinaires envoyées en feuilles volantes.

Les différents éditeurs ont donc fait prendre à la Bestellanstalt les commandes du commissionnaire de notre libraire de Königsberg. Ils les lui envoient et

celui-ci les expédie aussitôt à notre libraire de Kœnigsberg et à ses confrères.

Comment se fait le règlement de toutes ces transactions d'apparence compliquée, si simples, cependant? Beaucoup sont payées au comptant, les revues, les livraisons notamment, par l'intermédiaire du commissionnaire qui est aussi le banquier du libraire; les autres peuvent être portées en compte. Une fois par an, pour la fête de Pâques, les libraires détaillants renvoient à Leipzig tous les ouvrages reçus par eux *à condition*. A cette époque aussi, exactement la semaine après le quatrième dimanche (Cantate) qui suit Pâques, a lieu, à Leipzig, le règlement annuel de toutes les affaires de l'Empire.

Ce jour-là, éditeurs et commissionnaires des quatre coins de l'Allemagne, entourés de leurs sous-ordres, emplissent les salles immenses de l'Hôtel des Libraires. D'avance, les libraires détaillants ont envoyé la liste de leurs paiements avec l'argent dû. Éditeurs et commissionnaires n'ont plus qu'à s'arranger entre eux. Le commissionnaire, rétribué de toutes ses peines, reçoit une somme fixée par la tradition d'après les services rendus. Il reçoit, en plus de ses honoraires fixes, le remboursement des frais d'emballage, d'opération de paiement, de frais de vérification d'envoi et aussi les intérêts des avances qu'il a faites, fixés au taux de la Banque impériale pour les prêts sur titre.

L'ingéniosité pratique des libraires allemands se révèle également dans leurs procédés de réclame et de

diffusion. La concurrence que se font les détaillants les oblige à envoyer au public un grand nombre de prospectus, de catalogues, et les ouvrages eux-mêmes en communication à domicile. Celui qui les reçoit peut en prendre connaissance, au coin de son feu, sans être pour cela obligé de les acheter. Les éditeurs, eux, lancent les nouveautés par l'envoi de circulaires aux détaillants, par l'insertion d'annonces dans le Journal de la Bourse de la Librairie allemande (*Börsenblatt für den Deutschen Buchhandel*). S'il s'agit de publications illustrées et artistiques, ils envoient des voyageurs spéciaux chez les détaillants. Ils favorisent aussi le système de commerce de la librairie à domicile (*Reisebuchhandel*) lorsqu'il s'agit d'ouvrages de vulgarisation, de dictionnaires, d'encyclopédies, etc., en se réservant le droit de propriété du livre jusqu'à l'expiration du paiement.

Les commissionnaires, nous l'avons vu, accordent e larges crédits, et les éditeurs consentent très souvent à ce que les invendus d'une année restent, après le règlement des comptes de Pâques, une année encore chez le détaillant qui le désire. De cette façon celui-ci peut disposer d'un grand assortiment. Enfin, de grandes maisons de commission et d'assortiment en gros, comme la maison Volckmar, font de vrais sacrifices pour la publication de leurs catalogues de librairie, livres énormes inconnus chez nous, dont l'un des derniers avait 1,500 pages. Cette même firme publie également un catalogue d'ouvrages et fournitures pour l'enseignement, de 600 pages. Elle les répand avec largesse et en distribue environ 30,000 aux libraires détaillants. Volckmar édite aussi des catalogues destinés au public, environ 900,000 par

an, ainsi que des catalogues périodiques au nombre de 200,000 exemplaires.

Les plus grandes librairies françaises sont dans l'enfance si on les compare à ces entreprises colossales.

Ce qu'il faut admirer autant que l'énormité, autant que la parfaite régularité de fonctionnement de tous ces organes, c'est la solidarité de toutes les grandes maisons d'édition.

Une société, la *Börsen-Verein der Deutschen Buchhändler*, unit la plupart des libraires allemands. Son action s'emploie activement dans la défense des intérêts généraux de la corporation. Elle a réussi à supprimer presque entièrement les rabais faits autrefois au public, et qui, par la concurrence, devenaient des rabais de combat et de faillite. Pour arriver à ce résultat, les éditeurs se sont engagés à ne vendre de livres qu'avec des remises extrêmement réduites aux détaillants qui refuseraient de souscrire aux règlements de la communauté. Les petites Unions de provinces affiliées à la Bourse les surveillent.

Fidèles au système national d'éducation professionnelle, les libraires de Leipzig ont fondé une école pour les apprentis libraires. Trois cents élèves en suivent régulièrement les cours.

Grâce à l'Union des libraires, les contrats avec les villes, avec le gouvernement, les écoles, se sont uniformisés; les rabais exagérés en sont proscrits. Que peut faire l'État contre 13,000 détaillants et 4,000 éditeurs unis? Ce qu'il fait de mieux, en effet, c'est de consulter la corporation sur toutes les lois

qui l'intéressent, droits d'auteurs, changements dans les conditions de transport, c'est de lui accorder, en somme, à peu près tout ce qu'elle demande.

Et comment refuserait-il le concours de ses chemins de fer à cette puissante corporation?

Deux fois la semaine 21 wagons spéciaux chargés de livres partent de Leipzig dans toutes les directions, en grande vitesse, avec le tarif de la petite vitesse.

Les libraires ont fondé un Musée du Livre.

Ces collections d'*ex-libris*, de reliures, de frontispices, de papiers de garde, d'impressions en couleurs, de cartes de visites, de menus, de gravures, d'invitations, de faire-part, données par des membres de l'association, ou achetées, nous en trouverions de pareilles chez nous, à Paris du moins; mais ici ces sortes de Musées sont fréquentés, non seulement par la foule badaude allemande qui va tout voir, mais par les spécialistes intéressés; les patrons, ouvriers et apprentis imprimeurs, lithographes, fabricants de papiers, d'encres, de machines, de caractères, les dessinateurs, les relieurs, les graveurs, viennent ici s'instruire des nouveautés et du passé. Ils prennent des notes, des croquis. A Pâques, les jours de foire, les spécialistes de toute l'Allemagne vont y chercher les adresses des fabricants de produits.

On y organise des concours d'affiches, de couvertures, de titres. 4,000 concurrents se sont présentés au dernier concours de cartes de visites. La vogue est aux cartes-calembours. Un Monsieur Licht aura au-dessus de son nom une chandelle dessinée, M. Häuser aura une maison, Hagenbeck un ours; les uns encadrent la carte d'ornements de toute sorte, lep

autres recherchent la simplicité. Sur celle de la future impératrice d'Allemagne on voit deux aigles couronnés tenant dans leur bec le bout d'une guirlande de fleurs; au milieu, un médaillon orné encadrant le nom de « Cécilie, Kronprinzessin des Deutchen Reiches ».

Vous y voyez aussi des expositions de machines à imprimer, à composer, des inventions nouvelles. On donne même des leçons gratuites de monotypie à ceux qui viennent s'inscrire. Si un curieux le désire, un gardien fait fonctionner les machines exposées.

Quand ces concours et leurs expositions sont terminés, le Musée envoie les œuvres produites à toutes les villes qui les demandent, pour un certain temps.

L'Empire subventionne ce Musée de 6,000 marks, la Saxe de 6,000 marks également et la ville de Leipzig de 5,000 marks. La Bourse des libraires a payé de sa poche gratuitement 1 million de marks pour la construction, et la ville lui donna le terrain.

La Bourse des libraires a une caisse de secours pour les veuves de ses membres morts sans laisser de fortune.

Elle est alimentée par une quête annuelle faite *dans un pantalon* par un libraire bien connu de Heidelberg, M. Petters.

Pourquoi cette quête dans ce pantalon?

L'Allemagne est le pays des traditions et des légendes. Les unes et les autres ne sont pas toujours du goût le plus délicat, mais parfois elles ne manquent pas de pittoresque.

Voici celle du pantalon de M. Petters :

Il y a une dizaine d'années, un jour de Cantate, M. Petters se trouvait à l'*Æckerlein's Kelter*, à Leipzig, et vidait une bouteille de vin du Rhin avec quelques amis. La conversation roulait sur le sort d'une veuve de libraire restée dans la misère. M. Petters est un brave homme, dont la figure sympathique est populaire dans la corporation; il s'indignait qu'on ne fît pas quelque chose pour les confrères malheureux, ou leurs veuves.

— On n'en finirait pas si on entrait dans cette voie, protestait un égoïste dont le vin du Rhin n'échauffait pas les bons sentiments. Nous y laisserions tous notre dernière culotte.

— Belle affaire! fit M. Petters.

— Donnez donc la vôtre, défia un farceur.

— Parfaitement!

— Mais tout de suite!...

— A l'instant.

Il passa dans une pièce voisine, ôta son pantalon, enfila celui du patron de l'établissement, et revint tenant à la main le sien dont les jambes étaient nouées de ficelles, et fit la quête dans les rangs des buveurs, tous libraires. Il récolta 2,000 marks au milieu des applaudissements et des rires.

Depuis, chaque année à pareille date, l'excellent homme fait sa quête avec le même succès et le même pantalon, adapté à présent à son usage d'aumônière; il a un fermoir et une clef. Il est connu sous le nom de *Cantate-Hose* ou de *Petters Hose*, pantalon de la Cantate ou Pantalon de M. Petters.

Jusqu'à ce jour, M. Petters a récolté plus de 100,000 marks.

LEIPZIG

(SUITE)

LES FOURRURES

La ville des pelleteries. — Le Brühl. — Concurrence fraternelle. — Les assortisseurs. — Les grandes ventes aux enchères, à Londres. — M. Lampson vend 3,500,000 peaux. — Leipzig, marché permanent. — Les petits commerces de pelleterie. — Les warrants. — Visite dans les magasins de fourrures. — Millions de dépouilles. — Maquillage des fourrures. — Marmottes de l'Oural et zibelines de Sibérie. — Astrakans de Boukara. — Le manteau de la tzarine et de Mlle Otéro. — Les renards. — Les chinchillas de chez Paquin. — Une loutre de 10,000 francs. — Les fourrures et l'hystérie des Russes. — Un connaisseur : M. Hermsdorf. — Qualités du bon expert. — Les rois des fourrures.

La rue la plus vivante de Leipzig s'appelle le Brühl. Cette très vieille rue où naquit Richard Wagner, où Gœthe attendrit le cœur de Kætchen Schœnkopf, est aujourd'hui avec les ruelles avoisinantes le quartier général des trafiquants de fourrures. De hautes maisons, la plupart sombres et comme enfumées, bordent

la chaussée assez large. Çà et là, une construction moderne aux grandes baies vitrées égaie l'ensemble de ces architectures banales et mornes. Ce sont des bureaux, des comptoirs, des magasins où s'empilent tous les pelages de la création, depuis les peaux de lapins que vendent nos ménagères économes jusqu'aux peaux des jaguars du Gange et des panthères de Sibérie. Les grandes portes cochères franchies, on entre dans des cours étroites, dans des passages ténébreux bordés également de hautes maisons, qui sont d'autres comptoirs. Souvent, au fond de ces cours, se cache quelque repaire sinistre, quelque bouge repoussant où s'enivre, au son de musiques excitantes, la tourbe des Grecs, des Polonais, des Arméniens et des juifs troqueurs de fourrures et ramasseurs de déchets. Il y en a partout, devant les magasins, assis sur les trottoirs, stationnant devant les trous béants des porches, Arméniens portant le fez, juifs à houppelandes sordides, à la barbe noire frisée, aux longs cheveux en papillotes. Une forte odeur de graisse animale et de naphtaline sort de ces murs noircis et l'on entend le bruit rythmé des baguettes — seuls véritables ennemis des papillons et des mites — qui battent les fourrures.

— Que font là tous ces gens qui nous regardent avec cette insistance?

— Ils attendent l'affaire à conclure, l'occasion propice qu'ils liront dans nos regards de leur œil exercé. C'est la spécialité de ces habitués du Brühl.

— Le Brühl! ajouta mon compagnon, M. Hermsdorf, jeune et intelligent commissionnaire qui voulut bien m'en faire les honneurs, — le Brühl, c'est notre milieu vital, la bourse quotidienne des fourrures que tout le

monde fréquente, depuis l'Oriental enguenillé que voici jusqu'au millionnaire Ullmann qui vient de passer. On y accoste l'acheteur étranger qui va de maison en maison, on s'y renseigne sur les changements de cours si variables dans notre commerce.

Des groupes de trois ou quatre promeneurs allaient et venaient sur le trottoir, lentement, dans le soleil, les uns en costumes de ville, les autres, sortis de leur magasin proche, encore revêtus de la longue blouse écrue qui les protège de la poussière et des poils. Parfois l'un d'eux s'arrêtait pour parler à ces juifs en houppelande en station aux portes des entrepôts.

— Loin de nous séparer par la concurrence, me dit mon compagnon, notre métier, si diversifié, crée entre nous une sorte de fraternité, de solidarité intéressée qui oblige à ce rapprochement des classes que vous venez de constater. Aucune maison, si importante soit-elle, n'est en mesure, par ses seules ressources, de satisfaire à toutes les exigences de ses clients. Quand nous achetons nos fourrures à New-York, à Londres, à Moscou, ou à Nijni-Novgorod, nous les achetons par lots. Or, ces lots contiennent des fourrures de qualités très diverses. Chaque pelletier a donc intérêt à rassembler le plus de fourrures semblables à celles qu'il possède déjà afin de former de belles séries utilisables. Cet assortiment ne peut se faire que par de nombreuses transactions, discussions, échanges entre maisons grandes et petites. D'autre part, il arrive souvent qu'un client lointain demande à son fournisseur de Leipzig une fourrure d'une couleur déterminée ou bien une pièce de telle nuance et de telle dimension osur compléter un ensemble qu'il possède déjà. Que

fait la grande maison à laquelle s'adresse le client? Si désireuse qu'elle soit de le satisfaire, elle n'a pas toujours en magasin l'article désiré, ou bien elle ne se soucie pas d'une telle misère. Alors, elle s'adresse à l'un de ces « lazzaroni » qui peuplent le Brühl. Il se met en quête et — ces gens ont mille tours dans leur sac — déniche toujours le *rara avis*. Vous le voyez, nous avons tous besoin les uns des autres, tous, juifs en houppelande ou marchands opulents, nous sommes obligés de paraître quotidiennement sur le Brühl, et il n'est pas rare d'y voir M. Ullmann serrer la main au plus dépenaillé des gueux qui pullulent sur la chaussée.

C'est surtout aux environs de Pâques qu'il faut voir le Brühl, lors de la grande foire des fourrures. Alors arrivent en grand nombre les pelletiers et fourreurs étrangers[1]. On y entend toutes les langues, on y coudoie toutes les races.

Leipzig s'est depuis longtemps fait une réputation universelle pour le commerce des pelleteries. Lors des grandes foires du moyen âge, elles arrivaient de Russie. Plus tard, Nantes et La Rochelle lui envoyèrent les peaux du Canada. Puis Londres devint le grand intermédiaire. Enfin, le développement des chemins de fer, en permettant un transport rapide et en grandes quantités, favorisa considérablement le commerce des fourrures.

Actuellement, Leipzig possède 185 maisons de

1. Il faut différencier le pelletier, qui achète les peaux brutes et les traite, du fourreur qui ne travaille que la peau préparée et la transforme en vêtements et articles divers.

pelleteries dont une trentaine ont une importance universelle, et 55 commissionnaires, agents d'achat pour l'étranger[1].

Le tannage, la teinture, le lustrage des peaux occupent ici environ 7,000 ouvriers, dont 2,000 travaillent chez eux, et 1,500 ouvriers dans la commune de Weissenfels, voisine de Leipzig, spécialisés dans le tannage du petit-gris et la fabrication des doublures de pelisses.

La moyenne des transactions, en ces trois dernières années, fut d'environ 180 millions de francs[2].

Où s'alimente un tel commerce? Leipzig s'approvisionne directement en Amérique et en Russie, où les grandes maisons possèdent des succursales, enfin en achetant les articles de ces deux pays, dans les grandes ventes aux enchères qui se tiennent à Londres trois fois par an. La vente de mars, qui dure à peu près vingt jours, est la plus importante; celles de janvier (14 jours) et d'octobre (8 jours) le sont moins. Pendant ces périodes le grand vendeur public de Londres, M. Lampson, met aux enchères toutes les marchandises que les ramasseurs de peaux lui envoient de tous les coins du monde, moyennant une avance de 60 p. 100 sur le prix des marchandises, le reste étant payable après la vente.

1,105 patrons sont israélites.
127 — israélites ou non, sont d'origine allemande.
50 — Russes, Polonais, Galiciens.
8 — Grecs.

2. En 1907, Leipzig a exporté en France pour 39 millions 375 mille francs de fourrures. La France lui a vendu pour 7 millions de lapins teints, spécialité française.

La même année, la France en exportait aux États-Unis pour 27 millions de francs.

Outre ce grand acquéreur, il y a d'autres agents de vente. Les marchandises de Chine ont leurs agents spéciaux. De même la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson, après avoir ramassé les fourrures dans ses forts, les vend périodiquement à Londres par l'intermédiaire de ses agents; les statuts de la compagnie exigent en effet que les marchandises soient vendues aux enchères.

Qu'on se rende compte de l'importance de ces ventes.

En 1908 :

	Peaux		Lots		Shillings
Lampson vendait à Londres	3,500,000	en	7000	valant	20,398,325
La Cie de la Baie d'Hudson	138,700	—	2200	—	5,521,000
Nesbit et Ce vendait à Londres	355,000	—	1066	—	2,673,800
Arming et Ce —	248,347	—	169	—	248,500
Goad, Rigg et Ce —	795	—	36	—	60,000
Barber et Ce —	105,170	—	293	—	250,000
Kiver et Ce —	173,530	—	582	—	622,000

A eux seuls, les pelletiers de Leipzig achètent 65 p. 100 de ces marchandises!

Quelles sont donc les raisons de la prospérité de ce commerce et pourquoi se maintient-il spécialement à Leipzig?

L'une des principales raisons, c'est que le marché des pelleteries et des fourrures de Leipzig est un marché *universel* et *permanent*, alors que tous les autres sont locaux ou intermittents. On ne trouve à New-York qu'un stock de marchandises américaines à Moscou ou Nijni-Novgorod, que des peaux originaires de Russie, de Sibérie et du Turkestan. Londres, il est vrai, vend des peaux de toute provenance, mais en dehors des grandes ventes aux enchères, les affaires sont réduites au commerce local.

A Leipzig, au contraire, la vente des marchandises de toute origine a lieu tout le long de l'année. Voilà sa grande force. La consommation des fourrures est trop soumise aux variations de la température, de la mode, de la prospérité générale, pour que les fourreurs puissent, lors des grandes ventes de Londres ou de Nijni, acheter exactement le stock de marchandises dont ils auront besoin. C'est donc à Leipzig, où ils sont sûrs de trouver en tout temps les articles les plus variés, qu'ils s'adresseront. Ainsi Leipzig est l'intermédiaire indispensable qui ne peut, il est vrai, exister sans Londres, mais sans lequel Londres ne pourrait vivre.

Ce grand avantage en amène d'autres. Leipzig, grand intermédiaire, est aussi la ville des assortiments. Les lots achetés à Londres contiennent, en effet, des articles de qualités diverses, susceptibles de plaire à des clientèles très différentes. Quand un Tartare de Boukara expédie à Londres sa provision d'astrakan, il envoie pêle-mêle des pelages variés. Or, chaque pays a ses préférences. La Française veut un astrakan à boucle assez grosse et très brillante, la Hongroise la préfère toute petite, l'Américaine très plate et la Roumaine très bon marché. Un commerçant français, hongrois, américain ou roumain, achèterait donc avec perte une marchandise qu'il ne pourrait entièrement écouler. Le marchand lipsien l'achète, la classe, l'assortit et la disperse ensuite dans sa clientèle mondiale.

D'autres villes, me direz-vous, peuvent prendre les mêmes initiatives. Mais un ensemble d'autres raisons

favorise encore Leipzig. Ainsi, tandis qu'à Londres, New-York, Moscou la vente se fait au comptant, à Leipzig les acheteurs jouissent d'un crédit de six mois, quelquefois même d'un an. Cette influence du crédit ne favorise pas seulement l'acheteur, mais le vendeur lui-même. Quelques commerçants lipsiens, ingénieux mais ne disposant pas de gros capitaux, profitent de cette facilité du crédit pour traiter d'assez grosses affaires. Avec leur petit capital, ils achètent de la marchandise qu'ils déposent en warrant chez un prêteur à gage. Celui-ci leur avance environ 70 p. 100 sur le prix coûtant de la marchandise, moyennant un intérêt de 6 p. 100. Avec cet argent avancé, le commerçant entreprend une nouvelle affaire, engage dans les mêmes conditions la marchandise achetée et ainsi de suite. La marchandise est en vente chez le prêteur qui ne la laisse sortir que contre le versement de la valeur de cette marchandise, soit au comptant, soit sur traite. Sur ce total il retient la somme avancée, les intérêts, et un droit d'emmagasinage qui s'élève à 2 p. 100. Le reste est versé au propriétaire de la marchandise.

Ces pratiques commerciales ne sont pas celles des grandes maisons (les pelletiers russes y ont surtout recours), mais elles permettent des transactions bien plus nombreuses, et rendent possibles, pour des commerçants ingénieux, des affaires plus considérables.

Enfin, il faut tenir compte, dans la prospérité du commerce des fourrures, de la tradition qui depuis des siècles a façonné toute une population ouvrière aux travaux de tannage, de teinture, de lustrage des fourrures. Toutes ces industries s'exercent à Leipzig et dans les localités voisines de Weissenfels, Mark-

ranstädt, Skeuditz, sous la surveillance de petits entrepreneurs et par des ouvriers à domicile. Des familles entières vivent de cette industrie; dès le plus jeune âge les petites filles aident leurs mères à coudre les peaux. Les salaires sont infimes, ce qui rend la concurrence étrangère plus difficile encore.

D'ailleurs, ce labeur patient devient une spécialité allemande. Dans tous les pays du monde, les pelletiers et fourreurs sont allemands ou polonais, allemands surtout. Cette besogne minutieuse et longue convient à leur application. Mais c'est principalement l'apprentissage sérieux auquel on soumet ici, pendant deux ans et demi et trois ans, l'ouvrier fourreur, qui lui donne une supériorité incontestable sur les artisans étrangers.

J'allai visiter, en compagnie de M. Hermsdorf, l'une des firmes les plus importantes de la place. Nous arrivâmes devant l'une des hautes maisons du Brühl et, la grande cour franchie, nous pénétrâmes dans les magasins où s'entassent dans d'énormes ballots et pendent accrochées au plafond les dépouilles de centaines de mille bêtes.

Une violente odeur de naphtaline emplissait l'air, mêlée à celle de la graisse, du cuir et des pelages. L'un des jeunes patrons de la maison nous conduisit à travers les grandes salles réunies d'étage à étage par de raides échelles de bois; des caisses gisaient à terre à demi déclouées, sur des tables s'étalaient à l'infini des peaux grasses et luisantes, verdâtres, raidies et traversées de lignes sanguinolentes.

— Ce sont des peaux de rats d'Amérique, fit notre

guide. Les trappeurs américains, après avoir attiré les bêtes dans de grands trous, les assomment, retournent les peaux, fichent à l'intérieur un large support destiné à les raidir et livrent ainsi les marchandises aux acheteurs. La graisse adhérente aux peaux les conserve parfaitement.

Prenant en main la dépouille d'une de ces bêtes, il nous expliquait comment chez elles, comme chez les animaux semi-aquatiques, on peut, selon la couleur verte ou blanchâtre de la face interne des peaux, reconnaître la saison de la mise à mort et, par suite, déterminer immédiatement la qualité et la valeur de la fourrure.

— On traite annuellement, à Leipzig, à peu près 8 millions de ces peaux de rats d'Amérique, poursuivit-il. Cela représente une valeur d'environ 16 millions de marks.

Il nous expliqua que, bien traitées et habilement assemblées, les peaux de rats musqués de l'Hudson servent à imiter diverses autres fourrures. Cette imitation est légitime si on la vend comme telle. Mais beaucoup de marchands vendent le rat pour du vison du Canada ou de la loutre. Mon guide m'affirme que c'est en France surtout que se fait cette substitution.

Sur d'autres établis s'étalaient des castors aux longs poils fauves semblables à de grands morceaux de peau de vache; des loutres du Kamchatka, dont chacune valait 3,000 marks; des skunks, les « bêtes puantes », comme les appellent les zoologues, dont la fourrure, très estimée, ne se débarrasse jamais, même après traitement, d'un certain relent.

Il y avait là des milliers d'opossums d'Australie,

d'un gris sale, au poil usé par endroits, comme une peau malsaine qui porterait encore des traces de pelade. On n'en fait que des pelisses pour les paysans hongrois et des manteaux de chauffeurs d'automobiles.

Et ainsi pour chaque espèce nouvelle, il nous renseignait sur les mœurs des animaux, leur habitat, les procédés de chasse. Devant des montagnes de peaux de marmottes qui arrivent par millions de l'Oural et de la Mongolie pour être transformées en vison ou en zibeline, il nous démontrait par quel procédé d'assommade on peut obtenir une peau presque intacte. Il y avait là 70,000 peaux de marmottes de Sibérie qui venaient des frontières de la Mongolie et coûtaient en moyenne deux marks pièce et, dans un autre tas, 200,000 dépouilles d'écureuils de Sibérie dont les queues servent à l'ornementation des étoles et des manteaux.

Nous n'avions vu jusqu'ici que les peaux brutes, répugnantes, raides et sèches, évoquant des spectacles de carnage et d'abattoir bien plus que d'élégantes silhouettes féminines mollement drapées de fourrures somptueuses.

Par une échelle raide, nous montâmes aux étages supérieurs, ceux des peaux préparées, teintées, lustrées, parfois assemblées. Du plafond pendaient des paquets de peaux d'agneaux à large queue, d'un beau noir luisant. Elles venaient de Boukara après s'être arrêtées à la foire de Nijni et se vendaient ici de quinze à vingt francs pièce. Sur des établis, des zibelines s'élevaient par petites piles dont chacune valait 10,000 marks. Elles étaient toutes intactes grâce au

piège ingénieux qui les emprisonne sans abîmer leur poil doux et soyeux. Un morceau de viande les appâte, une pièce de bois, en basculant, fait tomber une grosse pierre qui assomme les animaux. C'est ainsi que la tsarine peut porter un manteau de 80,000 francs de zibeline, et Mlle Otéro aussi.

Le jeune patron ouvrit de grands tiroirs et alors apparurent de blanches et délicates hermines au poil court, aussi doux qu'un duvet, et si mignonnes avec leurs petites queues noires. Quelques-unes portaient leur robe d'été, couleur chocolat pâle, mais la plupart avaient leur robe hivernale, immaculée.

Dans une division voisine étaient rassemblés les écureuils petits-gris dont les peaux juxtaposées formaient de grandes nappes d'un gris bleuté très doux, aux reflets soyeux. Les petites mains des couseuses de Weissenfels les avaient ainsi assemblées, car les enfants eux-mêmes sont, dès l'âge le plus tendre, dressés à cette besogne. Leurs doigts mignons cousent ensemble les ventres, puis les dos, et même les têtes minuscules d'écureuils. Il en faut 1,400 pour une doublure de pelisse !

Plus loin, diverses espèces de renards étalaient leurs robes épaisses et nuancées, renards d'un jaune roux vulgaire, mais de poil long et fourni que l'habileté des fourreurs transforme en renards argentés; des renards blancs, des renards gris de l'Amérique du Sud, d'authentiques renards argentés valant de 400 à 10,000 francs, alors que les imitations se vendent de 15 à 80 marks. Les uns, tués l'an dernier, ont le ventre bleuté, d'autres, au ventre déjà brun et fané, furent sacrifiés il y a trois ans. A côté, des renards bleus de l'Alaska, sur lesquels les chasseurs tirent avec

du petit plomb, préférant, pour ne pas abîmer le poil, employer une charge légère et blesser seulement l'animal, quitte à courir après lui une partie de la journée jusqu'à ce que la bête tombe.

Puis, nous en vînmes aux chinchillas. Le jeune patron nous en disait la rareté croissante, la différence de qualité, inférieure à mesure que l'on descend des hauteurs du Pérou vers la plaine argentine, et les mesures que prennent les gouvernements intéressés pour parer à la disparition de ces espèces. Voici une peau qui ne vaut pas plus de trois francs ; celles-ci, qui viennent du Pérou, se vendent 100 francs, certaines furent achetées 250 francs par Paquin. Et il maniait en les caressant ces peaux minuscules, moelleuses et argentées.

Toutes les fourrures de prix étaient rangées avec minutie, assorties selon la couleur, la taille, l'épaisseur du poil. Ainsi, on pouvait prendre dans ces casiers la pièce exacte dont on avait besoin, et l'on mettait la main sur les douzaines de fourrures identiques dont on avait décidé de former une plus grande fourrure homogène.

Encore une échelle à monter et nous sommes au dernier étage, celui des loutres.

— Une autre espèce qui se fait de plus en plus rare, dit notre guide d'un ton mélancolique.

Et, lentement, avec précaution, il sortit d'un tiroir un exemplaire des loutres les plus chères qu'il étala sur une table. C'était une loutre du Kamtschatka, qui valait, assurait-il, 8,000 marks au moins.

— Croiriez-vous, poursuivit-il, que la patience humaine a imité cela et qu'il y a des gens capables de coller un à un, à l'aide d'une sorte de poix, des

poils blancs au milieu des fourrures pour simuler la loutre du Kamtschatka et le renard argenté?

Il alla chercher l'un de ces chefs-d'œuvre d'imitation. La similitude était, en effet, frappante et des yeux peu exercés pouvaient parfaitement s'y tromper.

— Le substitut habituel pour les loutres de mer, continua-t-il, est la loutre de rivière. Alors que la loutre du Kamtschatka coûte en moyenne 3,000 marks, la loutre de rivière, celle du Canada entre autres, ne vaut pas plus de 150 marks; la loutre de Châlons, 23 marks. Et comme la loutre de rivière est encore trop coûteuse pour les budgets moyens, on lui substitue le rat musqué d'Amérique dont vous avez vu les peaux brutes tout à l'heure. On les épile par un remarquable procédé électrique inventé en France, il y a quelques années, et qui permet de tondre les rats de façon si régulière et si fine qu'ils arrivent à imiter fort bien la loutre.

Entre temps, je me renseignai sur les goûts particuliers des clients, et l'on me signala l'espèce d'hystérie qui s'empare des Russes à la vue de certaines fourrures. Quand cette folie les prend, ils ne trouvent aucun prix trop élevé. Une frénésie analogue n'entraîne-t-elle pas aussi les femmes vers ces fourrures somptueuses, séductrices comme les perles et les pierres précieuses...

Je voulais connaître aussi les difficultés de ce commerce qui exige tant de spécialités, et m'en fis expliquer les rouages.

— Notre métier est très difficile, me dit mon compagnon. Il nécessite de la part de l'acheteur de fourrures des connaissances très variées, de la part de l'ouvrier qui les transforme une grande habi-

leté manuelle, beaucoup de patience et de ténacité.

Tout bon acheteur de fourrure doit être à la fois zoologue et géographe. Il lui faut, pour reconnaître la qualité et la valeur des pelages, une acuité spéciale de la vision et un sens tactile délicat. Il doit être aussi un homme d'affaires avisé, en raison de l'extrême variabilité des cours dans ce commerce. Tant de qualités nécessitent une longue spécialisation. Il s'est donc formé à Leipzig une catégorie de connaisseurs qui, une fois leur compétence bien établie, achètent pour les grandes maisons de l'étranger. Ce sont les commissionnaires en fourrures.

— Je suis un de ces commissionnaires, ajouta mon interlocuteur. Je n'achète donc pas pour mon compte et je n'ai pas de fourrures en magasin. J'achète pour le compte de plusieurs grandes maisons de France, d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique qui m'ont donné leur confiance et s'en remettent à mon jugement. Je me garde bien de céder à la tentation d'emmagasiner des marchandises. Cela pourrait ébranler la confiance de mes mandants qui appréhenderaient de me voir spéculer et entraîné à les tromper sur la valeur réelle des fourrures.

« Un bon acheteur doit donc, à première vue, être fixé sur la qualité d'une peau. La plupart de celles qui nous arrivent sont dépouillées, vous l'avez vu, à la façon des lapins français, c'est-à-dire cuir en dehors. On fend très rarement la peau, on dépiaute la bête comme on retourne un sac. Un connaisseur doit pouvoir dire en regardant ce cuir à quelle bête il appartient, dans quel pays, quelle partie de ce pays elle vécut, à quelle époque elle fut tuée. Ainsi, voici une peau brute de skunk qui est blanche de cuir.

Cela prouve qu'il a été tué en hiver; par conséquent il doit avoir un poil très fourni, car c'est, naturellement, en hiver que la fourrure épaissit. Voici une autre peau qui est verte, la bête fut tuée en été et le poil doit être maigre. »

L'origine des peaux se découvre souvent à la manière dont elles furent tendues et séchées, en long ou en large, la tête effilée ou aplatie. Dès qu'on a reconnu la contrée, il est facile de deviner quelle sera la qualité du poil. On sait, par exemple, qu'un skunk venant de la province de New-York aura le poil soyeux, tandis que celui du Minnesota l'aura grossier. Pour les peaux d'Amérique, on peut presque établir une règle. A l'Est, bonne nuance, à l'Ouest, mauvaise nuance. Au Nord, poil serré, au Sud, poil maigre et raide.

L'acheteur sait aussi qu'une foule de circonstances accessoires peuvent influer sur le prix d'une pièce. Une petite différence dans la dimension des peaux, la souplesse du cuir, la finesse ou la hauteur du poil, son épaisseur et surtout sa nuance, implique une variation énorme dans la valeur de la marchandise. Ainsi une véritable zibeline peut valoir de cinquante à deux mille francs et plus; un vison, de cinq à cent francs; un renard argenté, de trois cents à dix mille francs la peau. Enfin, il faut tenir compte des fluctuations du cours; le vison, par exemple, a augmenté de 50 p. 100 en cinq ou six ans, la zibeline de 1906 à 1907 augmenta de 30 p. 100. Autant de conditions qu'un acheteur averti doit connaître. Besogne difficile, qui nécessite bien des compétences. Aussi y a-t-il très peu de pelletiers et de fourreurs connaissant parfaitement leur métier, et ceux-ci, même à

l'étranger, sont presque tous d'origine allemande. C'est là une supériorité incontestable de Leipzig et qui donne à son commerce, depuis des siècles, une stabilité parfaite.

— Et quel travail pour les traiter, ces peaux ! Elles arrivent à l'état brut, tassées comme ces ballots que vous voyez là. Certaines, à l'arrivée, subissent un tannage spécial qui assure leur conservation sans diminuer leur souplesse. On les teint, on les lustre, on les trie et les assortit. Puis on les découpe pour les juxtaposer et les recoudre, travail minutieux que le profane qualifie souvent de délictueux. Mais l'accusation est injuste. La nature, en effet, ne se charge pas de préparer à l'usage de nos clients des fourrures absolument semblables. Or l'acheteur réclame impérieusement l'identité. Alors, intervient l'art des ouvriers pelletiers qui découpent une peau en morceaux et arrivent à force de patience à reconstituer, selon la formule désirée, une peau idéale dont les éléments sont empruntés à des peaux différentes. Souvent aussi, pour donner à une fourrure l'aspect exigé, on est obligé de la découper en une infinité de petits morceaux. Ainsi le renard blanc a environ soixante-quinze centimètres de longueur et son pelage est trop fourni pour que les élégantes puissent le porter tel quel. On le découpe donc en bandelettes qui forment, avec la ligne dorsale, un angle assez aigu; on les tire, on les allonge, puis on les recoud, obtenant ainsi une fourrure épaisse encore, mais plus longue et de poils réguliers.

« Les plus belles fourrures doivent subir toute une série de manipulations. Thorer, par exemple, prépare chaque semaine 8,000 à 9,000 peaux d'astrakan dans ses ateliers. C'est que l'astrakan, quoique noir par nature, doit toujours être teint. Cela donne plus de brillant à la boucle et empêche de voir le cuir qui est blanc, au travers du poil. La loutre de mer est également travaillée et teinte. On lui arrache les longs poils pour ne laisser paraître que le poil velouté, si soyeux et si serré. Mais il est tout jaune, d'une vilaine couleur sale. Alors on le teint et on le lustre pour lui donner cette belle nuance et ce brillant si recherché des élégantes. La teinture de la loutre et de ses imitations (lapin, rat) est presque la seule industrie auxiliaire dans laquelle Leipzig se soit laissée battre par l'étranger. Car il est incontestable que c'est à Londres et surtout à Paris que l'on teint le mieux la loutre. La maison Chapal frères, de Paris, n'a point, jusqu'ici, de concurrents qui la puissent égaler. Beaucoup de pelletiers envoient donc leurs peaux en France, notamment à Lyon, pour les y faire teindre. On y obtient des nuances, des noirs surtout, que nous cherchons vainement ici.

« Ainsi, la teinture et le lustrage sont indispensables pour la mise en valeur de certaines fourrures. Mais ces deux opérations se sont développées considérablement en ces dernières années, depuis que s'est propagée la mode des fourrures. Il ne s'agit plus ici de vendre de la marmotte pour de la zibeline, mais bien de mettre à la portée de toutes les bourses des parures féminines élégantes, d'un prix accessible. L'industrie de la teinture a, d'ailleurs, produit des merveilles. Grâce à l'invention Erler Sieglitz, le

vilain renard roux qui vaut de quarante à quatre-vingts francs est transformé en un renard noir qui ressemble à s'y tromper à son frère authentique, lequel vaut plusieurs milliers de francs. Pour obtenir un renard argenté on pose des poils de blaireau à pointes blanches, et l'on obtient de très jolies zibelines en travaillant à la teinture Scholz la fouine ou la martre de Russie, d'Allemagne et de France.

« Rien n'est perdu dans notre métier. Le dos des pelages sert pour les articles de luxe, le ventre, à la confection des doublures, les queues, à garnir. Les déchets collectionnés se vendent au poids, ceux de rats valent trois francs le kilo; ceux de castor, cinq francs; d'hermine, huit à dix francs. Ces déchets n'ont parfois pas plus de deux ou trois centimètres. Vingt maisons privées polonaises s'occupent à Leipzig du commerce des déchets; elles les ramassent, en font le triage, revendent les meilleurs à des fabricants de chapeaux qui en font d'excellents feutres, à des fabricants de pinceaux, à des marchands grecs qui les envoient en Macédoine où les paysans les juxtaposent pour former ces mosaïques que nous revendons ensuite ici comme doublures de pelisses[1]. On emploie aussi les déchets dans l'industrie des jouets. Les artisans de Sonneberg en Thuringe en recouvrent leurs minuscules ménageries, en font des queues, des crinières, etc. L'inutilisable est vendu aux marchands

1. On me montra, dans une officine où se spécialise ce commerce, une peau qui, à l'endroit, avait l'air d'un seul morceau, et qui, de l'autre côté, révélait la juxtaposition de plus de 1,500 pièces Elle arrivait de Thessalie où des Grecs de Leipzig envoient régulièrement des sacs de déchet, que travaillent les paysans et les paysannes.

d'engrais. Enfin d'autres petites industries vivent par nous. Elles nous fournissent les crânes de papier mâché, les yeux, les griffes, les museaux de renard ou d'hermine, tout le matériel indispensable à la naturalisation. »

Nous redescendîmes. Des peaux de tigres, de lions et d'ours s'étalaient à la rampe de l'escalier. Je m'étonnai de leur bon marché.

— Elles servent surtout à emmitoufler les cochers, me dit-on.

Et quand le Roi rend visite aux Lipsiens, toutes les dépouilles vont prendre l'air aux fenêtres du Brühl.

— Combien y a-t-il de maisons de l'importance de celle-ci? demandai-je à mes interlocuteurs.

— Quelques-unes se valent, bien que chacune ait une spécialité différente. Les grandes firmes sont celles d'Ullmann, Gaudig et Blum, Konigswerther, Thorer, Lomer et quelques autres. Elles n'ont d'équivalent à l'étranger que des maisons comme celle de Revillon frères à Paris et de C. M. Lampson à Londres. Toutes ces firmes entretiennent des succursales à New-York et Moscou et dans les grandes villes d'Europe.

« En ce moment, Thorer, le Roi des astrakans, a en magasin 900 balles d'astrakan brut de 170 peaux chacune, la peau valant en moyenne 26 francs, et cela en dehors d'un stock permanent de 1,500 peaux prêtes à l'usage.

« Konigswerther, le roi des zibelines, vous montrera ses énormes tiroirs d'un mètre cube chacun, remplis jusqu'au bord de véritables zibelines dont une seule vaut en moyenne quatre cents francs. Et il possède encore des réserves dans sa succursale de Paris.

« La maison Ullmann, spécialisée dans les fourrures américaines et qui fonda à Saint-Paul, dans le Minnesota, une station où les trappeurs lui apportent leur butin, a en moyenne un million de peaux de rats en magasin en dehors des autres marchandises. »

Puis l'on parla des raisons de la victoire des juifs dans le commerce de la fourrure qui leur appartient presque en entier.

Par les déplacements de capitaux et les vastes opérations qu'il exige, ce commerce permettait aux juifs de déployer leur grande habileté financière. Les cours des fourrures sont sujets à des variations énormes et ouvrent le champ à de fructueuses opérations. Ne dit-on pas qu'Ullmann a dans ses magasins des caves profondes où des ascenseurs descendent certaines marchandises lorsqu'il faut persuader un visiteur de la rareté sur place de l'article demandé? De cette manière aussi certains stocks peuvent être dissimulés et démasqués au moment favorable.

— Combien, fis-je avant de partir, avez-vous de peaux en magasin?

Il réfléchit un instant, évalua des yeux ce que pouvaient contenir les ballots, les établis, les rayons qui nous entouraient.

— En ce moment, nous sommes moins riches qu'en avril, lors des grandes ventes. Alors notre provision est d'au moins un million de peaux. Actuellement, il y a bien ici 500,000 rats, 75,000 skunks, 70,000 marmottes, peut-être plus. Au moins 20,000 visons, 200,000 petits-gris...

Une puissante odeur fauve emplissait l'atmosphère.

Et tandis qu'il continuait son énumération, je

m'amusais à imaginer la résurrection soudaine de ces milliers de bêtes sacrifiées.

« Si ces centaines de milliers de rongeurs ressuscitaient tout à coup, me disais-je, et se mettaient à trotter, demandaient compte aux marchands du Brühl, des lacets qui les étranglèrent, des coups de massue qui les assommèrent ou du plomb dont leur peau fut trouée... quelle épouvante sur le marché ! »

TABLE DES MATIÈRES

LE CARACTÈRE ET LES MŒURS DES BAVAROIS..... 1

Le flegme bavarois. — Les pompiers vont trop vite. — Bavarois de la plaine et Bavarois des montagnes. — Les femmes. — Dédain de la toilette. — Un discours en un mot. — Politesse et culture. — Sensualisme. — Humour. Pas d'hospitalité. — Mœurs démocratiques. — Sentiment de la liberté. — Comparaison avec la raideur et le hiérarchisme prussien. — Le savant et sa bonne amie. — Le carnaval à Munich. — L'amour du plaisir et le plaisir de l'amour. — 33 p. 100 de naissances illégitimes.

MUNICH..... 16

La ville. — Son attrait. — Analyse. — Le style des monuments. — Leur diversité. — L'obsession des Bismarck et des de Moltke disparaît. — Les rues. — Peu de fleurs. — Le bonheur d'un peuple. — L'andouille et la saucisse. — Les hôtels. — Les concerts. — Les représentations wagnériennes à 4 heures après midi. — La musique pacifiante. — L'assaut des buffets.

MUNICH (*suite*). LES MUSÉES..... 25

La vieille Pinacothèque. — Ses richesses. — Sa pauvreté en art français. — Un conservateur qui détruit. — Les visiteurs. — La nouvelle Pinacothèque, musée de deuxième

ordre. — La galerie Schack, galerie de troisième ordre. — La Glyptothèque. — Le Musée national, collection précieuse. — Les « pieds de Musée ». — Le Rathaus et M. le Bourgmestre von Borscht. — Les contributions sont perçues à domicile. — Un déjeuner exquis. — La cave municipale et les vins français. — De quoi les Munichois sont fiers. — Les écoles. — Les bains populaires. — L'eau. — Le budget. — L'Hôtel de Ville. — L'autographe de l'Empereur.

MUNICH (*suite*). LA BIÈRE ET LA SAUCISSE (I)..... 35

La vengeance d'un critique. — « Garçon, du *pale ale!* » — Intempérance générale. — La passion du Salvator. — « Encore un verre avant le dernier! » — Un peu de psychologie. — Différentes façons d'employer les forces de la jeunesse. — En Allemagne. — Chez les peuples latins. — Les brasseries de consommation. — La métropole de la saucisse. — La saucisse apéritive. — Le café Gröber. — Les différentes sortes de saucisses. — Guerre au faux-col. — La *Hofbräuhaus*.

MUNICH (*suite*). LA BIÈRE ET LA SAUCISSE (II)..... 45

Les Keller. — Tableaux de kermesses. — Marchandes de brezeln. — « Sauce, sauce, gare la sauce! » — Le pain est un luxe. — Rusticité du service. — Familiarité des servantes. — Le sans-façon des familles. — La Franziskaner-Keller. — L'assaut des saucisses. — La rôtisserie des poulets. — Une commère de vingt-deux ans qui pèse deux cent vingt livres! — Régalades économiques.

MUNICH (*suite*). LA BIÈRE..... 54

Les brasseries de fabrication. — Visite de la Brasserie Pschorr. — Les caves et les cuves. — Théories sur la conservation de la bière. — Pour 40 millions de barils! — Un bon sujet de thèse pour un étudiant. — L'esthétique de la bière. — Les sports nuisent au développement de sa consommation.

MUNICH (*suite*). L'ART ET LES ARTISTES..... 64

Le génie musical allemand. — L'absence de génie plastique. — Pas de vocations vraies, ou peu. — Les fabricants de tableaux de Düsseldorf et le commerce de la fonte. — Expositions de peinture à Berlin. — L'imitation des peintres

français. — Darmstadt. — Un grand-duc intelligent. — Mécénisme éclairé. — Pourquoi les Bavarois sont-ils plus artistes que les autres habitants de l'Allemagne? — Hypothèses. — Les Allemands voient laid et voient noir. — Influence de la peinture française combinée avec un renouveau idéaliste. — Condition matérielle et sociale des artistes munichois. — Leur influence. — Les maisons particulières des artistes. — La villa Lenbach, la villa von Stuck, la villa Benno Becker.

MUNICH (*suite*). LE « SIMPLICISSIMUS »..... 90

Un journal satirique fameux. — Ceux qui le lisent, ceux qui ne le lisent pas. — Histoire de sa création, de ses luttes et de son succès. — Les procès. — Le directeur Langen menacé de prison. — Sa fuite à Paris. — Sottise de la censure. — Collaborateurs célèbres. — Visite aux bureaux du *Simplicissimus* et du *März*, revue littéraire et philosophique amie de la France. — Murs éloquents. — Quelques dessins poursuivis.

NYMPHENBURG..... 103

Un petit Versailles bavarois. — Vieilles allées, vieux jets d'eau. — Une surprise : le pavillon de chasse d'Amalienburg, caché dans les arbres. — Un feu d'artifice de rococo. — Une cuisine en vieux Delft. — Une antique fabrique de porcelaines rivale de Meissen en Saxe. — Comment on produit les statuettes de Saxe. — Visite des ateliers. — Petits chefs-d'œuvre oubliés. — Heureuses tentatives de modernisation. — « Allez à Nymphenburg ! »

NOTES ET CROQUIS..... 108

L'éducation des enfants en Allemagne. — Liberté. — Fiançailles. — On épouse toute la famille. — Fils d'industriels. — Responsabilités précoces. — Apprentissage. — Des gens qui se parlent peu. — Le civisme. — Générosité allemande. — Le tutoiement des enfants jusqu'à 14 ans. — L'idéalisme de la haine. — Souvenir de la guerre de 1870. — Un huissier qui s'attendrit. — Le mariage vieillit. — Anecdote de la guerre des Herreros. — Trucs de sauvages. — Anciens Français. — Le métissage a du bon. — L'Allemand n'est pas jaloux. — Pudeur dégoûtante.

L'Architecture 118

Renouveau architectural en Allemagne. — Variété créatrice. — Chacun son goût. — Celui de MM. Lavisse et Paul Hervieu. — Esquisse de l'histoire du mouvement nouveau. — Le style belge. — Les grands architectes munichois. — MM. Seidl et Hocheder. — Architectures ambitieuses. — Restaurants. — Cathédrales. — Retour à la *Gemütlichkeit*. — Le style agreste. — Le *Biedermayer*. — Chambres basses, petites fenêtres et toits de tuile. — M. Littmann. — L'Oberpollinger.

Notes et croquis 130

Germanismes significatifs. — Les Brémois sont médisants. — L'Allemand n'a pas le sens de l'ironie. — A chacun son titre. — L'amour du galon. — Le double moka. — Le mépris de l'eau. — La France veut-elle se repeupler? — Une solution. — Fabriques de camelote orientale. — Les kriss malais de Solingen. — L'Allemagne s'associe. — Chiffres éloquents. — Quelques groupements originaux. — Une des formes de la *Gemütlichkeit :* les toasts commencent aux hors-d'œuvre. — L'amour-propre du facteur. — Femmes qui fument. — L'ordre à l'usine.

Les arts décoratifs et l'ameublement 143

L'art de la peinture est-il destiné à disparaître? — L'avenir de la peinture décorative. — Arts appliqués. — Bruno Paul. — Historique d'un mouvement. — Un précurseur français : Carabin. — Une belle Exposition. — Effort admirable. — Activité magnifique dans les diverses branches des arts industriels. — Travaux d'élèves dignes de nos Salons. — Une concurrence redoutable se lève pour les produits d'art industriel français.

La leçon de l'Exposition de Munich 154

Les artisans français visitent l'Exposition de Munich. — Leur étonnement. — L'angoisse d'un artiste patriote. — Écoles professionnelles françaises. — Ce qu'elles valent. — Leur faillite. — L'auteur accompagne les artisans français. — Il écoute leurs doléances et note leur stupéfaction. — Critiques. — Éloges. — Cri d'alarme. — Écoles allemandes. — Pédagogie réaliste. — Exemples à suivre. — L'Enseignement français doit être transformé. — Qu'est-ce

que le dessin? — Résultats remarquables. — Travaux d'élèves. — Joaillerie, ferronnerie, dinanderie, ciselure, gravure, sculpture sur bois, etc., etc. — Raisons de notre décadence technique. — Indifférence générale.

A Wetzlar..... 172

Le chemin quotidien de Werther. — La maison de Charlotte Buff. — Ce qu'elle est devenue. — Fausses reliques. — Promenade à la fontaine. — Le grand tilleul.

Le particularisme..... 179

L'Empire est-il solide? — Peut on désagréger ce trust? — Non. — Les provinces Rhénanes boudent encore. — « Cela passera », dit M. de Bülow. — Sentiments impérialistes en Bavière. — La guerre de 1866. — Pas de rancune. — Traces des vieilles divisions. — On se défend contre la Prusse, non contre l'Empire. — Comment on résiste. — Les timbres-poste. — Les chemins de fer. — L'affaire Lippe-Detmold. — Guillaume II ne met pas assez d'huile dans ses rapports avec ses confédérés. — Antipathie de races. — Qu'arriverait-il en cas de guerre malheureuse pour l'Allemagne?

Nuremberg et la Franconie..... 192

Activité des populations franconiennes. — Contraste avec Munich. — Nuremberg. — La ville. — Le château. — La Pegnitz. — L'Homme aux Oies. — La tour du Bourreau. — La Vierge de Fer. — Les vieilles « maisons de saucisses ». — Ici Albert Dürer et Hans Sachs mangèrent la *Bratwurst* et la choucroute. — Le gobelet d'Albert Dürer. — Comment Nuremberg devint commerçante. — Le passé, le présent. — Prospérité.

Nuremberg et la Franconie (*suite*)..... 203

Les petites et les grandes industries franconiennes. — Un vice-consul français remarquable. — M. Arqué. — Le produit de ses loisirs. — Le jouet et la division du travail. — Accaparement. — Les batteurs d'or. — L'industrie du crayon. — Visite de l'usine Faber. — Le Musée d'art industriel de Munich.

NUREMBERG (*suite*). LES JOUETS..... 213

Les forêts de Franconie et l'industrie du jouet de bois. — Les mines d'étain du Fichtelgebirge et les jouets métalliques. — Jean-Georges Hilpert, premier fabricant de soldats de plomb. — La fabrique moderne de Ernst Heinrichsen. — Les mouleuses de soldats. — Un artiste. — Comment on peint une armée. — Uniformes de tous les pays et de tous les temps. — Collectionneurs princiers. — Champs de batailles en miniature. — Leçons de stratégie. — 10.000 soldats par jour. — M. Heinrichsen a fourni au monde cent millions de soldats de plomb. — Un pacifiste. — Une grande fabrique de jouets modernes.

AU THÉÂTRE..... 226

Petite toilette avant l'entrée. — Peignes et brosses. — L'entr'acte des saucisses. — Les salles modernes. — Luxe et confort. — Les vestiaires. — La mendicité dans les théâtres de Paris. — Les artistes. — Les chanteurs. — Coulisses fermées. — Shakespeare respecté. — L'Allemagne marché du vaudeville. — Un impresario qui a du flair : Adolph Sliwinski. — Tristes échantillons de l'art parisien.

LE GOÛT MUSICAL..... 240

Les salles de concert de Berlin. — Domestiques d'hôtels mélomanes. — La musique et la digestion. — Le goût des valses et des musiques imitatives. — Les sociétés de chant et de musique. — Les écoles. — Le ténor et le chef d'orchestre. — Vous n'êtes qu'un « bâton »! — Rôle du chef d'orchestre. — Mottl. — Von Schuch. — Nikisch. — Un drame à la Cour de Bavière. — Les agences de concert. — Comment se recrute un public. — Les orchestres.

SIMPLES CONVERSATIONS SUR LE CATHOLICISME..... 256

Wurzburg. — Rococo. — Églises-salles de bal. — L'aristocrate et le curé. — L'abbé Gerstenberger. — La tactique du Centre. — Les prêtres doivent se mêler à la vie du peuple. — Le costume civil. — Ils fument. — Ils vont à la brasserie et au théâtre. — Ils dansent. — « Pourquoi pas? » — Action du prêtre à l'école. — Écoles confessionnelles et écoles simultanées. — Enseignement de la morale en France. — Protestants et catholiques. — L'« éteignoir ». — Les protestants discutent tout. — La messe quotidienne

et le catéchisme obligatoires. — Sanction : la prison. — Politique sociale. — Les caisses agricoles. — Les sociétés. — Pour combattre l'enseignement laïque. — Les curés bavarois gagnent plus que les curés français. — Le carnaval légitimé. — Les catholiques sont prolifiques.

L'Allemagne deviendra-t-elle catholique? — A Cologne. — Le chanoine qui se méfie des Jésuites. — Difficulté de devenir libre penseur en Allemagne. — Pour quitter l'Église. — Formalités.

NOTES ET CROQUIS..... 281

Le mécénisme en Bavière et le mécénisme en Prusse. — Comment il faut peindre « impérialement ». — Les femmes aiguilleuses, jardinières et conductrices d'automobiles. — Bêtes et gens bien reçus. — Un meuble macabre. — Les docteurs pullulent. — Le roi des carrousels. — Les domestiques et l'Esperanto. — Ems. — Affreux souvenirs. — Le 13 juillet 1870. — Le vieux Guillaume. — Le comte Benedetti. — « C'est ici », dit le roi de Prusse. — Une pierre historique. — Le Musée. — Alexandre II et la vitre rayée. — L'Allemand, l'Américain et le Français. — L'activité scientifique. — Les spécialisations. — Berthelot. — La religion et la discipline. — Pharisaïsme. — Sombart et la réclame. — Encore l'Empereur. — Quelques anecdotes. — « Hé! Wildenbruch! » — Le Kronprinz et sa femme.

LE DÉMOCRATISME ET L'ESPRIT DE SOLIDARITÉ EN ALLEMAGNE..... 307

Comment les communes entendent leur devoir. — Activité générale. — Zèle civique. — Une loi modèle. — La loi d'Elberfeld. — Admirable organisation de l'Assistance. — Les bourgeois *forcés* d'y collaborer. — Les orphelinats. — Charité confessionnelle. — Auberges de grandes routes. — Leur organisation dans toute l'Allemagne. — Travail obligatoire. — Plus de vagabonds. — Colonies ouvrières.

LE DÉMOCRATISME ET L'ESPRIT DE SOLIDARITÉ EN ALLEMAGNE (*suite*)..... 325

Démocratisme des communes. — Un exemple. — Les traitements des employés de la ville de Mayence. — Les retraites. — Œuvres de prévoyance. — Collaboration des ou-

vriers et de la municipalité. — Générosité des patrons allemands. — Les peuples du Nord ont-ils plus de bonté que les peuples latins? — Supériorité de l'organisation charitable allemande. — Ses causes probables.

TYPES ET CARACTÈRES. PETITES REMARQUES FRAGMENTAIRES. 338

Les hommes et la nature. — Le climat et la terre du Brandebourg. — Le caractère prussien. — Mélange de noblesse et de brutalité. — Conquérants et conquis. — Les paysages du Rhin. — Caractère rhénan. — Influence prussienne. — Vers le Nord, la politesse diminue. — Rudesse. — Le Sud. — Souabes, Francohens et Wurtembergeois. — Bade, terre de civilisation. — Types. — Avis du professeur X... sur la politique française et anglaise. — Le patriotisme consiste à s'admirer soi-même et à dénigrer les autres. — Opinion du banquier berlinois sur le caractère allemand. — Autre forme du patriotisme : « N'aimer que ce qu'on a ». — L'Allemand travaille. — Le Français vit de ses rentes.

SAXE ET SAXONS..... 353

Le caractère saxon. — Jugements défavorables. — Opinion des Brêmois. — Habileté. — Souplesse. — Avarice. — Le Saxon élimine le juif. — Le café saxon. — Dévergondage. — Les pasteurs se découragent. — Les deux cents enfants d'un roi de Saxe. — Ce que répond le Saxon. — Croissance et progrès extraordinaires. — La région la plus peuplée d'Europe.

DRESDE..... 363

Le triomphe du rococo. — On en a mis partout. — Mégalomanie saxonne. — Le Paris saxon. — La Nice saxonne. — La Suisse saxonne. — La Florence saxonne. — Vie à bon marché. — Colonies étrangères. — Les Anglais boudent. — Esprit contentieux des habitants. — Les dénonciations. — Gambetta au restaurant Kleist. — Police méprisée. — Dresde industriel. — La porcelaine de Saxe. — Visite à Meissen.

DRESDE (*suite*). LA COUR..... 373

La Cour de Dresde. — Le Musée des trésors. — Bals royaux. — Les cinq classes d'invités. — Distinctions comiques. — Comment le Roi reçoit. — Grand buffet, petit buffet. — Ce qu'on dit du Roi. — Le Roi n'est pas un aigle.

LEIPZIG..... 381

Une vieille cité. — Souvenirs précieux. — La table de Schumann. — L'Auerbachs-Keller. — Le tonneau de Faust. — Ici naquit Wagner. — Champ de bataille. — Monument commémoratif sur une colline d'ordures. — Le petit chapeau de Napoléon. — D'ici, l'Empereur surveilla la Bataille des Nations. — Leipzig, ville des contrastes. — Grossièreté matérialiste, élans idéalistes. — Le culte de Bach. — Le grand philosophe Wundt. — Activité industrielle et commerciale. — Accroissement de population. — Les mille millionnaires. — L'âme de Leipzig jugée à Dresde. — Triomphe du mercantilisme. — Rivalité de Leipzig et de Halle. — La politique des chemins de fer. — Une gare de 100 millions.

LEIPZIG (*suite*)..... 392

Les foires. — Traditions séculaires. — 10,000 visiteurs-acheteurs. — Les « derniers cris ». — Palais d'exposants. — Tableau des articles exposés. — La musique. — Les concerts du Gewandhaus. — Le dieu Nikisch. — Impressions. — Le vieux professeur et sa fille. — Julius Klengel et Max Reger. — Cérémonie universitaire. — Cortège de *Chargierte*.

LEIPZIG (*suite*). L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE..... 403

La ville du Livre et de la Musique. — Maisons colossales. — Les Brockhaus, les Volckmar, les Breitkopf. — Visites. — Pas de grèves. — Un Syndicat idéal. — Confédérés en redingote. — Prospérité de la librairie musicale. — L'indifférence des musiciens français. — Le *Baedecker*. — Pas de réclame. — Le bouquinisme organisé. — L'*Antiquariat*. — Les États-Unis, le Japon, la Russie, pays sans bibliothèques. — Ils veulent s'instruire. — Les raisons du monopole lipsien. — Le passé. — Les foires. — Organisation admirable. — Les commissionnaires. — La *Bestellanstalt*. — La réclame. — Les catalogues de la maison Volckmar. — L'Union des Libraires. — Efficacité de son action. — Le Musée du Livre. — Expositions. — Un concours de cartes de visites. — Le pantalon-aumônière. — Un brave homme.

LEIPZIG (*suite*). LES FOURRURES..... 427

La ville des pelleteries. — Le Brühl. — Concurrence fraternelle. — Les assortisseurs. — Les grandes ventes aux enchères, à Londres. — M. Lampson vend 3 millions 500,000 peaux. — Leipzig, marché permanent. — Les petits commerces de pelleterie. — Les warrants. — Visite dans les magasins de fourrures. — Millions de dépouilles. — Maquillage des fourrures. — Marmottes de l'Oural et zibelines de Sibérie. — Astrakans de Boukara. — Le manteau de la tzarine et de Mlle Otéro. — Les renards. — Les chinchillas de chez Paquin. — Une loutre de 10,000 francs. — Les fourrures et l'hystérie des Russes. — Un connaisseur : M. Hermsdorf. — Qualités du bon expert. — Les rois des fourrures.